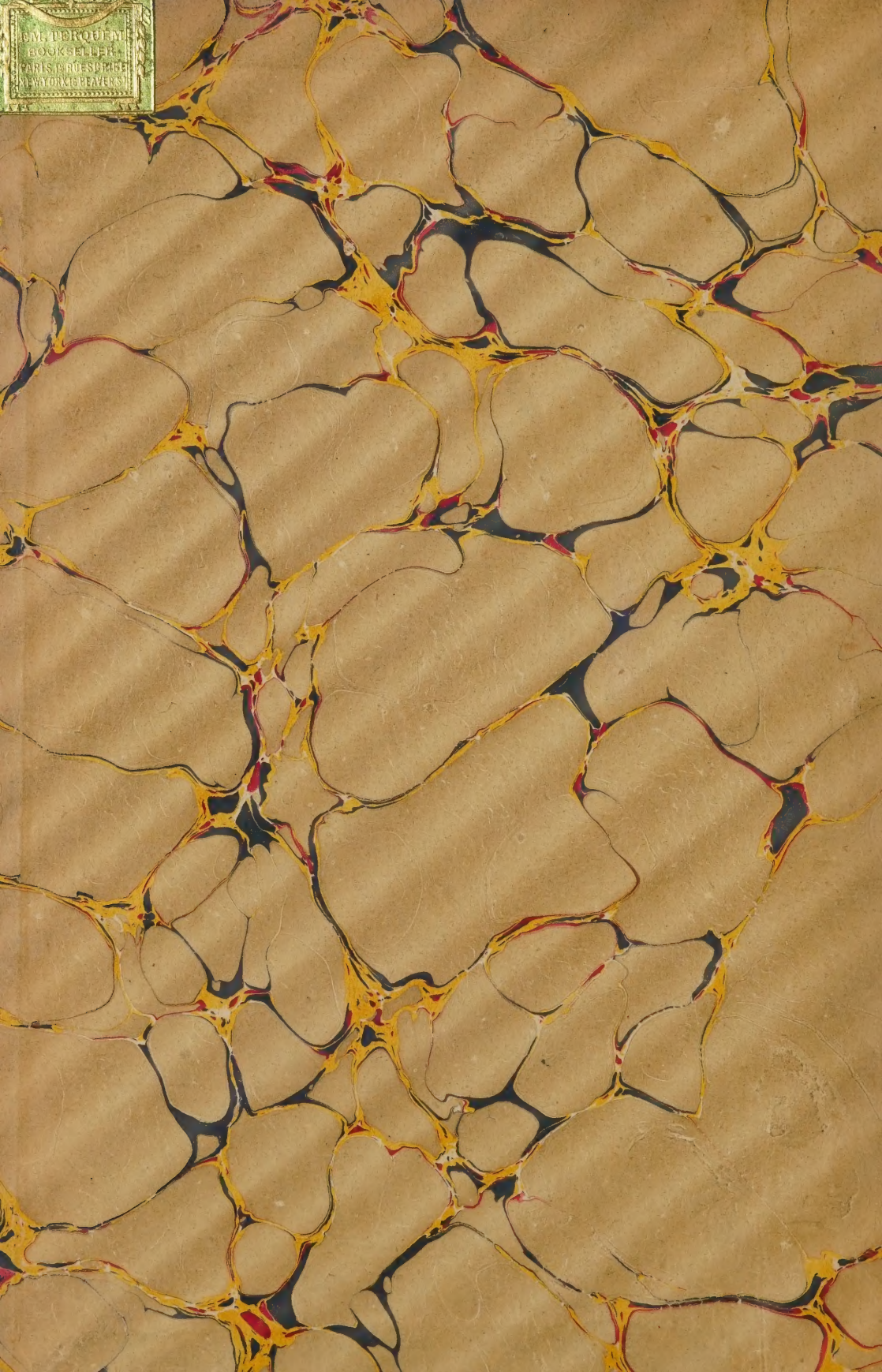




3 1761 06237807 0



E. H. TUCKERMAN
BOOKSELLER
CHRISTIANESBURG
WYOMING



47
LA CRISE ET L'ÉVOLUTION

DE

L'AGRICULTURE EN ANGLETERRE

DE 1875 A NOS JOURS

grie.
Hist.
B.



LA CRISE ET L'ÉVOLUTION

DE

L'AGRICULTURE EN ANGLETERRE

DE 1875 A NOS JOURS

ESSAI D'HISTOIRE ÉCONOMIQUE

PAR

Pierre BESSE

Docteur en Droit

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

LIBRAIRIES FÉLIX ALCAN & GUILLAUMIN RÉUNIES

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1910

120165-
12/1/12

Bibliographie

Nous ne prétendons point donner ici la liste complète des ouvrages et articles qui ont été publiés au sujet de la récente crise et de l'évolution de l'agriculture anglaise. Un volume y suffirait à peine. Nous mentionnons seulement les *principales* des sources que nous avons consultées.

I. — PUBLICATIONS OFFICIELLES

Landowners in England and Wales. — Return of the owners of an acre and upwards in England and Wales, exclusive of the Metropolis, with names, extent of lands and estimated gross rental. — 2 vol., London, 1876.

Landowners in Scotland. — Edimburgh, 1876.

Royal Commission appointed to inquire into the depressed condition of the agricultural interest and the causes to which it is owing, 1879 :

Preliminary Report (1881),

Second and Final Reports (1882),

Appendices (evidences),

Reports by assistant commissioners.

Royal Commission appointed to inquire into the subject of the agricultural depression, 1893 :

- First Report (1894),
- Report by assistant commissioners (1894-95),
- Second Report (1896),
- Minutes of evidence and appendices (1896),
- Digest of evidence (1896),
- Final Report (1897),
- Appendix to Final Report (1897).

WILSON Fox : Report on the wages and earnings of agricultural labourers in the United Kingdom. — 1 vol., London, Eyre and Spottiswoode, 1900.

Second Report on the wages, earnings and conditions of employment of agricultural labourers in the United Kingdom. — 1 vol., London, Darling, 1905.

Report on wholesale and retail prices in the United Kingdom, in 1902, with comparative statistical tables for a series of years. — 1 vol., London, Eyre and Spottiswoode, 1903.

Memoranda, statistical tables and charts prepared in the Board of Trade with reference to various matters bearing on British and foreign trade and industrial conditions. — 2 vol., London, Eyre and Spottiswoode, 1903-4.

Return Showing annually for each year since 1870, inclusive, in a summarised form, the imported quantities of wheat, meat and sugar retained for home consumption. — 1 broch., London, Eyre and Spottiswoode, 1903.

Report of the Royal Commission on supply of food and of raw material in time of war. — 3 vol., London, Wyman and Sons, 1905.

Agricultural Statistics, (publication annuelle du Board of Agriculture). — London.

Agricultural Statistics for Ireland, (publication annuelle du

Department of Agriculture and Technical Instruction for Ireland). — Dublin.

Statistical Abstract for United Kingdom, (publication annuelle du Board of Trade). — London.

Statistical Abstract for Colonies and british possessions and protectorates, (publication annuelle du Board of Trade). — London.

Statistical Abstract for principal and others foreign countries, (publication annuelle du Board of Trade). — London.

Report on the trade in imports and exports at irish ports, (annuel). — Dublin.

Report of the commissioners of His Majesty's inland revenue, (annuel). — London.

Annual statement of trade, (publication annuelle du Board of Trade). — London.

Publications diverses du Department of Agriculture and Technical Instruction for Ireland. — Dublin,

Statistisches Jahrbuch für das deutsche Reich, (annuel). — Puttkammer und Mühlrecht, Berlin.

Statistique agricole annuelle (publiée par le Ministère de l'agriculture). — Imp. nat., Paris.

Enquête sur l'industrie laitière, (publiée par le Ministère de l'agriculture). — 1 vol., Paris, Imp. nat., 1903.

II. — SOURCES NON OFFICIELLES

H. TAINE : Notes sur l'Angleterre. — 1 vol., Paris, Hachette, 1872.

PH. PUSEY : The agricultural improvement in Lincolnshire. — Journal of the Royal agricultural society, 1843.

L. DE LAVERGNE : Essai sur l'Economie rurale de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande. — 1 vol., Paris, Guillaumin, 1854.

- J. CAIRD : Agriculture anglaise. Situation économique et agricole. — Trad. Bancelin-Dutertre. — 1 vol., Paris, Bouchard-Huzard.
- LA TRÉHONNAIS : L'Agriculture de l'Angleterre. — Trad. française d'articles parus dans le Journal of the Royal Agricultural Society, publiée par la Société des Agriculteurs de France, 1878.
- P. FOURNIER : La question agraire en Irlande. — 1 vol., Paris, Plon, 1882.
- A. SOUCHON : La dernière enquête royale sur la crise agricole en Angleterre. — Revue d'Economie politique, t. XIV, 1900.
L'agriculture anglaise et le protectionnisme. — Revue d'Economie politique, t. XVIII, 1904.
- A. DULAC : L'Agriculture et le Libre-Echange dans le Royaume-Uni. — 1 vol., Paris, Larose, 1903.
Agriculture et protection en Angleterre et en France. — Revue Politique et Parlementaire, septembre 1905.
- H. LEVY : Die Lage der englischen Landwirtschaft in der Gegenwart. — Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik, 1903.
Der Untergang kleinbauerlicher Betriebe in England. — Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik, 1903.
- W. CUNNINGHAM : The growth of english industry and commerce during the early and middle ages and in modern times. — 2 vol., London, 1890-2.
- TARIFF COMMISSION : Report of the agricultural committee. — 1 vol., London, King and son, 1906.
- R. HAGGARD : Rural England. — 2 vol., London. Longmans, 1906 (2^e édition).
- J. S. NICHOLSON : The relations of rents, wages and profits in agriculture and their bearing on rural depopulation. — 1 vol., London, Sonnenschein, 1906.

- F. CHAVÉE : Propriétaires et fermiers en Angleterre. — 1 vol., Louvain, Peeters, 1903.
- A. GRAHAM : The revival of english agriculture. — 1 vol., London, Jarrold.
- E. A. PRATT : Organisation of agriculture. — 1 vol., London, Murray, 1904.
- Transition in agriculture. — 1 vol., London, Murray, 1906.
- J. HITIER : L'agriculture moderne et sa tendance à s'industrialiser. — Revue d'Economie politique, t. XV, 1901 et t. XVI, 1902.
- L'évolution du régime des salaires et l'agriculture moderne. — Revue d'Economie politique, t. XVII, 1903.
- D. ZOLLA : Etudes d'Economie rurale. — 1 vol., Paris, Masson, 1896.
- La Crise agricole. — 1 vol., Paris, Masson, 1903.
- E. DOMMEN : Monographie agricole de la Grande-Bretagne. — 1 broch., Paris, J.-B. Baillièrre, 1908.
- L. GRANDEAU : L'agriculture et les institutions agricoles au commencement du XX^e siècle. — 4 vol., Paris, Imp. Nat., 1905.
- J. MÉLINE : Le retour à la terre. — 1 vol., Paris, Hachette, 1905.
- COMTESSE DE WARWICK : Scientific Agriculture. — North American review, t. 182, 1906.
- G. DE KOZIELSK KOSSILOWSKI : La coopération agricole en Irlande (Thèse). — 1 vol., Paris, Larose, 1906.
- H. PUDOR : Das landwirtschaftliche Genossenschaftswesen in Grossbritannien und Irland. — Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik, Bd. 86 ; 1906.
- R. H. INGLIS PALGRAVE : Estimates of agricultural losses in

- the United Kingdom during the last thirty years. — *Journal of the Royal Statistical Society*, 31 march, 1905.
- First, second and third reports from the committee appointed to inquire into the statistics available as a basis for estimating the production and consumption of meat and milk in the United Kingdom. — *Journal of the Royal Statistical Society*, 1904.
- R. H. REW : Observations on the production and consumption of meat and dairy produce. — *Journal of the Royal Statistical Society*, 1904.
- R. GIFFEN : English commerce in a naval war. — *Nineteenth Century and after*, t. 62 ; 1907.
- E. D'EICHTAL : Le ravitaillement de l'Angleterre en temps de guerre d'après la commission d'enquête officielle anglaise. — *Revue Politique et Parlementaire*, juillet 1907.
- A. DE FOVILLE : Les variations de la valeur du sol en Angleterre. — *Economiste français*, 1908, I.
- W.-C. LITTLE : The agricultural labourer. — *Journal of the Royal Agricultural Society*, 1878.
- P. DE ROUSIERS : La Question ouvrière en Angleterre. — 1 vol., Paris, Didot, 1895.
- L. WUARIN : La Crise des campagnes et des villes. — *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1900.
- The agricultural population. — *Journal of the Board of Agriculture*, août 1904.
- H. DENIS : La dépression économique et sociale et l'histoire des prix. — 1 vol., Bruxelles, Huysmans, 1895.
- M. BOURGUIN : De la mesure de la valeur. — *Revue d'Economie politique*, t. IX ; 1895.
- J. PALLAIN : Les Changes étrangers. — 1 vol., Paris, Guillaumin, 1905.

- B. FÆLDES : Die Getreidepreise in 19^{en} Jahrhundert. — Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik, Bd. 84 ; 1905.
- A. ISSAIEW : La famine en Russie. — Revue d'Economie politique, t. VI ; 1892.
- E. LEVASSEUR : L'agriculture aux Etats-Unis. — 1 vol., Paris, Berger-Levrault, 1894.
- PICARD : La production et l'exportation du blé aux Etats-Unis. — Revue d'Economie politique, t. XVI ; 1902.
- PIERRE LEROY-BEAULIEU : Les Etats-Unis au XX^e siècle. — 1 vol., Paris, Colin, 1905 (2^e éd.).
- R. MACHRAY : The granary of the Empire. — Nineteenth Century and after, t. 53 ; 1903.
- D. BELLET : Les bestiaux de l'Argentine et le transport des viandes conservées par le froid. — Revue Scientifique (Revue Rose), 1889, II.
- E. DAIREAUX : L'Elevage dans l'Argentine. — Revue de Paris, 1^{er} août 1903.
- A. MARTINEZ ET M. LEVANDOWSKI : L'Argentine au XX^e siècle. — 1 vol., Paris, Colin, 1906.
- M. LEVANDOWSKI : La République Argentine et son développement économique. — Revue Economique Internationale, 1907, II.
- F. SCHRADER : En Argentine. — Bulletin de la Société de Géographie, 15 août 1907.
- L. VIGOUROUX : L'élevage en Australie. — Revue d'Economie politique, t. XVI ; 1902.
- P. PRIVAT-DESCHANEL : L'Australie pastorale. — Bulletin de la Société de Géographie, 15 septembre 1908.
- A. UHRY : La mise en valeur de l'Australie envisagée dans ses rapports avec les marchés extérieurs. — Revue Economique Internationale, 1907, IV.

- A. MÉTIN : La culture indienne et ses charges. — Revue d'Economie politique, t. XVII ; 1903.
- R.-J. THOMPSON : The development of agriculture in Denmark. — Journal of the Royal Statistical Society ; June 1906.
- R. VERNEAUX : L'industrie des transports maritimes au XIX^e siècle et au commencement du XX^e. — 2 vol., Paris, Pedone, 1903.
- J. DE LOVERDO : Le froid artificiel. — Revue de Paris, 1^{er} janvier 1908.
- F. LIST : Système National d'Economie politique. — Trad. Richelot. — Paris, Capelle, 1857.
- S.-N. PATTEN : Les fondements économiques de la protection. — Trad. Lepelletier. — 1 vol., Paris, Giard, 1899.
- Cobden. — Petite bibliothèque économique. — Avec préface de Léon Say. — Paris, Guillaumin.
- L. POINSARD : Libre-échange et protection. — 1 vol., Paris, Didot, 1893.
- O. MEREDITH : Protection in France. — 1 vol., London, King and son, 1904.
- L. BRENTANO : Origine et abolition des droits sur les céréales en Angleterre. — Revue d'Economie politique, t. VI ; 1892.
- W.-J. ASHLEY : The tariff problem. — 2^d ed., 1 vol., London, King and son, 1904.
- The progress of the german working classes in the last quarter of a century. — 1 vol., London, Longmans, 1904.
- La conférence impériale britannique de 1907. — Revue Economique Internationale, 1907, IV.
- V. CAILLARD : Imperial fiscal reform. — 1 vol., London, E. Arnold, 1903.
- BIARD d'AUNET : Le problème impérial britannique : la conférence coloniale de Londres en 1907. — Revue politique et parlementaire, 10 novembre 1907.

C.-J. FUCHS : Der englische Getreidehandel. — Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik, Bd. 54 ; 1890.

J.-H. SCHOOLING : The british trade yearbook. — London, Murray.

Statesman's Yearbook (annuel). — London.

Articles et documents divers publiés dans de nombreux périodiques et notamment dans :

Journal of the Board of Agriculture ;

Illustrated poultry record ;

Journal of the National Poultry Organisation ;

Journal d'Agriculture pratique ;

Mémoires de la Société nationale d'agriculture de France ;

Bulletin mensuel de l'office des renseignements agricoles publié par le Ministère de l'agriculture ;

Bulletin de statistique et de législation comparée du Ministère des finances ;

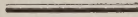
Le Temps ;

Le Journal des Débats ;

Le Siècle ;

La République Française ; etc., etc..

Tracts et publications diverses de l'*Agricultural Organization Society* et de l'*Irish Agricultural Organization Society*.



Avant-Propos

Le réveil des idées protectionnistes dans la libérale Angleterre trahit un malaise général de l'économie nationale. A l'étude de ce malaise nous apportons ici une modeste et fragmentaire contribution.

Stimulée par des conditions éminemment favorables, l'agriculture anglaise avait connu de longues années de prospérité. La liberté des échanges ne paraissait pas lui nuire. Plutôt même, elle coïncidait avec un regain de vitalité. Nous le montrerons et nous en chercherons les causes dans notre Introduction.

Mais, à partir de 1875, une évolution allait se produire. C'est son histoire que nous entreprenons ici. La crise agricole est certes un phénomène général, on pourrait presque dire mondial. Il n'en est que plus intéressant de rechercher quelle marque particulière, quelle physionomie propre lui imprime le régime libre-échangiste.

Les contingences économiques s'étaient donc modifiées aux environs de 1875. Une ère s'ouvrait où les produits se vendaient mal ; les charges de l'agriculture s'étaient aggravées ; raréfiée, la main-d'œuvre avait renchéri.

Une crise se déclara. Il fallut s'adapter. Par l'apport sur le marché des seuls produits restés rémunérateurs, par l'adoption de procédés et de méthodes propres à améliorer leur qualité, comme à diminuer le prix de revient à l'unité, par l'organisation coopérative de la production et du commerce, les tenaces agriculteurs d'outre-Manche s'efforçaient de rétablir l'équilibre rompu entre le prix de vente et le coût de production.

Y sont-ils parvenus ? Quels sont, tant au point de vue social

qu'au point de vue économique, les résultats de l'adaptation ? Les propriétaires ont-ils retrouvé leurs rentes, les fermiers leurs profits ? Ou bien la crise, que rien n'enraye, se traduit-elle par un déplacement d'avantages sociaux, aux dépens des landlords réduits à la portion congrue, des exploitants ruinés, au profit des classes ouvrières et de la généralité des consommateurs ? D'autre part, l'adaptation a-t-elle assuré une meilleure et plus complète utilisation des forces de la nature, multiplié la production ? N'a-t-elle pas plutôt posé, avec une acuité jusque là ignorée, l'inquiétante question du ravitaillement en temps de guerre, redoutable problème à la fois militaire, politique et financier ? Autant de questions que nous tenterons de résoudre.

Notre travail se divisera donc naturellement en trois parties. Dans la première, nous étudierons les transformations économiques qui ont déchainé la crise ; dans la seconde, les modes de l'adaptation ; dans la troisième, ses résultats.

Introduction

Au cours des siècles, l'agriculture et le commerce des produits agricoles sont passés en Angleterre¹ par bien des vicissitudes. Mais l'évolution est la résultante d'un faisceau complexe de forces, les unes essentielles et durables, les autres accidentelles et passagères. Celles-là constituent un milieu constant, une sorte d'atmosphère où, tantôt les renforçant, tantôt les contrariant, se donnent carrière les influences temporaires et locales, en voie perpétuelle de devenir. A travers les fluctuations incessantes des contingences législatives ou douanières, elles déterminent l'orientation générale du développement économique. C'est ainsi que, par le concours prolongé de conditions extrêmement favorables, inhérentes à des causes profondes, comme le caractère du peuple anglais, son évolution historique, la situation géographique des Iles Britanniques, isolées au milieu des mers et longtemps condamnées à se suffire, l'Angleterre était, pour ainsi dire, prédestinée à la longue prospérité agricole, à peine interrompue, qu'elle conserva pendant tout le cours du XVIII^e siècle et jusqu'aux environs de 1875.

A dire vrai, elle n'a pas été précisément favorisée de la nature. Dans l'Angleterre proprement dite, les sols pauvres et légers dominant, avec, singulier contraste, les terres fortes, humides, froides, coûteuses à amender. Le bassin de la Ta-

(1) Sauf indication contraire, le mot « Angleterre » sera pris, au cours de cette étude, dans le sens étendu que lui donne la langue française et désignera le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande.

mise est fait d'une argile tenace qui s'étend sur l'Essex, le Surrey, le Kent et le Middlesex : le drainage a été et y reste encore la préoccupation constante des agriculteurs. Une longue bande crayeuse, de qualité plutôt médiocre, traverse, du nord au sud, ce grand banc d'argile et forme les comtés d'Hertford, Wilts et Hants. Le Lincolnshire et le Cambridgeshire sont d'anciens marais, conquis sur la mer à la façon des polders de Hollande ; le Norfolk est un banc de sable. Enfin, au sud et au nord, deux massifs montagneux couvrent de leurs ramifications une dizaine de comtés. En définitive, sur treize millions d'hectares que mesure le territoire proprement anglais, quelque quatre millions seulement sont fertiles. De son côté, le Pays de Galles est un massif de montagnes, couvertes de landes, dont une moitié seulement susceptible de culture. En Ecosse, les Highlands forment un immense rocher de granit, aux trois quarts incultes, propres uniquement à l'élevage du mouton ; les Lowlands, traversés de montagnes, comptent environ deux millions d'hectares improductifs ; et, sur les deux autres millions, un seulement, composé de vallées courtes et étroites, possède un sol réellement riche et profond. L'Irlande, poétiquement dénommée « la plus belle fleur de la terre et la plus belle perle de la mer », l'Irlande, qui inspira les poètes, est certainement la plus fertile des îles britanniques. Encore est-elle loin de justifier son surnom : les comtés du Nord-Ouest, qui forment à peu près un quart de sa superficie totale, sont, eux aussi, montagneux et très comparables au Pays de Galles ou même parfois à la Haute-Ecosse ; le Sud lui-même est parsemé de lacs et de marais. Tout compte fait donc, et pour prendre un terme de comparaison, la France est plus favorisée. A la fin de son *Voyage Agronomique*, Arthur Young écrivait : « Je viens de passer en revue, de 1787 à 1790, toutes les provinces de France et je crois ce royaume supérieur à l'Angleterre en fait de sol. La proportion de mauvaises terres qui se trouvent en Angleterre, par rapport à la totalité du territoire, est plus grande

qu'en France. » Et, précisant, après M. L. de Lâvergne,¹ le parallèle, M. A. Dulac ajoute : « On peut dire que l'Angleterre et le Pays de Galles sont inférieurs à notre région du Nord et de l'Ouest ; que l'Ecosse ne vaut pas l'Est et le Centre ; ni l'Irlande notre Midi. »² Bien entendu, il n'est question ici que de la fertilité naturelle. Nous aurons plus tard l'occasion de voir que la culture a transformé ces terres primitivement ingrates et fait de l'Angleterre un véritable jardin.

L'excellence du climat compensait-elle du moins la médiocrité du sol ? C'est au moins douteux. Les Iles Britanniques occupent une position assez septentrionale : Edimbourg est à la latitude de Copenhague et de Moscou. La température moyenne est de 9°1 ; elle oscille entre 3°8 et 15°5 de janvier à juillet.³ Si, dans les comtés méridionaux, elle ne descend guère en hiver au-dessous de 6° et excède 16° en été, en Ecosse, elle s'abaisse de janvier à mars à 3°3 et ne dépasse généralement pas 13°1 durant les mois d'été (juillet-septembre) ; la moyenne annuelle y est de 7°8 seulement. Une humidité constante, qui d'ailleurs atténue le froid comme la chaleur, embrume perpétuellement l'atmosphère : le brouillard de Londres est célèbre. Il pleut quelque deux cents jours par an et la hauteur d'eau tombée atteint en moyenne 80 centimètres.⁴ Sur la côte occidentale et en Irlande, cette moyenne est, du reste, largement dépassée. Des étés pluvieux, des automnes longs et doux, favorables aux pâturages, entravent, dans le nord du moins, la bonne maturation des récoltes : en Ecosse, l'avoine elle-même ne mûrit pas toujours.

Par contre, et sans parler ni de l'énergie, ni de la ténacité britanniques, dans les goûts de la population, dans l'organi-

(1) L. de Lâvergne : *Essai sur l'Economie rurale de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande*. — Paris, Guillaumin, 1854. — pp. 1-15.

(2) A. Dulac : *L'Agriculture et le Libre-Echange dans le Royaume-Uni*. — Paris, Larose, 1903. — p. 70.

(3) *Agricultural Statistics, 1903*. — pp. 141-146.

(4) Id., p. 146.

sation traditionnelle de la culture, dans une longue paix et enfin dans la possession d'un riche et grand marché, unique au monde, que sa ceinture de mers défendit longtemps contre la concurrence, l'agriculture a trouvé les moyens de dompter une nature rebelle et d'arracher à un sol ingrat de superbes moissons.

Il est toujours délicat de rechercher dans l'histoire les origines de quelque caractère national. Nous ne nous y attarderons pas. Il suffira de dire que l'Anglais est essentiellement un rural. Les choses de la campagne et de l'agriculture le passionnent. Chez lui, la propriété foncière jouit d'une considération qui en fait l'objectif de toutes les activités. « Quiconque a fait fortune achète une terre ; quiconque travaille à s'enrichir n'aspire qu'à suivre un jour le même chemin. »¹ Le goût du sport n'explique pas seul cette attraction. A côté de leurs chasses, à côté des fermes qu'ils louent, les landlords réservent habituellement à l'exploitation directe une part de leurs immenses domaines.² Si haut placé soit-il, il n'est pas de personnage qui se désintéresse de l'agriculture. Les membres de la famille royale eux-mêmes dirigent des fermes modèles. On a vu, sans s'en étonner, les journaux annoncer que la reine Victoria, alors jeune encore, venait de découvrir dans sa basse-cour d'O-borne un remède à la maladie des dindonneaux.³ En France, le fait eût paru ridicule ; en Angleterre, il sembla tout naturel. Les grandes familles ont leur domicile habituel à la campagne. « Lisez, écrit M. L. de Lavergne,⁴ la liste des membres de la Chambre des Lords dans une publication officielle ; ce n'est jamais leur adresse à Londres qui suit l'indication de leurs noms, mais leur résidence

(1) L. de Lavergne, *loc. cit.*, p. 144.

(2) Ces réserves sont parfois immenses. Ainsi le duc de Malborough exploitait directement de 2000 à 2400 hectares dans le Gloucestershire. — (J. Caird : *Agriculture anglaise. — Situation économique et agricole.* — Trad. Bancelin-Dutertre, — Paris, Bouchard-Huzard. — p. 44.)

(3) L. de Lavergne, *loc. cit.*, p. 155.

(4) Id. p. 145.

à la campagne. » Les villes, Londres même, ne sont guère que des rendez-vous d'affaires où l'on vient passer trois ou quatre mois.¹ Peut-être ces caractères ont-ils aujourd'hui quelque tendance à s'atténuer ; mais ils étaient singulièrement marqués naguère ; à présent encore, ils ne sont point disparus,² et la valeur de la terre ne doit qu'à l'engouement général de s'être maintenue à un niveau relativement élevé. Il est même curieux que ce pays, qui compte quelques unes des plus grosses agglomérations du monde, où se déploie une extraordinaire activité industrielle, soit aussi celui où la classe aisée est liée à la terre par les attaches les plus étroites et les plus fortes. L'agriculture s'en est forcément ressentie. Comptant en grand nombre les propriétaires et les exploitants riches, éclairés, appartenant à l'élite de la nation et susceptibles de donner à la masse des agriculteurs l'exemple d'une culture rationnelle, elle devait fatalement avoir un caractère souple et hardi qui manque trop souvent à celle du continent ; elle pouvait disposer de capitaux abondants. Et ce sont là les facteurs essentiels du succès.

Le large approvisionnement en capitaux était, d'ailleurs, assuré encore par l'organisation traditionnelle de l'exploitation. Le système du fermage, tel du moins qu'il a toujours été pratiqué en Angleterre, entraîne l'étroite collaboration des efforts et des ressources. Au moyen-âge, les barons, propriétaires du sol, l'étaient aussi de ceux qui le cultivaient. Les serfs, attachés à la glèbe, jouissaient en commun de longues et étroites bandes de terre, découpées dans le domaine seigneurial. En échange, ils devaient à leur seigneur une part du produit et leur propre travail. A dire vrai, ils se devaient, corps et âme, à leur maître ; et celui-ci, pour faire

(1) Taine : *Notes sur l'Angleterre*. — Paris, Hachette, 1872. — p. 190.

(2) Cf. R. Recouly, (*Journal Le Temps*, 1^{er} septembre 1908) : « La première chose que fait un Anglais quand il devient riche, c'est de s'acheter ou de se bâtir une très belle maison de campagne et d'y vivre une très bonne partie de l'année, comme un *country gentleman*. »

vivre et conserver ce capital humain, — on pourrait presque dire ce bétail, — lui abandonnait en jouissance quelques arpents de terre. Mais un jour vint, — et de ce jour date l'émancipation, — où la redevance en nature et en travail se mua en une redevance en argent. Elle ne perdit d'ailleurs pas son caractère forcé et de servitude pour devenir une rente contractuelle. Dès lors, pour cultiver son domaine, le landlord eut recours à la main-d'œuvre salariée, aux journaliers qui, généralement, n'étaient autres que ses propres serfs. Survint la peste noire en 1349 ; la population fut réduite de moitié, par endroits même, des deux tiers. Une crise des salaires suivit : la main-d'œuvre raréfiée atteignit des prix exorbitants. De nouvelles apparitions du fléau, en 1361, 1369 et 1373, aggravèrent encore la situation. C'est alors que, soucieux d'obvier à la hausse ruineuse des salaires, les landlords imaginèrent de louer leurs terres et, avec elles, le bétail et le capital d'exploitation (*land and stock lease*) : Peu à peu, les fermiers, s'enrichissant, devinrent propriétaires du bétail. Le fermage était né. Il eut, pour l'agriculture anglaise, d'excellents résultats. Car, et c'est un fait digne de remarque, le landlord ne s'en tint pas à procurer à son fermier l'usage et la jouissance de la terre : il participa, lui aussi, à l'exploitation par l'exécution de travaux qu'il entreprit et paya, moyennant service de l'intérêt du capital engagé. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, notamment, il procéda à des améliorations foncières de tout ordre, assèchements, drainages, endiguements, constructions, etc. ¹ De son côté, le fermier apportait le bétail et les fonds de roulement. Le capital est habituellement ce qui manque le plus à l'agriculture. En Angleterre, le landlord et l'exploitant mettaient, pour ainsi dire, le leur en commun. Si le fermage peut avoir des inconvénients, il a du

(1) Sur tous ces points, cf. J.-S. Nicholson : *The Relations of Rents Wages and Profits in Agriculture and their Bearing on rural depopulation*. — London, Sonnenschein, 1906. — pp. 13 sq.. — Cf. F. Chavée : *Propriétaires et Fermiers en Angleterre* (Louvain, Peeters, 1903), p. 15.

moins cet avantage de réunir et d'appliquer à la terre les ressources de deux hommes, de deux familles.¹ Sans cette étroite collaboration, loyalement pratiquée, il est probable que le sol anglais, assez ingrat de sa nature, n'eût point atteint le haut degré de productivité où il est aujourd'hui parvenu.

Il faut ajouter, du reste, que les circonstances ont favorisé le développement de l'agriculture. Durant tout le XVII^e et le XVIII^e siècles, des guerres ont déchiré l'Europe : guerres de Trente ans, de Louis XIV, de la succession d'Autriche, de Sept ans, etc. ; puis sont venues les campagnes de la Révolution française, du Consulat et de l'Empire. Aucune n'atteignit le sol britannique. Par contre, les plaines de l'Europe centrale, la France du Nord, la vallée du Pô, la Russie elle-même, servirent de champ clos aux armées belligérantes. Aux environs de 1850, au dire de l'historien anglais Gardiner,² les ruines semées en Allemagne par la guerre de Trente ans étaient à peine effacées. Certes, les subsides fournis aux coalitions par l'Angleterre, l'entretien de ses flottes et des corps débarqués sur le continent, grevaient lourdement son budget : à l'origine l'income tax fut un impôt de guerre. Mais l'Europe n'était point indemne de ces charges financières qui, plus lourdes au contraire chez elle, s'y ajoutaient aux autres. Seule, grâce à son isolement, l'Angleterre échappait à la ruine, en hommes comme en argent, et aux déprédations des gens de guerre.

(1) M. Druce, commissaire-adjoint, écrivait dans un rapport publié dans l'*Allotment Blue Book* de 1882 : « Si un homme a 1 000 L. à dépenser, il peut acheter 10 acres de terrain et il aura encore assez de capital pour exploiter ; mais il peut affermer 100 acres, avec un capital de 10 L. par acre, et il gagnera plus d'argent, car il a l'avantage d'user du capital de son propriétaire à très faible intérêt ; tandis que s'il achète la terre, tout son argent y est dissipé ».

(2) *The Thirty years' war*, p. 212. — (Cité par W.-J. Ashley : *The Progress of the German working classes in the last quarter of a century*. — London, Longmans, 1904. — p. 3).

Il est remarquable, d'ailleurs, que de tout temps les malheurs internationaux ont fait sa fortune ; une guerre ou une révolution européenne est un bienfait pour elle. Au XVI^e siècle, les persécutions religieuses mettaient la Flandre à feu et à sang ; l'industrie textile y périssait ; en foule, les artisans passèrent la mer. D'alors date en Angleterre la fabrication des étoffes de laine. A peine est-il besoin de rappeler les conséquences, toutes semblables, de la révocation de l'Edit de Nantes. Plus près de nous et depuis l'abrogation des Corn Laws, le Royaume-Uni assiste, *tertius gaudens*, aux guerres continentales, austro-prussienne, franco-allemande, turcorusse, enfin russo-japonaise, sans parler des conflits de moindre importance. Et toutes, retardant l'essor des industries rivales ou paralysant leur activité, ont stimulé sa production et son commerce. Sa prospérité industrielle et commerciale, consécutive à l'instauration du libre-échange, leur est due pour une bonne part.¹

Au reste, à la paix extérieure s'ajoutait en Angleterre le calme intérieur. Depuis la guerre entre Cavaliers et Têtes Rondes, aucune autre n'a ensanglanté le pays ; aucune révolution ne l'a troublé, depuis qu'en 1688 la dynastie d'Orange accéda au trône, cependant que les successives révolutions françaises agitaient l'Europe d'une série de convulsions toutes également défavorables à son essor économique. Outre-Manche, l'évolution politique s'est faite, nous n'avons pas ici à en rechercher les raisons, graduellement, sans à-coups et sans troubles. Dans ce calme profond, dans cette « paix anglaise », le goût national pour l'agriculture a pu se donner libre carrière.

La paix intérieure, il est vrai, l'abondance des capitaux et l'esprit d'initiative étaient l'apanage exclusif de la Grande-Bretagne. Des siècles durant, l'« île sœur » fut ravagée par la conquête et les révoltes répétées, suivies de répressions

(1) Cf. V. Caillard . *Imperial fiscal Reform*. — London, E. Arnold, 1903. — pp. 23 sq..

sauvages, ruinée par un régime de compression à outrance. Pour assurer, par l'immigration, la domination anglaise, on procédait par voie de confiscations en masse au profit d'Anglais, au profit de soldats et parfois de l'Eglise réformée, tandis qu'on parquait dans des régions incultes, comme le Connaught, les anciens possesseurs du sol. Bienheureux quand on ne les obligeait pas à émigrer ! Ainsi se créèrent un corps de grands propriétaires fonciers que, malgré tous ses efforts, la monarchie anglaise fut impuissante à faire rester dans le pays et, à côté, un prolétariat agricole profondément misérable, à l'énergie irrémédiablement brisée. Entre les deux, surgit la classe des middlemen, intermédiaires avides, qui exploitaient le paysan irlandais, obligé, pour vivre, de louer à tout prix les terres des landlords. La concurrence fit monter les rentes à un niveau exorbitant. Cependant les propriétaires absents, occupés à dépenser, en Grande-Bretagne, les revenus levés par les middlemen, les fermiers sans avances, ruinés par les guerres, par les confiscations, par leurs perpétuels conflits avec les maîtres étrangers, ne consacraient au sol aucun capital ; la terre peu à peu s'appauvissait. Et, pour comble d'infortune, elle était tellement morcelée, que, sur sa tenure, le paysan avait la plus grande peine à vivre et à faire vivre sa famille. On vit d'épouvantables famines. A la fin du XVIII^e siècle, cependant, l'armature juridique forgée contre les vaincus tombait pièce à pièce ; désormais, Irlandais catholiques et Anglais protestants avaient des droits égaux. Mais l'ancien état de choses, créé par la conquête et les confiscations, subsistait ; l'antagonisme n'était pas éteint entre fermiers et landlords et tout le cours du dernier siècle fut marqué par une agitation à peu près ininterrompue, parfois sanglante. Les ruines n'étaient pas réparées et les capitaux restaient insuffisants pour une culture rationnelle et productive. Il fallut longtemps à l'agriculture pour se développer.¹

(1) P. Fournier : *La Question Agraire en Irlande*. — Paris, Plon.

En Grande-Bretagne même, toutes ces conditions de progrès, refusées à l'Irlande, quelque favorables qu'elles pussent être, n'eussent sans doute pas suffi à faire la richesse agricole du pays. Outre les facilités d'exploitation et l'aptitude de son personnel, pour prospérer, il faut à l'industrie des débouchés. Avec des transports lents, difficiles, coûteux et peu sûrs, comme ils l'étaient encore au commencement du siècle passé, le débouché doit même se trouver à proximité ; et, dans le cas des Iles Britanniques, isolées du monde par les mers, il doit être intérieur. Or, l'Angleterre offrait à ses propres produits agricoles le plus riche marché du monde et un marché quasiment inaccessible aux denrées étrangères. La population s'était accrue très vite et, en 1850, elle atteignait une moyenne de 160 habitants au kilomètre carré, densité inconnue en France aujourd'hui encore. L'industrie s'était dès longtemps développée, créant des centres urbains très populeux. La mer protégeait ce large débouché. Longtemps il avait été impossible de faire appel aux produits des pays voisins. Les lenteurs et les difficultés de la navigation, le défaut d'excédents chez les nations agricoles, sans parler de la politique annonaire longtemps pratiquée par elles, expliquent que jamais les importations n'aient pris une grande importance. Elles étaient autorisées pourtant, sous la condition, il est vrai, de payer un droit de douane. Elles avaient même commencé au XVIII^e siècle. Mais, pour les mêmes raisons, elles étaient restées insignifiantes. De 1708 à 1762, elles ont été en moyenne de 24 289 quarters de blé par an.¹ En viande, elles étaient nulles. Le pays devait donc se suffire à lui-même et tirer de son sol de quoi satisfaire à des besoins d'autant plus grands que l'industrie et le commerce avaient créé plus de richesse

1882. — L. Paul-Dubois : *La Question Agraire en Irlande à propos de la loi nouvelle*. (Réforme Sociale, 1^{er} mars 1904, pp. 352 sq.)

(1) C.-J. Fuchs : *Der englische Getreidehandel* (Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik. — t. 54, 1890), p. 5. — Le Quarter (imperial quarter) vaut 2 hectolitres 90.

et de bien-être. Les comtés industriels, riches entre tous, étaient aussi, et sont d'ailleurs généralement restés, les plus productifs au point de vue agricole. « La région manufacturière par excellence, qui commence au sud par le comté de Warwick et finit au nord par le West Riding du comté d'York, est celle où les rentes, les profits et les salaires ruraux s'élèvent le plus haut. La moyenne des rentes y est de 30 shellings par acre, ou de 90 francs l'hectare, et celle des salaires de 12 shellings ou 15 francs par semaine, tandis que, dans la région exclusivement agricole qui s'étend au sud de Londres, la moyenne des rentes n'est que de 20 shillings par acre ou 60 francs par hectare, et celle des salaires de 8 shillings ou 10 francs par semaine. Les comtés intermédiaires se rapprochent plus ou moins de ces deux extrêmes, suivant qu'ils sont plus ou moins manufacturiers : partout le taux de la rente et du salaire agricoles est un signe certain du degré de développement industriel local. »¹ Cela était écrit au lendemain de l'abrogation des lois céréales ; c'est encore vrai aujourd'hui. Encore que le taux élevé des salaires dans les régions industrielles ait peut-être d'autres raisons que la prospérité agricole, rien ne saurait mieux montrer quelle influence la richesse du pays exerça sur le développement de son agriculture. Rien n'établirait mieux l'importance du débouché et combien de ce chef les agriculteurs anglais ont été favorisés.

I

Certes tous ces avantages n'empêchaient pas le monde agricole de faire entendre en toute occasion d'amères doléances. Un malaise réel et général régna même de 1819 à 1838, amené

(1) L. de Lavergne, *loc. cit.*, pp. 179-180.

par la baisse des prix consécutive au rétablissement de la paix en Europe,¹ à la levée du blocus continental et à la reprise des paiements en espèces, suspendus depuis 1797.² Par de nombreuses enquêtes,³ par l'élaboration et la mise en vigueur de lois douanières toujours sur le chantier, abrogées presque aussitôt que promulguées, les pouvoirs publics s'efforçaient d'y porter remède. Aux droits fixes succéda l'échelle mobile. On se plaignit toujours. Mais, lorsqu'en 1846 sonna le glas des lois céréales, abstraction faite des années malheureuses où, par suite de circonstances climatiques défavorables, les récoltes venaient à manquer, l'agriculture anglaise était en somme assez prospère et résolument engagée dans la voie du progrès. Sous l'influence des causes que nous nous sommes efforcé de dégager, elle était, au dire de M. L. de Lavergne, qui visita le Royaume-Uni vers cette époque, devenue la première du monde ; elle était plus riche que l'agriculture française, pourtant plus favorisée de la nature ; et les terres supérieurement cultivées étaient moins étendues en France que dans l'Angleterre proprement dite, quatre fois plus petite cependant.⁴

Malgré la baisse constante des prix, la culture des céréales était en plein essor. C'est entre 1841 et 1845 que celle du blé, depuis décadente, atteignit son apogée. Alors le froment indigène suffisait à sustenter 24 millions de personnes, soit à peu près les neuf dixièmes de la population totale du

(1) Depuis 1792, les importations de céréales en Angleterre ont régulièrement excédé les exportations, sauf en 1808. La guerre européenne avait nécessairement haussé les prix ; la paix devait les ramener à leur niveau normal.

(2) Cf. *Final Report of His Majesty's Commissioners appointed to inquire into the subject of agricultural depression*. — Cd. 1540. — 1898. — Rapport spécial y annexé de M. R. Lacey-Everett, pp. 186 sq.. — Les paiements en espèces ont été repris en 1819.

(3) La Chambre des Communes nomma trois commissions d'enquête : en 1820, 1833 et 1836. Les Lords en nommèrent une en 1837.

(4) L. de Lavergne, *loc. cit.*, pp. 2, 3 et 14.

Royaume-Uni.¹ L'élevage du bétail, pratiqué en grand, donnait un revenu considérable, supérieur de plusieurs centaines de millions à celui qu'en retirait la population agricole de la France.² Environ 35 millions de moutons paissaient des deux côtés de la Manche, mais en Angleterre sur 31 millions d'hectares, chez nous sur 53 millions. Dix millions annuellement abattus par nos voisins donnaient 360 000 tonnes de viande ; la production annuelle de la France n'était guère que de 144 000 tonnes.³

Les fermiers faisaient de bonnes affaires : il n'était pas rare qu'ils jouissent d'un revenu de 10 000, de 20 000, parfois même de 30 000 francs.⁴ « L'Angleterre était pleine de fortunes faites dans la culture. Ces exemples font de cette carrière une des plus recherchées pour le profit, en même temps qu'elle est une des plus agréables, des plus honorées, des plus saines pour l'esprit et pour le corps ».⁵ Point n'était besoin alors d'attacher les fermiers à la terre par de longs baux. La prospérité suffisait à les retenir. « Autant que nous avons pu nous éclairer à ce sujet, écrivait sir J. Caird au cours d'une tournée à travers l'Angleterre, entreprise sur l'initiative du *Times*, le plus grand nombre des fermiers semble préférer le fermage à l'année. C'est d'après ce système et sans plus de garantie que les mêmes cultivateurs sont souvent fermiers d'un domaine pendant une longue suite d'années. L'un d'eux nous a dit que son père et lui avaient tenu en location la même ferme pendant soixante-dix ans. Il ajouta que, durant cet espace de temps, avec un capital considérable employé pour son troupeau, un sol productif, un propriétaire bienveillant, de nombreuses améliorations de drainage et sans

(1) The Tariff Commission : *Report of the Agricultural Committee*. — London, King and son, 1906. — § 54.

(2) L. de Lavergne, *loc. cit.*, pp. 47, 78 et 81.

(3) *Id.*, p. 30.

(4) *Id.*, p. 98.

(5) *Id.*, p. 126.

augmentation du prix de fermage pendant trente ans, on n'avait point fait de bail ». ¹ Bien que simples tenanciers *at will*, les fermiers d'alors sont héréditaires et se succèdent de génération en génération sur les mêmes fermes : sir J. Caird rapporte encore que, sur les terres du duc de Cleveland, dans le Durham, un des meilleurs fermiers exploitait, en 1850, en vertu d'un bail consenti à l'un de ses ancêtres, sous le règne d'Elisabeth, et non renouvelé depuis. ² Les affaires prospères facilitent les rapports de landlord à tenancier et font régner cette réciproque confiance qui est comme la caractéristique du fermage anglais. Seule, la crise agricole devait un jour troubler cette belle et féconde harmonie.

Mieux encore que ces divers indices, la progression des surfaces encloses, arrachées à la jouissance commune, mesure le progrès agricole ; car elle marque le recul des anciens procédés de culture et l'extension de l'assolement et de l'exploitation rationnelle. Alors même qu'ils ne sont pas à l'état de friche ou de pâture, le rendement des communaux est médiocre ; l'appropriation privée est un sensible progrès. Or, de 1727 à 1845, on n'enregistre pas moins de 6 200 *acts of inclosure*, ayant porté sur 6 106 101 acres. ³ Les périodes de troubles, pendant lesquelles les relations internationales étaient peu sûres, sont particulièrement fertiles en *acts* ; les hauts prix stimulent l'appropriation privée et la mise en culture des friches communales : de 1795 à 1816, 2 723 095 acres furent ainsi appropriées. Après le rétablissement de la paix, malgré la baisse des prix retombant à leur niveau normal, le mouvement, encore que ralenti, ne s'arrêta pas. De 1816 à 1845, les *acts of inclosure* portèrent encore sur 514 836 acres. ⁴ La Tariff Commission n'exagère donc pas, lorsqu'elle écrit

(1) J. Caird, *loc. cit.*, p. 16.

(2) Id., p. 340.

(3) L'acre vaut 40 ares 46.

(4) Tariff Commission : *Report of the Agricultural Committee*, §§ 37 sq., 45 sq..

que, « jusqu'à l'abrogation des lois céréales, la superficie cultivée en Angleterre, le produit moyen par habitant, la variété des récoltes et le nombre des personnes nourries de denrées indigènes augmentèrent malgré la baisse des prix, suspendue seulement pendant les quelques années qui précédèrent immédiatement cette abrogation ».¹ Ajoutons, pour compléter le tableau, que la valeur du sol était alors très élevée et se calculait sur le pied de trente fois la rente annuelle.²

Ce n'était pas seulement en étendue, c'était aussi en perfection que gagnait l'agriculture anglaise. Sans doute, de-ci de-là, on relève encore bien des défauts ; ce sont des bâtiments de ferme primitifs ou insuffisants,³ un drainage par trop sommaire,⁴ quand il n'est pas totalement négligé, la conservation des fumiers mal comprise,⁵ l'usage des engrais artificiels presque ignoré.⁶ Mais, outre que, pour porter sur elle un jugement sain, il faudrait comparer l'agriculture anglaise à celle des autres pays à la même époque, sir J. Caird lui-même et, après lui, M. L. de Lavergne ont pu constater le caractère nettement intensif de la culture prise dans son ensemble. Le système des jachères est abandonné. On pratique généralement l'assolement quadriennal, dit du Norfolk, imaginé jadis par Arthur Young ; parfois on y intercale une seconde année de prairies artificielles qui le rend quinquennal. La terre est travaillée avec le plus grand soin ; les labours sont profonds et multipliés, parfois jusqu'à cinq ;⁷ les prairies sont l'objet de la même sollicitude que les terres labourables, alors que chez nous encore on les abandonne à peu près à leur sort. La consommation d'engrais est considérable : sir

(1) Id., § 115.

(2) L. de Lavergne, *loc. cit.*, p. 109.

(3) J. Caird, *loc. cit.*, p. 22.

(4) Id., p. 23.

(5) Id., p. 31.

(6) Id., pp. 56, 106, 113, etc..

(7) Id., p. 299.

J. Caird cite notamment deux fermes des environs de Manchester, l'une de 156 acres (62 hectares), l'autre de 165 acres (66,75 Ha.), sur lesquelles on a respectivement acheté en une seule année 2 032 et 1 360 tonnes de fumiers et d'engrais.¹ Des dispositifs ingénieux et compliqués sont en divers endroits installés pour l'épandage des engrais liquides. Mais il est impossible d'entrer ici dans les détails. Il suffit de donner une idée d'ensemble. Notons seulement qu'on utilise les os, le guano, le nitrate de soude, le superphosphate de chaux, les gadoues des villes, le sang des animaux, etc.. En général les terres ont été amendées ; à coups de capitaux, on les a drainées, marnées, irriguées. Enfin les machines agricoles ont fait leur apparition. Elles ont eu, il est vrai, quelque peine à se faire accepter : « en 1839, à la première exposition de la Société Royale (d'agriculture), il y avait en tout 23 instruments, et, dans ce temps là, les gentlemen farmers protestaient en toute occasion qu'ils ne s'étaient jamais servis et ne se serviraient jamais que des instruments connus de leurs pères. » C'est l'histoire de tous les machinismes. En 1853, à l'exposition de Gloucester, plus de deux mille machines, envoyées par 121 exposants, prenaient part au concours. Le plus grand nombre étaient déjà d'un usage courant, répandues d'un bout à l'autre de la Grande-Bretagne.² Grâce à ces méthodes, on avait déjà pu obtenir des rendements considérables : 25 hectolitres de blé, 30 d'orge, 36 d'avoine à l'hectare. Et sir J. Caird relève en différents points des productions de 50 hectolitres de froment à l'hectare.³ Une simple comparaison permettra d'apprécier l'éloquence de ces moyennes : aujourd'hui encore, après soixante ans de progrès sensibles, l'agriculture française ne peut pas les atteindre : le rende-

(1) Id., p. 270.

(2) L. de Lavergne : *Un meeting de la Société Royale d'Agriculture d'Angleterre*. Appendice à l'*Economie Rurale de l'Angleterre*, p. 457.

(3) *Loc. cit.*, passim, notamment p. 290.

ment moyen du blé, par exemple, ne dépasse pas chez nous 17 Hl..¹

Ce qu'ils avaient fait pour la culture, les agriculteurs anglais le firent aussi pour le bétail. Il est impossible d'entrer ici dans le détail et de décrire par le menu les progrès réalisés sous l'influence des Bakewell et des Collins. Rappelons seulement que ces deux éleveurs de génie créèrent deux races supérieures, l'un de bêtes à cornes, la Shorthorn améliorée ou de Durham, l'autre de moutons, la Dishley. Leur but commun avait été de rendre le bétail plus précoce, susceptible d'être consommé à deux ans au plus tard au lieu de quatre ou cinq ans, en même temps que d'obtenir de lui le rendement net le plus considérable. Ils y parvinrent par une sélection sévère, aidée d'une alimentation abondante. Lorsque les Corn Laws furent abrogées et le libre-échange instauré, les deux races étaient définitivement fixées avec leurs caractères spécifiques. Des éleveurs anonymes, inspirés par Bakewell et les frères Collins, en avaient amélioré d'autres, moins parfaites en soi, sans doute, mais plus rustiques et mieux adaptées aux conditions locales, les *Southdowns* des collines du Sussex, les *Cheviot* des montagnes d'Ecosse, parmi les moutons ; les *Hereford*, les *Devon*, les *Angus*, etc., parmi les bêtes à cornes. A toutes, on appliquait les mêmes méthodes : dès la première moitié du XIX^e siècle, l'élevage tendait à devenir intensif, comme la culture : aux fourrages s'ajoutaient dans l'alimentation les turneps consommés soit sur place, soit à l'étable, et les tourteaux de graines oléagineuses. En même temps qu'on spécialisait le gros bétail dans la production de la viande, réservant de plus en plus aux chevaux le travail agricole, se faisait dans l'élevage une véritable révolution. « L'école nouvelle, écrivait, il y a 54 ans, M. L. de Lavergne, supprime le pâturage du bétail et le remplace par la stabulation permanente ; mais cette stabulation perfectionnée

(1) Sur tous les développements qui précèdent, v. L. de Lavergne, *loc. cit.*, passim et notamment Chap. IV : Les Cultures.

diffère autant de la stabulation imparfaite usitée sur le continent que le pâturage cultivé différait du pâturage grossier de nos régions pauvres. »¹ Dans les loges d'où ils ne sortaient jamais, parfois attachés par le cou,² pour qu'un exercice intempestif ne pût entraver l'engraissement, les bestiaux recevaient l'eau fraîche et la nourriture à discrétion, nourriture composée tantôt de racines coupées, de féverolles broyées, de tourteaux concassés, tantôt d'un mélange de foin et de paille hachés et d'orge moulu, le tout cuit dans de grandes cuves chauffées à la machine à vapeur et fermenté dans de grands coffres clos. La conséquence de ces nouveaux procédés, non encore répandus sans doute avant la réforme douanière, mais qui, du moins, se dessinaient déjà, c'est qu'au lieu d'une seule tête de bétail, on en pouvait entretenir deux ou trois par hectare. D'où accroissement des fumiers produits par la ferme, possibilité d'appliquer à toutes les terres l'assolement quadriennal du Norfolk. « Tout devient terre arable alors, » comme constate M. L. de Lavergne ;³ le pâturage recule devant la culture, qui nourrit bêtes et gens et qui devient industrielle.⁴

Telle était, dans ses grandes lignes, l'agriculture anglaise aux environs de 1850. Déjà attachée aux méthodes scientifiques, à ce que les Anglais nomment le *high farming*, elle visait à obtenir le plus grand rendement brut dans le délai le plus court. Par an, et sous toutes les réserves que comportent les évaluations de ce genre, on estimait à 4 milliards de francs ce produit brut, soit environ 200 francs par hectare. A la même époque et malgré la supériorité incontestable du sol, et, à certains égards, du climat, il n'était en France que de cent francs

(1) L. de Lavergne. — *Economie Rurale de l'Angleterre*, p. 212.

(2) J. Caird, *loc. cit.*, pp. 60, 74, 75.

(3) *Loc. cit.*, p. 216. — V., d'ailleurs, sur tous ces points ses chapitres II, III et XIII.

(4) Cf. sur la prospérité agricole à cette époque Ph. Pusey : *The agricultural improvement of Lincolnshire*. (Journal of the Royal Agricultural Society, 1843), p. 287.

environ par hectare.¹ Lorsque disparurent les barrières douanières, lorsque, par les bills de 1846 et de 1849, fut inaugurée la liberté des échanges, l'agriculture était déjà parvenue à un très haut degré de développement ; elle était bien, comme on l'a dit, la première du monde, sauf dans cette malheureuse Irlande, où le manque de capitaux et d'initiative avait entravé tout progrès.

II

Aussi bien la révolution économique de 1846 ne se fit-elle pas dans l'intérêt des campagnes. Par ses racines, elle plonge très avant dans le mouvement intellectuel et philosophique du XVIII^e siècle et des premières années du XIX^e : c'est un des multiples aspects de l'explosion de libéralisme qui marqua cette époque, libéralisme intégral qui ne s'appliquait pas seulement au commerce international, mais s'étendait encore à l'activité industrielle dont il balayait la réglementation touffue, et qui, débordant du domaine économique, régnait dans la politique théorique comme dans la littérature ; elle est fille de la physiocratie, sœur cadette de la Révolution française et du romantisme.² Les faits lui fournirent seulement l'occasion de se réaliser. Au temps de la politique prohibitionniste, les intérêts agraires dominaient la politique anglaise. Des 5 1/2 millions d'habitants que possédait l'Angleterre à la fin du XVII^e siècle, 240 000 seulement s'occupaient

(1) Id., p. 83.

(2) Cf. W. J. Ashley : *The Tariff Problem*. — 2^d ed., London, King and son, 1904. — pp. 1 sq.. — Cobden, dans un discours du 3 mai 1843, prononcé au théâtre de Drury Lane, déclarait faire la guerre à tous les monopoles. (Cobden. — Petite Bibliothèque économique. — Paris, Guillaumin. — pp. 57 sq..)

d'industrie, 244 000 de commerce et plus de deux millions représentaient les *landed interests*.¹ A la fin du XVIII^e siècle, au commencement du XIX^e, la situation avait totalement changé : une révolution industrielle, suivie d'un incroyable essor, avait multiplié les manufactures ; la vapeur avait accru leur puissance de production ; et l'agriculture avait à jamais perdu sa prépondérance. La moitié de la population au moins vivait du commerce et de l'industrie. Or les produits s'accumulaient sans parvenir à s'écouler ; les pays étrangers avaient fermé leurs portes ; le monde ouvrier traversait une crise. Reprenant l'argumentation de l'école physiocratique et d'A. Smith, on dit alors : Les produits s'échangent contre les produits ; pour vendre, il faut acheter. L'étranger produit des matières brutes et des denrées agricoles ; l'Angleterre fabrique à meilleur marché les articles manufacturés. Pour écouler ceci, il faut prendre cela. Et l'on sacrifia l'agriculture à l'industrie.² Les événements d'ailleurs semblaient conspirer contre elle. De 1838 à 1841, de mauvaises récoltes consécutives avaient relevé le prix du blé. Après quelques années normales, le déficit reparut en 1846, entraînant la famine en Irlande. Le droit de douane, renchérissant le pain et les denrées de première nécessité, n'en parut que plus odieux. Cobden et John Bright en réclamaient depuis longtemps l'abolition.³ Devant la clameur publique, en 1846, le Parlement dut abroger les Corn Laws, sur la proposition de Robert Peel, qui jusque là, lui-même, en était resté l'ardent défenseur. Trois ans plus tard, les derniers vestiges du protectionnisme disparaissaient.⁴

(1) L. Brentano : *Origine et Abolition des droits sur les céréales en Angleterre*. — Rev. d'Economie Politique, t. VI, 1892. — p. 180.

(2) Cf. L. Brentano, *loc. cit.*, pp. 181 et 184.

(3) Cf. Discours de Cobden prononcés le 25 août 1841 aux Communes et le 13 mai 1843 à l'Opéra de Londres (*Cobden*, pp. 12. sq.; 86 sq..)

(4) Il ne faudrait pas croire que l'act du 26 juin 1846 permit l'entrée libre du blé. Il maintenait l'échelle mobile, mais en modérait fortement

Les promoteurs de la réforme et ceux qui l'accueillirent avec faveur ne pensaient pas qu'elle pût sérieusement préjudicier aux intérêts agricoles. Son plus ardent apôtre, Cobden, tout en déclarant que le régime protectionniste enrichissait les seuls landlords sans profiter aux fermiers,¹ affirmait en une autre occasion que les propriétaires fonciers n'avaient rien à redouter du libre-échange.² M. L. de Lavergne, appréciant la réforme, pensait au contraire que les rentes diminueraient.³ Mais, comme Cobden, il estimait que la culture recevrait une vive impulsion : elle ne devait pas abandonner une acre ;⁴ la richesse industrielle, conséquence de la liberté, aurait au contraire pour effet d'élever les salaires, d'accroître le pouvoir de consommation des classes ouvrières et d'ouvrir aux produits de la terre de plus larges débouchés.⁵ La prospérité agricole devait aller de pair avec la prospérité industrielle et commerciale, sous l'influence de lois naturelles essentiellement harmoniques.

Tout d'abord, les faits semblèrent confirmer ces prévisions.

le tarif. Une loi du 29 avril 1842 avait fixé à 1 L. par quarter le droit à percevoir quand le cours ne dépassait pas 51 s.. S'il atteignait 52 ou 55 s., le droit tombait à 19, puis à 18 s.. Au-dessus de 55 s., toute nouvelle hausse de 1 s. dans les prix entraînait une diminution équivalente du tarif. Enfin, lorsque le cours atteignait ou dépassait 73 s., il n'était plus perçu qu'un droit fixe de 1 s. par quarter. — Suivant l'act de 1846, le droit d'entrée n'était plus que de 10 s., tant que le prix du blé ne dépassait pas 48 s.; il s'abaissait ensuite de 1 s. pour chaque shilling de hausse. Quand les cours atteignaient 53 s., le droit se fixait à 4 s.. — Abolissant l'échelle mobile, l'act du 1^{er} février 1849 institua un droit fixe de 1 s. par quarter, qui fut enfin supprimé lui-même par l'act du 1^{er} juin 1869. (*Bulletin de statistique et de législation comparée du Ministère des finances*. — 1886, t. XX, p. 305. — C.-J. Fuchs, *loc. cit.*).

(1) Cf. Discours du 2 août 1841 aux Communes (*loc. cit.*, p. 35).

(2) Discours du 28 septembre 1843, cité par Ashley (*The Tariff Problem*, p. 50.).

(3) *Loc. cit.*, p. 200.

(4) Cobden. — Discours du 19 octobre 1843, cité par Ashley, *loc. cit.*, p. 50.

(5) L. de Lavergne, *loc. cit.*, p. 201. — Cobden, Discours du 13 décembre 1852, aux Communes.

Pendant quelques années encore, il est vrai, le prix du blé continua de baisser, tombant de 54 shillings 8 deniers le quarter en 1846 à 38 s. 6 d. en 1851.¹ Les agriculteurs s'émurent ; de véhémentes protestations se firent entendre, dont sir J. Caird recueillit l'écho au cours de sa tournée en Angleterre.² Mais rapidement la situation changea d'aspect. En dix ans, de 1846 à 1856, vingt-trois millions de L. furent dépensés en drainages ;³ les perfectionnements dans la culture et l'élevage, amorcés sous le régime protectionniste, se réalisèrent plus complètement. Bref, une prospérité inouïe régna dans les campagnes jusqu'aux environs de 1878. Sur ce point, tout le monde est d'accord. Une démonstration serait superflue. Une seule culture était en recul, celle du blé ; après avoir, en 1841-45, pourvu à l'alimentation de 24 millions de personnes, elle ne subvenait plus, aux environs de 1875, qu'aux besoins de 15 600 000 : c'était une sensible décadence que nous retrouverons, accélérée d'ailleurs, à la période suivante. Nonobstant, en Grande-Bretagne, le revenu plein imposable des terres assujetties à l'Income tax passa de 45 753 616 L. en 1842-43 à 56 372 692 L. en 1872-73.⁴ Pour le Royaume-Uni tout entier,

(1) *Report on Wholesale and Retail Prices in the United Kingdom in 1902, with comparative statistical tables for a series of years.* — Parliamentary Paper. — London, Eyre and Spottiswoode, 1903. — pp. 70-71. La livre sterling (L.) vaut environ 25 fr.; le shilling (s.), 1 fr. 25 ; le denier ou penny (d.), environ 0 fr. 10.

(2) « On nous a répété dans le Hampshire les mêmes plaintes à l'occasion de la liberté du commerce et les mêmes clameurs en faveur du système protecteur que nous avons entendues dans les autres comtés. Les fermiers ne paraissent pas conserver un grand espoir qu'on doive le leur rendre et cependant ils se regardent comme ruinés, si l'on ne trouve pas un autre moyen de les secourir. » (*loc. cit.*, p. 117).

(3) Poincard : *Libre-Echange et Protection*. — Paris, Didot, 1893. — p. 125.

(4) *Final Report*, p. 25. — D'après les renseignements fournis par une maison anglaise qui s'occupait de ventes foncières, de 1841-45 à 1871-75, le taux moyen de la rente se serait élevé de 26 s. à 32 1/2 s. à l'acre ; la valeur vénale de la terre aurait progressé de 38 L. 1/2 à 57 L. l'acre, le taux de capitalisation s'élevant ainsi de 27,6 à 36,4. (*Bulletin de Stat. et de Législ. comp. du ministère des finances*, 1889, t. XXV, pp. 565 et 654).

Irlande comprise, entre 1862 et 1877, il monta de 60 300 000 L. à 69 400 000 L.¹ Puis, pendant plusieurs années, jusqu'en 1881, il demeura stationnaire à ce chiffre ; c'était l'apogée ; c'était le commencement de la crise. Mais, durant trente ans, l'essor avait été rapide. La prospérité agricole, comme, du reste, la prospérité industrielle et commerciale, avait coïncidé avec l'ère libre-échangiste.

Qu'est-ce à dire ? Et cette coïncidence révèle-t-elle vraiment un rapport de cause à effet ? Laissons de côté le commerce et l'industrie, auxquels d'ailleurs nos remarques seraient pour la plupart applicables. Occupons-nous seulement de l'agriculture. Au lendemain de la réforme douanière, on s'attendait à voir baisser les prix ; c'est ce que Robert Peel prédisait à ses fermiers dans une lettre du 24 décembre 1849. Il n'en fut rien. Après avoir continué à se déprécier pendant quelques années, comme en vertu de la vitesse acquise, et sous l'influence des mêmes causes qui en déprimaient le prix depuis 1820, à partir de 1850, tous les produits agricoles renchérèrent. Le blé seul restait stationnaire, ou même marquait une légère tendance à la baisse : 53 s. 4 d. le quarter en 1850-55, 52 s. 10 d. en 1870-75.² Au contraire, le quarter d'orge

(1) *Memoranda, statistical Tables and Charts prepared in the Board of Trade with reference to various matters bearing on British and foreign trade and industrial conditions.* (Désormais nous désignerons cette compilation sous le nom de *Fiscal Blue Book*, sous lequel elle est connue en Angleterre.) London. — Eyre and Spottiswoode, 1903-4. — t. I, p. 456.

(2) *Wholesale and Retail Prices*, pp. 70-71. — Ce n'est pas à cette baisse seule qu'il faut attribuer la décadence de la culture du blé à cette époque ; car, jusqu'en 1872, les prix sont restés en Angleterre supérieurs à ce qu'ils étaient en France et en Allemagne, où ne s'observait cependant pas un semblable recul. La cause en paraît plutôt résider dans la préférence marquée pour l'élevage plus rémunérateur et dans les conditions climatiques qui, à raison de l'humidité au moment des semailles, notamment à l'automne de 1839 et de 1852, entraînèrent une diminution non seulement dans le rendement, mais encore dans l'étendue emblavée. — Cf. C.-J. Fuchs, *loc. cit.*, p. 18.

montait de 30 s. 10 d., en 1841-51, à 37 s. 5 d. en 1871-80 ; celui d'avoine, de 20 s. 9 d. à 24 s. 11 d..¹ Le prix moyen de la viande en 1880 était avec celui de 1850 dans le rapport de 122 à 72.² La livre de laine Lincoln, *half hogg*,³ se vendait 11 d. en 1850, et 25 5/8 d. en 1872 ; après avoir été à 35 s. 3 d. la stone de 24 lbs. en 1859, la laine cheviot blanche se cotait 44 s. 3 d. en 1872.⁴ L'ère libre-échangiste, jusqu'aux environs de 1875, fut donc une époque de hausse, de même, curieuse ironie des faits, que les trente ans de protection, qui l'avaient précédée, avaient été une période de bas prix. La hausse, au reste, était un fait général, également observable sur tout le continent ; les oscillations des diverses mercuriales européennes présentent un étonnant synchronisme, bien mis en évidence par les diagrammes de la Tariff Commission.⁵ C'est

(1) Tariff Commission : *Report of Agricultural Committee*, § 72.

(2) Id., § 80.

(3) *Wholesale and Retail Prices*, p. 52. — La livre anglaise (lb.) pèse 453 grammes. — L'agneau *hogg* est une bête qui, au jour de la tonte, a 16 mois et qui est alors tondu pour la première fois. Sa laine entre pour moitié dans la composition de la laine *half hogg*. L'autre moitié est de la laine de brebis ou de mouton.

(4) Id., p. 53.

(5) *Report of the Agricultural Committee*, §§ 87 sq. — J'emprunte à M. le Professeur Béla Földes (*Die Getreidepreise im 19^{ten} Jahrhundert*. — *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*. Dritte Folge. 29^o Band — t. 84 — 1905, pp. 467 sq.) les données numériques suivantes sur le prix des céréales en Europe :

	Blé	Orge	Avoine
	1 ^o France (Valeur de l'hectolitre en francs)		
1851-60	22 11	»	»
1871-80	23 09	»	»
	2 ^o Prusse (Valeur de l'hectolitre en silbergroschen = 1/10 mark).		
1851-60	161 9	92 7	63 6
1871-80	167 4	99 8	60 7
	3 ^o Autriche (Valeur de l'hectolitre en Gulden).		
1851-60	7 48	4 35	2 81
1871-80	10 03	5 88	3 01
	4 ^o Hongrie (Valeur de l'hectolitre en gulden).		
1851-60	7 28	3 66	2 71
1871-80	8 80	4 12	2 74

done que l'évolution des prix ne dépendait pas de circonstances locales, telles que la législation douanière, mais obéissait plutôt à des causes générales assez puissantes pour les neutraliser.

Quelles étaient ces causes ? Elles n'agissaient pas que sur les produits agricoles. Les index-numbers de Sauerbeck montrent que, pour 45 marchandises diverses, les prix de 1867-77 étaient à ceux de 1850 comme 100 à 77. Or une hausse générale des valeurs ne peut guère avoir qu'une cause d'ordre monétaire. Précisément c'est en 1848 et 1851 que survint la découverte des gisements aurifères d'Australie et de Californie. L'effet fut prompt à s'en faire sentir : la production annuelle moyenne de l'or s'était chiffrée, d'après les *Matériaux* de Soetbeer, par 54 759 kg. de 1841 à 1850. Brusquement, dans la période 1851-55, elle bondit à 199 388 kg. et, dans les cinq années suivantes, elle atteignit même 201 750 kg., son maximum. Après un léger recul de 1861 à 1865, elle remontait à 195 026 kg. entre 1866 et 1870. La production de l'argent poursuivait parallèlement son ascension régulière et, de 780 415 $\frac{1}{2}$ kg. par an dans la décade 1841-50, passait à 1 339 085 kg. entre 1866 et 1870. Cet afflux inouï de métal entraîna une augmentation du stock monétaire : l'accroissement moyen atteignit 2,9 o/o par an dans la décade 1850-60 et 1,32 o/o dans la décade suivante.¹ Comme il fallait s'y attendre, la valeur relative de la monnaie s'en trouva diminuée. L'abaissement du coût de production dû aux progrès industriels et agricoles et l'augmentation rapide de la production elle-même furent contrebalancés par l'accroissement de la masse monétaire. C'est ce qui explique la hausse générale des prix.

D'autres causes, moins puissantes peut-être, mais plus spéciales aux denrées agricoles, agissaient parallèlement. Jusqu'en 1866, la population britannique augmenta de 200 000

(1) H. Denis : *La Dépression Economique et Sociale et l'Histoire des Prix*. — Bruxelles, Huysmans, 1895. — p. 260.

âmes par an, puis de 300 000 jusqu'en 1873.¹ Chaque année le débouché s'élargissait d'autant plus que l'abondance de la monnaie métallique, comme aussi, il faut bien le reconnaître, l'accroissement des salaires et du luxe, stimulait fortement la demande. Or, pour répondre à des besoins croissants, le marché était toujours réduit à s'approvisionner presque exclusivement dans le pays. Sans doute déjà les importations avaient pris quelque importance. Mais elles étaient loin du niveau qu'elles devaient atteindre dans la période suivante.

C'est que les pays neufs, devenus depuis grands pourvoyeurs de denrées agricoles, n'étaient pas encore en pleine productivité et ne disposaient pas d'excédents considérables pour l'exportation. Parmi ceux qui approvisionnaient l'Angleterre, la Russie et les Etats-Unis occupaient une position prépondérante. Or la Russie était bien arriérée ; l'agriculture n'y tirait du sol qu'un rendement médiocre. Même après l'émancipation des serfs (1864), les procédés agricoles restèrent longtemps très primitifs, les instruments aratoires rudimentaires, les champs très mal labourés. L'exigüité des terres concédées aux paysans les obligeait, pour vivre, à mettre en culture la totalité de leurs parcelles. A l'exagération des surfaces emblavées correspondaient l'étendue insuffisante des prairies et des pâturages, le défaut de fourrages, le manque de bétail, parfois son absence totale, et, en dernière analyse, l'insuffisance des fumiers pour reconstituer des terres fatiguées par une culture uniforme et ininterrompue.² On tournait dans un cercle vicieux. Le rompre était impossible, faute de capitaux et d'instruction. « Dans toutes les exploitations, qu'elles appartenissent à des gentilshommes, à des marchands ou à des paysans, de puissants éléments, dans le cours des trente dernières années, avaient concouru à élever des barrières à

(1) *Fiscal Blue Book*, t. I, p. 400.

(2) A. Issaïew : *La Famine en Russie*. — Revue d'Economie Politique. — t. VI, 1892. — p. 752.

toute espèce de progrès. C'était d'abord, parmi les grands propriétaires, comme parmi les moyens, le manque absolu de connaissances en fait d'agriculture, l'impossibilité où ils étaient de supporter les rudes travaux des champs, l'habitude qu'ils avaient de commander à des inférieurs, jointe à l'incapacité de donner, où il l'aurait fallu, quelque bon exemple, enfin la conception très superficielle et très légère que l'on se fait généralement en Russie de la vie et la croyance traditionnelle au « Cela ira bien ainsi. » Puis, parmi les paysans, une extrême pauvreté, l'impossibilité où ils étaient de faire la moindre économie, comme aussi celle d'acquérir les moindres notions relatives aux nouvelles méthodes de culture. »¹ La conséquence d'un pareil état de choses était souvent la famine : la disette visitait parfois le grenier de l'Europe. Aussi, malgré l'étendue des terres emblavées, l'excédent exportable était-il assez faible : 28 500 000 bushels (10 400 000 hl.) de blé, par exemple, en 1861-65, et 44 100 000 b. (16 000 000 Hl.) en 1866-70.²

Aux Etats-Unis, vers 1840, quand se fit la réforme douanière, les neuf dixièmes des territoires du sud étaient couverts de forêts ; les plaines qui s'étendent au delà du Mississipi n'étaient guère occupées que par d'innombrables troupeaux de bisons et par les Indiens nomades et chasseurs.³ Peu à peu, certes, le défrichement gagnait vers l'ouest, les procédés s'amélioraient. Cependant si, dès cette époque, le machinisme apparaissait, si même l'Amérique était le berceau des instruments perfectionnés introduits en Europe, les moissonneuses et les faucheuses, si pratiques pourtant sur les immenses plaines des Etats-Unis, ne commencèrent à se répandre qu'aux environs de 1872.⁴ La charrue faite par le for-

(1) Id., p. 748.

(2) Tariff Commission : *Report of the Agricultural Committee*, § 107.

(3) Cf. E. Levasseur : *L'Agriculture aux Etats-Unis*. — Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1894. — p. 21.

(4) Id., p. 33.

geron de village resta longtemps en honneur. Survint la guerre civile ; elle arrêta le progrès agricole. Fermant aux grains du nord les débouchés du sud, elle rejeta sur les marchés européens d'énormes excédents. Mais, sur la fin, la production languissait, les fermiers partant pour la guerre ; l'exportation diminuait pendant quelques années.¹ En 1863, en pleine crise, la production du blé n'était encore que de 47 millions d'hectolitres, supérieure d'un quart seulement à celle de 1850 (36 millions d'Hl.). Dix ans plus tard, elle devait atteindre 103 millions d'Hl. et son excédent peser lourdement sur le marché mondial. Quant au bétail, nombreux sans doute, il resta longtemps de très mauvaise qualité : osseux, mal fait, peu pesant ; tels les bœufs du Texas, d'origine espagnole, à jambes hautes, à grandes cornes, ou encore les stockers, descendant des animaux importés par les premiers colons anglais et ne faisant guère que 450 à 550 kg. à 4 ans.² A partir de 1853, des tentatives d'amélioration par infusion de sang Durham furent effectuées. Elles ne commencèrent à donner de résultats qu'après la guerre civile. La victoire du nord et la conclusion de la paix furent en effet, tant au point de vue élevage qu'au point de vue culture, le signal d'un vigoureux progrès, dont les effets cependant mirent quelques années à se faire sentir.

L'Inde, l'Australie, l'Argentine comptent aujourd'hui parmi les grands pourvoyeurs de l'Angleterre ; mais ce n'est que depuis peu. Leur développement agricole a suivi l'établissement de moyens de communication et de transport rapides et à bon marché. Quand des chemins de fer eurent été construits, des canaux creusés, l'isthme de Suez percé, quand la navigation maritime perfectionnée fut mieux adaptée aux besoins commerciaux, un courant s'établit vers l'Europe qui devait un jour submerger nos marchés. L'organe en quelque

(1) C.-J. Fuchs, *loc. cit.*, p. 20.

(2) Levasseur, *loc. cit.*, p. 145.

sorte a créé la fonction. Il le fait aussi pour les Etats-Unis et pour la Russie. La première ligne ferrée date en Russie de 1838. Mais en 1850 encore la longueur totale des rails posés atteignait seulement 310 milles; en 1870, 7 098, longueur insignifiante pour un territoire aussi vaste.¹ Les Etats-Unis avaient 9 021 milles de voie ferrée en 1850 et 52 922 en 1870.² Ces chiffres peuvent sembler énormes. Ils apparaîtront, ce qu'ils étaient, insuffisants, quand on saura qu'aujourd'hui la longueur des rails américains dépasse 210 000 milles. Tous les chemins de fer se trouvaient alors sur le versant Atlantique. Le bassin du Mississipi en resta longtemps dépourvu. Et ce n'est qu'à partir de 1870 que le transport des grains entre Chicago et New-York fut organisé sur des bases pratiques.³ La construction ne s'accéléra qu'après 1869 en Russie, après la crise de 1873-79 en Amérique. Aux Indes, en Argentine, en Australie, le réseau n'a pris quelque extension que postérieurement à 1880. Sur mer également, les grands progrès ne se firent que vers la fin du siècle. Le perfectionnement de la machine marine, la substitution du fer au bois et de l'acier au fer dans la construction des coques, celle de l'hélice aux roues comme moyen de propulsion, donnèrent à l'industrie des armements un puissant essor. Mais l'importance des hautes pressions ne fut saisie que vers 1862; l'apparition des navires en fer n'était pas de beaucoup antérieure. Aussi, en 1848, le tonnage total à vapeur était-il pour le monde entier de 74 700 tonnes à peine.⁴ La voile régnait encore sur les mers, relativement peu coûteuse, sans doute, mais lente à se rendre impropre au transport de bien des denrées agricoles.

(1) *Statistical Abstract for the principal and other foreign Countries : 1892-1901-02.* — London, Eyre and Spottiswoode, 1904. — pp. 260-1.

(2) *Ibid.*

(3) E. Levasseur, *loc. cit.*, pp. 338 sq..

(4) Sur tous ces points, Cf. Verneaux : *L'Industrie des transports maritimes au XIX^e siècle et au commencement du XX^e.* — Paris, Pédone, 1903. — t. II, pp. 2 sq..

Le temps nécessaire aux traversées ne permettait pas de compter exclusivement sur les produits d'outre-mer pour l'approvisionnement d'un marché. La route de l'Extrême-Orient par Suez n'était pas encore ouverte.

Enfin les risques des longues traversées, dans des mers aux fonds et aux courants encore mal connus, et le faible tonnage des navires élevaient sensiblement les frets. Si l'on songe que les transports par chemin de fer étaient eux-mêmes extrêmement coûteux, on comprendra que les denrées étrangères, produites d'ailleurs en quantités restreintes, ne pussent aborder les marchés anglais qu'avec d'assez faibles chances de succès. Aux Etats-Unis, où les transports par terre sont aujourd'hui les moins chers du monde, le port d'un bushel de blé de Chicago à New-York par la route la plus courte coûtait 38 cents (5 fr. 39 l'Hl.) en 1858 et 30 cents en 1870.¹ L'Agricultural Committee de la Tariff Commission a relevé, en deux tableaux instructifs, les prix sur le lieu de production, le coût du transport et le prix de vente sur le marché anglais de blés de différente provenance :²

I. — Blés divers amenés en Angleterre (Par quarter)

Point de départ —	Prix au lieu de production — s. d.	Fret — s. d.	Autres dépenses — s. d.	Prix de vente final — s. d.
Dantzig (1841)	40 0	4 6	4 7 1/2	49 1 1/2
Odessa (1849)	30 0	12 9	5 11	48 8
New-York (1850)	37 4	3 0	9 5 1/2	49 9 1/2
Varsovie (1859)	28 0	12 6	6 6	47 0
Canada	30 0	3 0	7 0	40 0

II. — Blés des Etats-Unis (Par quarter)

Période —	Valeur à la ferme — s. d.	Fret Chicago à New-York — s. d.	New-York à Liverpool — s. d.	Prix en Angleterre — s. d.
1866-70	38 6	13 11	2 0	54 8
1371-75	33 10	10 0	2 11	54 8
1901-04	23 11	3 7	0 4	27 6

(1) E. Levasseur, *loc. cit.*, p. 347.

(2) *Report*, §§ 106 et 114.

Par une simple comparaison des frets actuels avec ceux de la première moitié de l'ère libre-échangiste, on peut voir que ceux-ci tenaient avantageusement lieu de droits protecteurs. Ils empêchaient les grains étrangers de pénétrer sur le marché anglais, ou du moins d'y alourdir les cours. Pour les viandes, l'impossibilité était quasiment absolue. Les exportations de bétail vivant, faute de navires rapides et d'installations appropriées, étaient peu considérables. Quant à la viande morte, l'exporter fraîche était matériellement impossible. Le premier navire à installations frigorifiques, qui fut construit en France, date de 1876 ¹. Quelques années s'écoulèrent encore avant que des lignes régulières, dotées de navires de ce genre, fussent créées ; c'est en 1882 que la Nouvelle-Zélande tenta un premier envoi, à bord du *Dunedin*, avec une cargaison de 175 tonnes de mouton conservé par le froid ². Jusque-là, la viande ne put être expédiée que salée ou en conserves. Or, dans l'un et l'autre cas, elle perdait beaucoup de sa saveur et de ses qualités. Aussi les importations anglaises restaient-elles stationnaires : 1 million 1/2 de cwts. par an en 1861-65, et 1 155 000 cwts. en 1866-70, alors qu'aujourd'hui elles s'élèvent à près de 18 millions de cwts. ³. Par contre, dans les pays producteurs, comme l'Argentine ou les Etats-Unis, faute de débouchés, on se livrait à un gaspillage considérable d'une marchandise sans valeur. On ne mangeait même pas le mouton, on le brûlait comme combustible dans les fours à brique. Il fut un temps aussi où on tuait un bœuf pour en avoir un morceau de choix, la langue, par exemple, et où on laissait pourrir le reste ⁴.

(1) Cf. J. de Lovredo : *Le Froid Artificiel*. — Revue de Paris, 1^{er} janvier 1908, p. 161.

(2) Id., p. 164.

(3) *Agricultural Statistics, 1906*, p. 271. — Le cwt. (*hundredweight*) ou quintal vaut 50 kg. 802.

(4) Cf. D. Bellet : *Les Bestiaux de l'Argentine et le transport des viandes conservées par le froid*. — Revue Scientifique (Revue rose), 1889, II^e semestre, p. 113.

Produites en quantités insuffisantes ou transportées à trop chers deniers, quand même elles pouvaient affronter la traversée, les denrées étrangères ne pouvaient guère alimenter avec quelque abondance le marché anglais. L'accroissement de la demande intérieure, que ne contrebalançait pas une augmentation équivalente de l'offre, contribuait avec l'afflux du numéraire à la hausse des prix. Les salaires avaient beau augmenter très rapidement ¹, partie à raison de la prospérité même de l'agriculture, partie sous l'influence de la raréfaction de la main-d'œuvre attirée par la prodigieuse activité des villes et les hautes payes de la mine ou de l'atelier ; la cherté des produits agricoles était telle que les fermiers y faisaient face sans difficulté. Ils réalisaient de gros bénéfices et avaient une telle confiance dans l'avenir, qu'ils n'hésitaient pas à s'endetter pour acquérir des terres. C'était vraiment une ère de prospérité, de bien-être et presque de spéculation.

Quelle part revenait donc à la liberté commerciale dans cette richesse ? Lorsque disparurent les barrières douanières, l'industrie britannique avait sur ses concurrentes une avance considérable et une incontestable supériorité. Elle n'avait rien à redouter pour son marché. Au lieu que l'entrée en franchise des matières premières, en même temps qu'elle provoquait des ventes à l'étranger, tendait à diminuer le coût de production et, par là, à accroître ses avantages. Il en résulta pour elle un prodigieux essor, facilité encore par les

(1) Salaires des ouvriers agricoles ordinaires :

Angleterre et Galles (moy. hebdomadaire)		Irlande (moy. hebdomadaire)		Ecosse (moy. ann.)	
s.	d.	s.	d.	L.	s. d.
1850. . .	9 3 1/2	5	10	1849. . .	26 0 0
1860. . .	10 11	6	7 1/2	1859. . .	31 4 0
1870. . .	11 10 1/2	7	6	1869. . .	38 10 0
1878. . .	13 8	8	4 1/2	1879. . .	41 12 0

(Wilson Fox : *Second Report on the wages, earnings and conditions of employment of agricultural labourers in the U. K.* — Parliam. paper. — Cd. 2375 — 1905 — London, Wyman and sons. — pp. 68, 115 et 137).

circonstances politiques qui furent favorables. La richesse du pays s'accrût et, comme l'avait prévu Cobden, la demande de produits agricoles augmenta. Mais cet accroissement n'eût servi de rien si le marché avait été, comme aujourd'hui, accessible à des quantités énormes de marchandises produites à bas prix. En réalité et bien que l'influence de la liberté commerciale ne soit pas niable, à la condition de la réduire à sa véritable importance, les facteurs historiques ont joué après 1849 leur rôle habituel, renforcés, cette fois, par une force nouvelle, d'ordre monétaire. L'afflux des capitaux, sous le régime du fermage, a permis des améliorations de toute espèce : la dépense en drainage réalisée de 1846 à 1856 en fait foi. La paix intérieure n'a point été troublée, ni le sol entamé par la guerre étrangère. Enfin, et surtout, le débouché s'est élargi et son extension n'a profité qu'aux agriculteurs du pays. Les difficultés du défrichement dans les pays neufs, la lenteur et la cherté de la navigation ont agi comme autant de droits protecteurs, interdisant aux denrées étrangères l'accès du marché anglais. En définitive, ce qui a fait la fortune de l'agriculture britannique, c'est une protection naturelle. Nous verrons cette protection disparaître progressivement à la période suivante ; nous verrons en même temps les agriculteurs se débattre dans une crise douloureuse. Si l'on a pu établir entre la réforme douanière et la richesse agricole de l'Angleterre un rapport de cause à effet, c'est par un abus de raisonnement : *post hoc, ergo propter hoc*. La prospérité n'a pas dépendu de la liberté commerciale ; elle a coïncidé avec elle. Voilà tout.

PREMIÈRE PARTIE

Les causes de la crise

PRIX & SALAIRES

LES CAUSES DE LA CRISE

Prix et Salaires

Aux environs de 1875, commence une période nouvelle. Comme après 1820, les agriculteurs font entendre d'amères récriminations ; le gouvernement, ému, multiplie les commissions d'enquête. L'une est nommée en 1879 ; une seconde, en 1893. De son autorité privée même, un ancien ministre, M. Chamberlain, entreprenant une vaste enquête sur la situation économique du pays, forme, en janvier 1904, un grand comité d'études, dans le sein duquel se constitue une section agricole. Des rapports volumineux, riches et précieux, sont publiés, qui nous serviront de guides. Sous l'inspiration des commissions gouvernementales, des lois successives modifient les droits respectifs des landlords et de leurs fermiers. *La Tariff Commission* de M. Chamberlain préconise le retour à la protection.

Tant que la hausse des prix avait permis de faire face à l'augmentation concomitante des salaires et des frais de production, l'agriculture était restée rémunératrice. C'est même là tout le secret de sa prospérité à la période précédente. La crise commence du jour où la hausse fait place à la baisse, cependant que les exigences de la main-d'œuvre ne se réduisent pas : bas prix, gros frais de production, autant de cir-

constances défavorables au producteur, agricole ou industriel. Or, vers 1875, après la période d'inflation monétaire, on entrait dans une ère de contraction. Aux circonstances naturelles, qui, pendant des siècles, avaient tenu lieu de droits protecteurs au marché anglais, les progrès de l'industrie et de la navigation allaient désormais faire échec. Pour la première fois, un des facteurs historiques de la prospérité britannique allait disparaître, en même temps qu'à un accident monétaire favorable en succédait un de contraire.

Sous l'influence de conditions nouvelles, l'ère libre-échangiste prenait pour l'agriculture une physionomie différente. C'est à l'analyse de ces conditions que sera consacrée la première partie de notre étude.

CHAPITRE I

Les Prix

I

Le fait, qui, dès l'abord, frappe l'attention quand on étudie les conditions économiques actuelles de l'agriculture dans le monde et, plus particulièrement, en Angleterre, est la dépréciation soutenue et profonde des produits du sol. Elle est difficile à mesurer en chiffres précis. Cependant la Commission de 1893 l'évaluait à 30 ou 40 o/o ¹. Par rapport aux prix de 1871, qui ne furent d'ailleurs pas les plus élevés, ceux de 1894 accusaient une baisse de 29 o/o. Depuis lors, il est vrai, on constate une légère reprise, comme en témoignent les *Index Numbers* du Board of Trade ²:

Prix de 1871.....	100
— 1871-80.....	106,4
— 1881-90.....	90,6
— 1891-95.....	81,9
— 1896-1900...	75,4
— 1901-05.....	78,9

La baisse semble donc enrayée. Mais les hauts prix ne sont pas revenus. La moyenne des cinq dernières années est encore

(1) *Final Report*, p. 44.

(2) Cf. *Wholesale and Retail Prices*, p. XXXIV. — Les *Index Numbers* donnés au texte sont obtenus en attribuant aux deux séries de prix rapportés par le Board of Trade (A. Corn and Green Crops. — B. Meat, fish and dairy produce) leur importance proportionnelle, respectivement fixée par le Board of Trade aux coefficients 131 et 161. (Cf. *ibid.*, p. XXXVI).

bien inférieure à celle de 1891-95. Depuis 1871, les prix ont décrû de 21,1 o/o. Pour être aujourd'hui moins profonde qu'il y a dix ans, la dépréciation des produits agricoles n'en reste donc pas moins très forte.

Elle est d'ailleurs générale et atteint tous ces produits, les céréales comme le bétail. Mais il s'en faut de beaucoup qu'elle les frappe tous avec la même intensité. C'est sur les produits de la culture proprement dite, grains, racines et fourrages (*corn and green crops*), qu'elle pèse le plus lourdement ; ceux de l'élevage ont été relativement épargnés. Sur les premiers, entre 1871-75 et 1901-05, elle se chiffre par 37 o/o ; sur les seconds elle n'excède pas 17 o/o ¹. Parmi les produits de la culture mêmes, il faut encore distinguer : le marché des céréales est son terrain favori.

Voici d'abord celui du blé. Dans la période triennale 1876-78, l'imperial quarter se vendait en moyenne 49 s. 9 d. ; en 1894-96, il ne se cotait plus que 24 s. 1 d. ; le prix minimum fut celui de 1894 : 22 s. 10 d.. Depuis lors des fluctuations nombreuses l'ont ramené à 30 s. 3 d. en 1907-08 ², soit encore une baisse de 39.2 o/o. Il est vrai qu'au cours du XIX^e siècle il n'a guère cessé de décroître. La fin des guerres napoléoniennes avait entraîné une chute brusque et profonde de 91 s. 4 d. (1810-19) à 59 s. 9 d. (1820-29). Mais cette période exceptionnelle laissée de côté, on peut voir que la valeur moyenne du quarter était encore de 51 s. 8 d. en 1860-69. Les causes analysées dans notre Introduction avaient, pendant vingt ans, à peu près stabilisé les prix. Mais, à partir de 1875, la dépréciation s'est accélérée :

1876-85.....	43 s. 9 d.
1886-95.....	29 s. 7 d.
1896-1905.....	28 s. 3 d.
1906-08.....	30 s. 3 d.

(1) The Tariff Commission: *Report of the Agricultural Committee*, § 82.

(2) *Agricultural Statistics 1908*, p. 210.

Dans la première partie du siècle, en cinquante ans, la baisse atteignait à peine 10 francs ; à la fin, en trente ans seulement, elle dépassait 19 fr.. Et, malgré la légère reprise des dernières années, les cours sont encore aujourd'hui inférieurs de 17 francs à ceux de 1876-78.

L'orge et l'avoine ont sensiblement subi les mêmes fluctuations que le blé. Cependant, de même qu'avant 1875 ils avaient renchéri, tandis que le blé se dépréciait, leur baisse dans la période actuelle est moins accusée et la reprise des dernières années moins sensible : leurs prix sont restés plus stables. Il en est résulté un accroissement de leur valeur relative par rapport au blé : de 74 et de 49,3 o/o, en 1871-81, elle est montée à 89,3 et 62,6 en 1891-1901. Toutefois, depuis 1876-78, les prix ont respectivement diminué de 37 et de 29 o/o, malgré un léger relèvement après 1895 ¹ :

	ORGE	AVOINE
1876-78.....	38 s. 4 d.	25 s. 6 d.
1894-96.....	23 s. 1 d.	15 s. 5 d.
1902-04.....	23 s. 6 d.	17 s. 10 d.
1905-08.....	24 s. 10 d.	18 s. 1 d.

Après l'avoine, ce sont les navets et les turneps qui, outre-Manche, occupent la plus large superficie. Pour apprécier les conditions actuelles de la culture, il serait donc intéressant de savoir comment s'est comporté le prix de ces racines. Malheureusement, les documents officiels ne donnent à ce sujet aucune indication suffisante ². Ils ne rapportent guère, en dehors du cours des céréales, que celui des pommes de terre. Encore les données des *Agricultural Statistics* ne se réfèrent-

(1) *Agricultural Statistics*, 1908, p. 210.

(2) C'est depuis trop peu de temps que ces prix sont relevés. Il en est de même pour les fruits.

elles pas à l'ensemble du marché, mais seulement aux achats des hospices de Londres (Metropolitan Asylums) ¹. On peut du moins se rendre compte que, depuis 1892, les prix marquent une tendance à la hausse :

	Mars Par tonne	Octobre Par tonne	Moyenne pour l'année entière Par tonne
1892-95..	73 s. 1 d. à 85 s.	53 s. 3 d. à 62 s.	68 s.
1905-08..	83 s. 5 d.	69 s. 1 d.	76 s. 3 d.

Cependant, d'après M. Sauerbeck, le cours de 1904-06 aurait encore été inférieur de 28 o/o à celui de 1880-82 ². La reprise aurait simplement atténué une baisse très forte, inférieure toutefois à celle des céréales.

Passons aux produits animaux et d'abord à la viande. Pour n'être pas avilie comme le blé, elle n'échappe pas à la crise des prix. Voici d'abord le bœuf. Au Metropolitan Market de Londres, entre 1876-80 et 1904-08, la première qualité a perdu 21,5 o/o de sa valeur, la deuxième 32,9 o/o et la dernière 37,9 o/o. Sur le mouton, la baisse est moindre ; elle se chiffre, suivant la qualité, par 12,2 o/o, 18,5 ou 26,2 o/o. Les prix d'ailleurs, pour le bœuf comme pour le mouton, sont remontés depuis quelques années ; avant 1900, la dépréciation était sensiblement plus marquée qu'aujourd'hui. Un examen plus attentif révèle encore trois faits, très importants, sur lesquels nous devrons plus tard revenir longuement. Tout d'abord, la dépréciation du bétail fut postérieure à celle des céréales. Celles-ci avaient commencé à s'avilir dès 1875 et, après un brusque sursaut des prix en 1877, la baisse était devenue définitive. Ce n'est qu'à partir de 1884 que la crise s'étendit à la viande. Jusque là, le cours du bœuf était resté à peu près stationnaire ; et le mouton n'atteignit ses plus hauts cours qu'entre

(1) *Agricultural Statistics*, 1908, p. 243.

(2) *Agric. Statistics*, 1906, p. 175.

1880 et 1883 ¹. D'autre part, les données qui précèdent en témoignent, la baisse est surtout accusée pour les viandes de catégorie inférieure, et plus spécialement pour la dernière qualité : à mesure que la qualité décroît, le mouvement de baisse s'accélère. Enfin, et, vraisemblablement, les deux phénomènes sont connexes, le relèvement des prix depuis 1900 a été particulièrement sensible pour les viandes de troisième catégorie. Il a été, entre 1896-1900 et 1904-08 de 8 d. par stone ² de mouton, de 3 d. par stone de bœuf de la dernière qualité ; la deuxième qualité n'a gagné que 2 d. pour le mouton ; elle a même perdu 3 d. pour le bœuf ; quant à la première, elle a renchéri de 1 d. (bœuf) et de 4 d. (mouton) par

(1) Prix moyen du bœuf et du mouton à Londres (Metropolitan Market).

	BŒUF		MOUTON	
	—		—	
	1875-78	1880-83	1875-78	1880-83
	s. d.	s. d.	s. d.	s. d.
1 ^{re} Qualité. . .	6 »	5 10	6 11	7 »
2 ^e Qualité. . .	5 6	5 5	6 5	6 6
3 ^e Qualité. . .	4 3	4 5	5 4	5 10

(Wholesale and Retail Prices, pp. 108 et 113). — Les prix maxima ont été obtenus :

	BŒUF		
	1 ^{re} Qualité	2 ^e Qualité	3 ^e Qualité
1875. . .	6 s. 2 d.	5 s. 7 d.	»
1877. . . .	»	»	4 s. 6 d.
1878. . .	»	»	4 s. 6 d.
1880. . .	»	»	4 s. 6 d.
1882. . .	6 s.	5 s. 7 d.	»
1883. . .	6 s. 1 d.	5 s. 7 d.	»

	MOUTON		
	1 ^{re} Qualité	2 ^e Qualité	3 ^e Qualité
1876. . .	7 s.	6 s. 6 d.	»
1877. . .	»	»	5 s. 6 d.
1881. . .	»	»	5 s. 8 d.
1882. . .	7 s. 2 d.	6 s. 9 d.	6 s. 1 d.
1883. . .	7 s. 3 d.	6 s. 9 d.	6 s. 2 d.

(2) La stone vaut 8 livres anglaises de 453 grammes.

stone. Il est encore remarquable que la reprise a surtout intéressé le mouton : par une progression ininterrompue depuis 1901 jusqu'en 1906, le prix de la troisième qualité est remonté à 4 s. 5 d. dépassant de 1 s. 1 d. la moyenne de 1896-1900. Depuis lors, d'ailleurs, il est retombé à 3 s. 9 d. en 1908 ¹. Ce sont autant de faits qui pourront nous éclairer, lorsque plus tard nous rechercherons les causes de la baisse actuelle.

Il n'est pas sans intérêt non plus de comparer le prix du bétail de boucherie et celui du bétail jeune et maigre destiné à l'engraissement (*Store cattle*). Le Teviotdale Farmers' Club relève depuis 1859 le cours des bouvillons de 1 et de 2 ans. Or, tandis que le bœuf, sur le marché de Londres, se dépréciait dans les proportions que l'on a vues, le bétail maigre ne perdait, entre 1876-80 et 1904-08, que 8,3 ou 12,5 o/o de sa valeur, suivant l'âge ; les bêtes d'un an tombaient de 9 L. 8 s. par tête à 8 L. 12 s. 6 d.; celles de deux ans, de 14 L. 10 s. à 12 L. 5 s. 6 d.². Le bétail maigre est relativement plus cher aujourd'hui que le bétail gras.

A côté des bœufs et des moutons, l'Angleterre élève aussi beaucoup de porcs. Mais les mercuriales sont pour eux moins complètes que pour les bêtes à cornes ou à laine. Cependant on peut voir qu'en Irlande le prix moyen a diminué de 48 s. 6 d. le cwt., en 1881-85, à 44 s. 5 d. en 1898-1902 ³; les renseignements plus récents font défaut. D'autre part, M. Sauerbeck évalue à 17 o/o la baisse du lard entre 1880-82 et 1904-06 ⁴. Enfin et, faute de données plus précises, cette constatation a bien son importance, les fermiers anglais et irlandais se plai-

(1) Cf. *Agric. Statistics 1908*, p. 229. — *Wholesale and Retail Prices*, pp. 108 et 113. — On trouvera d'ailleurs en fin du volume et en Appendice le prix annuel moyen des divers produits agricoles. (Appendice II).

(2) *Agric. statistics 1908*. — p. 235.

(3) *Wholesale and Retail Prices*. — p. 130.

(4) *Agric. statistics 1906*. — p. 175.

gnent très vivement de la dépréciation qui a frappé leurs pores ¹.

Le lait lui-même n'a pas été épargné. Dans le voisinage des villes, le débouché s'élargit cependant chaque jour. Si l'on évalue, comme la Royal Statistical Society, ou comme le major Craigie, à 15 gallons ² par an la consommation individuelle moyenne du lait frais, la demande totale augmente annuellement de six millions de gallons ; et, depuis vingt ans, on peut dire qu'elle s'est accrue de quelque cent millions ³. L'importation étant nulle, les laitiers anglais doivent suffire aux besoins du marché. Le prix n'en a pas moins baissé. Cependant il est au moins le même qu'au temps où M. de Lavergne parcourait le pays : 20 centimes le litre, 0 fr. 90 le gallon (9 d. 3) ; peut-être même est-il supérieur, puisque le Board of Trade fixe le prix du lait dans les grandes villes à 4 d. le quart ou 16 d. le gallon. Dans les environs d'Ipswich (Suffolk), les cours n'ont pas changé depuis vingt ou trente ans ⁴. Cependant le lait paraît aujourd'hui déprécié. Dans quelle proportion ? Il serait difficile de le dire au juste. Les statistiques officielles ⁵ ne se réfèrent qu'au prix des marchés passés par deux hôpitaux de Londres, marchés à l'adjudication sans doute, dont les conditions ne sont vraisemblablement pas celles de la consommation courante. Encore ne concordent-elles guère. Peut-être, d'ailleurs, la baisse tient-elle pour une large part à la diminution des frais de transport qui grèvent le lait rendu en ville et souvent expédié de fort loin. A la ferme, la dépréciation est sans doute moindre. Ce n'est là toutefois qu'une hypothèse. En tout cas, les coopératives ten-

(1) Tariff Commission : *Report of the Agricultural Committee*, passim.

(2) Le gallon vaut 4 lit. 54 ; le quart vaut 1 lit. 13. — Il convient d'observer que la consommation individuelle moyenne est elle-même en voie d'augmentation.

(3) *Agric. statistics*, 1906, p. 185.

(4) Tariff Commission : *Report of the Agricultural Committee*, § 568.

(5) *Wholesale and Retail Prices*, pp. 136 et 137.

dent à stabiliser les prix. En Irlande, le cours du lait destiné, non pas à la consommation immédiate, mais à la fabrication du beurre, se maintient depuis 1889 aux environs de 3 3/4 d. le gallon ¹, prix inférieur sans doute à celui que paient les citadins, mais jugé encore très rémunérateur.

Dans les campagnes trop éloignées des centres urbains, en effet, ou ne jouissant pas de moyens de communication rapide, le lait est transformé en beurre et en fromage. Or le cours moyen de l'un comme de l'autre est assez difficile à établir, la marchandise étant livrée aux détaillants par petites quantités et le commerce en gros n'existant pour ainsi dire pas. Cependant, des mercuriales publiées par le Board of Trade ², il résulte qu'entre 1881-85 et 1898-1902 le beurre irlandais a perdu 7 o/o. D'autre part, M. Sauerbeck évalue à 14 o/o la baisse du beurre anglais, de 1880-82 à 1904-06, et les relevés tirés des comptes du Bethlem Hospital de Londres accusent également une chute de 13 o/o ³. Toutefois les dernières années témoignent d'une légère reprise et les prix actuels dépassent assez fortement ceux de 1897 qui furent les plus bas. Quant au fromage, les comptes du Bethlem Royal Hospital révèlent une baisse moyenne de 18 o/o ⁴. D'autre part, ceux de l'ensemble des hospices métropolitains accusent un relèvement récent : le Cheddar, fromage renommé, oscillait autour de 60 s. le cwt., il y a une douzaine d'années ; aujourd'hui il oscille autour de 66 s.; en 1907, exceptionnellement, il a même atteint une moyenne de 73 s. 6 d. ⁵. Le Chester, première qualité, coté 63 s. les 120 lbs. en 1904, se vendait 66 s.

(1) H. Pudor: *Das landwirtschaftliche Genossenschaftswesen in Grossbritannien und Irland*. (Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik, — t. 86, 1906), p. 786.

(2) *Wholesale and Retail Prices*, p. 138.

(3) *Agric. Statistics, 1906*, p. 175 — *Wholesale and Retail Prices*, p. 140.

(4) *Agric. Statistics, 1906*, *ibid.*.

(5) *Agric. Statistics, 1908*, p. 243. — Le prix est celui du marché, sur lequel le fromage est acheté, comme le beurre, depuis 1872.

en 1908 ; la seconde qualité était également passée de 56 s. 6 d. à 60 s. 6 d.¹. Au surplus, on voit que tous les produits de laiterie ont été, comme la viande, relativement favorisés.

En revanche, les laines, de toute espèce et de toute qualité, subissent depuis une cinquantaine d'années, une baisse énorme qui compense largement l'immunité relative dont jouit la viande de mouton. Voici la laine Lincoln : elle comprend trois catégories, de prix bien différents. D'abord la laine des agneaux de seize mois (*hogg*) ; c'est la plus appréciée ; c'est aussi la plus affectée par la crise. Au cours des douze années qui s'écoulèrent entre 1865 et 1876, son prix moyen était de 22 d. 38 la lb.. Entre 1897 et 1902, il n'était plus que de 8 d. 45, soit une baisse de 62,25 o/o². La laine mélangée de *hogg* et de mouton (*half hogg wool*) était tombée, dans le même intervalle, de 20 d. 85 à 7 d. 93, soit à 38,03 o/o de sa valeur primitive³. Quant à la laine pure de mouton, la chute des cours atteignait 62,06 o/o⁴. Les autres variétés n'étaient pas mieux traitées : la laine cheviot blanche (*white cheviot*), entre 1874-76 et 1900-02, s'était dépréciée de 62,58 o/o. Mais, depuis six ans, une hausse subite et très forte s'est déclarée ; la plupart des prix sont remontés au niveau de 1882⁵. C'est ainsi que la laine Lincoln mêlée (*half hogg wool*), de 1905 à 1908, se cotait en moyenne 11 1/2 d. la lb., en baisse de 44,8 o/o seulement, non plus de 61,97 o/o, sur ceux de 1865-76⁶. D'autre part, la laine cheviot blanche, qui était tombée à 15 s. 6 d. les 24 lbs., en 1896-1900, était remontée à 17 s. de 1901 à 1905 ; même, en 1906, elle se vendait 27 s. 6 d., dépassant le

(1) *Agric. Statistics, 1906*, p. 181. — 1908, p. 241.

(2) *Wholesale and Retail Prices*, p. 50.

(3) *Id.*, p. 52.

(4) *Id.*, p. 51.

(5) *Agric. Statistics, 1906*, pp. 174-175.

(6) *Agric. Stat.*, 1908, p. 258,

prix moyen de 1876-80 ¹. C'est là, d'ailleurs, un cours exceptionnel et la dépréciation reste encore fortement marquée : le prix, en 1908, est retombé à 15 s..

La basse-cour étant devenue dans certains comtés, et notamment dans le Sussex, l'une des principales ressources de la ferme, on voudrait pouvoir suivre d'année en année le prix de ses produits. Malheureusement on n'en trouve nulle part le relevé. Tout ce qu'on peut savoir, c'est que la vente des poulets, dindons, canards, etc. est restée rémunératrice. On n'est guère mieux fixé sur le cours des œufs. Cependant des statistiques il semble ressortir que la valeur des œufs importés s'est fortement relevée depuis 1898, qu'elle ne s'est pas sensiblement abaissée au-dessous du niveau de 1880 et qu'elle n'est inférieure que de 8 à 10 o/o au prix moyen de 1876-78 ². D'autre part, les comptes des Hospices de Londres témoignent d'une hausse marquée depuis 1892 : le cours moyen annuel est passé, d'après eux, de 8 s. 1 d. les dix douzaines à 9 s. 6 d. ³. Encore ces prix sont-ils inférieurs à ceux du marché libre, puisque, sur ce marché, les dix douzaines, en 1908, se cotèrent en moyenne 11 s. 9 d. ou 9 s. 10 d., suivant la provenance et la qualité ⁴.

Ainsi, quelque produit qu'en envisage et malgré un relèvement général survenu depuis 1895, les prix manifestent une chute marquée, parfois même très forte. Toutefois la laine et les céréales, en particulier le blé, ont, plus qu'aucun autre produit, souffert de la dépréciation. Par contre, les produits de la laiterie et de la basse-cour semblent les plus épargnés. Nous verrons plus loin quelle conséquence en est résultée pour l'orientation de l'agriculture britannique.

(1) Id., p. 257. — Il est impossible d'établir la même comparaison pour les autres laines, les données des *Agricultural Statistics* et du *Report on Wholesale and Retail Prices* n'étant pas comparables.

(2) *Wholesale and Retail Prices*, p. 155. — *Agric. Stat. 1908*, p. 239.

(3) *Agric. Stat. 1908*, p. 243.

(4) Id., p. 242.

Ce que, pour le moment, il importe de remarquer, c'est que la crise des cours n'est pas spéciale à l'Angleterre. C'est un phénomène général qui affecte tous les marchés européens. Le synchronisme observé dans la période précédente se poursuit depuis 1875, quoique un peu moins strict. Mais les fluctuations n'ont pas sur le continent la même amplitude qu'en Angleterre ; la dépréciation n'y a pas pris les mêmes proportions. M. Béla Földes a, pour différents pays d'Europe et d'Amérique, relevé le cours moyen des diverses céréales par décade ¹. En se référant à ses données, on peut voir qu'en effet, entre 1871-80 et 1891-1900, l'écart des prix a été le suivant :

	Angleterre	Prusse	Autriche	Hongrie	Italie	Etats-Unis
Blé.....	45 o/o	28 o/o	25 o/o	26 o/o	28 o/o	24 o/o
Orge...	33 o/o	15 o/o	11 o/o	16 o/o	»	»
Avoine.	31 o/o	4 o/o	16 o/o	14 o/o	»	»

La France n'a pas échappé à la loi commune. On connaît assez les lamentations qu'a suscitées parmi nos populations agricoles la mévente des produits de la terre et de l'élevage. En comparant les cours de 1876-80 à ceux de 1901-05, on trouve que la baisse ressort chez nous à 25 o/o pour le froment, 17,59 o/o pour l'orge, 12,25 o/o pour l'avoine ². Certes, c'est là un recul raisonnable ; mais outre-Manche n'atteignait-il pas, suivant les cas, 42,39 et 33 o/o ?³ Et ce qui caractérise le plus nettement la situation des divers marchés, c'est que le blé s'est toujours vendu plus cher sur le continent qu'en Angleterre, sans que toutefois l'écart atteignit le

(1) *Loc. cit.*, pp. 479, 499, 500, 503, 513. — Pour l'Italie, v. Tariff Commission : *Report of the Agricultural Committee*, § 96.

(2) *Statistique Agricole Annuelle*. — Paris, Imp. Nat., Années diverses. — V. graphique comparatif pour le prix du blé dans Souchon : *La dernière enquête royale sur la crise agricole en Angleterre*. — Rev. d'Econ. polit. t. XIV, 1900, p. 434.

(3) On peut rapprocher de ces données le tableau suivant dressé par

montant des droits de douane ¹. En un mot, il apparaît clairement que la crise, encore que générale, sévit autrement intense sur les marchés anglais que sur les marchés continentaux. Des statistiques ², d'autre part, il ressort encore que, sauf pour le maïs, c'est surtout avant 1890 que la baisse fut rapide. Aujourd'hui, au contraire, les prix ont partout une légère tendance à se relever ³. Voilà un fait qu'on pourrait sans doute utilement rapprocher de l'arrêt relatif du progrès économique survenu outre-Manche entre 1875 et 1890 ou 1895 ⁴.

Mais revenons à la comparaison des prix. Aussi bien pour le bœuf que pour le mouton, il se sont effondrés en Angleterre. Chez nous, au contraire, ils se sont à peu près maintenus et certains même sont en hausse accusée. A défaut d'un graphique, qu'on trouvera d'ailleurs, quoique écourté, dans l'étude de M. Souchon sur la crise agricole en Angleterre ⁵, un tableau comparatif rendra sensible la marche différente des

M. H. O. Meredith. *Protection in France*. — London, King and son, 1904. — p. 97) dans une étude assez sévère du régime protectionniste et de ses effets en France :

		Index Numbers indiquant les variations de prix par rapport aux cours moyens de 1896-1900			
		1881-85	1886-90	1891-95	1896-1900
Orge.....	France.....	111	101	98	100
	Angleterre.	125	108	101	100
Avoine...	France.....	109	101	104	100
	Angleterre.	125	104	106	100
Maïs.....	France.....	117	99	102	100
	Angleterre.	158	129	124	100

(1) *Fiscal Blue Book*, I, pp. 124-126.

(2) V. notamment H. O. Meredith, *loc. cit.*, et la note 3 de la page précédente.

(3) Cf. D. Zolla : *Chronique Agricole*, Journal des Débats, 30 nov. 1904, 29 nov. 1905, 31 juillet 1907.

(4) Le revenu plein imposable à l'Income Tax a progressé comme suit :

1868-69 : 398 794 000 L.	1894-95 : 657 097 000 L.
1875-76 : 544 376 000 L.	1901-02 : 866 993 000 L.

(5) *Loc. cit.*, pp. 435-436.

cours sur les marchés de Londres (Metropolitan Market) et de Paris (La Villette) ¹ :

	Prix du Kilo gramme					
	PARIS			LONDRES		
	1879-81	1904-06	Différence	1879-81	1904-06	Différence
Bœuf						
1 ^{re} Qualité.	1 ^f 69	1 ^f 50	— 0 ^f 29	1 ^f 94	1 ^f 57	— 0 ^f 37
3 ^e Qualité.	1 ^f 22	1 ^f 21	— 0 ^f 01	1 ^f 50	0 ^f 95	— 0 ^f 55
Mouton						
1 ^{re} Qualité.	1 ^f 97	2 ^f 10	+ 0 ^f 13	2 ^f 33	2 ^f 05	— 0 ^f 28
3 ^e Qualité.	1 ^f 39	1 ^f 74	+ 0 ^f 35	1 ^f 90	1 ^f 39	— 0 ^f 51

Il y a un quart de siècle, après trente ans de libre-échange, la viande de boucherie était généralement plus chère à Londres qu'à Paris. Aujourd'hui, sauf le bœuf de première qualité, elle s'y vend à meilleur compte. C'est là sans doute un avantage pour le consommateur, et qui permet à la population britannique de satisfaire son goût pour la viande. Mais, comme, en définitive, il faut bien parfois songer aussi au producteur, on reconnaîtra que c'est pour lui une sérieuse complication. Ainsi, tandis qu'en France le bœuf seul perd de sa valeur et que le mouton renchérit, en Angleterre la viande de toute espèce se déprécie fortement. Et, chose curieuse, l'écart des cours est surtout accusé pour les qualités inférieures ; et pour elles surtout il a tendance à s'accroître. A Paris et à Londres, le bœuf et le mouton de choix se vendent à peu près le même prix ; la troisième qualité se cote 0^f26 et 0^f35 de moins sur le marché anglais, après avoir fait 0^f28 et 0^f51 de plus.

Sans pousser plus loin la comparaison, on peut désormais conclure : les cours ont baissé sur le continent ; c'est incontestable. Mais, qu'il s'agisse des céréales ou du bétail, la dé-

(1) *Wholesale and Retail prices*, p. 108. — *Agric. Stat. 1906*, p. 219.
— *Stat. agricole annuelle*, années diverses.

préciation y est moins forte qu'en Angleterre. Pour être générale, la crise des prix ne revêt pas partout la même intensité, de même qu'elle n'a pas également atteint tous les produits, ni commencé pour tous au même moment. Cette diversité d'effets révèle une diversité de causes, qu'il faudra maintenant démêler.

II

C'est affaire plutôt délicate. La valeur est un simple rapport, un rapport d'échange. Dire, par exemple, qu'un hectolitre de blé vaut deux hectolitres d'avoine, c'est simplement constater que, sur le marché, un hectolitre de blé s'échange contre deux hectolitres d'avoine. Quant au prix d'une marchandise, il n'est autre que sa valeur par rapport à la monnaie, valeur exprimée par le nombre d'unités monétaires qu'il faut donner pour se la procurer. On conçoit dès lors que les fluctuations qui altèrent ce rapport peuvent être imputables aussi bien à la monnaie qu'à la marchandise. Si, par exemple, un hectolitre de blé s'échange aujourd'hui, non plus, comme l'an passé, contre vingt, mais contre vingt-deux pièces de un franc, c'est peut-être que le blé est plus apprécié, parce que la récolte est déficitaire, la demande plus active, ou le grain de qualité meilleure ; ce peut être encore que, pour une raison quelconque, la monnaie, la pièce de un franc, est moins estimée. Choisir entre les deux hypothèses, et choisir rationnellement, ou bien, suivant le cas, apprécier leur part de vérité respective, n'est certes pas chose aisée. La commission royale de 1894 recula devant la difficulté. Si ses membres avaient constaté — comment ne l'eussent-ils pas fait ? — la baisse des prix, ils n'avaient pu se mettre d'accord sur ses causes. Sur elles, leur rapport restait muet, laissant la question, pourtant essentiel-

le, en suspens. Une scission s'étant produite, plusieurs d'entre eux exposèrent leurs vues, parfois divergentes, soit dans un rapport supplémentaire, soit, comme MM. R. Giffen ou Lacey-Everett, en des mémoires individuels. La plupart incriminaient surtout, pour ne pas dire exclusivement, les influences monétaires. Un peu partout, d'ailleurs, la crise des prix suscita des débats passionnés. Dernière phase, semble-t-il, de la légendaire querelle entre monométallistes et bimétallistes, la discussion paraît close aujourd'hui et l'opinion unanime ralliée à la thèse des perturbations monétaires.

La baisse, en effet, était générale et frappait, non pas seulement les produits agricoles, mais les richesses de toute espèce. Par rapport aux prix de 1871, les index-numbers du Board of Trade la font ressortir, en 1896, à 30,2 o/o pour l'ensemble des marchandises. Une reprise a suivi, également générale, et l'écart s'est réduit à 21,4 o/o, en 1901-05. D'autre part, les cours ont baissé partout, en Amérique comme en Europe, comme en Angleterre. On l'a vu pour le blé en Italie et aux Etats-Unis ; on le vérifierait également pour les autres produits agricoles ou industriels. Or, lorsque toutes les marchandises, ou du moins leur grande majorité, changent de valeur par rapport à la monnaie, — et la baisse ou la hausse des prix ne signifient pas autre chose, — on peut considérer comme infiniment probable, sinon logiquement sûr, que la cause de cette perturbation réside dans la monnaie elle-même.

Précisément, après une période de grande activité minière, la production annuelle de l'or s'était ralentie. Au lendemain de 1850, la découverte des gisements de Californie et d'Australie l'avait subitement quadruplée. Pendant une vingtaine d'années, elle oscilla autour de 200 000 kg. Mais, les minés s'épuisant, dès 1871-75, elle redescendait à 173 904 kg., pour tomber, dix ans plus tard, à 149 137. Malgré un léger relèvement, elle ne dépassait pas 168 080 kg. en 1886-90 ¹.

(1) D'après le Dr Sæthbeer (*Matériaux*) et les Directeurs de la Monnaie des Etats-Unis.

Tandis que le stock utilisable à la fois pour l'industrie et pour la frappe voyait ainsi ralentir son accroissement annuel, les besoins monétaires se trouvaient subitement accrus dans des proportions insolites. Jusqu'en 1873, le système bimétalliste était resté très généralement pratiqué, du moins dans les pays de civilisation occidentale. Seuls, l'Angleterre, depuis 1816, avec quelques-unes de ses colonies, et le Portugal, depuis 1854, — cinquante millions d'hommes tout au plus, — avaient établi leur circulation sur la base unique de l'étalon d'or. L'argent, comme le métal jaune, était donc en général librement convertible en monnaie et le stock monétaire s'alimentait ainsi aux mines des deux métaux. Mais l'inégalité de la production, la découverte périodique de nouveaux gisements, rendaient très difficile, pour ne pas dire impossible, le maintien d'un rapport fixe entre la monnaie jaune et la monnaie blanche. Après une période d'appréciation de l'argent, qui avait provoqué dans l'Union Latine (France, Italie, Belgique, Suisse) un remaniement monétaire et un affaiblissement des pièces divisionnaires d'argent, était venue une période d'appréciation de l'or, consécutive à la mise en exploitation des *bonanzas* de l'Ouest américain et au resserrement de la production aurifère. Le rapport commercial oscillait sans cesse autour du rapport arbitraire fixé par la loi. La monnaie forte fuyait ; il eût fallu, pour la conserver, procéder à des refontes incessantes. Des mesures furent prises un peu partout pour couper court aux difficultés et, puisque le système du double étalon paraissait impraticable, pour lui substituer le monométallisme or. L'Allemagne donna le signal. Par deux lois, de 1871 et de 1873, elle démonétisa ses thalers d'argent. A la même époque, sans prendre encore une décision définitive, la Hollande et la Belgique suspendaient la frappe du métal blanc. Deux ans après, les trois Etats Scandinaves se ralliaient à l'étalon d'or ; la France, à son tour, en 1876, suspendait temporairement la frappe de l'argent ; et, pour l'Union latine tout entière, la suspension devenait définitive le 5 no-

vembre 1878. Le monométallisme continuait cependant ses conquêtes : c'étaient la Finlande (1878), la Roumanie (1890), l'Autriche (1892), les Etats-Unis (1893), plus tard (1897) la Russie et le Japon, qui s'y ralliaient successivement. C'est surtout au début toutefois que les défaites de l'étalon d'argent avaient été sensibles : dès avant 1880, toute l'Europe septentrionale et occidentale, sauf l'Espagne, l'avaient abandonné. Si, aux Etats-Unis, la frappe, un moment arrêtée, se pratiquait encore, elle restait limitée¹ ; depuis 1879, elle était suspendue pour le compte des particuliers en Autriche. Peu à peu, 300 000 000 ou 400 000 000 d'individus avaient adhéré au système plus ou moins pur de l'étalon unique. La monnaie d'or devait suffire à peu près exclusivement à tous leurs besoins. Il lui fallait remplacer dans la circulation l'argent qui disparaissait graduellement et faire face à l'accroissement considérable des transactions commerciales.

Réduit à s'alimenter aux mines d'or de moins en moins productives, allégé d'une notable partie du numéraire blanc, le stock monétaire, qui s'était annuellement accru de 2,9 o/o entre 1850 et 1860 et de 1,32 o/o entre 1860 et 1870, ne progressa plus en moyenne que de 1,11 o/o après 1870². Entre

(1) Dans l'intention de leurs promoteurs, ni le Bland Bill ni le Sherman Act n'avaient pour but de limiter la frappe de l'argent. Une loi du 12 avril 1873 avait instauré aux Etats-Unis le monométallisme or. Ce n'avait pas été pour longtemps. Sous la pression des producteurs d'argent et des cultivateurs endettés de l'Ouest, le Parlement, par l'act du 28 février 1878 (Bland Bill) était revenu au système du double étalon. Le secrétaire du Trésor, seul autorisé à faire frapper de la monnaie d'argent, devait acheter de deux à quatre millions de dollars de métal blanc par mois. En fait, on s'en tint au minimum. Les *Silvermen* obtinrent mieux. Le Sherman act du 14 juillet 1890 chargeait le secrétaire du Trésor d'acheter 4 500 000 onces d'argent par mois (soit une quantité supérieure de 3/5 environ au minimum imposé par le Bland Bill) et de frapper deux millions d'onces (représentant un peu plus de deux millions de dollars) par mois, jusqu'au 1^{er} juillet 1891, puis la quantité nécessaire au retrait des billets du Trésor émis pour acheter les lingots. Le Sherman act fut abrogé le 1^{er} novembre 1893.

(2) D'après Sauerbeck ; cité par Denis, *loc. cit.*, p. 260.

temps, cependant, la population et le commerce augmentaient dans tous les pays ; la quantité de matières premières et de denrées alimentaires produites dans le monde s'accroissait de 17,5 o/o en une douzaine d'années (1872-74 à 1883-85) ¹. Du déséquilibre entre la production du métal et les besoins monétaires, devait fatalement naître une crise d'appréciation. Sans doute, le déficit dut être en partie comblé par les instruments de crédit, et ses conséquences atténuées par l'accélération de la circulation. Elles ne furent certainement pas neutralisées en totalité. La valeur de l'or, plus rare et plus demandé, augmenta grandement ; celle de l'argent diminua et l'écart entre les deux métaux s'accrut de plus en plus. En d'autres termes, au lendemain de la révolution monétaire combinée avec le ralentissement de la production métallique, une quantité donnée d'or devenait susceptible de payer une plus grande quantité de richesses que par le passé : le pouvoir d'achat de la monnaie s'était accru. Si la valeur de l'or augmentait relativement aux marchandises, la valeur des marchandises par rapport à l'or diminuait : les prix baissaient ². Et, comme c'est

(1) Id., *ibid.*.

(2) Nous restons fidèle à la théorie quantitative de la monnaie. Il nous paraît, contrairement à ce que prétendent ses critiques et, en particulier, M. B. Nogaro (*Contribution à une théorie réaliste de la Monnaie*. — Rev. d'Econ. polit., t. XX, 1906, pp. 681 sq.), que le numéraire répond à un besoin individuel et demeure sujet à la loi de l'offre et de la demande. L'homme qui vit en société, sous le régime de l'échange, ne saurait s'en passer. L'utilité sociale crée l'utilité individuelle, sans compter qu'elle-même dérive de l'utilité individuelle primitive des métaux précieux. Si la monnaie n'est point une marchandise absolument semblable aux autres, elle est du moins le moyen de se procurer toutes les autres richesses : elle est un bon, qui présente ce caractère particulièrement avantageux d'être convertible en une quelconque espèce de biens, au fur et à mesure des besoins. Pourquoi ne serait-elle pas sujette à l'offre et à la demande ? Le langage courant s'est bien avisé qu'elle n'échappait pas à la loi commune : d'un acheteur, on dit qu'il *offre* telle somme, c'est-à-dire telle quantité de monnaie ; d'un vendeur qu'il en *demande* telle autre. Celui qui achète vise sans doute à se procurer une marchandise ; mais celui qui vend recherche les bons d'échange qui, le moment venu, lui permettront de satisfaire ses desirs.

surtout au début que le stock monétaire s'était trouvé resserré par la démonétisation brusque de l'argent et la suspension de la frappe dans la plupart des pays européens, c'est aussi dans la décade qui suivit 1875 que la dépréciation des denrées agricoles fut particulièrement rapide.

Le ralentissement maximum de la production métallique entre 1881 et 1885, une seconde poussée du monométallisme aux environs de 1890, entraînent deux nouvelles chutes des prix, de plus en plus profondes. Désormais, cependant, à peu près toutes les défections possibles à l'étalon d'argent sont accomplies ; aucune nouvelle victoire de l'étalon d'or n'amènera une baisse des cours. Au contraire, de nouvelles mines, celles du Witwatersrand dans l'Afrique Australe, entrent en scène, qui vont faire affluer l'or sur le marché. A vrai dire, leur exploitation remonte à 1884 ; mais elles ne jouent un rôle important dans la production mondiale qu'à partir de 1890. Déjà l'extraction annuelle moyenne était passée dans le monde de 149 137 kg. en 1881-85 à 169 869 kg. en 1886-90. A compter de 1891, elle dépasse les plus fortes productions obtenues jusque là, même au milieu du dernier siècle. En 1901-05, malgré l'arrêt provoqué par la guerre Sud-Africaine dans les mines du Transwaal, elle est de 484 398 kg., près de deux fois et demie plus considérable que celle de 1856-60. En 1906, enfin, elle a atteint le chiffre fabuleux de 592 609 kg. ¹. Jamais autant d'or n'avait inondé le marché. La conséquence d'un pareil afflux devait être une dépréciation du métal et de la monnaie, partant une hausse des prix. C'est en effet ce qui s'est produit. Après avoir baissé jusqu'en 1896, les cours se sont relevés, non sans fluctuations d'ailleurs, mais sans remonter au niveau d'autrefois. Ainsi s'explique la reprise générale des prix depuis une douzaine d'années. La baisse a coïncidé avec la rareté du numéraire, la hausse avec son abondance. Les faits confirment la théorie ; la dépréciation des produits agri-

(1) D'après les Directeurs de la Monnaie des Etats-Unis.

coles pendant vingt ans, leur renchérissement récent sont, en partie du moins, la conséquence de phénomènes monétaires.

Mais ils n'en dépendent pas exclusivement. Il semble même qu'on ait généralement exagéré l'influence de ces phénomènes. Il est pourtant facile de voir qu'ils ne sauraient tout expliquer et qu'ils étaient même impuissants à provoquer une baisse aussi profonde que celle que nous avons constatée. Après 1873, et malgré la démonétisation de l'argent, le stock monétaire ne s'est pas resserré. Tout au contraire, il s'est accru, et dans des proportions assez notables encore qui ne sont pas de beaucoup inférieures à celles de la période précédente, période de hausse très marquée cependant. De 1860 à 1870, la progression annuelle moyenne avait été de 1,32 o/o. Après 1870 et jusqu'en 1884, elle s'est réduite seulement à 1,11 o/o. A la vérité, l'activité industrielle et commerciale a grandi entre temps. Mais veut-on savoir dans quelle mesure ? M. Sauerbeck estime à 17,5 o/o l'accroissement de la production des matières premières et des denrées alimentaires entre 1872-74 et 1883-85. Dans le même intervalle, on évalue à 13,32 o/o l'augmentation totale du stock monétaire. Or la monnaie n'est pas, comme le blé, une marchandise répondant à un seul besoin, impérieux, mais rigoureusement limité. Une insuffisance de récolte est un désastre, qui entraîne une hausse considérable, chacun étant prêt à tous les sacrifices pour se procurer le blé nécessaire à son existence ; un excédent, au contraire, provoque un avilissement profond, personne n'en ayant que faire : ce qu'un homme peut consommer de blé représente en effet une quantité à peu près fixe et tout surcroît cesse d'offrir une utilité sérieuse. C'est pourquoi, toutes choses égales d'ailleurs, les moindres variations du stock offrent occasionnent des fluctuations très amples dans les prix et qu'entre les unes et les autres n'existe aucune espèce de proportionnalité. Pour la monnaie, il en est tout autrement. Le désir en est quasiment illimité ; et le stock, qui s'accroît sans cesse, répond à une multitude de besoins, pour

mieux dire, à tous nos besoins. L'utilité finale de chaque unité monétaire est en définitive d'autant plus réduite qu'à la rigueur on pourrait se passer de monnaie. L'addition ou le retranchement d'une petite quantité de numéraire ne saurait donc produire d'effets aussi énergiques que s'il s'agissait d'une denrée répondant à un besoin unique, vital et limité. Sans aller jusqu'à dire que la valeur de la monnaie varie proportionnellement à la quantité, on peut affirmer que les fluctuations sont pour elle plus voisines de la proportionnalité que pour aucune autre marchandise. C'est pourquoi il est impossible d'attribuer exclusivement un écart de 20 o/o et plus dans les prix à un maigre déficit de 4,18 o/o dans le stock monétaire.

Par contre, l'afflux d'or qui suivit 1885, s'il n'avait été neutralisé par quelque force extrêmement puissante, eût provoqué, non pas seulement une timide et tardive reprise des cours, mais une hausse extravagante et les prix auraient considérablement dépassé le niveau de 1873. En vingt ans (1886-1905), les mines n'ont pas jeté sur le marché moins de 6 405 135 kg. d'or, alors que, de 1850 à 1870, la production n'avait pas excédé 3 906 105 kg.. Les besoins monétaires ont grandi avec le commerce et l'industrie, c'est vrai ; mais, au milieu du dernier siècle, en deux décades successives, la quantité des matières alimentaires et premières produites dans le monde ne s'était-elle pas accrue de 30 et de 37 o/o ? Alors cependant les prix étaient montés de 24 o/o. Or c'est à peine si, depuis une quinzaine d'années, les cours se sont relevés de quelques points. La moyenne générale pour les denrées agricoles est encore aujourd'hui inférieure de 21 o/o à celle de 1873. Après, comme avant 1895, les fluctuations des prix sont hors de proportion avec les variations du stock métallique. Une force, qui n'est autre que la concurrence des pays neufs, précipite la baisse quand le numéraire se raréfie, paralyse la hausse quand il afflue. Bref, de toutes ces explications basées sur l'observation minutieuse des faits, il res-

sort, croyons-nous, que les perturbations monétaires n'ont pas joué dans la dépréciation des produits agricoles un rôle prépondérant.

Au reste, des fluctuations qui auraient pour cause exclusive les variations du stock monétaire seraient générales, simultanées et uniformes pour tous les produits. Il tombe sous le sens que, lorsque le pouvoir d'achat du numéraire croît ou diminue, il le fait en même temps et au même degré au regard du blé et du bétail, de la laine et des pommes de terre, du coton et du fer. Or, et nous l'avons maintes fois remarqué déjà, depuis 1873, les denrées agricoles ne se sont pas également dépréciées. La viande et, en général, les produits animaux, à l'exception de la laine, ont été plus favorisés que les céréales. C'est le fait saillant du dernier tiers de siècle, qui orienta l'évolution de l'agriculture anglaise. D'abord la dépréciation du bétail n'a guère commencé que vers 1884, une dizaine d'années après la baisse des grains. Le fléchissement fut pour lui moins profond ; enfin il fut différent suivant la qualité et les viandes inférieures furent les plus atteintes. Récemment la reprise des cours fut plus rapide et plus prononcée pour le mouton que pour le bœuf. Ce sont là seulement quelques faits. On en pourrait citer bien d'autres du même ordre, qu'une cause agissant également sur tous les prix est impuissante à expliquer. Pour se comporter diversement, les cours devaient obéir à des influences diverses qui n'agissaient pas sur tous avec la même intensité.

Un fait les résume toutes : la concurrence des pays neufs, multiforme, inégale, ancienne pour certains produits, récente pour les autres. Il serait étrange que les bouleversements économiques réalisés dans les trente ou quarante années qui viennent de s'écouler, la mise en valeur des nouveaux mondes, l'accélération et la multiplication des transports et des communications, fussent restés sans action sur le cours des produits agricoles. Le dernier tiers du XIX^e siècle est marqué par l'éveil économique des continents vierges. Bien que

le leur date déjà d'un siècle, les Etats-Unis, grâce à leurs immenses étendues cultivables, sont, au point de vue agricole comme au point de vue industriel, le pays des possibilités illimitées (*Das Land der unbegrenzten Möglichkeiten*), et l'Amérique du Nord reste encore dans son ensemble un pays neuf susceptible d'un développement que l'imagination peut avec peine anticiper. Le Canada, le Mexique, comme l'Amérique du Sud, comme l'Australie ou les Indes, prennent tout juste leur essor. Or les pays neufs, peu peuplés encore, tournent leurs premiers efforts vers l'agriculture : il faut vivre d'abord ; et la matière s'offre, inépuisable et féconde, aux bras des colons qui défrichent et conquièrent sur la forêt ou la prairie ces terres fertiles dont les surabondantes récoltes inonderont ensuite le monde ¹. La culture extensive des sols riches et

(1) C'est en effet de l'agriculture et de ses formes les plus rudimentaires à l'industrie manufacturière qu'évoluent d'ordinaire les sociétés. Les Etats-Unis en sont un exemple caractéristique. « On y voit, écrivait déjà List, (*Système national d'Economie Politique*. — Préface. — Trad. Richelot. — Paris, Capelle, 1857. — p. 54), des solitudes se changer en riches et puissants Etats. C'est là seulement que je me suis fait une idée nette du développement graduel de l'économie des peuples. Un progrès, qui, en Europe, a exigé une suite de siècles, s'accomplit là sous mes yeux : on y voit les sociétés passer de l'état sauvage à l'éleveur du bétail ; de cette dernière condition à l'agriculture et de l'agriculture à l'industrie et au commerce ». — « In her industrial career, dit, de son côté, Mr. William-E. Griffis (*Massachusetts, a typical American Commonwealth*, — 1893, — Publié à l'occasion de l'exposition de Chicago), Massachusetts was first agricultural, then naval, then manufacturing ». De nos jours encore, les usines ne s'installent que dans les régions de colonisation déjà ancienne. C'est pourquoi elles sont concentrées dans la région orientale de l'Amérique du Nord. L'Ouest est exclusivement agricole. — Il est cependant un pays, dont les progrès surprenants en cette fin de siècle ont suivi une marche inverse et, très accentués à la ville et à l'usine, sont pour ainsi dire nuls à la campagne. C'est le Japon. S'il ne jette guère de denrées agricoles sur le marché mondial, ce n'est pas seulement que sa population, déjà dense, en absorbe de grandes quantités. La vérité est que l'agriculture y est demeurée stationnaire ; ses procédés sont encore rudimentaires, ses récoltes médiocres ; loin d'exporter, il importe ; bref, le développement industriel précède le développement agricole. (A. Métin ;

vierges y produit les céréales à meilleur marché que l'exploitation laborieuse des vieux champs épuisés de l'Europe. La terre est à bas prix ; ni engrais ¹, ni main-d'œuvre ², n'y viennent grever lourdement la production ³. La colonisation étend

Le Japon industriel. — Rev. Economique Internationale, 1906, II, pp. 257-8). — Dans un pays neuf, c'est par la terre que commence la colonisation : avant que se fondent les usines, il faut créer sur place des ressources en aliments. Les premiers occupants, qui ne sont ni des savants, ni des ingénieurs, apportent leur initiative et leur esprit d'entreprise avec les procédés de culture les plus perfectionnés. La nature fournit la matière première et le laboratoire. — Dans un pays occupé dès longtemps, mais qui se transforme, où la place, toute la place, est prise, le progrès, spontané ou suscité au contact d'une civilisation plus avancée, pénètre d'abord les milieux éclairés, ceux des villes et des usines ; les populations rurales, moins instruites, plus routinières, sont les dernières à y participer. C'est évidemment ce qui se passe au Japon.

(1) Aux États-Unis, dans la région des céréales, les dépenses en engrais sont minimales, pour ne pas dire nulles : Ohio, 9 dollars par *farm*, soit un peu plus de 1 fr. par hectare ; Illinois, 3 dollars par *farm* (0 fr. 25 par Ha.). Dans aucun autre Etat du Centre-Nord, elles ne sont aussi élevées. « C'est dire que l'on n'achète d'engrais que dans les cas tout à fait exceptionnels ; et, quant au fumier de ferme dont on dispose, c'est bien peu de chose pour des exploitations qui ont en moyenne 64 hectares dans l'ensemble des États-Unis et davantage dans l'Ouest ». (Pierre Leroy-Beaulieu : *Les États-Unis au XX^e siècle.* — 2^e éd., Paris, Colin, 1905, p. 124). — Pour le Canada, cf. Robert Machray : *The Granary of the Empire.* (Nineteenth Century — t. 54, — 1903, — pp. 314 sq.).

(2) La main d'œuvre ne coûte pas plus de 43 cents (2 fr. 23) par acre aux États-Unis. La culture, en effet, est si peu intensive que le rendement en blé est à peine de 11 Hl. 3 par hectare. L'économie en main-d'œuvre provient d'ailleurs de l'emploi d'un outillage très perfectionné et d'un grand nombre de machines. (P. Leroy-Beaulieu, *op. cit.*, pp. 96, 100-101, 125 et 127). — Cf. *Final Report*, pp. 57 sq.. — *Appendix to Final Report.* p. 32. (*Report received through the Foreign Office and Colonial Office upon the agricultural position and prospects of foreign countries and colonies..... VI. United States*). — En Argentine, le taux des salaires ne dépassait pas 1 fr. 25 par jour en 1895. « Aucun pays au monde ne peut produire le quarter de blé à aussi bon marché ». (Ibid., VII. *Argentine Republic*, pp. 35 et 36).

(3) Il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer le prix de revient des produits agricoles. D'abord les agriculteurs ne tiennent pas la comptabilité minutieuse et précise qu'exigerait sa fixation.

chaque jour son domaine ; et la fin du dernier siècle a vu sur les continents neufs lever de prodigieuses moissons, pâître d'innombrables troupeaux.

A défaut de précisions sur les conditions respectives de l'agriculture dans chacun des pays grands producteurs de viande ou de céréales, qui nous entraîneraient trop loin, il faut se contenter d'enregistrer l'extension des cultures, de la production et de l'élevage dans les régions où elle fut particulièrement remarquable. Aux Etats-Unis, en 1867, comme venait de finir la guerre civile, le blé ne s'étendait encore que sur 18 millions d'acres. Dès 1874, il en couvrait 25 millions et, aujourd'hui, près du double, 47 millions. Quant à la production, qui ne dépassait pas 212 millions de boisseaux, elle atteignit 308 millions en 1874, 735 millions en 1906 et, la récolte ayant été médiocre, 667 millions seulement en 1908. Encore la récolte la plus abondante, celle de 1901, a-t-elle été sensiblement supérieure : 748 millions de boisseaux. C'est

D'autre part, il varie avec l'exploitant, le terrain, le lieu, la récolte. Quoi qu'il en soit, l'Official Northern Pacific Railroad Guide fixe, pour le blé, à 35 cents, ou 1 s. 5 d. (1 fr. 75), par boisseau (4 fr. 81 l'Hl.) les frais de production dans le Wyoming, le Montana et les deux Dakota, aux Etats-Unis. D'autre part, M. Gough les évalue à 22 cents (3 fr. 16 l'Hl.) en Californie (*Appendix to Final Report*, p. 32). Ces estimations sont vraisemblablement erronées. M. Craigie nous paraît plus proche de la vérité quand il porte à 2 s. 2 3/4 d. par boisseau (7 fr. 92 l'Hl.) le coût dans le South Dakota (*Final Report*, p. 57). C'est de ce chiffre que se rapprochait M. Power qui, en 1889, à l'exposition universelle de Paris, estimait les frais de production sur son exploitation de Hellendale (Dakota) à 6 fr. 19 par Hl.. M. Atkinson, il est vrai, porte le coût moyen à 9 fr. 60. Dans le Tennessee, on pourrait cependant produire à 8 fr. 53. (E. Levasseur : *L'agriculture aux Etats-Unis*, pp. 360 et 361). M. H. Denis (*loc. cit.*, p. 250) rapporte de son côté des estimations qui varient entre 7 fr. 92, dans le Far West, 5 fr. 88 dans le Minnesota et 4 fr. 40 dans la région de la Rivière Rouge. — En Argentine, le prix de revient serait inférieur à 35 cents (1 fr. 75) par boisseau (4 fr. 81 par Hl.) ; à ce prix, le blé pourrait être livré à Rosario, sur l'Atlantique. (*Appendix to Final Report*, p. 35). — Pour l'Inde, le coût de production est évalué à un taux variant entre 2 fr. 14 et 5 francs. (H. Denis, *loc. cit.*)

à peu près de la même époque que date le grand essor de l'élevage. La guerre avait dévasté le pays et réduit les troupeaux. La victoire du Nord et la paix permirent à la fois leur reconstitution et leur amélioration par infusion de sang anglais. Le *Census* de 1860 avait révélé l'existence de 25 millions et demi de bêtes à cornes ; celui de 1870 trahit une diminution. Mais au 1^{er} janvier 1873, le mal était déjà réparé et l'on comptait 27 millions de têtes en chiffres ronds ; au premier juin 1880, il y en eut 39 675 000 ; aujourd'hui enfin, la race bovine est représentée par 71 millions d'animaux. Entre temps, la qualité s'était améliorée et, aux bêtes osseuses et mal en chair d'autrefois, s'étaient substitués des demi-sang et pur-sang anglais, aux cornes courtes, aux formes arrondies et à l'engraissement précoce. L'espèce ovine avait participé, quoique à un moindre degré peut-être, au même perfectionnement. En tout cas, le troupeau, de 28 millions de têtes en 1870, était passé à 42 millions en 1880, pour s'élever aujourd'hui à 56 millions. Enfin, car les Etats-Unis sont, comme on sait, grands producteurs et grands consommateurs de porcs, l'espèce porcine, représentée en 1860 par 33 millions et demi d'animaux, était tombée à 25 millions en 1870, pour remonter à 50 millions en 1880 et à 54 millions en 1909. Ces bêtes sont d'excellente race, souvent d'origine anglaise (Berkshire), et c'est à leur engraissement que servent les énormes quantités de maïs récoltées sur le sol américain.¹

Nulle part peut-être on ne trouve pareille richesse, ou du moins richesse aussi variée et aussi complète. En Argentine, par exemple, l'élevage du porc est assez négligé. Les bêtes à cornes et à laine, sans parler des chevaux, extrêmement nom-

(1) V. sur l'agriculture aux Etats-Unis, outre l'ouvrage précité de M. Levasseur et l'appendice au *Final Report*, P. Leroy-Beaulieu, *op. cit.*; *Statistical Abstract for foreign Countries*, 34th number, ed. 426, 1908. — p. 366 ; — *Agricultural Statistics*, 1908, p. 419. — *Bulletin mensuel de l'Office des renseignements agricoles*, publié par le Ministère de l'Agriculture. — Paris, Imp. Nat. — Nov. 1908, p. 1448.

breux du reste et de belle race dans l'Amérique du Nord, se partagent seules, avec les céréales, la sollicitude des agriculteurs. Mais le développement fut ici si rapide qu'il surprit le monde. « La terre est si riche, que les moyens de transport ne peuvent pas suivre l'augmentation de la production » ¹. En 1880, il n'y avait encore, sur une superficie totale de 1 212 000 milles carrés, en grande partie située dans la zone tempérée, que 180 000 acres en culture et l'on importait annuellement 177 000 tonnes de blé. Huit ans seulement plus tard, le froment couvrait 815 438 hectares ; en 1908-9, il en occupait 6 060 280 ; en 19 ans, l'étendue emblavée a septuplé. Et la récolte qui, en 1881, était à peine de deux mille tonnes, monte aujourd'hui (1908-9) à 4 650 000. — L'Argentine est par excellence le pays des moutons. C'est là qu'aujourd'hui se trouve le troupeau le plus considérable du monde. Sur les vastes étendues (60 millions d'hectares) que couvre la prairie, où croît en abondance une luxuriante luzerne, *l'alfalfa*, semée de main d'homme, paissaient, il y a seulement vingt ans, 67 millions de bêtes à laine. Dès à présent, le troupeau en compte 120 millions. Et, si l'on veut se faire une idée approximative des ressources ovines de l'Amérique du Sud, il faut ajouter que la région voisine de l'Uruguay, à peine séparée de l'Argentine par un large fleuve, nourrit elle-même quelque 15 millions de bêtes qui se multiplient avec rapidité. A côté des moutons et souvent sur les mêmes prairies, clôturées de fil de fer, vivent de grands troupeaux de bœufs. Leur nombre, toutefois, quoique considérable, progresse moins vite : 22 millions en 1888, environ 29 millions en 1908. La plupart des bêtes à laine appartiennent à la race Lincoln et, quant à l'espèce bovine, elle a été grandement améliorée par croisement avec des Durham, des Hereford et des Angus ².

(1) F. Schrader : *En Argentine*. (Bulletin de la Société de Géographie, 15 août 1907, p. 96).

(2) Sur le développement agricole de l'Argentine, cf. *Appendix to Final Report*, pp. 34 sq.. — D. Bellet : *Les Bestiaux de l'Argentine et le trans-*

Nous ne voudrions pas multiplier, comme à plaisir, les chiffres déjà trop abondants dans cette étude. Il nous faut bien dire cependant que la Russie d'Europe, dont la récolte en blé n'atteignait pas 58 millions d'hectolitres en 1872, engrange aujourd'hui plus de 200 millions d'hectolitres. Encore laissons-nous de côté l'énorme production des plaines sibériennes. L'Etat russe favorise l'enseignement agricole par la création et la subvention de nombreuses écoles ; les procédés se perfectionnent, la culture s'étend, les rendements augmentent. La réforme agraire qui se prépare, stabilisant la possession, ne peut qu'accroître la production ¹. Par ailleurs, quelques renseignements sont encore nécessaires touchant l'agriculture des colonies anglaises. En Amérique, aux Indes, en Australie, elle a pris en effet depuis vingt ans un vigoureux essor qui a profondément influé sur les prix. Le Canada aspire à devenir le grenier du monde ². Et, de fait, sa production en blé est passée de 5 277 921 quarters en 1891 à 14 054 250, prove-

port des viandes conservées par le froid. (Revue Scientifique (Revue Rose), 1889, II, pp. 112 sq.). — E. Daireaux : *L'Élevage dans l'Argentine* (Revue de Paris, 1^{er} août 1903, pp. 648 sq.). — A. Martinez et M. Lewandowski : *L'Argentine au XX^e Siècle*. — Paris, Colin, 1906. (V. Comptendu détaillé dans la Revue Economique internationale, 1906, II, pp. 160-174). — F. Schrader, *op. cit.*. — M. Lewandowski : *La République Argentine et son développement économique* (Rev. Econ. Internat., 1907, II, pp. 500 sq.). — *Agric. Stat.*, 1908, p. 395. — *Bulletin Mensuel de l'Office des renseignements agricoles*, mars 1909, p. 396.

(1) Cf. Torne : *L'Etat et l'Agriculture en Russie*. — (Bulletin Mensuel de l'Office des Renseignements Agricoles, mai 1908, pp. 592 sq.).

(2) « Le développement du Nord-Ouest est le rêve actuel de tout le Canada et, en réalité, c'est le fait qui domine la période actuelle de son histoire. Il se résume dans la devise qui décorait l'arc de triomphe canadien élevé à Londres lors du couronnement d'Edouard VII : « Le Canada grenier de la Grande Bretagne ». Mais les enthousiastes de ce pays élargiraient volontiers la formule et diraient : Grenier du Monde. Ici, on entend répéter partout : Nous avons en réserve les meilleures terres à blé qui existent ; nous serons bientôt les plus grands producteurs de blé du monde entier. » (R. de Caix : *Lettres d'Amérique*. — X. *Le Développement du Nord-Ouest Canadien*. Journal des Débats, 1^{er} nov. 1902). Cf. Sur le Canada : R. Machray, *loc. cit.* — *Agric. Stat.*, 1908, pp. 381 sq..

nant en majeure partie du Manitoba et du Saskatchewan, en 1908. D'autre part, la population porcine s'est sensiblement accrue : 1 734 000 têtes en 1891, 2 913 000 en 1909. Quant à l'Inde Anglaise, où la main-d'œuvre est exceptionnellement bon marché, sa récolte en blé, dont les indigènes, s'alimentant d'autres céréales, ne consomment habituellement qu'une partie, était en 1891 de 6 876 000 tonnes; elle atteignit 9 641 145 tonnes en 1904. Depuis lors, il est vrai, elle a légèrement fléchi et, en 1907, elle est tombée à 8 491 700 t.. Les fluctuations sont fréquentes et considérables. En moyenne, cependant, la production tend à augmenter. Enfin, dans les colonies australasiennes, à côté de la culture du blé, dont le rendement dépassa 83 millions de boisseaux en 1903, ce qui fait la fortune de l'agriculture, c'est l'élevage du mouton. Sur ce terrain, l'Australie suit de près la République Argentine; il fut même un temps où elle la précéda :

	OVIDÉS	BOVIDÉS
1873	57 145 000	5 844 000
1891	124 286 491	11 818 540
1901	92 441 835	9 852 314
1905	93 533 579	10 335 961
1907	108 733 772	11 941 299

Nous ne saurions passer sans signaler que la population bovine de l'Australasie compte environ deux millions et demi de vaches laitières, principalement concentrées en Nouvelle-Zélande et dans les Etats de Victoria et de la Nouvelle-Galles du Sud ¹.

(1) Cf., en ce qui concerne l'Inde, *Appendix to Final Report*, pp. 92 sq. — *Stat. Abstract for Colonies, possessions and protectorates*. 44th Number, cd. 1415 1908. — p. 314. — *Agric. Stat. 1908*, p. 371. — En ce qui concerne l'Australasie, L. Vigouroux : *L'Elevage en Australie* (Rev. Econ. Pol., XVI — 1902, pp. 168 sq.). — *App. to Final Report*, pp. 40 sq.. — A. Uhry : *La mise en valeur de l'Australie envisagée dans ses rapports avec les marchés extérieurs*. (Rev. Econ. Internat., 1907, IV. — pp. 563 sq.). — *Agric. Stat. 1908*, pp. 374 sq., 389. — *Stat. Abst. for Colonies*, pp. 242 sq..

Nous arrêterons là cette trop rapide et trop sèche nomenclature. Encore passons-nous sous silence bien des régions qui, comme le Mexique, comme la Russie d'Asie riche en céréales, en bétail et en beurre, ou la Colonie du Cap exportatrice de moutons et de laines, pour avoir des ressources plus modestes, n'en ont pas moins joué un rôle dans la concurrence internationale et contribué à la dépréciation des produits agricoles. Il eût été plus intéressant certes d'analyser dans le détail les avantages des pays neufs et de montrer comment la colonisation en avait su tirer parti. Mais cet examen eût excédé le cadre de notre étude. Il suffit, pour nos recherches, d'avoir rendu sensibles leur essor et la production abondante de denrées à bas prix. Ce qu'il est important de ne pas perdre de vue, c'est que ce développement fut favorisé par des avantages naturels, plus ou moins durables, qui réduisaient au minimum le prix de revient. La diversité des circonstances et des milieux s'oppose à ce que nous établissions le coût moyen de production. Mais les conditions de la culture dans des pays, où la terre surabondante est jusqu'ici restée au repos et met à la disposition du colon des forces neuves emmagasinées depuis des siècles, sont assez faciles à concevoir pour rendre inutile une démonstration en forme. Déjà, d'ailleurs, en passant, nous avons donné quelques chiffres.

Mais ne faut-il pas attribuer pour partie à des phénomènes monétaires la concurrence redoutable de l'Inde et de l'Argentine ? L'une est restée jusqu'en 1898 au régime du papier-monnaie ; l'autre est encore à celui de l'étalon d'argent, bien qu'une loi Herrschell du 26 juin 1893 ait suspendu la frappe de la roupie et établi un rapport de valeur fixe entre la monnaie indienne et le souverain anglais. L'Argentine, depuis que fut édicté le cours forcé jusqu'à l'établissement de la caisse de conversion en 1898, l'Inde, depuis la démonétisation de l'argent, qui dissocia la valeur des deux métaux précieux, jusqu'aujourd'hui, ont eu un étalon monétaire dé-

précié ; c'est-à-dire que la valeur de cet étalon par rapport à l'or a diminué. Or, dit-on, le producteur indien ou argentin qui vend son blé en Angleterre et qui échange soit l'or dont il est payé, soit sa traite sur Londres, elle-même payable en or, contre de la monnaie nationale, reçoit en piastres ou en roupies une somme d'autant plus forte que ces espèces sont plus dépréciées à l'égard du métal jaune. Si, par exemple, la roupie, comme en 1892, perdait 34,7 o/o, notre exportateur tirerait de son papier ou de son or un supplément de prix de 52,06 o/o. Comme, d'autre part et *par hypothèse*, l'argent et le billet à cours forcé auraient gardé dans le pays la même valeur au regard des marchandises, il ferait un bénéfice égal à la hausse du change. Le coût de production serait resté le même ; mais, comme il le paierait en une monnaie dépréciée au regard de l'or dont la valeur règle le prix de vente, c'est comme si le prix de revient avait diminué ; le producteur encaisserait un « surprofit », et il pourrait, pour le plus grand dommage de ses concurrents et sans préjudice pour lui-même, faire baisser les prix jusqu'à ce que ce bénéfice exceptionnel fût totalement absorbé. Telle est la thèse qu'esquissent les commissaires royaux ¹, et, plus particulièrement, M. Lacey-Everett ². La plupart des économistes s'y sont ralliés. Et, dans sa pénétrante étude sur la *Mesure de la Valeur*, M. Bourguin écrit : « La perte sur le change, résultant de la dépréciation de l'argent, est, pour les pays monométallistes argent, un bienfait dans le commerce international ; elle agit comme une prime pour leurs exportations, et comme un obstacle aux importations étrangères, au moins quand l'argent n'a pas perdu chez eux sa puissance générale d'acquisition dans la mesure où il a perdu sa valeur vis à vis de l'or » ³.

Ce raisonnement, en ce qui concerne, d'abord, les pays à étalon d'argent, repose sur deux postulats. Le premier, que

(1) *Final Report*, p. 59, §§ 201 et 202.; p. 167 et p. 170 §§ 65 et 66.

(2) *Final Report*, p. 293.

(3) *De la Mesure de la Valeur* (Rev. Econ. Pol., IX, 1895), p. 669.

les faits justifient, est que le prix en or des marchandises a moins baissé que celui de l'argent, sans quoi s'évanouirait le surprofit de notre exportateur. Cela suppose, l'appréciation de l'or entraînant, toutes choses égales d'ailleurs, une baisse rigoureusement uniforme des prix, que, contrairement à ce que pensent nombre de bimétallistes ¹, l'écart entre la valeur des deux métaux est, au moins en partie, la conséquence d'une *dépréciation propre* de l'argent. Le second, M. Bourguin lui-même le précise ainsi : « c'est que l'argent, dans le pays où il circule comme monnaie, ne soit pas déprécié vis à vis des marchandises comme il l'est vis à vis de l'or..... Si l'argent, dans un pays monométalliste argent, a perdu sa puissance générale d'achat dans les mêmes proportions que sa valeur relativement à l'or, l'équilibre qui existait jadis, sous l'empire du rapport 15 1/2, dans les prix en or du commerce international, se trouve conservé » ². Les bimétallistes estiment précisément que l'argent a gardé intacte cette puissance d'achat. « Au Mexique, dans l'Inde, en Orient, écrit M. Lacey-Everett, en fait partout où les prix s'expriment en argent, il n'y a pas eu de changement notable dans leur niveau. Les prix exprimés soit en monnaie d'argent de ces pays, soit en lingots de Londres, sont sensiblement (*materially*) ce qu'ils étaient il y a vingt ans. Une once d'argent, par exemple, s'échange contre la même quantité de blé, de coton ou d'autres marchandises » ³.

Or l'appréciation très sensible du métal jaune après 1873 entraîna une baisse générale des prix et, par là, tendit elle-même à neutraliser les effets de la perte sur le change. Mais cette baisse, en 1896, au moment où elle était à son maximum, ne dépassait pas, d'après M. Sauerbeck, 39 o/o par rapport à 1871, — encore n'était-elle pas, tant s'en faut, due tout entière

(1) V. notamment Foxwell : *La situation monétaire* (Rev. Econ. Pol., IX, 1895), pp. 565 sq..

(2) *Op. cit.*, pp. 672-3.

(3) *Final Report*, p. 197.

à l'appréciation de l'or, — tandis que l'argent avait perdu 55 o/o. Sa production, en effet, n'avait cessé de s'accroître : de 1 339 085 kg. par an en moyenne dans la période quinquennale antérieure à 1871, elle était montée à 5 154 551 en moyenne dans les cinq dernières années du siècle ¹. Son poids, qui, de 1851 à 1870, n'avait pas excédé 87,3 o/o de la production totale des métaux précieux, était de 95,2 o/o après 1891. D'autre part, la démonétisation de l'argent avait rejeté sur le marché le métal que les Etats admettaient jusque là dans leur circulation. Enfin, par la fermeture des Monnaies, le débouché s'était resserré. Augmentation de l'offre, diminution de la demande, il n'en fallait pas davantage pour amener sur le marché mondial une dépréciation *propre* de l'argent, également sensible au regard de toutes les marchandises.

Pourquoi l'Inde aurait-elle échappé à la loi commune ? Une muraille de Chine l'isole-t-elle ? Des cables relient Calcutta, Bombay et, par ces places, tout le pays à Londres et aux grands marchés européens. Le contact est constant avec les pays à étalon jaune. Or, la valeur est, en son fonds, affaire de sentiment, qui subit l'influence des idées ambiantes. La dépréciation d'une marchandise, survenant sur quelque grande place mondiale, doit avoir partout sa répercussion : il se produit un de ces phénomènes d'imitation si judicieusement mis en lumière par Tarde. Un fait, au reste, est indubitable, la perte sur le change, qui implique, d'après la doctrine même que nous analysons, une dépréciation *propre* de l'argent. Or n'y a-t-il pas contradiction à affirmer que le métal blanc se déprécie et qu'il conserve néanmoins son pouvoir d'achat, qu'il perd et qu'il garde à la fois sa valeur ? Sans doute, le taux du change se fixe sur les grandes places commerciales. Mais, par le jeu même des transactions, la dépréciation de l'argent rayonne à travers le pays. Les fils télégraphiques

(1) D'après le Dr Soetbeer et les Directeurs de la Monnaie des Etats-Unis.

sillonner l'Inde, publiant partout le prix des céréales. Le cultivateur vend sa récolte sur le marché où règnent les plus hauts cours ; il abandonne ceux où se maintiennent les anciens prix. Ainsi, de proche en proche, de la place en relations avec Londres jusqu'aux campagnes, les cours tendent à s'uniformiser sur la base d'une valeur décroissante de l'argent.

« A première vue, écrit cependant M. Bourguin ¹, à ne consulter que les vraisemblances, il paraît difficile de croire, que l'argent ait perdu sa valeur vis à vis des marchandises parmi des populations aussi figées dans leurs coutumes que les peuples de l'Asie. Ce phénomène, chez les peuples qui n'ont jamais connu et employé que l'argent comme monnaie, se serait peut-être produit si l'argent était devenu beaucoup plus abondant dans la circulation ; mais, à supposer que cette loi économique pût fonctionner en Asie avec la même régularité et la même ampleur que dans les sociétés économiques développées, il faudrait admettre que les importations d'argent en Asie, en échange des marchandises exportées, ont été assez abondantes pour emplir les canaux de la circulation au milieu des masses profondes de la population asiatique sans se détourner vers la thésaurisation. » Justement, à l'inverse de nombreux pays à monnaie dépréciée, l'Inde a une balance des comptes favorable ; elle n'a jamais cessé d'être créancière de sommes énormes. Tant que la frappe de la roupie fut libre, — et elle le resta jusqu'en 1893, — il suffisait au débiteur étranger, pour s'acquitter, d'acheter de l'argent à Londres et de l'envoyer à la Monnaie de Calcutta ou de Bombay. Ainsi, pendant vingt ans, au plus fort de la baisse de l'argent, le métal vint s'accumuler dans le pays en quantités considérables, susceptibles certainement d'entraîner une diminution de son pouvoir d'achat. Le conservatisme asiatique, que nous ne songeons pas à nier, mais dont on paraît exagérer les effets, a peut-être pu retarder la hausse des prix ; il n'a surement pas pu l'empêcher.

(1) *Op. cit.*, p. 674.

Il reste à vérifier sur les faits ces conclusions. Remarquez au préalable que la hausse ne peut pas être proportionnelle à la perte totale du change, cette perte étant due pour partie à l'appréciation de l'or, que compense d'ailleurs une baisse générale des prix sur les marchés monométallistes. Elle ne peut être, au plus, que proportionnelle à la dépréciation propre de l'argent, dépréciation impossible à mesurer avec exactitude. Or, en fait, les prix sont-ils, comme le prétend M. Lacey-Everett, restés stationnaires ? Il ne le paraît pas. D'une part, M. Atkinson a cherché à mettre en relief leurs variations par la méthode des Index Numbers. Il a donc relevé les cours de cent marchandises et établi leurs fluctuations par rapport à 1871 ¹ :

Années —	Niveau des prix par rapport à 1871	Prix de l'argent —	Cours de la Roupie
1871.....	100	100	100
1881.....	106	85	»
1882.....	105	84	»
1883.....	116	83.1	»
1884.....	114	83.3	»
1885.....	113	79.9	»
1886.....	110	74.6	»
1887.....	111	73.3	»
1888.....	119	70.4	»
1889.....	125	70.2	»
1890.....	125	78.4	»
1891.....	128	74.3	73.6
1892.....	141	65.5	65.3
1893.....	138	58.5	64.2

Somme toute, les prix ont augmenté de 1881 à 1893. Il faut reconnaître d'ailleurs que le mouvement de hausse ne s'est

(1) Cité par J. Pallain : *Les changes étrangers et les prix*. — Paris, Guillaumin, 1905, p. 154.

guère manifesté qu'à dater de 1881, c'est-à-dire huit ans après que l'argent eût commencé à perdre de sa valeur, retard qui s'explique par des causes diverses, par l'amélioration des transports et les progrès qui ont pu abaisser le coût de production, par ce fait que la première poussée monométalliste ne prit guère fin qu'en 1879, enfin, sans doute, par le conservatisme hindou qui ralentit et amortit la baisse de l'argent. La part de vérité contenue dans les observations de M. Bourguin se trouve ainsi nettement déterminée par les faits eux-mêmes qui confirment nos précédentes déductions. D'autre part, les salaires ont augmenté depuis 1873 ¹ :

1873....	100	1882....	100	1891....	118
1875....	97	1883....	102	1892....	110
1877....	97	1885....	106	1893....	119
1879....	100	1887....	114	1894....	120
1881....	99	1889....	112	1895....	116

Comme nous l'avions prévu, « cette élévation du taux des salaires semble en général avoir eu pour point de départ les ports et les villes côtières ; peu à peu elle s'est répandue dans l'intérieur des terres » ². Mais elle est inférieure à celle des prix et ne commence guère qu'en 1883, autre signe de la résistance des masses asiatiques aux changements d'opinions. Quoi qu'il en soit, « il semble bien que, depuis 1885 (au moins), une hausse constante et régulière se soit produite ; prix et salaires marquent une tendance très nette à s'élever ; ce phénomène régulier et progressif ne trouve plus son explication dans des causes passagères ; il est lié à une cause persistante dont l'effet est allé croissant. Ici, comme ailleurs, la hausse du change a entraîné l'augmentation du coût de la vie » ³ et des frais de production.

Seulement, et c'est à cela que se limitent les effets de la rou-

(1) J. Pallain, *loc. cit.*, p. 158.

(2) Id., *ibid.*.

(3) Id., p. 160.

tine indigène, la hausse a été lente. D'abord, elle a tardé quelque huit ans à se manifester ; puis les nouvelles et successives dépréciations de l'argent ne se sont sans doute pas traduites par d'immédiats relèvements de prix. Chaque fois, l'équilibre s'est rompu entre le taux du change et le niveau des cours. Alors , et momentanément , le coût de production s'est trouvé artificiellement abaissé et l'exportation favorisée. Mais ces déséquilibres répétés ont été de courte durée. Le premier a pu, jusqu'en 1882, exercer sur les marchés européens une action déprimante. L'influence des autres ne fut guère efficace. L'écart entre le change et le prix était trop passager et trop insignifiant. En tout cas, on est loin de cette prime de 40 o/o à l'exportation dont il a parfois été parlé. Du reste, la suspension de la frappe en 1893 et l'établissement d'un rapport fixe avec le souverain ont stabilisé le cours de la roupie. Depuis 1897, la hausse du change est arrêtée. Les prix se sont définitivement fixés sur la base d'une valeur réduite de l'argent. Cependant sur les marchés importateurs les anciens cours n'ont pas été retrouvés.

Les considérations que nous avons fait valoir au sujet de l'Inde s'appliquent, *mutatis mutandis*, aux pays à monnaie de papier, comme la République Argentine, avec d'autant plus de force que, au dire même de M. Bourguin, « la dépréciation du papier monnaie à l'égard des marchandises en général suit, pour ainsi dire, fatalement sa dépréciation à l'égard de l'or » ¹, et qu'ici le milieu n'oppose plus aux changements la même résistance. Du reste, le cours forcé est aboli ; une caisse de conversion fonctionne depuis 1898, qui a rétabli une circulation saine. La prime du change, si tant est qu'elle ait jamais existé, ne joue plus.

Ainsi se trouvent réduits à leur rôle vrai, qui est minime, les phénomènes monétaires dont s'étaient si fort émus les commissaires royaux. Ce n'est pas d'eux que la concurrence

(1) *Loc. cit.*, p. 690.

des pays neufs tire son origine et sa force. Tout au plus l'ont-ils aidée à ses débuts. Les avantages naturels ont plus fait qu'eux pour la susciter, avantages consistant en une grande fertilité qui rend momentanément inutiles les travaux dispendieux et l'emploi des engrais, en une population clairsemée ou sobre qui laisse pour l'exportation d'énormes excédents et permet de consacrer à l'élevage extensif les vastes étendues que la culture ne réclame pas encore.

Tout cela eût été vain cependant, si les progrès des communications et des transports n'avaient rendu accessibles les marchés populeux du vieux monde. La demande locale n'eût pas suffi à susciter le développement agricole que nous avons noté ; la production aurait grandi au fur et à mesure seulement des besoins de la population. Les voies ferrées et les navires à vapeur ont permis aux produits exotiques de venir concurrencer les nôtres et, ce faisant, ils ont stimulé l'essor des pays neufs : la concurrence est doublement leur fille.

Sur terre, dès avant la période qui nous occupe, les chemins de fer avaient déjà commencé à supplanter les chariots à traction animale, encombrants et lents, ne se prêtant qu'à un faible trafic et condamnés à se mouvoir dans un rayon étroit. Mais le grand effort de construction est postérieur à 1870, parfois même, comme en Argentine, à 1880. Un court tableau, emprunté aux *Statistical Abstracts*¹, fixera sur ce point les idées :

	Longueur en milles anglais des chemins de fer exploités en				
	1860	1870	1880	1890	1900
Russie d'Europe..	988	7 098	14 026	18 059	27 345
Etats-Unis.	30 620	52 922	93 262	166 654	194 334
Argentine.....	58	637	1 536	5 434	10 412
Canada.....	2 055	2 617	6 891	13 256	17 657
Inde.....	839	4 775	9 300	16 345	24 670
Australie.....	215	953	3 632	9 524	13 231
Nouvelle-Zélande.	»	46	1 287	1 956	2 300

(1) *Stat. Abstr. for foreign Countries*, Cd. 2 202, 1904, pp. 260-1.
Stat. Abstr. for British Colonies, Cd. 1912, 1904, pp. 270-1.

Sur mer, les lignes de navigation se sont multipliées ; le tonnage des navires à flot a considérablement augmenté. Pour ne parler que de la flotte à vapeur, la plus importante par sa puissance de transport, son tonnage, qui, pour le monde entier, n'était encore que 74 700 tonnes en 1848, s'élevait déjà à 4 328 193 tonnes en 1873, pour atteindre 17 889 006 tonnes en 1898 ¹.

D'autre part, la vitesse plus grande des transports, due à l'emploi de la machine à vapeur et à ses incessants perfectionnements, a permis l'expédition de certaines denrées difficiles à conserver. Seul, le commerce de la viande, trop rapidement altérable, restait à peu près impossible. Les conserves et les salaisons ne trouvaient guère d'amateurs sur les marchés européens ; l'exportation du bétail vivant était trop dispendieuse. Faute de débouchés, l'élevage ne se développait pas dans les prairies du Nouveau-Monde et ses produits n'étaient qu'imparfaitement utilisés. Vers 1875, on s'avisa de recourir au froid pour conserver la viande abattue et la faire parvenir fraîche au consommateur. Alors commencèrent à s'élever dans les pays producteurs ces chambres réfrigérantes à revêtements isolants, dont M. D. Bellet a décrit le fonctionnement : « L'air y est sans cesse renouvelé par des machines spéciales, maintenant la température à — 8° ou à — 10° centigrades. Dans ces conditions, la viande devient dure comme du bois. On a créé sur les lieux mêmes de production des chambres réfrigérantes. Les animaux abattus sont préparés convenablement ; on coupe les bœufs par quartiers ; on laisse les moutons en carcasses entières et on les dépose dans des sacs en toile dans les magasins réfrigérants. Au bout de deux à trois journées de séjour, la congélation est complète. D'ailleurs on continue à produire une circulation d'air froid dans ces magasins, jusqu'au moment où les navires viennent prendre charge. Ces navires ont du reste eux-mêmes leurs

(1) Verneaux, *loc. cit.*, II, p. 88.

cales disposées comme les magasins situés à terre et, dans ces cales, la température est maintenue constamment à — 8° ou — 10°. En arrivant à Londres, les viandes sont transportées dans des docks à la même température, qui sont installés à Victoria Dock, East India Dock, South West India Dock et sous la gare de Cannon Street »¹. Grâce à ce procédé, la viande se conserve en parfait état des semaines entières. Malheureusement, la congélation ne va pas sans déprécier quelque peu la qualité. Aussi les producteurs transocéaniques s'efforcent-ils aujourd'hui de l'éviter en lui substituant un simple refroidissement. Déjà, la République Argentine, les Etats-Unis, le Canada expédient à Londres et à Paris des quartiers de bœuf dont la surface seule légèrement congelée (à — 2°) protège les parties profondes². Quoi qu'il en soit, l'application du froid aux transports a donné une vigoureuse impulsion au commerce des viandes. Elle a permis de jeter sur les marchés d'Europe les bœufs et les moutons de la Pampa, du Far West et des prairies australasiennes. Mais c'est seulement en 1882 que la Nouvelle-Zélande expédia à Londres sa première cargaison de mouton congelé³. Ni les Etats-Unis, ni l'Argentine ne l'avaient beaucoup devancée. Jusque là, jusqu'au moment plutôt où le caractère pratique du procédé frigorifique eût été démontré et les installations nécessaires effectuées, le prix du bétail européen était resté ferme. La concurrence n'était pas encore née. Mais du jour où la viande put s'exporter en masse dans des conditions favorables, les cours se mirent à fléchir, comme ils l'avaient déjà fait sur les marchés voisins des céréales et des laines⁴.

(1) *Loc. cit.*, pp. 113-114.

(2) J. de Loverdo, *loc. cit.*, p. 163.

(3) *Id.*, p. 164.

(4) Ce n'est pas sans étonnement qu'on voit l'étude de M. de Loverdo se terminer par cette affirmation : « A première vue, ces avalanches de viandes exotiques paraîtraient devoir apporter des perturbations profondes dans le prix de la viande produite en Angleterre. En réalité, le taux

Or toutes les améliorations que nous venons de signaler se résolvent en une économie de frais. C'est le propre du progrès économique. Les chemins de fer qui sillonnent les Etats-Unis, le Canada, l'Argentine, qui, depuis 1880, unissent à Bombay et à Kurrachee le Pendjab, ont mis à bas prix des transports qui, peut-être, n'auraient pas été matériellement impossibles, mais, qui, sans eux, eussent été exagérément dispendieux. Le procédé frigorifique, d'autre part, résout élégamment le problème du transport à bon marché des viandes fraîches. L'ouverture du Canal de Suez, elle-même, abrégeant de 2 850 lieues la distance de Bombay à Londres et à Liverpool, facilitait sensiblement les exportations de blé indien. De fait, la baisse des frets terrestres et maritimes est l'un des événements capitaux du dernier tiers de siècle et l'un de ceux qui ont le plus puissamment contribué au développement du commerce international. En ce qui concerne les voies ferrées, l'exemple des Etats-Unis est typique. En 1858, de Chicago à New-York (912 milles ou 1467 kilomètres par la ligne la plus courte), le transport des céréales coûtait 38 cents par boisseau (5^f39 par hectolitre) ; en 1870, 30 cents ; en 1892 enfin, 14 1/4 cents seulement (2^f13 par hectolitre), soit moins de de 0^f00161 par tonne kilométrique. Par les voies d'eau (lacs), le coût, de 25,12 cents en 1869, était tombé à 5,61 cents en 1892¹. C'est seulement en 1870 que le service entre Chicago et New-York commença à s'organiser régulièrement pour le transport à bon marché. De ce jour, la charge qui grevait les grains exportés décrût rapidement.

de celle-ci est allée toujours en augmentant, par cela même que les viandes congelées, ne représentant, d'après les très exactes statistiques de M. Weddel, que le 17 o/o de la consommation anglaise, ont généralisé parmi les classes populaires l'usage de cette denrée dispensatrice de force et d'énergie ». (P. 165).

(1) E. Levasseur, *loc. cit.*, p. 347. — D. Zolla : *La Crise Agricole*. — Paris, Masson, 1903. — pp. 175, sq..

Prix du transport par rail de Chicago à New-York
d'un quarter de Blé ¹ :

	s.	d.
1866-70.....	13	11
1871-75.....	10	0
1876-80.....	6	1
1881-85.....	4	10
1886-90.....	5	0
1891-95.....	4	7
1896-1900.....	3	10
1901-04.....	3	7

Le prix des autres transports diminuait à l'avenant. Sur mer, et en même temps, le fret de New-York à Liverpool baissait avec non moins de régularité ².

	s.	d.
1866-70.....	2	0
1871-75.....	2	11
1876-80.....	2	3 1/2
1881-85.....	1	3
1886-90.....	1	0
1891-95.....	0	10
1896-1900.....	1	0
1901-04.....	0	4

Les statisticiens du Board of Trade se sont efforcés de réunir sur l'ensemble des frets des données comparables pour une période de vingt ans (1884-1903). Ils ont calculé, en prenant pour terme de comparaison le taux moyen de 1900 (= 100), que le coût des transports maritimes à destination de l'Angleterre (fret d'importation) était tombé de 108,9 en 1884-86 à 81,1 en 1893-97 et à 82-9 en 1898-1902, soit, suivant les cas, de 27,8 et de 26 o/o ³. Quant aux causes du bon marché, elles apparaissent multiples et complexes. Nul doute que les influences monétaires y aient leur part. La multiplication des

(1) The Tariff Commission: *Report of the Agricultural Committee*, § 114.

(2) Id., *ibid.*.

(3) *Fiscal Blue Book*, II, p. 257. Pour plus de détails, v. Appendice II.

moyens de transport n'a pas manqué non plus d'engendrer une concurrence profitable aux exportateurs. On n'a pas oublié les luttes acharnées des compagnies américaines, souvent terminées, il est vrai, par des pools et des unions. Le tonnage à flot, d'autre part, a crû plus vite que le trafic maritime. Mais une contraction de l'offre de transports et un relèvement des frets se fussent indubitablement produits, si les améliorations techniques n'avaient diminué les dépenses d'exploitation. C'est à elles que déjà nous avons fait allusion. Est-il maintenant besoin de dire combien le bon marché des transports a étendu le rayon de vente des produits agricoles et rendu redoutable la concurrence des pays neufs ? Le coût de transport, comme dit, avec juste raison, M. H. Denis, « est une dépense qui doit être considérée comme une partie intégrante du coût de production pour toutes les marchandises qui ne sont pas consommées au lieu de leur production. Il est donc légitimé d'admettre que l'abaissement du coût de transport d'un produit, c'est l'abaissement même de sa valeur normale. Toutes les améliorations des moyens de transport auront sur la valeur les mêmes effets que les améliorations de la production, que les causes d'accroissement de la puissance productive »¹. Ainsi, le défrichement des terres vierges, l'utilisation des vastes pâturages d'Amérique et d'Australasie et la baisse des frets tendaient au même résultat, la possibilité d'importer en Europe des produits agricoles à bon marché. Il n'en fallait pas davantage pour y faire fléchir les cours : ce qui pèse sur nos marchés, c'est, autant que les importations effectives, la menace toujours pendante d'importations à bas prix.

Il reste maintenant à vérifier si cette concurrence explique les phénomènes dont les événements monétaires sont impuissants à rendre compte, la diversité des fluctuations et, spécialement, la condition privilégiée de la viande. Chemin

(1) *Loc. cit.*, p. 238.

faisant, déjà, nous avons dit que le bétail vivant est très coûteux à importer. Il lui faut beaucoup d'espace, soit pour lui-même, soit pour les approvisionnements destinés à l'alimenter en cours de route; le voyage, d'ailleurs, malgré les progrès réalisés, ne va pas sans déchet, que le bétail meure ou maigrisse. Ces embarras divers et les risques qui les accompagnent entraînent un renchérissement du fret et des assurances : de la Plata à Deptford, près de Londres, le transport coûte en moyenne 350 francs par tête de gros bétail, 35 francs par mouton ¹. Le prix de vente s'en ressent : il ne saurait exercer sur les cours du marché anglais une influence bien déprimante. C'est ce dont on put se rendre compte, il y a quelques années, lorsqu'une grève des abattoirs de Chicago arrêta momentanément les envois de bœuf congelé : les prix se relevèrent aussitôt en Angleterre, malgré une notable augmentation des importations de bétail vivant ².

D'autre part, la congélation, qui résolut, aux environs de 1880, le problème de la conservation et du transport des viandes abattues, affecte sensiblement la qualité. Elle « influe sur la texture des tissus : la viande congelée a la consistance de la pierre et ne peut être coupée qu'à la scie ; au microscope on constate des fractures transversales sur la substance musculaire. La lenteur du dégel, qui, à l'air libre, exige quelques jours, la rupture des faisceaux, le ruissellement constant des vapeurs atmosphériques, qui se condensent sur cette masse glaciale, font que les produits congelés, revenus à l'état nor-

(1) E. Daireaux, *loc. cit.*, p. 662. — Le prix total du transport d'un bœuf, de Chicago à Londres, d'après M. D. Zolla, varierait de 115 à 140 fr.. (*La Crise agricole*, p. 197). — Il ne serait que de 100 fr., d'après le Department of Agriculture and technical instruction for Ireland. (*Bulletin mensuel de l'Office des renseignements agricoles*, Mars 1907, p. 352). — On trouvera d'ailleurs dans ce fascicule et sous ce titre : *L'Importation du bétail et de la viande en Grande-Bretagne*, des renseignements fort intéressants.

(2) The Tariff Commission : *Report of the Agricultural Committee*, § 1 094.

mal, se détériorent rapidement » ¹. De l'avis des bouchers, la viande congelée est moins juteuse et moins bonne ². Elle n'est, d'ailleurs, pas soumise à une inspection sanitaire aussi minutieuse que celle du bétail indigène et n'inspire au consommateur qu'une confiance limitée ³. Aussi ne concurrence-t-elle directement que les produits indigènes de troisième qualité. C'est là ce qui explique leur dépréciation plus profonde. Néanmoins, la baisse devait fatalement atteindre par contre-coup, quoique en des proportions moindres, la viande de choix elle-même : précisément à raison de son bon marché, le produit inférieur trouve acquéreur au détriment du produit supérieur. C'est à lui que vont tous ceux qui ne peuvent ou ne veulent consacrer que peu d'argent à cet article : les viandes exotiques sont ainsi devenues l'aliment des petites bourses. La demande diminue alors pour le produit supérieur et les producteurs, qui veulent retenir leur clientèle, sont contraints de réduire leurs exigences. La concurrence des viandes étrangères entraîne donc une dépréciation générale ; mais cette dépréciation est naturellement plus forte pour les viandes directement concurrencées. Par contre, la sécheresse ayant en sept ans (1897-1903) réduit de 40 o/o environ le troupeau australien, et le nombre des moutons ayant depuis quelques années diminué à peu près partout, c'est,

(1) De Loverdo, *loc. cit.*, p. 162.

(2) The Tariff Commission : *Loc. cit.*, § 1 098. — *Bulletin mensuel de l'Office des renseignements agricoles*. Mars 1907, p. 355.

(3) Ainsi, tandis que les services sanitaires municipaux retirent de la consommation les carcasses d'animaux indigènes dans les viscères desquels des tubercules ont été trouvés, la viande importée n'est pas soumise à une telle inspection systématique. Le fût-elle, il serait bien difficile, sinon impossible, de dire si les tubercules ont été enlevés d'un animal réfrigéré, sain en apparence. La difficulté devient insurmontable, s'il s'agit de produits fabriqués et mis en boîtes. Du reste, lorsqu'une viande étrangère est revêtue du visa sanitaire avant le départ, la vérification à l'arrivée n'est qu'une simple formalité. Or les garanties étrangères sont impuissantes à satisfaire le consommateur anglais. (*Bulletin mensuel de l'Office des renseignements agricoles*. Mars 1907. p. 355).

comme on l'a vu, le mouton de 3^e qualité qui a le plus renchéri ¹.

Ainsi la viande fraîche reste, à tous points de vue, préférable à la viande congelée, comme aux salaisons et aux conserves. Voilà, sans doute, — peut-être avec la qualité supérieure des produits britanniques, car ni le bœuf américain importé vivant et abattu à Deptford, ni le jambon, les saucisses, le lard étrangers ne se vendent au même prix que les produits anglais ², — ce qui vaut à la viande indigène la préférence du consommateur et la met, en quelque sorte, au-dessus de la concurrence américaine, argentine ou australienne. S'il est vrai que, pour les grains, il n'y a plus guère aujourd'hui de marchés nationaux, mais plutôt un marché mondial, il n'en est point encore de même pour la viande. La supériorité de la viande fraîche et les difficultés du transport, malgré les progrès accomplis, font à l'éleveur anglais — et continental d'ailleurs — un monopole relatif.

Maintenant il faut ajouter que le peuple se nourrit mieux que jadis. Le taux des salaires s'est élevé et, avec lui, la consommation de la viande : le bien-être et le bon marché croissants l'ont vivement stimulée. « Des jambons, des saucisses, du lard et du porc frais sont importés ; mais, étant habituellement de qualité bien inférieure aux produits indigènes, ils commandent des prix bien moins élevés et sont principalement consommés par les classes ouvrières, le produit indigène étant réservé aux classes riches..... N'étaient les énormes importations de lard étranger et colonial, l'ou-

(1) V. Supra, p. 45.

(2) D'après M. A. Dulac (*Agriculture et Libre-échange dans le Royaume-Uni*. — Paris, Larose, 1903. — p. 124, note 3), le prix moyen du bœuf anglais, 1^{re} qualité (1898-1900) oscillait entre 3 s. 8 d. et 3 s. 10 d. par stone de 8 lbs. ; celui du bœuf américain tué à Deptford, entre 3 s. 5 d. et 3 s. 8 d. — En 1908, le bœuf anglais de 1^{re} qualité se vendait de 54 à 66 s. le cwt. ; le bœuf américain abattu en Angleterre, 53 s. 6 d.. (*Agric. Stat. 1908*, p. 240). — Cf. Tariff Commission, *loc. cit.*, § 1 394. — *Wholesale and Retail prices*, pp. 130 et 131.

vrier se passerait probablement de sa tranche de lard du matin »¹. Dans l'alimentation populaire, tantôt la viande s'ajoute aux céréales, tantôt elle s'y substitue partiellement. Le pain est l'aliment presque exclusif du pauvre ; quand le bien-être vient, quand surtout les denrées agricoles sont à bas prix, on le délaisse pour des aliments supérieurs. Les viandes, les produits animaux importés font ainsi concurrence, non pas seulement aux viandes et aux produits animaux du pays, mais aussi aux céréales qu'ils tendent à supplanter² ; la viande concurrence même le fromage³. Et cela explique, pour les produits inférieurs, la fermeté relative des cours, comme les difficultés de l'importation et les méfaits du froid expliquent celle des qualités de choix.

Crise à la fois monétaire et commerciale, la dépréciation des produits agricoles apparaît maintenant sous son véritable aspect. S'il n'est pas niable que la hausse, à notre avis assez

(1) The Tariff Commission : *Report of the Agricultural Committee*, § 1 394.

(2) Cf. *Appendix to final Report*, p. 74. — C'est même exclusivement par cette concurrence que sir Robert Giffen explique la dépréciation des céréales. Il a calculé, en effet, que, de 1873 à 1893, la population des pays consommateurs de blé a augmenté de 26 o/o, tandis que la surface emblavée augmentait seulement de 19 o/o. (*App. to final Report*, loc. cit.) — Quelque confiance qu'inspirent les travaux de l'éminent statisticien, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'en l'espèce ils ne donnent pas une idée juste des choses. D'abord, pour bien des pays, et non des moins gros producteurs de blé, ils n'embrassent qu'une période de dix ou douze ans, au lieu de vingt ; d'autre part, le rendement moyen a sensiblement augmenté et l'extension des emblavures n'exprime pas, tant s'en faut, l'accroissement total de la production. Enfin le bon marché de la production dans les pays neufs eût suffi à abaisser les prix. — Du reste, M. Craigie a calculé que, dans treize pays d'Europe, en Argentine, aux Etats-Unis, au Canada et en Australie, de 1881 à 1906, la surface emblavée a augmenté de 42 o/o et la population de 33 o/o seulement. (*Agric. Stat. 1906*, p. 345). — Il paraît donc exagéré d'attribuer à la concurrence de la viande exotique toute la dépréciation des céréales et, en particulier, du blé.

(3) *Final Report*, p. 124, § 471.

faible, de l'or occasionna une baisse générale et proportionnelle des prix, il est non moins incontestable que la concurrence immédiate ou médiate, directe ou indirecte, des denrées exotiques, produites dans des conditions exceptionnelles de bon marché, à raison soit d'avantages naturels, soit d'une organisation supérieure de la culture, de la fabrication ou de la vente, comme c'est le cas pour les beurres danois et coloniaux, exerça sur les cours une influence profondément déprimante ¹. La baisse n'épargna ni la France, ni l'Allemagne, ni aucun des marchés du vieux monde. Mais le plus affecté est naturellement celui qu'aucune barrière ne garantit contre l'afflux des produits étrangers. Et, d'ores et déjà, on peut pressentir combien Cobden s'abusait, lorsqu'il s'écriait, le 28 septembre 1843 : « Les propriétaires fonciers n'ont rien à craindre ni pécuniairement, ni autrement, du libre-échange des grains. »

(1) « On peut dire que le Danemark agricole, avec ses 1100 laiteries coopératives, avec ses 790 coopératives pour la vente des œufs et ses 34 abattoirs coopératifs, n'est qu'un réseau de syndicats de production et d'exportation. » (J. Périé : *Notre exportation en Angleterre ; ce qu'elle est, ce qu'elle devrait être*. — Rapports Commerciaux. — 1908, n° 737 — p. 22.) — Il n'y a pas qu'au Danemark que la production laitière s'est développée et organisée. La Russie d'Europe possède aujourd'hui 500 fromageries fabriquant 3 340 000 kg. de fromage ; 2 500 beurreries (7 millions de kg. de beurre). En 1899, on comptait en Sibérie occidentale 290 beurreries coopératives dont la fabrication atteignait environ 4 millions de kg.. (Grandea : *L'Agriculture et les Institutions Agricoles du Monde au commencement du XX^e siècle*. — I — Paris, Imp. Nat. 1905 — p. 144.) — Le Canada fait en abondance du fromage. D'autre part, tous ces pays exportent des produits de basse-cour. — Nous n'avons pu, au cours de ce chapitre, entrer dans tous ces détails ; nous avons dû nous borner à retracer à grands traits l'essor agricole des pays neufs ou incomplètement exploités jusque là.

CHAPITRE II

Les Salaires

Si, comme les prix, le coût de production avait diminué, l'équilibre n'eût pas été rompu. A des recettes moindres auraient correspondu de moindres débours. La situation des agriculteurs ne fût pas restée exactement la même sans doute ; les profits auraient pu être entamés ¹. Ils ne se seraient pas du moins totalement évanouis. De fait, certains chapitres des budgets agricoles se trouvent aujourd'hui bien allégés. Les semences et les engrais se vendent à meilleur compte ; le grain, dont on fait grand usage dans l'alimentation du bétail, est déprécié pour le consommateur comme pour le producteur et l'élève de la volaille, qui prend de l'extension depuis quelques années, est de ce chef fortement favorisée. Il n'est pas jusqu'au bétail, de trait ou de rente, qui n'ait subi les effets de la crise ; seulement, et nous l'avons déjà remarqué ², l'importation en étant prohibée, sa valeur n'a pas diminué comme celle des animaux de boucherie.

(1) Supposons la valeur totale du produit égale à 100 ; si les frais de production sont de 80, le profit sera $100 - 80 = 20$. Si les prix baissent de 20 o/o, le produit ne vaudra plus que 80 ; une diminution proportionnelle des frais les ramènera à 64. Le profit sera donc de $80 - 64 = 16$. Il aura lui aussi diminué de 20 o/o. Ce ne sera d'ailleurs une perte réelle que dans la mesure où la baisse des prix excède l'accroissement intrinsèque du pouvoir monétaire.

(2) V. Supra, p. 45.

Mais, pour quelques charges qui ont baissé avec les prix, combien sont restées aussi lourdes, quand même elles ne sont pas allées s'aggravant ? Nombre de petits propriétaires sont grevés d'un passif hypothécaire écrasant. Aux temps prospères, ils ont acheté leurs domaines un prix généralement exorbitant et, le plus souvent, à crédit ¹. Les années mauvaises sont venues ; la dette s'est perpétuée. Si les nouveaux emprunteurs peuvent aujourd'hui sur le marché des capitaux obtenir des conditions plus douces, pour les anciens, le taux de l'intérêt est resté immuable, oscillant suivant les cas entre 4 1/2 et 6 o/o. Pareil état de choses devait soulever bien des plaintes et les petits propriétaires, attachés à leurs biens, ne sont pas loin de se considérer comme de vrais serfs de la terre.

Plus amères encore et plus générales, sont les récriminations provoquées par les charges fiscales, *taxes* impériales et *rates* locales. Leur poids, dit-on de toutes parts devant la Tariff Commission et la Commission Royale d'enquête, — et nous ne croyons pas utile, tant l'opinion est unanime, de renvoyer spécialement aux dépositions qui la formulent, — leur poids entrave les progrès de l'agriculture. Dans la crise qui sévit sur elle, elles encourent une large part de responsabilité. Ces plaintes, d'ailleurs, on les entend en Amérique ; on les entend en France, en Allemagne, partout. Dans une réunion, un fermier du Wisconsin pouvait dire, sans provoquer aucune contradiction, que « les fermiers de cette région des Etats-Unis paient plus d'impôts qu'aucune classe d'hommes sous le soleil » ². Chez nous, il y a longtemps qu'on est habitué

(1) Les fermiers pensaient se rendre indépendants. N'ayant pas assez d'argent pour payer des terres achetées au double de leur valeur, ils donnaient hypothèque pour tout ce qui restait impayé. Souvent même le premier paiement se bornait à un à-compte insignifiant, quelque chose comme des arrhes. 60, 70 et 80 o/o du prix d'achat, quelquefois la totalité de ce prix, restaient dûs sur hypothèque. (*Final Report*, p. 33).

(2) E. Levasseur, *loc. cit.*, p. 362.

à regarder l'agriculture comme la bête de somme du fisc et qu'on lui promet des dégrèvements qui ne viennent jamais. A maintes reprises, en Angleterre comme en France, on a tenté de mesurer approximativement ces charges et d'en établir la proportion par rapport aux revenus agricoles. M. A. Dulac les évaluait, pour 1894, à 13 1/2 o/o environ du revenu net, sans tenir compte des taxes indirectes ¹. Mais de telles évaluations n'ont rien de bien précis. La seule chose qu'on puisse affirmer, et celle-là avec une absolue certitude, c'est que les impôts s'alourdissent d'année en année. L'income tax, pour prendre un exemple, qui, en 1877, était à peine de 3 d. à la livre (1,25 o/o), montait au double dès 1883 ; en 1895, elle atteignait 8 d., pour s'élever à 1 s. 3 d. (6,25 o/o) en 1903, au lendemain de la guerre sud-africaine. Aujourd'hui son taux est encore de 1 s. à la livre (5 o/o) ; et l'on peut dire que la campagne protectionniste, qui se poursuit depuis quelques années en Angleterre, doit en partie son origine à des difficultés financières et au sentiment très net que les charges directes du contribuable sont devenues excessives ². Les autres impôts ne se sont guère comportés autrement. L'*Agricultural rates act* de 1896 est bien venu dégrever la terre consacrée à l'agriculture (*agricultural land*) de la moitié des contributions locales qu'elle payait ; mais l'incessant accroissement des taxes en a déjà neutralisé les effets. « Nous avons pour un temps, dit un agriculteur, et sa déclaration résume bien sur ce point l'opinion générale, tiré profit de l'*Agricultural Rates Act* ; mais l'avantage que nous en retirions a disparu par suite de l'augmentation des taxes de comté principalement occasionnée par les dépenses scolaires » ³.

(1) *Agriculture et Libre-Echange dans le Royaume-Uni*, pp. 56-57.

(2) Cf. sur ce point V. Caillard, *loc. cit.*, Chap. I, pp. 1 sq.

(3) *Tariff Commission : Report of the Agricultural Committee*, § 706. — Cf. § 913. — Sur les taxes locales, v. Shaw-Lefevre : *Memorandum on the subject of local rates on agricultural land in England and Wales*. — *Second Report of the Royal Commission on Agriculture*.

Intérêts et impôts cependant ne forment qu'une fraction assez faible du coût de production et leur fixité ou même leur augmentation ne sauraient aggraver beaucoup les conditions de l'agriculture. Le salaire influe plus fortement sur le prix de revient, dont, en agriculture comme en industrie, il constitue l'un des principaux éléments. Sur les petites fermes, le travail de l'exploitant et des membres de sa famille, habituellement suffisant, rend inutile la main-d'œuvre étrangère. Dans certaines parties de la France, dans le Centre-Sud en particulier, où la propriété est extrêmement morcelée, le paysan ne recourt, pour ainsi dire, jamais au travailleur salarié. De même, en Irlande, du moins dans les comtés de l'Ulster occidental, parfois dans quelques unions en Angleterre (dans les comtés de Cumberland, de Lancastre et de Westmorland, par exemple), le salarié agricole est quasiment inconnu. Mais, sur les grands domaines qu'une famille, si nombreuse fût-elle, serait impuissante à exploiter, il faut bien recourir à un personnel loué ; plus la ferme est importante, plus ce personnel est nombreux. Or, comparativement à la France du moins, l'Angleterre est précisément la terre classique de la grande propriété ¹ et de la grande exploitation. En 1895, les fermes de plus de 100 acres (40 hectares) occupaient

(1) Une enquête faite en 1872 a montré combien la propriété est concentrée. Elle a bien révélé l'existence dans le Royaume-Uni de 850 000 propriétaires possédant moins de 1 acre. Mais leurs biens ne représentaient pas 2 o/o de la superficie totale. Le reste du sol se partageait entre 321 000 propriétaires, dont 2 000 possédaient la moitié du territoire. Parmi ceux-ci, 72 détenaient ensemble 2 580 000 hectares, 18 autres 1 700 000 Ha., et un seul 490 000. Les résultats de l'enquête ont du reste été vraisemblablement faussés par un certain nombre de doubles emplois. Quoi qu'il en soit, la situation est sans doute sensiblement la même aujourd'hui qu'en 1872.

22 792 895 acres, soit 69,96 o/o de la superficie cultivée de l'Angleterre proprement dite. A elles seules, celles de 300 acres (120 hectares) au moins comptaient pour 27,37 o/o dans cette superficie. Les travaux de la commission royale ont révélé que la part de la main-d'œuvre dans les frais généraux pouvait aller sur ces domaines étendus jusqu'à 47 o/o, bien près de la moitié. Ce sont d'ailleurs principalement les grandes et moyennes exploitations qui produisent pour le marché et l'on comprend quelles graves conséquences commerciales peuvent avoir pour elles les variations du taux des salaires. Il n'est pas inutile d'ajouter dès à présent que la culture proprement dite nécessite plus de main-d'œuvre que l'élevage et que le chapitre *Salaires* des budgets agricoles est particulièrement élevé sur les fermes à céréales. Ainsi, d'après les comptes d'exploitation recueillis et publiés par la Royal Commission, il représente sur les fermes à pâturages 16 à 17 o/o seulement de la dépense totale ; la rétribution des travailleurs loués n'absorbe que 10 à 18 s. par acre, parfois même tombe à 5 s. 7 d.. En moyenne, et pour les exploitations de tout ordre, la dépense en salaires représente 31,4 o/o de la dépense totale et elle s'élève à 25 s. 5 d. par acre ¹. Comme bien on pense, ce fait n'est pas resté sans influence sur l'orientation de l'agriculture.

Il y a lieu de distinguer entre le personnel régulier (*staff*), normalement attaché à l'exploitation, occupé hiver comme été, et le personnel irrégulier ou occasionnel (*casual labour*), engagé seulement à l'époque des travaux pressants qui excèdent les forces du premier. Peu nombreux dans les régions d'élevage, comme le nord de l'Angleterre et de l'Ecosse, le

(1) *Appendix to final Report*, p. 54. — Cf. The Tariff Commission, *loc. cit.*, § 500 : d'après M. P. F. Astill, fermier du comté de Leicester, le coût du travail est de 2 L. par acre sur une terre labourée et atteint rarement 10 s. sur des pâturages. — § 700 : d'après M. Herbert Tallent (York), sur la terre labourée la dépense en main-d'œuvre est de 25 s. à l'acre, sur les prairies de 5 s. à peine.

personnel temporaire devient plus important dans les régions de culture, où la moisson, la fenaison, le sarclage et l'enlèvement des navets et des pommes de terre, la cueillette des fruits, des fleurs et du houblon requièrent une abondante main-d'œuvre : comtés de l'Est en Angleterre, avec quelques comtés du centre et du nord ; Lothians, (Haddington, Edimburgh et Linlithgow) et comtés frontières (Berwick, Roxburgh, Dumfries, Selkirk et Peebles) en Ecosse ¹. Il travaille à la journée et se recrute principalement parmi des émigrants irlandais, souvent fils de fermiers ou petits propriétaires eux-mêmes, la plupart venus du Connaught et, en particulier du comté de Mayo, qui passent en Grande-Bretagne la belle saison, celle des grands travaux agricoles, de février ou mars à octobre ou novembre, et s'en retournent chez eux au commencement de l'hiver ². Leur nombre, déjà bien inférieur à celui des travailleurs réguliers, tend à décroître, les machines, et notamment la moissonneuse-lieuse et la faucheuse, rendant de plus en plus leur concours inutile.

Par une coutume qui heurte quelque peu nos habitudes, le personnel régulier est généralement loué à la semaine ; non pas que nécessairement il change tous les huit jours ; au contraire, il est d'usage que les contrats se renouvellent hebdomadairement pendant des années et l'on voit parfois des salariés travailler sur la même ferme de génération en génération ³. Le mauvais temps, qui arrête le travail des champs, la maladie même ne brisent pas les liens constamment renoués et le salaire court parfois pendant les semaines

(1) W. Fox : *Second Report on the wages, earnings and conditions of employment of agricultural labourers in the United Kingdom*. — London, Darling and son, 1905 — Parliamentary paper. Cd. 2376). — pp. 11 et 12 ; 69 et 88.

(2) Id., *ibid.*, et pp. 138 sq..

(3) Id., p. 13.

d'inactivité forcée ¹. Au reste, ce mode d'engagement n'est pas absolument général. En Ecosse, dans les comtés anglais de Durham et de Northumberland, dans la province d'Ulster (Irlande), les gens de ferme se louent à l'année ou au semestre ². Le Pays de Galles et les autres comtés de l'Angleterre septentrionale pratiquent cumulativement les deux systèmes : louage à l'année ou à la demi-année pour les célibataires, à la semaine pour les ouvriers mariés ³. D'autre part, là même où l'engagement hebdomadaire est habituellement pratiqué, il ne s'applique pas aux hommes chargés du soin des animaux : la durée de l'engagement est en raison inverse de la facilité du remplacement. Les domestiques préposés à la conduite ou à l'entretien du bétail sont des travailleurs qualifiés qui doivent avoir une connaissance approfondie du pays, des pâturages et de leurs qualités, des bestiaux et de leurs mœurs. Il importe qu'ils ne changent pas trop souvent. Leur travail, en outre, est plus long que celui des ouvriers ordinaires ; il commence plus tôt le matin et finit plus tard ; il empiète même sur le dimanche ; il entraîne plus de responsabilité. Est-il étonnant qu'on les loue à l'année ou au moins au semestre et qu'on les paie plus cher ⁴ ?

Sur les grandes fermes, le personnel est nombreux ; il est, en outre, nettement spécialisé. Sans parler des régisseurs, il comporte des maîtres-bergers, des maîtres-bouviers et, au-dessous d'eux, des bergers, des bouviers (*cattlemen*), des conducteurs de chevaux (*horsemen*), des laboureurs (*ploughmen*) ; au bas de l'échelle se trouvent les travailleurs ordinaires (*ordinary labourers*), sortes de manœuvres de l'agriculture, chargés des travaux les plus grossiers ou les plus faciles : semailles, sarclage, arrachage des racines et des

(1) Id., p. 23.

(2) Id., pp. 2 et 116.

(3) Id., p. 2.

(4) Cf. id., p. 23.

pommes de terre, fenaison, moisson, taille des haies, battage ¹, etc.. Parmi eux, quelques distinctions sont encore possibles, et les plus habiles, ceux entre autres qui conduisent les machines, nombreuses aujourd'hui dans une grande exploitation anglaise, sont les mieux payés ². Dans les moyennes et les petites fermes, où le personnel salarié est sensiblement moins nombreux, il est en même temps moins spécialisé et ne comporte guère que des hommes à tout faire. Aussi les travailleurs ordinaires forment-ils la majorité du salariat agricole, 57,7 o/o en Angleterre et dans le pays de Galles ³.

Comment ce personnel est-il rétribué ? Dans l'agriculture, la rémunération du travail est généralement moins simple que dans l'industrie. A l'usine, elle ne comporte qu'un salaire en argent, payé au temps ou à la tâche, quelquefois et, il est vrai, de plus en plus, accru d'une prime destinée à stimuler l'activité, l'attention ou le soin de l'ouvrier. A la campagne, et surtout en Angleterre, elle est plus complexe. Le travailleur touche d'abord un salaire en espèces, d'ordinaire calculé et payé à la semaine, salaire régulier et qui constitue en quelque sorte l'élément fixe de la rétribution ouvrière. Il s'y ajoute un salaire extraordinaire en argent (*extra cash payments*) et des allocations en nature, supplément d'autant plus considérable d'ordinaire que le salaire fixe est plus faible et l'engagement de plus courte durée. Ainsi, dans six comtés anglais (Dorset, Oxford, Norfolk, Cambridge, Suffolk, Wilts) où la rémunération hebdomadaire fixe, en 1902, n'excédait pas 12 s. 9 d. (15 fr. 95) en moyenne, ce supplément oscillait entre 2 s. 11 d. et 3 s. 7 d. (3 fr. 65-4 fr. 45) par semaine. Dans six des comtés, au contraire, qui pratiquent l'engagement à l'année et au semestre et où la rétribution fixe est très élevée (Durham, Northumberland, Lancastre, Derby, Cumberland,

(1) Id., p. 12.

(2) Id., *ibid.*.

(3) Id., p. 258.

formes. Comme les ouvriers de l'usine, du moins lorsqu'ils sont loués à la semaine, ils ne doivent qu'un certain nombre, très variable suivant les régions ¹, d'heures de travail. Les heures supplémentaires leur sont payées. Or ces heures supplémentaires sont assez nombreuses, surtout au moment des grands travaux, où l'on travaille de l'aube à la nuit close. D'autre part, comme ces travaux sont particulièrement pénibles et qu'il faut les mener rapidement, le salaire hebdomadaire est souvent plus élevé pendant leur durée. C'est ce qui a lieu surtout au temps des moissons. Il est vrai que la main-d'œuvre n'est pas traitée d'une manière uniforme. Tantôt elle entreprend l'enlèvement des blés à forfait, moyennant une somme fixée d'avance. Tantôt elle reçoit, en sus du salaire ordinaire, une gratification fixe accordée à la fin des travaux. C'est le système pratiqué dans les parties des Midlands qui produisent des céréales en quantité moyenne : pour un mois de travaux, la prime varie entre 4 L. 10 s. et 6 L.. Dans le Norfolk, le moissonneur touche 7 L. à 7 L. 10 s. par mois, soit un supplément de 4 L. 10 s. ². Enfin, l'un des systèmes les plus répandus pour l'accomplissement des gros travaux est le travail aux pièces : on y recourt, non pas seulement aux moissons, mais pour le sarclage et l'arrachage des pommes de terre, des navets et des betteraves, pour le fauchage du trèfle, la cueillette des fleurs et des fruits, pour toutes les opérations en un mot qui s'y prêtent. Il est pratiqué surtout dans les régions de céréales de l'est et du sud-est ³. En Ecosse, il est presque inconnu : les travailleurs sont loués à l'année ou au semestre ; ils doivent à l'employeur toutes leurs heures ; les conditions de l'engagement sont une fois pour toutes arrêtées et ne laissent pas place pour de nouvelles conventions et des arrangements différents suivant les travaux à

(1) La journée de travail oscille entre 9 heures et 12 heures, suivant les comtés.

(2) Id., pp. 20 et 21.

(3) Id., pp. 18 et 19.

exécuter. En Angleterre, le travail aux pièces rapporte à l'ouvrier 3 à 5 L. par an, parfois une somme égale au tiers du salaire total ¹.

Le salaire à la tâche est certainement le moyen le plus efficace de stimuler la main-d'œuvre. Quand les prix de vente diminuent, quand, pour parer à la crise, il faut coûte que coûte réduire les frais de production et tirer du travail son maximum de rendement, il semble que ce mode de rémunération devrait se généraliser. C'est à quoi, en effet, il tend en France ², où cependant les méthodes agricoles ne sont habituellement pas aussi perfectionnées qu'outre-Manche. En Angleterre, il semble plutôt régresser. Du moins, c'est ce que paraissent établir les renseignements sur l'évolution des salaires depuis un demi-siècle recueillis auprès des exploitants et publiés par M. Wilson Fox. Sur le domaine de Wynyard Park (Durham), directement exploité par le marquis de Londonderry, « on donne aujourd'hui moins de travail aux pièces qu'il n'était d'usage, il y a cinquante ans » ³. Sur une ferme de Litherland (Lancashire), « on ne donne plus guère de travail aux pièces » ⁴. Qu'on aille de ferme en ferme, de comté en comté ; on fera partout la même remarque ⁵. Au premier abord, il est difficile de ne pas s'étonner. Comment des hommes aussi pratiques que des Anglais peuvent-ils s'attarder aux anciens et coûteux errements ? En soi, cependant, le fait n'a rien que de très naturel. Le salaire à la tâche, proportionnant la rémunération au travail accompli, suppose un ouvrage susceptible de se mesurer aisément. Or, le propre

(1) Id., p. 19.

(2) Cf. J. Hitier : *L'Evolution du régime des salaires et l'agriculture moderne*. (Rev. Econ. Pol., t. XVII, 1903), pp. 139 sq..

(3) W. Fox, *loc. cit.*, p. 173.

(4) Id., p. 175.

(5) Cf. id., pp. 176 (York, N. R.) ; 178 (Derby) ; 179 (Notts) ; 181 (Leicester) ; 183 (Rutland) ; 184 (Salop) ; 185 (Worcester) ; 185-186 (Warwick) ; 187 (Oxford) ; 189 (Berks) ; 190 (Herts) ; 192 (Bedford) ; 198 (Lincoln) ; 200 (Suffolk) ; 202 (Essex) ; etc., etc....

des choses mesurables, c'est leur homogénéité, leur identité avec elles-mêmes. La moisson, le sarclage des racines, par exemple, permettent le salaire à la tâche, parce que le travail reste le même pendant des jours et des semaines et qu'il suffit pour en mesurer l'efficacité de compter les gerbes amassées ou de calculer la surface sarclée. Il en est de même pour la plupart des travaux de *culture*. La tâche des hommes préposés à la garde ou à la conduite des animaux varie, au contraire, avec les heures du jour et recommence tous les matins sans pouvoir s'additionner. C'est la surveillance sur les pâturages ; c'est le pansage, le nettoyage des étables, etc., toutes opérations en elles-mêmes multiples et complexes, qui n'admettent pas de commune mesure, qui doivent se faire en un temps limité et à heure fixe et qui, souvent, n'auraient rien à gagner du fait d'un stimulant. C'est pourquoi le salaire à la tâche, très répandu dans les régions de culture, comme l'est et le sud-est de l'Angleterre, est si rare dans les régions d'élevage. Or celles-ci s'étendent constamment ; la culture, nous le verrons plus tard, recule devant le pâturage ; déjà elle est réduite à la portion congrue. Au lieu que chez nous elle prédomine toujours et conserve à peu près ses positions. D'autre part, la machine fait aujourd'hui beaucoup de ces travaux uniformes et de longue durée. La moissonneuse-lieuse et la faucheuse ont sensiblement réduit le champ du travail aux pièces ; c'est ce qu'à maintes reprises constate le rapport de M. Wilson Fox ¹. Et les machines sont beaucoup plus répandues en Angleterre qu'en France. Enfin l'ouvrier anglais manifeste souvent pour cette pratique une répugnance marquée ². Favorable au patron et, en un certain sens, au travailleur lui-même, dont il augmente généralement les gains, le salaire à la tâche a cet inconvénient, à ses yeux capital, de le forcer au travail et de pousser parfois au surmenage. Dans

(1) V. la note 5 de la page précédente.

(2) W. Fox, *loc. cit.*, pp. 193, 199, 200 etc...

un pays où la main-d'œuvre est toujours bien payée, on peut se permettre de préférer le salaire au temps. Par la diversité des circonstances et des milieux s'explique donc la destinée différente du travail aux pièces des deux côtés de la Manche. Là où la machine n'a pas encore trop envahi le domaine agricole et où la culture ne cède pas la place à l'élevage, là enfin où le salaire au temps est encore médiocre, il tend à se généraliser. Ailleurs, il régresse peu à peu.

Partout, au contraire, le même sort attend les paiements en nature. Bannis, ou peut s'en faut, de l'usine, ils se sont réfugiés à la campagne. En général, les ouvriers célibataires sont nourris et logés à la ferme ¹. Quant aux ouvriers mariés, d'ordinaire, ils sont logés dans des cottages situés sur l'exploitation et construits spécialement à cet usage ². La gêne des propriétaires se traduit aujourd'hui par le mauvais état fréquent de ces habitations ouvrières. Tout autour, s'étend un jardin ou un petit champ dont le salarié jouit gratuitement ou moyennant une faible rente ; d'habitude ce champ est semencé en pommes de terre. Dans le comté de Chester, il a 2 ou 3 ares d'étendue et est aménagé en prairie. L'employeur donne encore du charbon, du lait, de la paille, de l'engrais pour le jardin ³. L'ouvrier élève un ou deux porcs, une vache, et le patron fournit le foin ou laisse l'animal pacager sur ses terres, tantôt gratis, tantôt moyennant une minime redevance (3 s. par semaine en Northumberland) ⁴. C'est surtout pour les hommes préposés à la garde et à l'entretien des animaux que les allocations en nature sont importantes. Aux divers avantages que nous venons de passer en revue, s'ajoutent souvent, surtout en Ecosse, un droit sur les déchets de laine, un droit sur les moutons morts de maladies qui n'en rendent pas la viande impropre à la consommation, un droit de propriété

(1) Id., p. 2.

(2) Id., pp. 22, 89, 119.

(3) Id., pp. 22 et 90.

(4) Id., *ibid.*.

enfin sur un certain nombre de bêtes dans le troupeau ¹. Ce dernier avantage est particulièrement intéressant : il révèle une sorte d'association entre l'employeur et l'employé dont il stimule l'attention et les soins. D'autre part, au moment des grands travaux, les salariés ordinaires reçoivent à la ferme un supplément de nourriture, de la bière en été ², etc., etc..... Jadis, les allocations en nature formaient la plus grosse part du salaire. Aujourd'hui, sauf peut-être en quelques cantons de l'Ecosse méridionale où se pratique encore le système du *boll* ³, cet usage tend à se perdre. De plus en plus, les salaires se paient en argent. Et la bière, qu'on donnait naguère pendant les moissons, peu à peu fait place à une allocation supplémentaire en espèces (*beer money*) ⁴. Sur telle ferme du Suffolk, depuis une quinzaine d'années, les hommes reçoivent de ce chef 4 d., les enfants 2 d. par jour ; sur telle autre du Hampshire, l'allocation est de 9 d. par jour pendant les fenaisons, de 1 s. pendant la moisson. Sur son domaine de Larbert, comté de Stirling (Ecosse), jusqu'en 1885, Mr. James Fleming payait partiellement ses conducteurs de chevaux (*horsemen*) en farine d'avoine et en pommes de terre. Aujourd-

(1) Id., pp. 23 et 91.

(2) Id., p. 22.

(3) Le « *boll* » est, au sens propre, une mesure. Mais il sert à désigner aussi, dans certaines régions, un ensemble d'allocations en nature. On distingue le « *Kelso boll* » et le « *Lauderdale boll* ». Le *Kelso boll* équivaut à :

60 boisseaux d'avoine = 7 à 9 L..

24 — d'orge = 3 L. à 4 L. 10 s.

6 — de pois ou de fèves = 1 L. 3 s. à 1 L. 5 s.

plus une quantité variable de pommes de terre.

Le *Lauderdale boll* équivaut à : 65 stones de farine d'avoine = 5 L.

18 boisseaux d'orge = 2 L. 10 s.

plus une quantité variable de pommes de terre.

Le « *Boll system* » comporte en outre le logement dans un cottage avec jardin, le transport du charbon, et souvent une allocation en charbon, ainsi que le droit de faire nourrir une vache par le propriétaire. Le salaire en argent est minime. (W. Fox, *loc. cit.*, p. 90).

(4) Id., pp. 174, 175, 180, 181, 184, 187, 188, 201, etc.....

d'hui farine et tubercules sont remplacés par de l'argent ¹. C'est, au reste, surtout en Ecosse, où les anciens usages s'étaient le plus longtemps maintenus, qu'à présent le salaire en espèces fait les plus rapides progrès.

II

Lorsqu'aux environs de 1875 commença la crise des prix, les salaires avaient déjà atteint un niveau élevé. Depuis 1850, ils avaient progressé à peu près sans interruption et, en 1877, la rémunération hebdomadaire fixe (*weeckly cash wage*) des travailleurs ordinaires s'élevait à une somme approximative et moyenne de 14 s. 1 1/2 d. en Angleterre, de 7 s. 11 d. en Irlande ². Bien entendu, les gains supplémentaires de tout ordre et les allocations en nature venaient grossir cette rétribution en espèces. Mais, à dater de 1878 et jusqu'aux environs de 1895, le mouvement de hausse est arrêté en Grande-Bretagne ; un fléchissement très sensible se produit, accompagné de fluctuations marquées, et le niveau de 1877 n'est plus retrouvé, du moins au sud de la Tweed, qu'en 1898 : en Angleterre et dans le Pays de Galles, par une première chute, le taux de la rémunération ouvrière tombe à 13 s. 7 1/2 d. en 1880-88 ; remonté à 13 s. 8 d. en 1884, il descend à 13 s. 2 1/2 d. en 1887-83 ; c'est le point le plus bas. Un nouveau minimum de 13 s. 8 d. est atteint en 1894 ³. Et la crise est finie. Pour l'Ecosse, M. Wilson Fox ne donne pas de moyennes générales. Mais quelques exemples éclaireront avec assez de netteté le mouvement des salaires. Sur une ferme du comté de Kincardine (Haute-Ecosse), les conducteurs de chevaux (*horsemen*)

(1) Id., p. 217.

(2) Id., pp. 68 et 137.

(3) Id., p. 68.

mariés recevaient en 1878 de 25 à 30 L. par an, soit deux fois plus qu'en 1852-54 ; mais, à compter de cette année, leur rémunération décline régulièrement jusqu'à 22 ou 23 L. en 1888 ¹. Sur un domaine du Linlithgowshire (Basse-Ecosse), elle reste stationnaire à 43-45 L. entre 1878 et 1883, puis baisse légèrement jusqu'en 1889, bien qu'un supplément de salaire en espèces ait remplacé les allocations de pommes de terre et de farine d'avoine ². Ces exemples, empruntés aux deux régions qui se partagent l'Ecosse, sont l'image assez fidèle de ce qui s'est passé dans tout le pays. Il saute aux yeux que ce fléchissement est solidaire de la baisse générale des valeurs. L'appréciation de l'or a exercé sur les salaires et sur les prix la même influence. De son côté, la dépréciation des produits agricoles, conséquence elle-même du resserrement monétaire et de la concurrence étrangère, a nécessairement réagi sur le prix de la main-d'œuvre.

Seulement, tandis que la valeur des produits agricoles diminuait de 21,50 o/o (1878-88), celle du travail ne reculait que de 6,02 o/o. Dès 1895, d'ailleurs, le mouvement de hausse reprenait. Et, cependant que les denrées agricoles ne retrouvaient pas leurs anciens prix, les salaires en 1898 remontaient au niveau de 1877 (14 s. 1 1/2 d.), qu'ils dépassaient ensuite largement, atteignant en Angleterre 14 s. 11 d. 1/2 par semaine (1902-04) ³. Les salaires écossais ont progressé dans la proportion de 85 à 103 entre 1880 et 1903 ⁴. En Irlande même, les travailleurs ordinaires ont vu leur rémunération hebdomadaire s'accroître régulièrement tous les ans, sans interruption aucune. De 7 s. 11 d. en 1877, elle est, par une progression constante, montée à 9 s. 11 d. (1903-04) ⁵.

On ne peut pas suivre de même au jour le jour les fluctua-

(1) Id., p. 112.

(2) Id., *ibid.*.

(3) Id., p. 68.

(4) Id., p. 115.

(5) Id., p. 137.

tions des gains supplémentaires. Ce qu'on peut observer, c'est seulement que, dans l'ensemble, ils ont augmenté comme le salaire fixe. On donne moins de travail aux pièces, mais on le paie plus cher. A Wynyard Park (Durham), propriété du marquis de Londonderry, on donnait, en 1851, quatre shillings par acre pour l'arrachage des navets ; on donne aujourd'hui 12 s. ; le sarclage coûtait 6 s. par acre en 1853 et 20 s. en 1901 ¹. Les suppléments de salaire ont participé au même mouvement. Près de Northallerton (York N. R.), la paie mensuelle à la moisson était de 4 L. 15 s. en 1870 ; en 1902, elle atteignait 5 L. 10 s. ². Autre exemple : sur une ferme du Rutland, on donnait, il y a 50 ans, 3 s. par jour pour les mêmes travaux ; maintenant le salaire quotidien est de 5 s. (6²⁵) ³. Et ce ne sont pas des cas isolés : du comté de Hertford, du Derbyshire, de l'Essex, de partout, parviennent des renseignements concordants ⁴.

Aussi voyons-nous augmenter la rémunération totale du travail agricole. C'est ce qui résulte très clairement du tableau comparatif dressé par M. Wilson Fox ⁵ :

(1) Id., p. 173. — Cf. pp. 175 (Lancashire) ; 176 et 177 (York N. R.) ; 178 (Derby) ; 179 et 180 (Notts) ; 181 (Leicester) ; 183 (Rutland) ; 184 (Salop) ; 185 (Warwick) ; 188 (Northampton) ; 189 (Bucks) ; 191 (Herts) ; 192 et 193 (Bedford) ; 196 (Cambridge) ; 198 (Norfolk) ; 201 (Suffolk) ; 203 (Essex) ; 204 (Sussex) ; 206 (Wilts) ; 208 (Dorset) ; 209 Somerset ; 212 (Devon) ; 214 (Cornwall) ; 215 (Montgomery, Carmarthen) ; 216 (Glamorgan).

(2) Id., p. 177.

(3) Id., p. 183.

(4) Cf. pp. 191 (Herts) ; 193 (Bedford) ; 196 (Cambridge) ; 198 (Norfolk) etc...

(5) *Loc. cit.*, p. 3. — C'est en Irlande que les salaires sont les plus faibles. Les raisons en sont multiples. Outre que, comme on le verra plus loin, l'absence d'industrie et la rareté des grandes villes expliquent le taux inférieur de la rémunération ouvrière, il est certain que l'ouvrier Irlandais ne vaut ni l'Anglais, ni l'Ecossais : il est moins laborieux et plus bavard. Dans un pays misérable, où l'on se nourrit mal, la productivité du travail est faible. Sir J. Caird nous apprend qu'en 1851 on payait dans le Lancashire 12 à 15 s. par semaine un ouvrier anglais, 9 s. seulement un Irlandais. (*Loc. cit.*, p. 285).

Gains hebdomadaires totaux des ouvriers ordinaires

Augmentation en 1902 par rapport à 1898

	1898	1902	Absolue	Pour cent
Angleterre..	20 ^f 95	21 ^f 75	0 ^f 80	4,0
Galles.	20 ^f 60	22 ^f »	1 ^f 40	6,6
Ecosse.....	22 ^f 70	24 ^f 25	1 ^f 55	6,9
Irlande.....	12 ^f 70	13 ^f 45	0 ^f 75	5,7

Ce ne sont là au reste que des moyennes souvent dépassées dans la réalité. Il n'est donc pas étonnant que les agriculteurs se plaignent amèrement de voir les salaires absorber une part grandissante des revenus agricoles. Dans le comté de Cambridge, où cependant ils se tiennent plutôt au-dessous de la moyenne ¹, sur 100 L. de profit à partager entre le landlord, l'exploitant et l'ouvrier, ils prenaient, en 1875-81, 35 L. 6, en 1882-88, 41 L. 9 et, en 1889-95, 54 L. 6. ² Dans le Suffolk où la main-d'œuvre est encore moins chère, la proportion est passée de 37 L. 3 à 57 L. 2 entre 1871-75 et 1890-94 ³. Certes la part prise par les salaires dans le profit brut n'est pas partout aussi considérable. Parfois même, dans certains comtés du nord de l'Angleterre, comme l'York et le Northumberland, elle a tendance à diminuer. Mais c'est alors une conséquence de l'évolution agricole, évolution rendue nécessaire par le poids des charges pesant sur l'agriculture et la baisse constante des céréales. Pour l'ensemble du pays, au contraire, elle a certainement augmenté. Dans quelle mesure ? On ne saurait le dire au juste, faute de données générales et comparables. Mais, sans nul doute, l'augmentation est sensible. Et c'est un des côtés les plus intéressants de la crise actuelle.

(1) Le salaire moyen en espèces était en 1902 de 14 s. 11 1/2 d. par semaine pour toute l'Angleterre ; dans le comté de Cambridge, il était seulement de 12 s. 8 d.. (W. Fox, *loc. cit.*, pp. 28 et 68).

(2) *Appendix to Final Report*, p. 58.

(3) *Ibid.*.

N'est-il pas étrange que, dans la dépréciation générale des marchandises, le travail seul ait fait exception et maintenu ou accru sa valeur ? C'est que les conditions du marché étaient pour lui toutes différentes. Tandis que la quantité des richesses offertes augmentait constamment, la main-d'œuvre agricole se raréfiait. Non pas qu'on ait assisté à une vraie dépopulation des campagnes. Quelques personnes l'ont cru et M. Anderson Graham se fait leur écho, lorsqu'il écrit : « Durant les cinquante ou soixante dernières années, depuis qu'on a commencé à tirer parti des chemins de fer, ce mouvement (l'exode rural) a pris le caractère d'une dépopulation : c'est-à-dire que les habitants de tous les hameaux et villages purement ruraux (*rustic*) ont diminué dans la proportion de 4 à 10 o/o à chaque recensement » ¹.

C'est commettre une erreur, que relève longuement M. Nicholson dans sa remarquable étude historique sur les Rapports des Rentes, des Profits et des Salaires dans l'agriculture. Les résultats du dernier recensement en mains, le savant professeur démontre qu'à tout prendre la population rurale augmente toujours, quoique à un taux plus faible que la population urbaine : 2,9 o/o dans les centres de moins de trois mille habitants entre 1891 et 1901 ; 15,2 o/o dans les agglomérations proprement urbaines ². Dans les districts purement ruraux même, où ne se trouve aucun centre présentant un caractère urbain, si, de 1851 à 1891, on put observer une légère tendance à la désertion des campagnes, la population de ces districts ayant en quarante ans diminué de quelque 20 000 âmes, la seule décade 1891-1901 a vu cette population remonter de plus de 25 000 personnes ³. Parler de dépopulation, au sens absolu du mot, c'est donc commettre une exagé-

(1) *The Revival of english Agriculture*. — London, Jarrold and sons, — p. 261.

(2) J. S. Nicholson, *loc. cit.*, p. 135.

(3) *Id.*, pp. 135-136.

ration : la population des campagnes augmente, mais très lentement.

Ce qui est vrai, c'est que l'accroissement profite exclusivement aux professions non agricoles. Les petits boutiquiers, les artisans, les fonctionnaires locaux deviennent plus nombreux ; dans certains cantons, les ouvriers industriels et mineurs pullulent. La main-d'œuvre agricole, elle, se fait de jour en jour plus rare. Aux quatre derniers recensements, en Grande-Bretagne, les ouvriers de ferme formaient respectivement un ensemble de ¹:

	1871	1881	1891	1901
Hommes. .	1 060 836	955 422	873 480	692 545
Femmes. .	100 902	84 517	46 205	31 759
TOTAL. .	1 161 738	1 039 939	919 685	724 305

Au recensement de 1851, les ouvriers masculins représentaient 19 o/o des hommes de plus de 10 ans exerçant une profession (*occupied*) en Angleterre et dans le Pays de Galles ; en 1891, 9 o/o et en 1901, 6 o/o seulement ². La diminution est constante depuis un demi-siècle. En trente ans le nombre des travailleurs irlandais est tombé de 300 091 à 217 652, sans parler des femmes ³. « L'agriculture manque de bras ». Le temps est loin où les fermiers trouvaient dans les campagnes une main-d'œuvre surabondante qu'ils occupaient à des travaux presque improductifs pour alléger la taxe des pauvres ⁴. Aujourd'hui les plaintes sont unanimes sur la rareté du travail, surtout du travail féminin ; dans les comtés de l'Est, il est devenu impossible de trouver des femmes pour traire les vaches ; quelques éleveurs ont dû vendre leur bétail ; d'au-

(1) *Final Report*, p. 37 ; W. Fox, *loc. cit.*, pp. 258-260. — Cf. *The Agricultural Population*, (Journal of the Board of agriculture. — August 1904), p. 275.

(2) *The Agricultural Population*, *ibid.* ; J. S. Nicholson, *loc. cit.*, p. 141. — W. Fox, *loc. cit.*, p. 258.

(3) W. Fox, *loc. cit.*, p. 262.

(4) Cf. J. Caird, *loc. cit.*, p. 104.

tres achètent des machines à traire ¹. « Nous avons, dit le représentant de la Chambre d'agriculture de Cumberland et de Westmorland, beaucoup de difficulté à nous procurer la main-d'œuvre sur les fermes arables aux moments de presse, particulièrement aux foins, aux moissons et à l'époque où l'on éclaircit les navets ». ² A chaque page, dans les procès-verbaux d'enquête de la Tariff commission, se rencontre cette monotone constatation : la main-d'œuvre se fait rare et chère ; nous ne trouvons pas d'ouvriers ³. Faute de journaliers, les travaux ne se font pas ; on laisse des récoltes pourrir sur pied ⁴. En somme, ce dont souffre l'agriculture anglaise, ce qui renchérit les salaires, c'est la pénurie de main-d'œuvre. Pénurie toute relative, d'ailleurs, car il semble bien que la productivité du travail doive être moindre aux champs qu'à la mine ou à l'usine. L'agriculture est en retard ; il lui faut, pour donner un produit égal, plus de travailleurs, parce qu'elle n'emploie pas les méthodes et les instruments perfectionnés de l'industrie. Toute proportion gardée, aux Etats-Unis, le nombre des ouvriers agricoles est plus faible encore. Mais on y supplée par l'amélioration des procédés et l'extension du machinisme. Si les agriculteurs se plaignent, ce n'est pas qu'ils n'aient sous la main autant de travailleurs qu'ils en devraient normalement employer ; c'est qu'il leur en faut trop, à raison de leur productivité moindre ; c'est que leur quiétude est troublée, qu'il leur faut faire face à des conditions nouvelles de travail et s'ingénier à en accroître le rendement. Et, de fait, la productivité ouvrière tend à s'égaliser comme les salaires.

De temps immémorial, à égalité d'aptitude et de peine, le salarié urbain a été sensiblement mieux payé que le salarié

(1) A. Graham, *loc. cit.*, p. 262.

(2) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 604. — Cf. §§ 496, 499, 651 etc...

(3) Cf. Rider Haggard : *Rural England*. — London, Longmans, 1906.
— t. I. pp. 43 et 58.

(4) Id., I, p. 6.

rural. M. Nicholson a montré qu'au XIII^e siècle la rémunération d'un ouvrier charpentier (prise comme terme de comparaison) dépassait de 50, et peut-être de 100, pour cent la rétribution d'un ouvrier agricole et qu'au cours des siècles l'écart n'avait fait que s'élargir ¹. Que le bon marché relatif de la vie à la campagne et l'absence de puissantes organisations ouvrières expliquent partiellement cette inégalité, on n'y saurait sérieusement contredire. Mais la moindre productivité du travail agricole n'en est-elle pas la raison principale ? D'autre part, depuis une quarantaine d'années, les salaires industriels ont sensiblement augmenté, de 26 o/o environ. Le fait est bien connu. Il n'est du reste pas spécial à l'Angleterre : la France, l'Allemagne, les Etats-Unis, en un mot, tous les pays civilisés et progressifs ont vu renchérir la main-d'œuvre.

Naturellement la perspective d'une rémunération plus élevée attire dans les villes les travailleurs des campagnes. Ils s'en vont offrir leurs bras à l'usine voisine, à la mine prochaine : l'extraction de la houille, notamment, ne demande au mineur qu'un travail assez simple. A part quelques exceptions, relativement peu nombreuses, il n'y a pas dans un charbonnage de spécialistes renforcés. Le métier s'apprend très facilement, très vite et, pour ainsi dire, « en regardant faire » ². C'est pour les journaliers agricoles un débouché d'autant plus hospitalier que l'industrie houillère est en pleine période d'expansion. On ne s'étonnera donc pas que ce soit surtout dans le voisinage des centres industriels et miniers que la main-d'œuvre renchérit. Dans les comtés anglais du Nord (Durham, Northumberland, Lancashire, Cumberland, Westmorland), dans le Derbyshire, où affluent la houille et le fer, où se tisse le coton, dans le comté gallois de Glamorgan (houille), dans les comtés écossais de Renfrew, de

(1) *Loc. cit.*, pp. 120 sq..

(2) P. de Rousiers : *La Question Ouvrière en Angleterre*. — Paris, Didot, 1895. — p. 157.

Lanark et d'Ayr (houille, laine, coton, chanvre, lin), de Stirling (houille), de Dumbarton (industries mécaniques, constructions navales), d'Edimburgh et de Linlithgow (houille et huile minérale), de Forfar, Peebles, Fife, Kinross et Clackmannan (houille, industries textiles), les mines abondent, les usines foisonnent, la vie industrielle est extrêmement active. C'est là aussi, à l'exception du Middlesex et du Surrey, — dont nous reparlerons tout à l'heure, — que la rémunération ouvrière est la plus élevée ; elle n'y descend pas au-dessous de 20 s. par semaine pour les travailleurs ordinaires ; dans les comtés de Durham, de Lanark et de Renfrew, elle atteint 22 s. 2 d. ¹. Un exemple particulièrement topique rendra plus sensible encore l'influence des agglomérations manufacturières. Dans la partie septentrionale du comté de Warwick se trouvent massés les centres industriels de Birmingham, Nuneaton, Coventry, Rugby et Tamworth ; le sud est surtout agricole. Or, en allant du nord au sud, les salaires hebdomadaires des ouvriers ruraux subissent une significative diminution ² :

Districts ruraux du Comté de Warwick disposés en allant du nord au sud.	Salaires hebdomadaires des ouvriers agricoles ordinaires en 1903	
	Été	Hiver
Tamworth, Castle Bromwich, Nuneaton.....	17 s. à 20 s.	17 s. à 18 s.
Foleshill, Monk's Kirby, Coventry, Solihull, Rugby, Warwick.....	15 s. à 17 s.	15 s. à 16 s.
Stratford-sur-l'Avon, Alcester, Southam.....	13 s. à 14 s.	13 s. à 14 s.
Brailes, Farmborough.....	12 s. à 13 s.	11 s. à 12 s.

Entre les salaires des districts agricoles de Brailes et Farmborough, dans l'extrême-sud, et ceux des districts industriels

(1) W. Fox, *loc. cit.*, pp. 28 et 94. — Cf. la carte placée en tête du rapport de M. Wilson Fox, où les différentes régions sont diversement coloriées suivant le niveau des salaires.

(2) Id., p. 150.

de Tamworth, Castle Bromwich et Nuneaton, dans le Nord, il y a un écart de 5 à 7 s.. Ainsi, dans le pays tout entier, « les salaires des ouvriers agricoles sont gouvernés dans une très large mesure par la proximité des mines et des carrières (ajoutons des usines). Dans différents districts de la même Poor Law Union, le taux varie considérablement si une partie de l'Union est purement agricole et si une autre renferme des mines de houille, des usines métallurgiques ou des carrières, et il en est particulièrement ainsi, si ces districts sont séparés par une barrière naturelle de hauteurs ou s'il n'y a pas de chemins de fer pour les mettre en communication » ¹. Dans les montagnes du Pays de Galles et d'Ecosse, la diffusion des hauts salaires est ainsi plus lente et l'écart de district à district plus accusé : aux environs de Cardiff, dans le riche bassin houiller du Glamorganshire, le salarié agricole gagne 22 s. par semaine ; mais dans les cantons reculés du même comté, où l'agriculture seule est pratiquée, sa rémunération hebdomadaire ne dépasse pas 15 s. ². De même, les deux comtés écossais de Caithness et de Sutherland, perdus dans les brumes du nord, éloignés de tout centre important, sans communications rapides et faciles avec le noyau industriel et minier qui entoure Glasgow et Edimbourg, sont de toute la Grande-Bretagne ceux où la main-d'œuvre agricole est le moins rétribuée : le taux moyen des gains hebdomadaires ne dépasse pas 13 s. 7 d. dans le Caithness, 15 s. 10 d. dans le Sutherland ³. Et, si les travailleurs irlandais sont encore moins bien payés, c'est que leur pays ne possède ni mines, ni grandes industries. C'est, au reste, autour de Dublin et de Belfast (comtés de Dublin, de Down et d'Antrim), que les salaires irlandais atteignent leur niveau le plus élevé ⁴. Mais l'éloignement, la difficulté et la lenteur des communications, l'absen-

(1) W. Fox, *loc. cit.*, p. 73.

(2) Id., *ibid.*.

(3) Id., p. 94.

(4) Id., p. 121.

ce d'industrie, peuvent entraver la tendance à l'égalisation des salaires ; ils ne la neutralisent pas. Sous l'influence des hautes payes urbaines, la rémunération ouvrière s'élève jusqu'au cœur des campagnes les plus reculées. La hausse des salaires est un fait général, plus accusé seulement au voisinage des manufactures et des mines.

Mais, à lui seul, l'appât des hauts salaires suffirait-il à drainer vers les villes la plus grande partie de la main d'œuvre rurale ? Dans un grand centre, comme Londres, la vie est chère ; les loyers, le prix des marchandises de toutes sortes s'élèvent en proportion de l'importance des agglomérations. Et peut-être que 25 s. gagnés et dépensés à Londres ne procurent pas autant de bien-être que 18 s. à la campagne¹. Qu'est-ce donc qui pousse la population ouvrière vers les « villes tentaculaires » et l'y retient malgré les terribles crises de chômage qui, par moments, viennent à y sévir ? En dehors des hauts salaires, la ville exerce sur l'esprit du paysan une véritable fascination que seule peut contrebalancer la possession du sol. Et l'on sait qu'en Angleterre la propriété et l'exploitation sont particulièrement concentrées. Sur la nature infiniment complexe de cette fascination qui dépeuple également les campagnes françaises, belges ou allemandes, où rentrent à la fois des éléments moraux et des éléments économiques, nous ne saurions nous expliquer sans excéder le cadre de notre étude².

La seule chose que nous voulions retenir ici, parce que les agriculteurs anglais la soulignent avec insistance, c'est l'influence de l'école sur l'exode rural. Les chemins de fer ont offert aux salariés agricoles toute facilité pour s'évader

(1) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 495.

(2) Cf. sur ce point L. Wuarin : *La crise des campagnes et des villes*. (Rev. des Deux Mondes, 15 juin 1900, pp. 859 sq.). — A noter ce trait caractéristique des mœurs anglaises : beaucoup de ruraux abandonnent la campagne pour ne pas travailler le dimanche. Et ce n'est pas, observe M. Rider Haggard, l'effet d'un sentiment religieux. 8

des champs. L'école fait plus : elle leur en inspire le désir. « Le système d'éducation de nos écoles, dit M. Herbert Tal-
lent, agriculteur du comté d'York, n'est pas agricole du tout ;
il prépare les enfants à la vie urbaine. L'éducation de la cam-
pagne et celle de la ville devraient être différentes. *On devrait
intéresser l'enfant de la campagne aux travaux de la ferme* et
lui permettre à certaines époques de l'année, en dehors des
cours ordinaires, de travailler à la ferme..... Quand il quitte
l'école, à quatorze ans, l'enfant n'a pas envie de travailler à la
ferme ; il méprise le travail agricole (*he has ideas above agri-
cultural labour*)..... Il semble ridicule, par exemple, qu'on
enseigne le dessin aux enfants dans un district agricole » ¹.
Un autre agriculteur, M. Anker Simmons, du Berkshire,
déclare : « La question de l'éducation est à la racine du mal.
Les sept huitièmes des enfants élevés dans les écoles locales
de l'Angleterre méridionale vont de l'école à la ville » ².
Et M. Tom Caswel, du Lincolnshire, conclut brutalement :
« L'éducation est tout bonnement ridicule pour un jeune
paysan » ³. En France, nous accusons le service militaire
universel et obligatoire d'étouffer chez nos campagnards le
goût des travaux champêtres ; les Anglais reprochent à leurs
écoles de n'être point assez professionnelles. N'en pourrions-
nous pas dire autant des nôtres ? L'instruction, trop livresque,
les méthodes, les programmes leur paraissent mal adaptés au
milieu et plus propres à faire des employés de commerce que
des agriculteurs. De fait, bien des ouvriers agricoles désertent
la campagne pour chercher en ville des places de commis,
d'employés de commerce ou de chemin de fer, voire même de
policemen ⁴. On ne croyait pas les Anglais si français en

(1) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 702. — « J'irais aux galères plutôt
que de travailler pour un agriculteur », disait à M. Rider Haggard un
jeune homme de 25 ans. (*Loc. cit.*, I. p. 28).

(2) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 673.

(3) *Id.*, § 859.

(4) *Id.*, § 1152. — Cf. R. Haggard : *Rural England*, passim et en par-
ticulier t. II, p. 550.

cela. Annuellement 50 000 personnes affluent de la province à Londres et, dans les comtés de Surrey et de Middlesex, limitrophes du comté de Londres, les salaires agricoles atteignent et dépassent 20 s. par semaine ¹.

Ajoutez maintenant que la main-d'œuvre n'est plus aussi laborieuse, aussi habile, ni aussi attentive que jadis. L'émigration écrème les campagnes ; elle leur enlève les hommes les plus actifs, les plus énergiques, les intelligents et les forts. Les meilleurs éléments s'en vont ; on ne voit plus de jeunes gens dans les champs ². Il ne reste que des vieillards, trop vieux, et des enfants, trop jeunes pour trouver un emploi dans l'industrie, en somme, le rebut : « Nous ne trouvons guère, dit un agriculteur, que des vieillards, des imbéciles et des faibles » ³. Les plaintes sont unanimes ⁴. Les ouvriers qui restent à la campagne font moins de travail que leurs devanciers et ils le font mal ». Ce n'est pas seulement à la rareté de la main-d'œuvre agricole, écrivait-on à M. Haggard, mais à son effrayante infériorité, qu'on se heurte aujourd'hui. Le seul but des ouvriers semble être de passer le temps et de courir au cabaret aussi souvent que possible » ⁵. C'est à peine si aujourd'hui la productivité de la main-d'œuvre livrée à elle-même atteint les deux tiers de ce qu'elle était autrefois ⁶. Entre le salarié et le patron il n'y a plus aucune solidarité ; l'ouvrier se désintéresse de sa tâche. Les bons rapports entre employés et employeurs, qui se sont maintenus plus longtemps à la campagne qu'à la ville, ont disparu ; la mésintelligence est née ; les grèves ont fait leur apparition et le travail

(1) W. Fox, *loc. cit.*, p. 28.

(2) R. Haggard, *loc. cit.*, I, pp. 24, 106.

(3) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 569.

(4) Cf. *Id.*, §§ 342, 528, 534, 622, 854, etc.. — Cf. R. Haggard, *loc. cit.*, passim. — E. Béchaux : *Le Rachat des Terres en Irlande*. (Réforme Sociale, 16 nov. 1905, p. 700-701).

(5) R. Haggard, *loc. cit.*, p. 63. — Cf. p. 24.

(6) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 534.

forcément s'en ressent. Quant aux jeunes générations, voici ce qu'en dit un fermier du Berkshire : « La génération de travailleurs qui se lève est tout à fait inférieure en connaissances agricoles. Il est extrêmement difficile de trouver un jeune ouvrier qui fasse un bon berger, un bon bouvier, qui sache à peu près construire et couvrir une meule ; il est même difficile de se procurer un bon valet de charrue » ¹. Ainsi, tandis que les salaires s'élevaient, la main d'œuvre devenait moins productive : le travail, souvent moins bien fait, coûtait d'autant plus cher.

A l'instar des ouvriers d'industrie, les travailleurs agricoles sont en outre parvenus à réduire sensiblement la durée du travail quotidien. Dans le comté de Kent, par exemple, on travaillait deux heures de plus par jour avant 1870, et le samedi on faisait pleine journée. Aujourd'hui on cesse le travail à 5 h. 30 ².

Enfin, de moins en moins les femmes et les enfants s'en vont travailler aux champs. Ce n'est pas qu'il n'y ait plus à la ferme de travaux appropriés à leurs forces. « Il est beaucoup de choses qu'un enfant de 11 ou 12 ans peut faire aussi bien qu'un homme. Prenez les fenaisons, par exemple ; vous avez besoin d'enfants pour conduire les chevaux qui transportent le foin ; mais vous n'en pouvez avoir. Quand vous avez seize ou dix-huit hommes occupés à charger le foin, à la fin de la journée, ils n'ont pas fait autant de besogne qu'autrement, s'ils ont dû conduire leurs chevaux » ³. Les lois scolaires, les lois sur la protection de l'enfance s'opposent à l'emploi régulier des enfants de moins de 14 ans. Quant aux femmes, le nombre de celles qui travaillent moyennant salaire va sans cesse diminuant. On en comptait 100 902 pour la Grande-Bretagne seule en 1871 ; au recensement de 1901, il n'en res-

(1) Id., § 673.

(2) W. Fox, *loc. cit.*, p. 204.

(3) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 702.

tait plus que 31 759, pas même le tiers ¹. La même influence qui pousse les hommes vers la ville agit sur la main-d'œuvre féminine. La jeune paysanne rêve d'aller à Londres et, pour peu qu'elle ait le choix, elle aime mieux être servante chez un employé de commerce que faire les travaux grossiers de la ferme ². Le bien-être ayant du reste augmenté, la femme ne loue plus ses services ; elle laisse son mari pourvoir aux besoins de la famille ; pour elle, elle ne s'occupe plus que de son intérieur. Nombreuses sont les femmes qui refusent de travailler pour autrui ³. Tout au plus consentent-elles à faire les travaux domestiques. Dans les champs, il faut leur substituer des hommes. Or la main-d'œuvre masculine est plus chère. De là pour l'agriculture une nouvelle source d'embarras.

Evidemment c'est un avantage pour la classe ouvrière et un progrès social, une amélioration qui n'a rien en soi que de très légitime et de très heureux. Nous n'avons fait, au cours de ces explications, en relevant la hausse des salaires, la réduction de la journée de travail, la place de plus en plus petite faite à la femme et à l'enfant dans les travaux des champs, que constater les conditions nouvelles de l'agriculture et l'évolution des charges qui grèvent l'exploitation. Cette évolution n'a rien que de normal. Mais il faut bien reconnaître qu'elle a mis les agriculteurs aux prises avec des difficultés nouvelles. Pour le plus grand profit des ouvriers agricoles, le prix de la main-d'œuvre a augmenté. En même temps, les impôts se sont alourdis. Au total, les charges de l'exploitation ont grossi. Et ce qui, en définitive, caractérise les conjonctures présentes, c'est, d'une part, l'avalissement du produit ; de l'autre, l'aggravation des frais de production et, plus spécialement, le renchérissement du travail. Le producteur est pris comme dans un étau ; la marge de ses bénéfices est rognée sur ses deux bords.

(1) *Final Report*, p. 37 ; W. Fox, *loc. cit.*, pp. 258-260.

(2) A. Graham, *loc. cit.*, p. 264.

(3) Cf. Tariff Commission, *loc. cit.*, § 614.

DEUXIÈME PARTIE

L'ADAPTATION

L'Adaptation

L'organisme troublé dans ses conditions d'existence tend naturellement à s'adapter : c'est la loi même de la vie. S'adapter, c'est approprier son activité aux conditions nouvelles pour tirer d'elles le meilleur parti. Comme on a vu, la crise qui, depuis vingt-cinq ou trente ans, sévit sur l'agriculture n'est pas autre chose qu'une rupture d'équilibre entre le prix de vente et le coût de production. Tantôt le prix diminue, tantôt les frais augmentent, au moins ceux de main-d'œuvre ; tantôt enfin, et c'est le cas le plus fréquent, les deux phénomènes coïncident, écrasant de leur poids combiné l'agriculteur routinier et dépourvu d'initiative. Pour résister, on devait tout naturellement songer à porter son effort sur les produits qui ont à peu près conservé leur valeur marchande et sur les méthodes et les procédés qui permettent de réduire le prix de revient à l'unité, de diminuer les dépenses, surtout celles de main-d'œuvre, et à organiser la vente pour tirer des denrées le meilleur prix possible en l'état du marché. C'est en effet ce qui s'est passé. D'où un triple aspect de l'évolution : orientation de l'agriculture vers les produits demeurés rémunérateurs, comme la viande, le lait, les légumes ou la volaille ; réduction des dépenses, principalement en salaires, par le perfectionnement des méthodes et l'extension du machinisme ; enfin organisation de la production et de la vente sur la base de la coopération. D'ores et déjà, du reste, nous pouvons dire que les deux premiers traits sont les plus marqués et les plus achevés ; le dernier n'est encore qu'ébauché.

CHAPITRE I

Les Produits

La crise des prix est surtout sensible pour les produits de la culture proprement dite et, tout particulièrement, pour, les céréales. Comme le constatait la Commission royale d'enquête ¹, « le grain ne paie pas la rente »; à plus forte raison, ne paie-t-il pas à l'exploitant un juste profit, l'intérêt de ses capitaux ou même le légitime salaire de son travail et du travail des siens. Dans son rapport particulier annexé au rapport général de la commission, qu'il n'avait pas signé, M. F. A. Channing démontre qu'en beaucoup de régions la culture du blé met le fermier en perte. Ainsi, dans le comté de Lincoln, le blé coûte à l'acre 7 L. 10 d.; l'orge 5 L. 11 s, 2 1/2 d.; aux prix de 1889-1893 (31 s.) et l'on sait qu'ils sont supérieurs aux prix actuels (29 s. 9 d.), le blé récolté valait à l'acre 5 L. 3 s. 4 d. et l'orge 5 L. 2 s. 11 3/4 d., d'où une perte moyenne de 8 s. 2 3/4 d. sur l'orge, de 1 L. 17 s. 6 d. sur le blé ². Plus récemment, un fermier du Buckinghamshire fixait à 40, 30 et 20 s. par quarter le niveau que devaient atteindre les prix du blé, de l'orge et de l'avoine pour être rémunérateurs ³. Un exploitant du Norfolk, sans doute plus favorisé, demandait

(1) *Final Report*, p. 15, § 47.

(2) *Id.*, p. 265, § 118. — On peut voir aux paragraphes suivants d'autres exemples typiques des conditions dans lesquelles se poursuit la culture des céréales.

(3) *Tariff Commission*, *loc. cit.*, § 827. — Cf. §§ 199, 201, 494 etc..

seulement 36 s. pour le blé ¹. Mais l'un et l'autre étaient loin de compte, le prix moyen actuel oscillant autour de 29 s.. On pourrait multiplier les exemples ; tous démontreraient que la production des céréales, mais principalement celle du blé, n'est plus rémunératrice. Aussi les régions les plus éprouvées par la dépréciation des denrées sont-elles ces « *arable counties* », jadis si prospères, situés dans la partie orientale de la Grande-Bretagne, où la sécheresse relative du climat ne permettait guère que la production des grains ².

Mais pour des raisons diverses, et que l'on connaît, d'autres produits ont conservé la plus grande partie de leur valeur : tels la viande fraîche de bonne qualité, le lait, surtout à l'état frais, les fruits, les légumes, les œufs et les animaux de basse-cour. L'importation en était difficile, parfois impossible. Le marché n'en a pas été inondé. La consommation est devenue à la fois plus abondante et plus exigeante. Les hauts salaires ont permis à la population ouvrière de se mieux nourrir. « Non seulement la population augmente, mais la prospérité a apporté avec elle un plus grand pouvoir de consommation et le goût de produits meilleurs. Les gens qui avaient, il y a quarante ans, du pain et du fromage pour leur dîner demandent maintenant une côtelette ; et celui qui se contentait d'une côtelette est assez riche pour acheter un poulet. Tous ces pains noirs et à bon marché sont passés de goût et personne n'est si pauvre qu'il ne puisse se payer du pain de froment. Prenons, par exemple, un produit de luxe, comme les fraises. Je me souviens que l'homme aisé seul rêvait d'en acheter. Et maintenant on en consomme pour des millions de livres dans les maisons ouvrières » ³. C'est un débouché immense qui s'est ouvert à l'agriculture. Très rémunérateur, il l'a engagée, dans des voies nouvelles, ou, plus exactement, il a rompu l'équilibre entre ses diverses branches. C'est le premier aspect de l'adaptation.

(1) Id., § 704.

(2) *Final Report*, p. 5.

(3) P. Anderson Graham, *loc. cit.*, p. 9.

Dans la longue crise qu'entraîne la dépréciation des produits agricoles, les « *grazing counties* » de l'Ouest, plus humides que les comtés à céréales ¹ de l'Est, et couverts de pâturages, ont été plus épargnés : l'élevage se comporte mieux que la culture. C'est donc vers lui que tout d'abord devaient se tourner, que se sont en effet orientés et que s'orientent de plus en plus les exploitants soucieux de s'adapter aux conditions nouvelles de l'agriculture. Puisque les céréales « ne paient pas », on produira de la viande et précisément cette viande de qualité supérieure qui a le mieux résisté à la crise des prix. Aujourd'hui, la plupart des fermiers anglais « estiment que la production animale est la raison dernière, le but principal et supérieur de la culture du sol » ². De plus en plus, ils abandonnent les céréales et les légumineuses pour s'adonner à l'élevage.

(1) Il faut bien observer que cette division très nette du pays entre la région à céréales (*arable counties*) et la région à pâturages (*grazing counties*) ne correspond pas exactement et absolument à la réalité des faits. On constate seulement, suivant le milieu, la prédominance plus ou moins marquée de telle ou telle production, mais non la production exclusive soit des grains, soit du bétail. Dans le pays tout entier, élevage et culture sont étroitement associés. Seule, leur part proportionnelle dans l'exploitation agricole est variable. Dans la partie de l'Angleterre proprement dite appelée *arable section*, et qui comprend les comtés de l'Est, du Nord-Est, du Sud-Est et du Centre-Est (*East Midlands*), les pâturages occupaient, en 1895, 5 015 000 acres, les terres labourées 6 924 000. Dans la région dénommée *grass section* (Comtés du Centre-Ouest, du Sud-Ouest, du Nord et du Nord-Ouest), la terre cultivée couvrait 4 676 000 acres, les prairies 8 230 000. (*Final Report*, p. 6, §§ 29-32). On voit par là que l'Ouest, tout en étant plus spécialisé que l'Est, faisait encore à la culture une place raisonnable. Aujourd'hui, bien que la spécialisation soit plus accentuée, elle n'est pas absolue. V. les *Agric. statistics* annuelles.

(2) A. Dulac, *loc. cit.*, p. 85.

Il y a quelque 35 ou 36 ans, en 1871-75, la Grande-Bretagne comptait 18 242 204 acres de terres consacrées à la culture des grains, des racines et des fourrages ; au commencement de ce siècle (1904-08), elle n'en compte plus que 15 017 798 ¹. La surface labourée (*arable land*) s'est rétrécie : les fermiers ont laissé leurs terres, surtout leurs terres fortes et leurs terres médiocres, se couvrir d'herbages. Devant la Tariff Commission, un fermier du comté de Leiscester affirmait qu'une terre en labour, pour être rémunératrice, doit, indépendamment de la rente, rapporter 4 L. par acre ; au lieu qu'en her-

(1) *Agric. Stat.*, 1903, p. 60 ; 1908, p. 80. — Les renseignements publiés dans la statistique agricole annuelle (*Agricultural Statistics*) sont recueillis par l'intermédiaire des agents du Revenu Intérieur que leurs fonctions appellent tous les ans à parcourir certains districts ruraux. Ces fonctionnaires ont à dresser chacun la statistique de son district. Ils sont environ 12 000 à collaborer à ce travail. — Un formulaire portant 39 questions, dont 25 relatives à la superficie des cultures, 12 aux animaux de ferme, 2 aux vergers et aux pâturages de montagne et de lande, est remis à chaque occupant d'une terre de plus de 1 acre d'étendue et à chaque propriétaire de bétail. Les formulaires doivent être renvoyés par la poste le 4 juin. S'ils ne sont pas retournés, une lettre de rappel est envoyée au cultivateur négligent ; au besoin un agent se rend à domicile. On pourrait croire que l'administration se heurte à une force d'inertie insurmontable et que les abstentions doivent être nombreuses. Pour l'année 1907, M. H. Rew évalue à 2,4 o/o seulement le nombre des personnes qui ont refusé ou négligé de retourner le formulaire. Dans le pays de Galles, la proportion s'abaisse même à 0,1 o/o. (*Agric. Stat.*, 1907, p. 5). Il y est suppléé par des estimations. — Tous les renseignements ainsi recueillis sont centralisés à l'administration du Revenu Intérieur (*Inland Revenue Office in London*) qui les transmet au Board of Agriculture. — Pour la production, 249 experts, choisis par les collecteurs du Revenu Intérieur déterminent le rendement moyen par acre des principales récoltes dans chacune des paroisses de leur ressort. A l'aide de ces rendements moyens et connaissant les superficiesensemencées, le Département de l'Agriculture calcule les chiffres de la production. (E. Levasseur : *Rapport sur les procédés et les résultats de la statistique agricole dans les principaux Etats producteurs*, présenté à l'Institut International de statistique, session de Budapest, septembre-octobre 1901, (Mémoires publiés par la Société Nationale d'Agriculture de France. t. CXI, 1903. — Paris, Renouard). — pp. 169-172.

bage, même de médiocre qualité, il suffit qu'elle rapporte quelques shillings ¹. Il en est résulté une extension considérable des prairies permanentes : elles occupent aujourd'hui 17 247 407 acres, soit 4 363 885 acres de plus qu'en 1871-75 ². La conversion est surtout accusée dans l'Angleterre proprement dite et le Pays de Galles ³ :

	ANGLETERRE	GALLES	ECOSSE
	Superficie totale 32 382 550 acres	Superficie totale 4 748 624 acres	Superficie totale 19 070 244 acres
	Prairies Permanentes	Prairies Permanentes	Prairies Permanentes
	Acres	Acres	Acres
1871-75..	10 216 981	1 581 558	1 084 983
1904-08..	13 796 002	2 002 773	1 448 632

En Ecosse, la presque totalité des terres labourées est couverte d'avoines et de prairies temporaires. Or, nous le verrons par la suite, la culture de l'avoine résiste avec succès et les prairies temporaires gagnent partout du terrain. Pour le Royaume-Uni tout entier, les statistiques ne remontent pas aussi haut. Il n'est pas douteux cependant qu'il s'y poursuit, sur une plus large échelle, une évolution analogue à celle de la Grande-Bretagne. C'est d'ailleurs ce que font apparaître les relevés récents ⁴. Mais, de même que la baisse des prix avait été plus rapide avant 1890, l'évolution s'est surtout précipitée au cours des deux avant-dernières décades du XIX^e siècle. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que se produit un phénomène de ce genre. Déjà, aux XVI^e et XVII^e siècles, la culture avait reculé devant l'extension des pâturages ; mais c'était alors la conséquence d'un renchérissement de la laine : les prairies s'étaient peuplées de moutons ⁵. Aujourd'hui, la laine est dépréciée et les herbages sont peuplés de bêtes à cornes.

(1) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 503.

(2) *Agric. Stat.*, *loc. cit.*.

(3) *Id.*, 1903, pp. 62-67 ; 1908, pp. 80-87.

(4) V. Appendice IV, E.

(5) C.-J. Fuchs, *loc. cit.*, p. 4

Les prairies permanentes ne leur suffisent même pas. Une notable partie de *l'arable land* est couverte de prairies temporaires, dont l'étendue va chaque année croissant : en 1887-91, elle était de 6 061 409 acres ; dix-sept-ans plus tard, elle est de 6 380 436. L'assolement bien connu du Norfolk, qui était primitivement quadriennal, comportait une année (la troisième) de prairies artificielles, principalement de trèfle et de ray-grass. Déjà, à l'époque où M. L. de Lavergne écrivait son traité sur l'économie rurale en Angleterre, on ajoutait souvent une seconde année de prairies qui rendait l'assolement quinquennal ¹. Aujourd'hui, on tend à l'allonger encore pour augmenter la durée des prairies ². Comme, en même temps, elles s'accroissent en étendue, on comprend qu'elles prennent dans l'économie agricole une place de plus en plus importante. Pour la culture proprement dite, pour les grains, pour les racines, pour les plantes fourragères, il ne reste plus dans le Royaume-Uni que 14 940 992 acres en 1887-91, 12 938 816, en 1904-08 ³.

Cette extension des prairies, tant naturelles et permanentes qu'artificielles et temporaires, s'est faite surtout au détriment des céréales et en particulier du blé. Entre 1871-75 et 1904-08, les *corn crops* ont perdu 3 240 000 acres, dont 2 062 067 pour le blé seul ⁴. On ne cultive plus guère le blé que pour la paille qui se vend encore assez bien et qui, produite en grande quantité (2 400 000 t. en 1907 ; 2 000 000 t. en 1908) ⁵, donne un revenu qui n'est point tout à fait négligeable ⁶. Aussi l'étendue emblavée a-t-elle diminué de 53,5 o/o depuis trente ans. Ce lent resserrement est d'ailleurs général, également remarquable en Irlande et en Grande-Bretagne. Cependant il est plus

(1) L. de Lavergne, *loc. cit.*, p. 58.

(2) Tariff Commission, *loc. cit.*, §§ 219, 1234 etc..

(3) *Agric. Stat. 1908*, pp. 78-79.

(4) *Id. 1903*, p. 58 et *1908*, p. 78.

(5) *Id. 1907*, p. 110, — *1908*, p. 111.

(6) Tariff Commission, *loc. cit.*, §§ 226, 680 etc..

marqué à l'ouest et au Nord. C'est ainsi que, dès 1901-05, en Angleterre, la surface emblavée avait diminué de 93 à 95 o/o dans les trois comtés septentrionaux de Northumberland, Cumberland et Westmorland. Dans les comtés occidentaux et dans le Pays de Galles, à l'exception des deux seuls comtés de Cardigan et de Carmarthen (40 et 44 o/o), le resserrement oscillait entre 60 et 90 o/o. A l'est, le blé résiste mieux. En dehors d'un vaste îlot formé autour de Londres par le Middlesex et le Surrey (77 et 71 o/o), l'Essex, le Kent et le Sussex (60, 69 et 63 o/o), la diminution des emblavures était partout inférieure à 60 o/o ; elle descendait même à 47 o/o dans le Suffolk, à 39 o/o dans le Cambridgeshire et à 33 o/o dans le comté d'Hertford¹. Dans le nord, dans l'ouest, le climat est plus humide, plus propice, par conséquent, aux pâturages. Dans les environs de Londres, d'autre part, les multiples besoins d'une capitale, en lait, en fruits, fleurs et autres articles de luxe, ont favorisé une transformation que les conditions climatériques seules eussent été impuissantes à faire aussi radicale. Malgré les progrès de la culture et les rendements de plus en plus élevés obtenus outre-Manche, la diminution des emblavures a sensiblement influencé la production. En 1873-75, on récoltait dans le Royaume-Uni 11 947 000 quarters de blé ; depuis trois ans, la récolte moyenne n'est plus que de 7 128 294 quarters². De jour en jour, les quantités produites deviennent plus insuffisantes pour la consommation. En 1871-75, on évaluait à 15 600 000 personnes la population vivant de blé indigène ; aujourd'hui, on ne l'estime plus qu'à 4 500 000. Il est vrai que le phénomène date de loin. Depuis 1841-45, la diminution est constante de la population alimentée de blé britannique. A cette époque, on évaluait cette population à 24 000 000 de personnes environ. Mais ce qui est intéressant pour nous, c'est que, dans cette longue période de 60 ans qui s'étend de 1841-45 à 1901-05, la diminution n'a pas

(1) Tariff Commission, *loc. cit.*, §§ 62-64.

(2) *Final Report*, p. 55. — *Agric. Stat.*, 1908, p. 158.

été régulière. Elle fut, de 8 400 000 dans la première moitié, jusqu'en 1871-75, de 11 100 000 dans la seconde ¹. On voit que la culture du blé est, surtout depuis un tiers de siècle, en pleine décadence. On ne s'en étonnera pas si l'on songe que, de toutes les denrées agricoles, c'est le froment qui s'est le plus déprécié. Il était tout naturel que les agriculteurs abandonnassent de plus en plus un produit qui n'était plus rémunérateur.

L'orge se comporte mieux ; sa valeur ne s'est pas effondrée au même degré. Aussi la superficie qui lui est consacrée a-t-elle diminué seulement de 698 829 acres depuis 1871-75. Quant à la récolte, elle est aujourd'hui supérieure à celle du blé, 8 173 000 quarters en moyenne pour les trois dernières années. En 1886-88, elle s'élevait à 9 594 000 qrs. ². L'avoine suit, mais à petits pas, la loi commune, en Irlande, en Ecosse et dans le Pays de Galles. En Angleterre, au contraire, la surface qui lui est consacrée va chaque année croissant :

	Surface ensemencée en avoine.				
	Angleterre Acres	Galles Acres	Ecosse Acres	Irlande Acres	Royaume-Uni Acres
1871-75..	1 419 000	245 000	1 007 000	1 562 000	4 233 000
1876-80..	1 480 000	236 000	1 025 000	1 429 000	4 170 000
1881-85..	1 621 000	249 000	1 044 000	1 382 000	4 296 000
1886-90..	1 686 000	249 000	1 034 000	1 289 000	4 258 000
1891-95..	1 875 000	240 000	1 008 000	1 248 000	4 371 000
1896-1900	1 810 000	229 000	968 000	1 170 000	4 177 000
1901-05..	1 924 000	210 000	964 000	1 104 000	4 203 000
1906-08..	1 936 000	204 000	952 000	1 071 000	4 181 000

Dans l'ensemble donc la culture de l'avoine se maintient. Et, grâce au perfectionnement des méthodes, la production augmente : de 19 991 000 qrs. en 1886-88, elle est montée à 22 274 000 au cours des trois dernières années ³. C'est que

(1) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 54.

(2) *Agric. Stat.*, 1903, p. 58 ; 1908, pp. 78 et 158. — *Final Report*, p. 60.

(3) *Final Report*, p. 61. — *Agric. Stat.* 1908, p. 160.

l'avoine n'est pas aussi dépréciée que le blé et l'orge ; le prix de revient est moindre, la moisson plus précoce. Au surplus, la plus grande partie de la récolte se consomme à la ferme et n'a pas à souffrir des crises commerciales ou monétaires.

La culture est aujourd'hui entièrement surbordonnée à l'élevage. C'est pourquoi les *green crops* (pommes de terre, navets, betteraves, choux etc.) n'ont en trente ou trente-cinq ans perdu que 962 000 acres : les racines et les fourrages annuels en effet sont utilisés pour l'alimentation du bétail, surtout pendant l'hiver, car on amasse peu de foin en Angleterre. Les navets cependant accusent une décadence marquée. Ils couvraient en 1871-75 quelque 2 476 000 acres et seulement 1 868 000 acres en moyenne au cours des cinq dernières années ¹, soit une perte d'environ 600 000 acres. La production elle-même est tombée de 29 687 000 tonnes par an en 1886-90 à 27 509 000 en 1904-08, moyenne fortement relevée même par la récolte exceptionnelle de 1908 ². Les navets servent habituellement à l'engraissement du bétail ; or, nous aurons l'occasion de le dire plus loin, cet engraissement est devenu ruineux : on le pratique moins. C'est ce qui explique la décadence rapide de la culture des navets. Le lin, sous la pression de la concurrence continentale, et peut-être aussi à raison de la concurrence de l'industrie cotonnière, le houblon, les pommes de terre, sauf en certaines régions comme le Lincolnshire, voient chaque année se restreindre les surfaces qui leur sont consacrées. Ce qui ne veut pas dire que la récolte aille toujours en diminuant. Ainsi, pour les pommes de terre, grâce aux progrès de la culture qui tire du sol un meilleur rendement, elle est passée de 5 921 000 t. en 1886-90 à 6 369 000 en 1904-08 ³.

Quoi qu'il en soit, cependant, le phénomène qui caractéri-

(1) *Agric. Stat. 1903*, p. 58 ; *1908*, p. 78.

(2) *Tariff Commission, loc. cit.*, § 138. — *Agric. Stat. 1908*, p. 164. — Le rendement des navets, plus élevé qu'il n'avait jamais été, a atteint 15 tons 33 à l'acre en 1908. La moyenne décennale 1898-1907 avait été de 13 tons 16 seulement. La récolte moyenne de 1903-07 fut de 26 377 000 t..

(3) *Tariff Commission, loc. cit.*, § 138. — *Agric. Stat. 1908*, p. 162,

se le dernier tiers de siècle est la réduction de la culture proprement dite et de ses produits, au profit des pâturages de toute espèce. Sur les immenses prairies qui couvrent près des trois quarts de la surface exploitée du Royaume-Uni ¹, auxquelles il faut ajouter les pâtis et landes des hautes terres (*mountain and heath land used for grazing*), qui, en Grande-Bretagne seulement, s'étendent sur 13 millions d'acres ², paissent des bestiaux en grand nombre. Tandis qu'on récolte de moins en moins de blé, d'orge, de navets etc, on élève de plus en plus de chevaux et de bœufs. C'est surtout vers eux, en effet, que se sont tournés les exploitants anglais. Depuis 1871, le nombre des chevaux et des bœufs entretenus en Angleterre a suivi la progression suivante ³:

	ESPÈCE CHEVALINE	ESPÈCE BOVINE
	Têtes	Têtes
1871-75...	1 820 133	9 932 443
1876-80...	1 913 936	9 864 108
1881-85...	1 908 279	10 225 379
1886-90...	1 942 290	10 568 799
1891-95...	2 075 561	11 120 953
1896-1900.	2 048 827	11 178 968
1901-05...	2 064 048	11 502 576
1906-08...	2 095 882	11 686 753

Si, pour les chevaux, elle a momentanément fléchi après 1895, pour les bœufs, elle a été ininterrompue. C'est qu'au point de vue des races bovines le pays est franchement privilégié. Par une sélection méthodique qui remonte à la seconde moitié du XVIII^e siècle, on est arrivé à créer cette race Durham, type achevé de tous les producteurs de viande par la précocité, la qualité et l'abondance de ses rendements. Elevé dans de bonnes conditions sur de gras pâturages, le bœuf Durham

(1) Exactement 72 o/o : 34 369 060 acres, en 1904-08, sur 47 307 876.

(2) Exactement 12 801 974 acres en 1908 (*Agric. Stat.*, 1908, p. 60.).

(3) *Agric. Stat.*, 1903, p. 58 ; — 1908 p. 88.

donne en viande nette 66 o/o de son poids vif et la proportion de la viande de 1^{re} et de 2^e qualités est presque toujours chez lui plus élevée que chez les sujets de toute autre variété ¹. Or on sait que la viande de choix a conservé ses prix, au moins dans une certaine mesure, n'étant pas directement concurrencée par les produits d'importation. Cette supériorité, mettant ses bestiaux en quelque sorte au-dessus de la concurrence, permettait à l'Angleterre de lutter dans des conditions éminemment favorables contre l'invasion des viandes étrangères et de développer l'élevage des bêtes à cornes.

Mais, en étudiant l'évolution des prix, nous avons souligné la cherté relative du bétail maigre. La crise commerciale l'a moins atteint que le bétail gras. Ce fait, en apparence singulier, a eu une répercussion profonde sur l'exploitation agricole : l'engraissement est ainsi devenu une opération ruineuse, presque aussi désastreuse que la production des céréales. Le fermier anglais ou écossais achète en octobre des bouvillons qu'il enferme aussitôt dans des stalles pour les condamner à une immobilité presque absolue, favorable à l'engraissement. Il les met au régime des navets, paille et tourteaux (3 lbs. de tourteaux par jour en débutant). Au bout de deux mois, les animaux ne pèsent pas autant qu'au moment de leur achat. Deux ou trois mois se passent encore, où, en sus de la paille et des navets, on donne au bétail 6 à 8 lbs. de tourteaux par jour. Il est alors en état d'être vendu. Mais le prix de vente couvre à peine les frais d'achat et le coût des tourteaux ; pour sa paille et ses navets, l'éleveur ne retire que le fumier, insuffisant à les payer. Les plaintes de ce chef sont unanimes en Grande-Bretagne ². Aussi l'engraissement n'est-il

(1) La race Durham n'est pas la seule variété bovine élevée en Angleterre qui jouisse de l'estime des éleveurs. Dans les comtés écossais de Forfar et d'Aberdeen, il en est une autre, la race Angus, noire ou très brune, qui, au point de vue de la production de la viande, vaut presque la Durham. D'autres sont plus rustiques, comme la West-Highlands, etc...

(2) Tariff Commission, *loc. cit.*, §§ 585 et 587. — Cf. *Id.*, §§ 274, 275, 584, 598, 663, 825 etc., etc....

plus pratiqué sur la même échelle qu'autrefois, ni peut-être poussé avec autant de soin. La culture des navets s'en ressent : c'est en effet ce qui explique la diminution de l'étendue qui lui est consacrée et de la récolte annuelle. Si maintenant on recherche la cause de cette fâcheuse situation, on s'aperçoit qu'elle réside en une mesure d'hygiène, qui ressemble fort à une mesure de protection mal comprise. En 1892, le gouvernement prohiba l'importation du bétail vivant, pour sauvegarder de la contamination les étables du pays. Depuis lors, les éleveurs irlandais sont les seuls pourvoyeurs des nourrisseurs britanniques. Ce monopole a soutenu les prix. Aussi le défendent-ils avec énergie ¹, cependant que ceux d'Ecosse et d'Angleterre réclament vigoureusement la libre importation du bétail maigre et notamment du bétail canadien ². L'abolition de cette mesure prohibitive, qui établit en quelque sorte une protection au profit d'une matière première et laisse le produit achevé, c'est-à-dire le bétail gras, exposé à la libre concurrence, serait en effet de nature à abaisser le prix des bouvillons. Les agriculteurs de Grande-Bretagne y trouveraient leur compte et peut-être la culture proprement dite regagnerait-elle quelque peu du terrain perdu.

De même, mais pour des raisons différentes, l'élevage et l'engraissement des porcs se trouvent entravés. Bien qu'encore le mouvement coopératif ne soit pas très accusé dans l'agriculture anglaise, néanmoins il s'est créé, en diverses régions, et notamment en Irlande, un certain nombre de crèmeries coopératives. Elles achètent le lait aux paysans, fabriquent le beurre et revendent à un prix infime le lait écrémé. Plutôt que de l'acheter, les paysans aiment mieux élever moins de porcs ³. D'autre part, le son est un des aliments préférés du porc. Or le déficit de la production indigène en

(1) Id., §§ 585, 751, 760, 793, 804, 811 etc.....

(2) Id., §§ 504, 598, 663, 832, 1805 etc.....

(3) Id., § 1134.

blé est en partie comblé par l'importation de farines américaines. Le son et les divers déchets qui pourraient être utilisés par l'élevage, et qui devraient être importés séparément, se détériorent très vite et supportent mal la traversée de l'Atlantique. Aussi restent-ils dans le pays d'origine d'où ils ne sortent que sous forme de lard. L'insuffisance de l'approvisionnement entraîne le renchérissement ; et on se plaint d'acheter le son presque aussi cher que la farine ¹. C'est pourquoi le nombre des porcs reste stationnaire en Angleterre, bien que le prix moyen de la viande n'ait subi qu'une baisse insignifiante de 9 o/o, quand le bœuf de première qualité, le moins déprécié, est tombé de 22 o/o et que les suidés se nourrissant en majeure partie de pommes de terre, de betteraves, de grains et de déchets divers dont les prix en général ont sensiblement diminué, la réduction du coût de l'alimentation compense largement la dépréciation de la viande ².

Quant aux moutons, la viande s'en est aussi moins dépréciée que celle du bœuf et d'ailleurs les éleveurs disposaient, avec la Dishley, la Southdown, la Cheviot etc., d'espèces remarquablement douées, tant au point de vue de la précocité que du rendement. Mais, en revanche, le prix de la laine a subi une baisse très forte. Et les comtés où l'élevage du mouton était pratiqué en grand, comme le Wiltshire, le Gloucestershire et la majeure partie de l'Ecosse ³, ont presque autant souffert que les *arable counties*. Ils ont fait comme ces derniers, c'est-à-dire qu'ils se sont adaptés et qu'ils ont substitué

(1) Cf. R. H. Inglis Palgrave : *Estimates of Agricultural losses in the United Kingdom during the last thirty years*. (Journal of the Royal Statistical society, 31 march 1905), p. 63.

(2) Nombre moyen des pores dans le Royaume-Uni (*Agric. Stat. 1903*, p. 58 ; — 1908, p. 88) :

1871-75....	3 782 134	1891-95....	3 769 921
1876-80....	3 505 686	1896-1900.	3 873 860
1881-85....	3 736 986	1901-05....	3 786 014
1886-90....	3 860 334	1906-08....	3 867 873

(3) *Final Report*, p. 15 § 51 ; p. 16 § 52 ; p. 20 §§ 68 et 69.

aux moutons des chevaux et des bêtes à cornes. Cependant, il faut bien remarquer que dans le Pays de Galles le troupeau augmente et qu'en Ecosse il se maintient. Seules l'Angleterre et l'Irlande l'ont vu diminuer et dans des proportions telles que, pour le Royaume-Uni tout entier, le nombre des bêtes à laine est jusqu'à ces derniers temps allé décroissant. Le contraste est d'ailleurs fort naturel. L'Ecosse et le Pays de Galles ne sont guère que deux massifs montagneux, couverts de landes, aux pâturages maigres, à l'herbe courte et dure. Ils ne conviennent bien qu'aux moutons, plus rustiques que les bœufs et mieux adaptés aux pâtures pauvres des montagnes. Dans le massif des monts Cheviot, juste au nord de la Tweed, les quatre comtés de Peebles, Selkirk, Roxburgh et Berwick n'ont pas moins de 1 278 000 moutons (1.14 par acre), de haute race, contre 46 000 représentants de l'espèce bovine et 11 000 chevaux ¹. A l'extrême nord-ouest de l'Ecosse, l'immense comté de Sutherland, « pays abominable, où les fondrières sont encore plus nombreuses et les rochers plus décharnés que dans les contrées voisines » ², pour 2 600 chevaux et 11 500 bovins, possède plus de 209 000 moutons ³. Moins accusée peut-être, la disproportion est encore sensible dans les autres parties de l'Ecosse et dans le Pays de Galles ⁴. Les bœufs ni les chevaux ne peuvent se substituer aux moutons ; seule richesse de ces contrées, le troupeau s'est maintenu. Au surplus, pendant quelques années à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, l'élevage du mouton

(1) *Agric. Stat. 1908*, p. 47.

(2) L. de Lavergne, *loc. cit.*, p. 372.

(3) *Agric. Stat. 1908*, p. 56.

(4) Le bétail se répartit de la manière suivante entre l'Angleterre, le Pays de Galles, l'Ecosse et l'Irlande en 1908 (*Agric. Stat. 1908*, pp. 88 sq., *Agric. Stat. Ireland. Abstracts showing the Acreage under crops, and the number of live stock, 1907-08*, p. 9) :

	Angleterre	Galles	Ecosse	Irlande	Royaume-Uni
Chevaux....	1 179 902	161 262	204 507	604 510	2 150 181
Bovins.....	4 998 278	732 451	1 174 405	791 820	11 738 163
Ovins.....	15 958 875	3 721 360	7 439 495	4 129 623	31 335 917

s'est trouvé assez rémunérateur. Une terrible sécheresse, qui débuta en 1897 et, plus ou moins aigüe, se prolongea jusqu'en 1903, décimait les troupeaux australiens. Les deux cinquièmes des bêtes sont mortes de faim, jonchant de leurs carcasses étiées les pâturages desséchés ¹. C'est alors que se produisit dans les prix de la boucherie et dans le cours de la laine un relèvement très marqué. Il en résulta un arrêt momentané dans la décadence de l'élevage anglais. De 30 millions de têtes

(1) « Nous avons précisément en 1903 parcouru le bassin du Murray-Darling et nous n'oublierons jamais l'aspect lamentable du pays, les arbres dépouillés de leurs feuilles et de leur écorce, dressant sous le ciel bleu leurs mélancoliques squelettes blanchis, la terre jaunie et pelée, enveloppée d'un voile de poussière, le sol parsemé jusqu'à l'horizon de milliers de cadavres de moutons et de chevaux. L'Australie intérieure n'était plus qu'un vaste cimetière, où, avec tant de richesses évanouies, dormaient les grands espoirs d'autrefois. Les pertes subies par les éleveurs ont été effroyables. Le commerce de la laine, en grande partie transportée par eau, a été paralysé par l'arrêt des rivières : le Murrumbidgee et le Murray, par exemple, ont cessé de couler pendant plus d'un an (1902-03). Le bétail a péri en masse — non de soif, comme on pourrait croire, — mais de faim, faute d'herbe : à Jemalong, les deux tiers du troupeau sont morts ; à Mercadool, nous avons vu le nombre des animaux réduit de 100 000 à 5 000. Le troupeau queenslandais, sur 14 341 438 têtes, en a perdu 4 107 658 ; c'est une réduction de 29 o/o. La nouvelle Galles a perdu la moitié de son bétail. Les pertes subies se chiffrent par milliards. Un grand nombre de petits éleveurs ont été complètement ruinés et l'essor de l'Australie a été arrêté pour bien des années. » (P. Privat-Deschanel : *L'Australie pastorale*. — Bulletin de la Société de Géographie, 15 septembre 1908. — pp. 167-8).

La production australienne de la laine, qui atteignait 568 millions de kg. en 1891, était tombée à 289 millions en 1902, soit une diminution de près de 50 o/o, bien que les toisons, plus grossières, fussent plus lourdes. (Id., *ibid.*, 15 oct. 1908, p. 244).

Il convient d'ajouter que la production de la laine avait à la même époque fléchi à peu près partout. Celle notamment des laines coloniales (Australie, Cap et Plata), après avoir atteint 2 783 000 balles en 1895, s'est abaissée à 2 064 000 en 1900, pour tomber à 2 048 000 en 1904. (D. Zolla : *Revue des Questions agricoles*. — Rev. politique et parlementaire, décembre 1909, p. 607).

Le troupeau australien comptait 106 millions de têtes en 1891 et 54 millions en 1902.

environ, le troupeau britannique remonta à près de 32 millions. Reperdu, le terrain fut encore regagné en ces dernières années ¹. Mais les prix ont recommencé à baisser.

A prendre dans son ensemble la production en viande du pays, qui est, en quelque sorte, la commune mesure des diverses branches de l'élevage, malgré la réduction du troupeau ovin et le marasme de l'élève des porcs, on constate depuis une trentaine d'années quelque augmentation. Récemment, la Royal Statistical Society procédait sur ce point à une enquête approfondie qui peut servir de guide ². Appliquons ses méthodes d'évaluation aux cinq dernières années qui ont précédé la crise agricole et à la période 1903-07. Elles révèlent, par une approximation peut-être assez grossière ³, un

(1) Nombre des moutons élevés dans le Royaume-Uni (*Agric. Stat.* 1903, p. 58 ; — 1908, p. 88) :

1871-75....	33 192 418	1891-95....	31 752 858
1876-80....	31 906 248	1896-1900....	31 051 678
1881-85....	28 631 008	1901-05....	29 745 478
1886-90....	29 689 535	1906-08....	30 185 931

(2) *Second Report from the Committee appointed to inquire into the statistics available as a basis for estimating the production and consumption of meat and milk in the United Kingdom.* Presented 17th november 1903. (*Journal of the Royal Statistical Society*, september 1904. — pp. 368 sq.).

(3) Les méthodes de la R. S. S. s'appliquent spécialement, avec d'ailleurs tout l'arbitraire inévitable en ces matières, aux conditions présentes de l'agriculture. Elles ne correspondent plus exactement à celles qui prévalaient voici déjà trente ans passés. Qu'on en juge.

La R. S. S., pour déterminer la quantité de viande livrée à la boucherie, fixe d'abord le nombre des animaux annuellement abattus, puis leur poids moyen.

I — La détermination du nombre des animaux abattus est une opération fort complexe. « Au nombre total des animaux recensés au commencement de l'année (4 juin), dit le Comité (*loc. cit.*, p. 369), ajoutez le nombre, fixé par évaluation, des animaux nés pendant l'année ; déduisez-en le nombre, également fixé par voie d'évaluation, des décès accidentels et naturels, le nombre des animaux exportés pendant l'année et le nombre des survivants à la fin de l'année (c'est-à-dire le nombre total recensé au 4 juin suivant), et le reste c'est le bétail abattu pour la consom-

écart de quelque soixante mille tonnes au profit de ce début de siècle :

	Bœuf et Veau	Mouton et Agneau	Porc	Total
	Tonnes	Tonnes	Tonnes	Tonnes
1871-75 :	593 000	331 000	280 000	1 204 000
1903-07 :	682 000	299 000	284 000	1 265 000
Différence en plus ou en moins pour 1903-07 +	89 000	— 32 000	+ 4 000	+ 61 000

mation ». Le nombre des animaux existant au commencement et à la fin de l'année est connu par voie d'enquête, comme on a vu p. 126 n. 2. Les exportations sont révélées par les statistiques douanières. Où la difficulté commence, c'est quand il s'agit de déterminer le nombre des naissances et des décès. Le Comité s'est entouré de renseignements provenant de sources diverses, contrôlés les uns par les autres, sur le vu desquels il a fixé à 90 o/o pour la race bovine, 112 o/o pour la race ovine et 1100 o/o pour la race porcine, la proportion du nombre des naissances au nombre des femelles. Quant aux morts naturelles, il estime qu'elles emportent annuellement 4 o/o, 4,25 o/o et 9 o/o du bétail, suivant les espèces.

Or il n'est pas douteux que la mortalité du bétail était plus fréquente aux environs de 1870 qu'aujourd'hui. L'hygiène, la salubrité ont fait de sensibles progrès. D'autre part, les brebis ne sont recensées séparément que depuis quelques années. Pour déterminer leur nombre à une époque antérieure, on en est réduit à appliquer au troupeau les proportions qui y règnent aujourd'hui. Or ce troupeau a tendance à se rajeunir, ce qui suppose une augmentation du nombre des femelles. Appliquer à 1871-75 les bases d'estimation arrêtées par la R. S. S. pour 1898-1903, c'est donc d'une part réduire arbitrairement l'influence de la mortalité, d'autre part augmenter indûment, dans l'espèce ovine, le nombre des naissances. En un mot, c'est enfler la production de cette époque.

II. — Quant au poids mort du bétail, il est également fixé par le comité sur le vu de renseignements divers, émanant soit des bouchers, soit des autorités chargées de procéder au pesage des animaux abattus, etc... Les poids ainsi adoptés sont les suivants : 660 lbs. pour les bœufs, 95 lbs. pour les veaux, 65 lbs. pour les moutons, 40 lbs. pour les agneaux et 135 lbs. pour les porcs.

Or, ici encore, les conditions ne sont plus les mêmes qu'autrefois. Ni le rapport du poids mort au poids vif, ni le poids vif ne sont restés identiques. Mais des documents rassemblés par M. R. H. Rew (*Observations on the production and consumption of meat and dairy produce.* —

Mettons, pour compenser toutes les chances d'erreur, qui sont nombreuses, que l'écart atteint 70 000 tonnes. Malgré l'extension considérable et constante des pâturages, la production de la viande n'a guère augmenté que de 4 ou 5 o/o. On trouvera peut-être que c'est en somme assez peu de chose.

I I

Mais la viande n'est pas le seul produit de l'élevage, ni peut-être le plus rémunérateur. L'accroissement du troupeau bovin ne s'est pas limité aux animaux de boucherie : le nombre des vaches a augmenté de 650 000 en trente ans ¹. A vrai dire, le progrès de l'élevage était à cette condition : un troupeau, surtout quand il se rajeunit, comme c'est le cas outre-Manche, ne prospère pas sans que le nombre des reproducteurs et particulièrement des femelles commence par s'accroître. Mais en même temps augmente la production du lait. L'aptitude laitière s'est perfectionnée. Deux tiers des vaches sont de race Shorthorn, la plus prisée pour sa productivité ². D'autre part,

Journal of the R. S. S., sept. 1904, p. 416), il ressort que le bétail pèse moins aujourd'hui qu'autrefois. Par exemple, en 1875-78, on évaluait à 789 lbs. le poids d'un bœuf, à 112 lbs. celui d'un veau, au lieu de 660 et de 95 lbs. ; le reste à l'avenant. Qu'on n'aille pas s'étonner. Abattu plus jeune, le bétail est en général aujourd'hui moins gras. Les consommateurs aiment mieux des quartiers plus petits, qui donnent lieu à moins de gaspillage.

En appliquant à 1871-75 les bases d'estimation adoptées par la R. S. S., on n'apprécie pas à sa véritable importance la production en viande de cette époque. Les chances d'erreur se corrigent ainsi d'elles-mêmes partiellement. D'ailleurs, pour les réduire au minimum, nous portons l'écart entre la production de 1871-75 et celle de 1903-07 à 70 000 tonnes.

(1) V. en Appendice.

(2) *Third Report from the Committee appointed to inquire into the statistics available as a basis for estimating the production and*

se fait jour chez les éleveurs une tendance de plus en plus marquée à donner moins de lait aux jeunes veaux et à le remplacer pour eux par des succédanés ¹. Il y a quelque trente ans, la quantité disponible pour la consommation humaine pouvait s'évaluer à 1 204 millions de gallons ². Maintenant (1899-1903), au résultat des recherches de la Royal Statistical Society, ce serait un total de 1 723 millions de gallons que les éleveurs recueilleraient annuellement ³. La production du reste paraît augmenter d'année en année. Le lait « payant », comme disent les Anglais, la valeur des vaches laitières n'a point eu à souffrir de la baisse générale des prix ⁴.

Quant aux débouchés, ils sont multiples. Mais de tous le plus avantageux est incontestablement la consommation du lait frais. L'habitude de prendre du lait se répand avec le bien-être ; la population augmente ; les besoins ne peuvent que s'accroître. Dans son rapport annuel sur l'agriculture anglaise, M. R. H. Rew, évaluant à 15 gallons la consommation individuelle moyenne, estime à quelques 6 millions de gallons le supplément de demande auquel chaque année les éleveurs doivent faire face. En vingt ans, la consommation aurait, d'après lui, augmenté de 100 millions de gallons ⁵. De son côté, la Royal Statistical Society compte que, des 1 723 millions de gallons annuellement produits, la consommation directe à l'état frais prend 620 millions ⁶. Le prix est resté

consumption of meat and milk in the United Kingdom. — Presented 21st June 1904. (Journal of the Royal Statistical Society, september 1904), pp. 386-87. — La vache shorthorn donnerait, d'après les expériences faites annuellement à l'exposition laitière de Londres 48,4 lbs. de lait par jour, la Jersiaise 30,9 lbs. seulement. (Ibid.).

(1) Id., p. 388. — Cf. R. H. Rew ; *loc. cit.*, p. 417.

(2) *Final Report*, p. 78, § 268. — En 1878, d'après Morton, cité par Rew (*loc. cit.*, p. 417), la production annuelle moyenne aurait été de 370 gallons ; d'après Turnbull, de 380 gallons.

(3) *Third Report*, *loc. cit.*, p. 390.

(4) *Tariff Commission*, *loc. cit.*, § 678.

(5) *Agric. Stat. 1906*, p. 185.

(6) *Third Report*, *loc. cit.*, p. 393.

rémunérateur, en raison de la fermeté de la demande d'abord, et aussi parce que la difficulté de l'importation protège le marché. De lait frais il n'en entre guère, encore qu'un mouvement d'exportation française se dessine. Quant à la poudre de lait, au lait condensé ou pasteurisé, ils ne font guère au lait frais une concurrence sérieuse¹ : les prix en sont trop élevés, la saveur trop médiocre. Pratiquement, les laitiers anglais jouissent d'un monopole. Il en résulte un notable écart entre la valeur marchande du lait frais et celle du beurre ou du fromage : on vend couramment de 1 s. 6 d. à 1 s. 10 d. la quantité de lait nécessaire à la fabrication d'une livre de beurre qui se donnera pour 10 d. ou 1 s. 1 d. au maximum². Le fromage s'étant, sous l'influence de la concurrence et d'une modification dans le régime alimentaire des classes laborieuses, déprécié plus encore que le beurre, l'écart des prix apparaît plus sensible. L'éleveur anglais le sait ; aussi aime-t-il mieux vendre son lait à l'état brut que de le transformer. Dans certaines régions qui, jadis fabriquaient du fromage renommé, tels les comtés de Derby et de Chester, l'habitude est si bien prise, que les laitiers ont souvent perdu les bonnes recettes, le tour de main, et que la qualité de leurs produits est nettement inférieure.

On n'est pas sans avoir remarqué que la consommation du lait est chez nous restée jusqu'ici essentiellement urbaine. Les campagnes le produisent, mais ne le boivent guère encore. C'est dans les villes qu'on le vend. Outre-Manche, il n'en est pas autrement. Aussi l'industrie laitière se concentre-t-elle dans les régions peuplées, autour des grands centres. C'est pourquoi, dans l'industrielle Angleterre, les vaches laitières forment 40,7 o/o de la population bovine ; en Irlande,

(1) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 568. — L'importation du lait frais s'est élevée en 1906 à 974 cwts, dont 952 venant de France. (*Agric. Stat. 1906*, p. 301).

(2) Edwin A. Pratt : *The Transition in Agriculture*. London, John Murray, 1906, pp. 9-10.

pays exclusivement agricole, aux habitants clairsemés, la proportion tombe à 33,40/o ¹. Une étude quelque peu minutieuse montre même qu'il s'est formé en Angleterre deux noyaux de production laitière, l'un autour de Londres ², l'autre autour de l'agglomération industrielle et commerciale qui embrasse entre autres centres Liverpool, Manchester, Leeds, Sheffield, Birmingham, foyer d'activité si intense que les villes se touchent et semblent se pénétrer ³. Ainsi, sur 100 bêtes à cornes, on ne compte pas moins de 93 vaches dans le comté de Londres, 63 dans les comtés de Dorset et de Chester. Dans le pays de Galles, c'est autour de Cardiff (Glamorgan), en Ecosse, autour d'Edimbourg et de Glasgow (Midlothian, Renfrew, Lanark, Dumbarton, etc.), en Irlande, enfin, autour de Dublin et de Belfast, que se groupent les laitiers.

Mais jadis, — il n'y a pas encore longtemps, — les laiteries étaient installées dans le voisinage des villes consommatrices, dans la banlieue, parfois même en plein centre. Il n'en est pas autrement encore dans nos moyennes villes de France, aux abords desquelles on voit souvent les vaches paître sur les talus des routes une herbe maigre et poussiéreuse, ni dans les petites agglomérations d'outre-Manche. Mais les perfectionnements et le bon marché des transports ont en général chez nos voisins détruit cette habitude. Aujourd'hui le lait vendu dans les grands centres est produit à la campagne. Au lieu de végéter, cloîtrées à vie dans une étable, les vaches paissent librement les prairies. La stabulation du reste est législativement réglementée pour raisons d'hygiène: chaque étable doit avoir un certain cubage d'air dont le

(1) Dans le Pays de Galles, elle est de 38,9 o/o et en Ecosse de 37 o/o.

(2) Ce noyau comprend les comtés de Londres (93 o/o), Middlesex (52 o/o), Hertford (42 o/o), Essex (45 o/o), Kent (43 o/o), Surrey (52 o/o), Sussex (44 o/o), Hants (57 o/o), Dorset (63 o/o), Somerset (48 o/o), Wilts (62 o/o), Berks (48 o/o), Buckingham (42 o/o).

(3) Chester (63 o/o), Stafford (50 o/o), Derby (52 o/o), York, W. R. (48 o/o), Lancastre (60 o/o). — Dans tous les autres comtés, la proportion est inférieure à 40 o/o.

volume est proportionné au nombre des vaches ; la lumière du jour doit pouvoir pénétrer largement et la ventilation s'opérer aisément ¹. A dire vrai cependant, et malgré des améliorations quotidiennes, la production laisse encore à désirer : elle pourrait notamment être plus abondante et plus riche. Les vaches passent l'été dans les pâturages où on ne leur donne aucun supplément de nourriture. L'hiver, on les enferme à l'étable. Au dire de la commission de 1894 ², on les suralimente alors ; on leur donnerait plus de fourrage qu'il n'est nécessaire, fourrage d'ailleurs mal choisi et peu susceptible de donner de bon lait : c'est un vrai gaspillage. Au contraire, un éleveur irlandais du comté de Limerick, M. D. R. O'Brien, déposant devant la Tariff Commission, estime que les vaches souffrent de la faim tout l'hiver, ce qui réduit sensiblement leur production laitière ³. Or cette seconde opinion paraît, mieux que la première, corroborée par les faits. L'hiver, le lait manque au point que les crémeries se ferment. Sur le marché, il renchérit ⁴ : dans le comté de Derby, il se vend en moyenne 1 s. 2 d. le gallon en été, 1 s. 8 d. en hiver ⁵. Ecart d'autant plus remarquable que les chaleurs de l'été protègent plus énergiquement le marché contre l'importation et contre l'afflux du lait produit dans les cantons éloignés.

Ce qui reste, comme un trait caractéristique de l'économie moderne, c'est la participation du pays à peu près tout entier au commerce du lait frais. Seules, les campagnes trop éloignées ou dépourvues de moyens de communication rapides restent à l'écart et fabriquent du beurre ou du fromage. Autour des grands centres, le rayon d'approvisionnement s'étend sans cesse. A Londres, qui est, il est vrai, le plus grand marché du lait, il arrive de 80 milles ; c'est la distance moyenne.

(1) *Enquête sur l'industrie laitière*. — Ministère de l'Agriculture. — Paris, Imp. Nat. 1903, p. 375.

(2) *Final Report*, p. 126, § 485.

(3) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 895.

(4) Cf. *Agric. Stat.*, 1908, p. 234, tableau 65.

(5) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 924.

Mais il en vient de 150 et 200 milles ; il en vient même d'Irlande ¹. Les chemins de fer drainent tout le pays. Des lignes secondaires recueillent le lait d'une région ; elles convergent vers une station située sur une grande artère, Euston, sur le North Western Railway, Swindon, sur le Great Western, où se concentrent pots, boîtes et bouteilles, qu'on charge sur les express. Des trains spéciaux, avec des wagons spécialement construits à cet usage, sont même organisés, trains de nuit à grande vitesse qui, au matin, déversent des flots de lait sur les marchés des grandes villes. Les compagnies de chemins de fer favorisent ce trafic ; pour toutes les distances supérieures à 150 milles, elles appliquent un tarif fixe de 1 1/2 d. par gallon ; elles construisent des docks spéciaux avec des dépôts et des magasins où syndicats et coopératives recueillent le lait de leurs adhérents ; elles encouragent même la formation de ces sociétés. Quelques chiffres donneront maintenant une idée de l'importance prise par ce trafic : sur le Great Western Railway, qui est, à vrai dire, le plus grand transporteur de lait, il a circulé en 1904 plus de 31 millions de gallons, dont 17 500 000 à destination de Londres seulement ², qui du reste est approvisionnée en même temps par nombre d'autres réseaux. Depuis 1892, le trafic a plus que doublé. Sur le London and North Western Railway, entre 1892 et 1904, il est passé de 15 822 030 gallons à 22 495 680 ³. La progression n'est guère moins rapide sur les autres réseaux.

Mais la médaille a son revers. Le commerce du lait étant rémunérateur, rare avantage par les temps qui couraient, tous les agriculteurs qui n'étaient pas trop éloignés d'un centre et qui pouvaient transformer en pâturages leurs champs

(1) Ed. A. Pratt, *loc. cit.*, pp. 12 sq.. — Sur le commerce du lait et son transport, v. d'ailleurs le chapitre : *Commercial Aspects of milk supply*, très documenté, de cet ouvrage, pp. 8-24.

(2) Id., p. 11.

(3) Id., p. 13.

de blé se sont rués sur cette profitable opération. Aux environs de Londres, en particulier, les fermiers écossais immigrés en Essex, où ils prenaient la place des fermiers anglais ruinés par la crise, avaient tous installé des laiteries. Malgré les exigences de la consommation, un moment est venu où il y a eu pléthore. Le prix baisse maintenant, après avoir longtemps résisté à la crise, sous l'influence d'une concurrence effrénée : de toutes parts, des plaintes s'élèvent ; à Londres, à Glasgow, partout, il y a trop de lait ¹. Et le commerce menace de devenir ruineux. Il a fallu songer à se défendre et à tirer de la marchandise un meilleur parti. On y est parvenu par la suppression des intermédiaires qui exploitaient à la fois producteurs et consommateurs. Des coopératives de vente se sont fondées qui s'adressent directement au consommateur ou au détaillant et suppriment tout au moins le commerçant en gros. Les fermiers de l'Essex ont fait mieux : ils ont formé ce qu'on pourrait presque appeler un cartell du lait. Une convention les lie, aux termes de laquelle ils s'engagent à ne pas vendre leur lait au-dessous d'un certain prix. S'ils ne trouvent pas acheteur, ils le gardent pour leurs porcs ou leurs veaux, ils en font du beurre ou du fromage. Plutôt que de le céder au-dessous du prix convenu, ils doivent le jeter et une caisse commune le leur paie pendant un certain temps. Cet accord, assez singulier chez des partisans de la libre concurrence comme les fermiers écossais de l'Essex, n'a pas laissé de produire de bons résultats. Les marchands ont consenti de meilleurs prix sans, pour cela, rançonner les consommateurs. Les indemnités n'ont cependant pas coûté cher à la caisse commune qui ne dépense pas plus de 625 francs par an ². Mais là, où on n'a point appliqué ce remède énergique ou quelque autre analogue, la situation des laitiers est devenue précaire.

Ils gardent la ressource de faire du beurre comme ceux qui

(1) *Final Report* (Channing), p. 255, § 85. — Tariff Commission, *loc. cit.*, § 678.

(2) P. A. Graham, *loc. cit.*, p. 27.

n'ont pas avec les grandes villes de communications aisées. Le marché anglais est un excellent débouché qui réclame annuellement de 350 à 400 mille tonnes, importées dans la proportion des trois cinquièmes. A l'heure présente, et malgré le développement pris par le commerce du lait frais, la fabrication indigène, évaluée par la Royal Statiscal Society à 160 550 tonnes anglaises, absorbe 944 000 000 de gallons. Celle du fromage en exige à peine 153 millions ¹. Moins riche de centres industriels et populeux, plus agricole, l'Irlande est de tout le Royaume-Uni la région où se consomme le moins de lait frais et où se fabrique le plus de beurre. En 1906, elle exporta, sans parler des quantités requises par la consommation locale, pour 3 120 000 L. de produits de laiterie. C'est elle qui, proportionnellement s'entend, compte le plus grand nombre de vaches : une par 13 acres 8 de superficie ; la Grande-Bretagne n'en a qu'une par 20 acres ⁷. Cependant les meilleures laitières, du moins au point de vue de la production du beurre, sont à Jersey et à Guernesey ². Malgré cette infériorité, c'est en Irlande que l'industrie laitière est le plus prospère, parce qu'elle est mieux organisée et qu'elle fabrique de meilleurs produits.

On reproche au beurre anglais une production irrégulière, un manque d'uniformité dans le goût, la couleur et la pâte, enfin la médiocrité de sa qualité. Chaque ferme fabrique le sien, en petite quantité et suivant des procédés qui ne sont pas toujours des plus modernes. Soir et matin, le lait est mis à écrémer spontanément, puis la crème est barattée. Le beurre est ensuite presque immédiatement placé dans le tonnelet ou la caisse qui servira à le transporter au marché. On empile ainsi l'un sur l'autre les produits de la fabrication journalière jusqu'à ce que le récipient soit plein, ce qui parfois demande une semaine entière. On a de cette manière dans le même

(1) *Third Report*, loc. cit., p. 393.

(2) *Enquête sur l'industrie laitière précitée*, p. 372.

tonneau six ou sept beurres de qualités diverses, d'âges différents, et dont les plus vieux ne sont pas loin d'être rances au moment de la vente. En vain les négociants en gros leur font-ils subir un malaxage énergique. Ils ne peuvent donner au produit ni l'homogénéité, ni la fraîcheur. C'est pourquoi le beurre irlandais est mieux coté sur le marché : la production en est industrialisée en quelque sorte, pratiquée en grand, suivant des méthodes uniformes et perfectionnées. Aussi approche-t-il de plus près, encore qu'il reste en deçà, le prix des beurres danois ¹. Ce qui entrave le commerce, et partant la fabrication des produits indigènes, aussi bien d'ailleurs en Irlande qu'en Angleterre, c'est l'irrégularité de la production : l'été, le beurre abonde ; l'hiver, il manque, les vaches, mal soignées, ne donnant plus que peu de lait. Or les grands négociants qui traitent les produits de laiterie ont besoin d'approvisionnements réguliers en toute saison ². On s'applique sans doute à mieux nourrir le bétail ; mais bien des progrès sont encore à réaliser. Et les commerçants continuent à s'approvisionner à l'étranger, jusqu'en Nouvelle-Zélande, d'autant qu'il est non moins nécessaire d'améliorer la qualité. L'adaptation, amorcée sans doute, n'est pas complète encore. Elle est du moins en bonne voie, surtout en Irlande, où l'on s'efforce de marcher sur les traces du Danemark.

(1) En 1908, le prix moyen du beurre danois, 1^{re} qualité, fut de 121 s. 6 d. par cwt ; celui du beurre irlandais, 1^{re} q., de 116 s. (*Agric. stat.* 1908, p. 241). — En mars 1904, le meilleur beurre irlandais se vendait 128 fr. 10, contre 140 fr. 75 le beurre danois, 138 fr. 72, le beurre français, 132 fr. 03, le beurre hollandais, tous importés. (Tisserand : *Prix des beurres de diverse provenance sur le marché de Londres*. — Communication faite à la Société Nationale d'agriculture, séance du 11 mai 1904. — Bulletin des séances de la soc. nat. d'agriculture, 1904, p. 393).

(2) Cf. Anderson Graham, *loc. cit.*, pp. 33-34.

III

L'Angleterre a importé, en 1908, pour 203 millions de francs d'œufs et de volailles¹. Cet énorme afflux ne pèse pas sur le marché ; il n'arrive même pas à alourdir les cours : les produits indigènes restent au-dessus de la concurrence. Les œufs importés ont souvent été conservés pendant des mois, soit par le froid, soit par un séjour prolongé dans l'eau de chaux. En tout cas, ils arrivent de loin ; les quatre cinquièmes viennent de Russie, d'Autriche et de Danemark. L'Égypte, l'Italie, le Maroc et la France fournissent le reste. Pour les œufs russes, le voyage dure de 28 à 40 jours ; de 14 à 20 pour les œufs autrichiens, de 7 à 9 pour les danois. A leur arrivée, ils ne sont déjà plus d'une absolue fraîcheur. Au surplus, leur grosseur est d'ordinaire inférieure à celle des œufs anglais. Aussi se vendent-ils moins cher. Une partie seulement entre dans la consommation des classes pauvres, et le reste sert à la préparation de pâtisseries inférieures ou à divers usages industriels. Seuls, les œufs français pourraient faire une sérieuse concurrence aux produits indigènes. Les consommateurs anglais ont une prédilection marquée pour les œufs à coquille brune. Or, tandis que la majeure partie des œufs danois, pondus par des poules de race italienne, ont la coquille blanche, ceux du nord de la France et, plus spécialement, ceux des environs de Calais sont habituellement bruns. Aussi les *Calais Browns* jouissent-ils sur le marché de Londres d'une réputation bien établie qui leur vaut des prix égaux et parfois supérieurs à ceux de leurs concurrents anglais. Dans l'ensemble, du reste, les œufs français sont les plus chers de tous les œufs importés et leurs prix serrent de près ceux des produits indigènes.

(1) *Agric. Stat.*, 1908, p. 292.

Ainsi, au mois d'octobre 1908, on cotait sur le marché de Londres les valeurs suivantes ¹ :

	1 ^{re} Semaine		2 ^e Semaine		3 ^e Semaine		4 ^e Semaine	
ŒUFS	— Par 120		— Par 120		— Par 120		— Par 120	
Anglais...	12s.6d.	-14s.2d.	13s.	-15s.	14s.	-16s.8d.	14s.-16s.8d.	
Français.	13s.	-14s.	14s.	-14s.6d.	14s.	-15s.	15s.-15s.6d.	
Danois....	10s.	-11s.6d.	10s.3d.	-11s.3d.	10s.3d.	-11s.3d.	11s.-12s.3d.	

Ce qui assure une meilleure vente aux œufs français, qui ne bénéficient cependant pas d'une organisation commerciale comparable à celle des agriculteurs danois, c'est, au dire de M. Verney Carter ², et en dehors d'une fraîcheur plus grande, la priorité historique de l'exportation française sur les marchés anglais, la grosseur, le poids et la couleur, la fameuse couleur brune, de nos produits. Mais notre exportation n'est pas considérable et tend à se restreindre ³. A peine fournit-elle aux consommateurs anglais 7,59 o/o de ce qu'ils demandent à l'étranger. En 1907, le Royaume-Uni ne nous acheta que 541 088 L. sur un total de 7 134 532 L.. Encore les œufs à coquille brune de Calais ne représentent-ils qu'une minime partie de nos envois : leur concurrence n'est pas très redoutable pour le producteur anglais. Pour les œufs destinés à la consommation humaine et à la pâtisserie fine ou de luxe, ceux-ci jouissent d'un quasi-monopole. Ajoutez que, depuis quelques années, les œufs importés, et spécialement les œufs russes

(1) *Illustrated Poultry Record*, nov. 1908, p. 127.

(2) *Journal of the National Poultry Organization Society*, august 1908, pp. 98-99.

(3) Les importations d'œufs français en Angleterre ont décrû comme suit (*Bulletin mensuel de l'Office de renseignements agricoles*, nov. 1908, p. 1405) :

	millions de vingtaines
1893. . .	22,9
1907. . .	7,4

et danois, tendent à renchérir dans les pays de production eux-mêmes ¹, et qu'ils sont grevés de frais de transport onéreux ².

Les importations de volailles sont certainement moins importantes. Elles n'ont pas atteint 950 000 L. en 1908. D'une part, le marché anglais est très exigeant. La volaille qui se vend à Londres doit être grosse et bien carrée, peser entre 4 1/2 et 5 1/2 lbs., avoir la poitrine charnue et bien faite, la peau et la chair blanches, les pattes courtes et blanches. « La production de poulets répondant à ces exigences, dit M. H. de Courcy, ne semble pas très difficile ; mais ceux-là seuls qui l'ont tentée savent quelles difficultés elle rencontre et l'expérience m'a appris qu'il est presque impossible de créer une industrie de ce genre dans un milieu nouveau et de lui faire donner d'aussi bons résultats que ceux qu'elle donne dans le sud-est de l'Angleterre, où elle a été pratiquée pendant des générations » ³. Peu de volailles importées, en effet, répondent à ces exigences. Les produits russes, notamment, qui prennent aujourd'hui sur le marché anglais une importance prépondérante, sont plutôt de qualité inférieure ⁴. Ceux qui arrivent d'Amérique, d'Australie, sont conservés par le froid ; et l'on sait que la congélation, si elle empêche la vian-

(1) Verney Carter : *The Egg and Poultry Trade : can we compete with the foreigner ?* (Illustrated Poultry Record, oct. 1908, pp. 46-49). — *Bulletin mensuel de l'Office de Renseignements agricoles*, [nov. 1908, p. 1406.

(2) Aperçu de quelques frets maritimes pour le transport des œufs danois :

D'Esbjerg	à Parkeston..	1 L. 5 s.	} Par tonne de 1016 kg.
	à Londres....	1 L. 16 s.	
	à Newcastle..	1 L. 4 s. 10 d.	
De Copenhague	à Newcastle..	1 L. 10 s.	} Par tonne de 1016 kg.
	à Hull	1 L. 10 s.	
	à Leith.....	1 L. 10 s.	

(3) *Poultry Rearing and Fattening in Ireland* (Journal of the Board of agriculture. — august 1904), p. 258.

(4) Cf. E. Guedda : *Poultry Keeping in Russia* (Illustrated Poultry Record. — nov. 1908), p. 115.

de de s'avarier, ne va pas sans nuire à la qualité. D'autre part, les pays producteurs qui, comme la France ou les Etats-Unis d'Amérique, avaient jusqu'ici tenu la première place sur le marché anglais, voient augmenter leur propre consommation dans des proportions telles que l'exportation marque un déclin sensible ¹. L'agriculteur anglais produit à proximité de son marché et à son intention ; tant à raison de la supériorité de ses volailles, ou, plus exactement, de leur parfaite adaptation aux exigences des consommateurs, qu'à cause des faibles disponibilités des pays exportateurs, il jouit, comme pour les œufs, d'un quasi-monopole.

Et cependant « la consommation grandit rapidement et les consommateurs insistent pour avoir des œufs et des poulets frais et de première qualité. En Grande-Bretagne, il est beaucoup de régions où la demande locale excède l'offre » ². Jugez par là des grands marchés urbains. Sous l'influence du bien-être croissant, d'une diminution sensible du coût de la vie, qui rendait disponible une plus large part du revenu de la classe moyenne et ouvrière, la consommation des produits de basse-cour, évaluée à 9 750 000 L. en 1878, a doublé depuis lors et dépasse aujourd'hui 20 000 000 L. ³. Leur valeur ne pouvait pas manquer de s'en ressentir. Dans son rapport présenté le 21 mai 1908 à l'Assemblée annuelle de la National Poultry Organization Society, Mr. Edward Brown constate que « les prix obtenus l'année dernière (c'est-à-dire en 1907) sont les plus élevés qu'ait jamais connus notre industrie » ⁴.

(1) Cf. J. H. Robinson : *Poultry on American farms*. (Illustr. Poultry Record, nov. 1908), p. 75. — *Table poultry in Canada*. (Id.), p. 118.

(2) E. Brown : *Ninth annual report presented at the meeting of the National Poultry Organization Society, held Thursday, mai 21, 1908*. (Journal of the National Poultry Organization Society. — august 1908), p. 90. — Cf. E. A. Pratt : *The Organization of Agriculture*, 3^d ed., London, John Murray, 1908 — pp. 399-400.

(3) E. Brown : *The Poultry Industry in retrospect*. (Illustr. Poultry Record, oct. 1908), pp. 16-17.

(4) E. Brown, Journal of the National Poultry organization society. loc. cit..

Il y a seulement trente ans, en dehors de certaines régions de l'Irlande, du sud-est de l'Angleterre et de quelques comtés disséminés en Grande-Bretagne, parmi lesquels ceux de Buckingham, de Bedford et de Cumberland, l'élève de la volaille n'était pas considérée comme une véritable industrie ; elle n'était ni pratiquée en grand, ni organisée en vue du commerce. La culture du blé lui faisait tort ; et le fermier n'envisageait guère poules et coqs que comme le casuel de sa femme. Si, avec le prix des œufs, la fermière pouvait dans l'année s'acheter une robe neuve, il n'en demandait pas davantage. Les poulets, croisés et recroisés à l'infini, abâtardis et maigres, presque sans valeur marchande, caquetaient tout le jour autour de la maison et perchaient, la nuit venue, dans quelque dépendance abandonnée, livrés à eux-mêmes, sans soin d'aucune espèce, vivant exclusivement de ce qu'ils pouvaient trouver dans les champs ¹. Combien d'agriculteurs chez nous en sont restés à ce système ? Mais, déjà, en Angleterre, les jeunes fermiers commençaient à entrevoir le parti qu'on pourrait un jour tirer de la volaille.

Les céréales se dépréciant peu à peu, les idées évoluèrent. On ne regarda plus du même œil dédaigneux ces poules et ces œufs qui trouvaient si facilement acheteur et qui, rares anomalies parmi les produits agricoles, commandaient toujours de bons prix. Les agriculteurs, surtout les petits, se tournèrent vers l'élève de la volaille. Des concours et des expositions amélioraient les races et introduisaient dans le pays des variétés nouvelles. Les amateurs ouvraient la voie et leur exemple amenait bientôt la disparition des anciennes espèces, petites, improductives et vilaines ². Leur influence, toutefois, ne fut pas exclusivement heureuse. Pendant quelques années, on donna trop d'attention aux caractères extérieurs et apparents,

(1) P. Anderson Graham, *loc. cit.*, p. 132. — E. A. Pratt : *The organization of agriculture*, p. 392.

(2) Cf. W. W. Bromhead : *The fancy side of poultry culture*. (Illustr. poultry Record, oct. 1908), pp. 27-28.

au plumage, au port, etc... Alors on cherchait surtout à produire beau et le point de vue économique était sacrifié à l'esthétique. On entretenait principalement des espèces rares, plus fragiles et moins productives que les variétés communes. C'est pour réagir contre ces tendances, que se créa l'*Utility Poultry Club* ¹, animé, comme son nom l'indique, de préoccupations plus utilitaires et dont la salubre action ne tarda pas à se faire sentir. Mais des méthodes commerciales défectueuses, la routine des agriculteurs, l'irrégularité de leur production, les laissaient dans un état d'infériorité marquée en présence de leurs concurrents étrangers, français, danois, italiens ou russes, qui accaparaient le marché. La population des basses-cours s'était considérablement accrue ; mais, quand il s'agissait d'en vendre les produits, on pratiquait toujours les vieux errements. « Le vieux système pour la vente des œufs était de les envoyer au marché, qui se tenait une fois par semaine, en même temps que les autres produits. Ils étaient mêlés, les frais avec les vieux, les gros avec les petits, les sales avec les propres ; en été, l'offre était très abondante, en hiver, elle était très restreinte ; les prix en conséquence étaient bas » ². La *National Poultry Organization Society* se forma, en 1898, pour introduire en Angleterre les méthodes commerciales étrangères et la coopération, pour encourager et perfectionner l'élève de la volaille. Elle a déjà créé un grand nombre de dépôts où, trois fois au moins par semaine, les œufs de la région sont rassemblés, mirés, triés, revêtus de la marque sociale et expédiés sur les indications d'un office central ayant son siège à Londres ³.

Au point de vue technique, on réalisait entre temps des

(1) Cf. B. H. Horne : *The Utility Poultry Club* ; (Illustr. Poultry Record, oct. 1908), pp. 8 sq.

(2) Discours prononcé par Lady Salisbury, à l'Assemblée de la National Poultry Organisation Society, le 21 mai 1908. — (Journal of the National Poultry Organisation Society, august. 1908) pp. 80-81.

(3) E. A Pratt : *The Organization of agriculture*, pp. 397 sq.

progrès remarquables. L'aviculture sur une large échelle n'est devenue possible et profitable que le jour où les couveuses artificielles furent elles-mêmes devenues pratiques et peu chères. Une sélection rigoureuse, facilitée par l'invention des nids à trappes (*trap nests*), aujourd'hui très perfectionnés ¹, permet la formation de races supérieures de poules pondeuses. D'autre part, le souci constant de l'hygiène amena la multiplication des poulaillers portatifs, qu'on dissémine sur le domaine, répandant ainsi l'engrais partout, empêchant la volaille de gâter les récoltes et évitant le développement des maladies contagieuses parmi des animaux trop nombreux. En 1891, d'importants crédits furent mis à la disposition des conseils de comté pour favoriser l'enseignement technique. Le Northumberland fut le premier à user de la subvention gouvernementale. Des « instructeurs » itinérants donnent aux agriculteurs des leçons et des conseils, visitent les basses-cours. Au collège de Reading, des cours spéciaux ont été organisés. A la toute voisine ferme-école de Theale, ils sont complétés par une éducation pratique qui familiarise les jeunes élèves avec les méthodes scientifiques d'élevage et d'engraissement ². En Irlande, sous la surveillance des counties committees, ils parcourent les comtés et dans chaque centre agricole donnent des conférences et font des expériences. Ils sont même autorisés à faire des séries de cours, pendant deux ou trois semaines, à des enfants de quinze ans au moins, dans les bourgades et les gros villages. L'enseignement porte sur le choix des variétés les mieux adaptées au pays, ou répondant au but que se propose plus spécialement l'agriculteur, sur le logement, l'élevage des jeunes poulets, la nourriture, l'engraissement, la préparation pour le marché, le triage et l'emballage des œufs, l'incubation, etc. etc. ³... Ces leçons ont

(1) Cf. Swerker Lundberg : *The latest form of trap nest*. (Illustr. Poultry Record, oct. 1908, pp. 57 sq.).

(2) E. A. Pratt : *The Organization of Agriculture*, pp. 404 sq..

(3) Cf. *Instruction in Poultry Keeping, 1908-1909* ; et *Tutorial and*

du succès ; les cultivateurs les écoutent nombreux et, incontestablement, elles ont exercé sur l'élevage des oiseaux de basse-cour une très notable influence.

Il reste cependant beaucoup à faire encore, en dépit des efforts de la National Poultry Organisation Society, de l'instruction largement dispensée par les conseils de comté, des innombrables publications qui traitent de la basse-cour. « En combien de régions, se demande M. Verney Carter, voyons-nous faire de sérieux efforts pour réorganiser la production et les méthodes commerciales ? En bien peu, nous le craignons. En combien voyons-nous le fermier anglais vendre ses produits de basse-cour à des prix inférieurs à ceux que les articles étrangers réalisent dans nos grandes villes ? En un très grand nombre, nous en avons peur. Quand on entend conter que les œufs se vendent à raison de 1 shilling les vingt ou les vingt-deux, peut-on s'étonner que le fermier anglais dise : la basse-cour ne paie pas et il nous est tout à fait impossible de lutter avec l'étranger ? »¹ Tableau un peu poussé au noir, sans doute, pour mieux frapper l'imagination des agriculteurs et les orienter plus vite dans les voies nouvelles ; mais qui n'en exprime pas moins dans son ensemble une vérité, moins générale seulement qu'il plaît à M. Verney Carter de le dire. Dans un tract publié en mars 1906, l'Irish Agricultural Organisation Society (I. A. O. S.), dont nous aurons à reparler plus longuement, expose de son côté aux éleveurs irlandais par où pèchent leurs méthodes. Les marchands d'œufs de Liverpool et de Glasgow lui ont donné avis qu'ils n'achèteraient plus d'œufs irlandais « s'ils ne sont frais, parfaitement propres, soigneusement triés suivant leur grosseur et proprement emballés à caisses perdues »². Au point

Practical classes in Poultry Keeping. — (Publications du Department of Agriculture and Technical Instruction for Ireland, août 1908).

(1) *The Egg and poultry trade : can we compete with the foreigner ?* (Illustr. poultry record, nov. 1908), p. 124.

(2) *Cooperative poultry Societies.* — Tract de l'I. A. O. S. — Dublin, Brown and Nolan, mars 1906, p. 4.

de vue commercial, nombre de cultivateurs irlandais en sont encore aux vieux errements. Quant à la production, l'I. A. O. S. résume ainsi ses griefs ; « 1° Les poules ne sont pas des pondeuses de bonne race et ne pondent pas plus d'une centaine d'œufs par an ; ces œufs ne se vendent pas plus de 8 d. la douzaine en moyenne annuelle. — 2° On garde les poules trop vieilles ; il n'est pas rare qu'on les garde cinq ans. On ne devrait pas les conserver pour la ponte au delà de deux ans et demi ; il faudrait les vendre vivantes. — 3° Actuellement, elles ne pondent pas en hiver, au moment où les œufs sont le plus chers, parce qu'elles ne sont pas nées au moment opportun, qu'elles sont trop vieilles, ou qu'elles ne sont pas des pondeuses de bonne race et qu'on ne les nourrit pas, qu'on ne les loge pas convenablement. — 4° Les œufs ne sont pas convenablement mis en vente. Ils sont vieux, de grosseur inégale, quelquefois sales ; on les vend dans des caisses grossières, vilaines, emballés parfois dans de la paille humide et moisie » ¹. Enfin, dans la plus grande partie de l'Irlande, on n'élève pas le poulet de printemps ou d'hiver, qui se porte au marché sans engraissement préalable pourvu qu'il ait été bien soigné et soit en bon état. Pour ces poulets, il n'y a généralement pas en Irlande de marché régulier. Ils se vendent sur place au prix ridicule de 6 à 9 d. pièce, et c'est, peut-être, tout ce qu'ils valent ². Ainsi le champ reste ouvert à des progrès considérables encore, dont la réalisation, aux yeux de M. Verney Carter, comme de l'I. A. O. S., est du domaine de la coopération.

D'ores et déjà cependant la basse-cour donne un revenu égal, souvent supérieur à celui du blé. Il y a trente-un ans, en 1878, on évaluait à 6 000 000 L. environ la production annuelle en volailles et en œufs des agriculteurs anglais. Aujourd'hui, elle ne paraît pas inférieure à 11 700 000 L. : elle a doublé ³.

(1) Id., p. 5.

(2) Id., p. 7.

(3) E. Brown : *The poultry industry in prospect*. (Illustr. Poultry Record, nov. 1908), p. 82.

Or M. R. H. Rew ¹ estime à 11 703 000 L. en 1907, à 10 370 000 L. en 1908, la valeur du blé récolté. Rien ne saurait mieux que cette comparaison souligner l'importance prise par la basse-cour dans les exploitations d'outre-Manche. Il serait intéressant de mesurer le progrès dans les différentes parties du Royaume-Uni. Malheureusement, c'est impossible. En 1884, on recensa, en Grande-Bretagne seulement, 16 061 017 volatiles, dont une grosse majorité de poules (12 300 000). Depuis lors, ce recensement n'a plus été opéré qu'en 1908 et les Statistiques agricoles annuelles (*Agricultural Statistics*) n'en ont pas encore fait connaître les résultats. A titre de renseignement, nous dirons seulement que dans une paroisse des Midlands, que M. Ed. Brown considère comme assez typique, la densité de la volaille a quintuplé depuis dix ans ². Il faudrait bien se garder toutefois de généraliser ces proportions ; il est très vrai que la population des basses-cours s'est sensiblement accrue ; mais vraisemblablement elle n'a même pas doublé depuis 1878 dans l'ensemble de la Grande-Bretagne.

Pour l'Irlande, le ministère de l'agriculture et de l'instruction technique (Department of Agriculture and Technical Instruction for Ireland) recense annuellement la population des basses-cours. Et ces recensements révèlent un accroissement constant. En 1871, l'île possédait 11 717 182 têtes de volailles diverses ; 18 810 717 en 1901 et 18 976 798 en 1906 ³. A partir de 1907, le recensement du jeune bétail fut mieux fait et l'on arriva en 1908 à compter 24 030 099 têtes ⁴, soit environ 1 378 par 1 000 acres. Si maintenant on recherche dans quelles régions l'élève de la volaille est particulièrement prospère, il est curieux de remarquer que, dans les comtés de l'Ulster central et occidental, ainsi que dans les comtés adja-

(1) *Agric. Stat. 1908*, p. 103.

(2) E. Brown : *The poultry industry in retrospect*, (loc. cit., p. 18).

(3) *Agric. Stat. of Ireland, 1907*, p. XVII.

(4) *Agric. Stat. of Ireland : Abstracts Showing the acreage under crops and the number of live stock, 1907-08.* — P. 10, 19 sq.

cents de Leitrim (Connaught) de Longford et de Louth (Leinster), la population des basses-cours est plus dense que partout ailleurs :

Comté de Monaghan.....	2 979 têtes par 1 000 acres.		
— d'Armagh.....	2 618	—	—
— de Down.....	2 082	—	—
— de Cavan.....	2 034	—	—
— de Louth.....	1 951	—	—
— de Tyrone.....	1 808	—	—
— de Fermanagh.....	1 673	—	—
— de Longford.....	1 553	—	—

Or, dans ces comtés, la petite exploitation domine; les fermes de moins de 30 acres représentent de 82 (Cavan) à 89 o/o (Armagh) du total. Au lieu que dans les comtés où la volaille est clairsemée, les grandes exploitations sont plus répandues :

Comtés	Densité de la volaille Têtes par 1000 acres	Pourcentage des exploitations de moins de 30 acres
Kildare	721	69 o/o
King's	675	69 o/o
Clare	693	59 o/o
Wicklow	587	58 o/o

L'élève de la volaille se développe donc chez les petits exploitants. Ce sont eux, en effet, comme nous le verrons par la suite, qui sont le mieux à même de lui donner les soins nécessaires. Et souvent l'ouvrier agricole ou industriel qui dispose d'un lopin de terre entretient des poules dont les œufs lui font un supplément de revenu qui n'est point toujours négligeable.

A l'heure actuelle, l'Irlande exporte une grande quantité de produits de basse-cour. En 1906, ses envois en Angleterre représentaient une valeur excédant 3 500 000 L.. La volaille y comptait pour 725 441 L., les œufs pour 2 727 410 L. et les

plumes pour 59 064 L. ¹. Dans son rapport, M. W. G. S. Adams constate que l'Irlande est pour les œufs le second des fournisseurs de la Grande-Bretagne en quantité, le premier en valeur, et qu'aucun autre pays n'y envoie une égale quantité de volailles vivantes ou mortes. Rien ne pourrait mieux démontrer l'importance prise de nos jours par cette branche longtemps négligée de l'exploitation agricole.

De la volaille ainsi exportée, une part est destinée à la consommation immédiate, une autre à l'engraissement. Car, dans la *poultry industry*, une spécialisation marquée s'est introduite : les uns, ce sont les agriculteurs, ce sont aussi des artisans et des ouvriers des champs disposant d'un lopin de terre, se bornent à élever les jeunes animaux ; les autres, qui sont déjà de vrais industriels en Angleterre, des coopératives en Irlande, les engraisent et les préparent pour la table. Tantôt l'élève se pratique accessoirement aux autres travaux agricoles ; tantôt elle est la fonction principale ou exclusive d'un aviculteur spécialisé. Au premier cas, on peut aller jusqu'à entretenir quinze poules par acre ; elles donnent peu de tracas et c'est sans doute alors que, suivant la formule de M. A. Graham ², le soin de la volaille comporte seulement le travail d'une enfant de quinze ans à ses moments perdus. Le profit n'est cependant pas à dédaigner ; l'engrais paie la main-d'œuvre ; d'autre part, les vers, les insectes, les graines, que les poules trouvent dans les champs et les prairies permettent au moins pendant six mois de l'année une sérieuse économie de nourriture ³. L'agriculteur retire de ses poules un

(1) *Report on the trade in imports and exports at irish ports during the year ending 31 st. december 1906.* — Dublin, Thom, 1908 ; Cd. 4126. — pp. XI et XVII. — Les plumes blanches se vendent plus cher que les plumes noires.

(2) *Loc. cit.*, p. 128. — Cf. A. Pratt : *The Transition in Agriculture*, p. 160.

(3) Geo. A. Palmer : *The L. S. D. of poultry Keeping* (Illustr. Poultry Record, nov. 1908), p. 80.

revenu net moyen de 5 s. à 5 s. 1/2 par tête ¹. Et, s'il vend des poulets, chacun lui rapporte de 1 s. 1/2 à 2 s. en moyenne ².

L'élève exclusive de la volaille implique plus de travail et plus de soin. Elle nécessite d'abord un choix plus attentif des espèces ; elle suppose une production continue, en hiver comme en été, des œufs et des jeunes poulets, destinés les uns aux engraisseurs, les autres au marché. Alors il faut plus d'habileté, plus d'expérience et de savoir faire. Il n'est pas rare de voir des entreprises de ce genre échouer misérablement, parce que, pour augmenter les profits, les éleveurs ont tendance à surpeupler leurs basses-cours et leurs parcs. La prairie se détériore vite et le revenu diminue tous les ans ³. C'est ce qui a fait dire que la spécialisation était en ces matières une mauvaise opération. Ce qui est vrai, c'est qu'avant de se livrer à l'élève exclusive de la volaille, il faut faire un apprentissage sérieux. On peut ensuite tirer de chaque bête un revenu annuel moyen de 5 s. ⁴. Cette industrie se pratique généralement sur de petites exploitations entièrement converties en prairies. D'ordinaire les poulets sont vendus à des engraisseurs. Quelquefois cependant, et c'est ce qui se passe notamment dans les environs d'Exeter, ils sont livrés directement à la consommation, sans engraissement préalable ⁵.

Mais, en général, le marché anglais veut des volailles grasses. Il faut, pour trouver à se vendre un prix raisonnable, qu'un poulet pèse de 6 à 7 lbs.. Plus gros et plus gras, il perdrait de sa qualité et de sa finesse. A Noël, toutefois, certains consommateurs exigent des animaux plus gros qui pèsent une dizaine de livres ⁶. Alors l'engraissement est plus long. C'est

(1) Id., *ibid.* — Cf. *Cooperative Poultry Societies*, p. 6.

(2) *Cooperative Poultry Societies*, p. 8.

(3) Geo. A. Palmer, *loc. cit.*.

(4) Id., *ibid.*.

(5) A. Pratt : *The Transition in Agriculture*, p. 163.

(6) J. W. Hurst : *Fattening Chickens for Christmass*. (Illustr. *Poultry Record*, nov. 1908, p. 102).

une opération délicate qui suppose chez qui la pratique beaucoup d'expérience. Donner à chaque animal la nourriture nécessaire, ni plus ni moins, tout ce qui est donné en sus étant perdu et entraînant souvent un arrêt dans l'engraissement, graduer le régime, le varier suivant les sujets qu'il faut d'ailleurs savoir choisir, suivant la période du traitement, ne sont point choses toujours aisées ; c'est ce qui explique la spécialisation très marquée de cette branche d'industrie. L'engraissement dure habituellement trois semaines. Les dix ou douze premiers jours, les volailles sont enfermées dans des épinettes en plein air, bien abritées ; on ne leur laisse que peu d'espace pour qu'une agitation intempestive ne contrarie pas le traitement ; pour nourriture, on leur donne une pâtée de farines diverses (préférentiellement d'avoine) délayées dans du lait écrémé. La dernière semaine, elles la passent dans d'autres épinettes fixées au mur d'un hangar aéré. On les gave, soit à la main, soit à l'entonnoir, soit à la machine, de la même bouillie, additionnée dans les derniers jours d'un peu de graisse ¹. En Angleterre, cette industrie a son centre dans les comtés de Surrey et de Sussex et les poulets de Surrey se sont fait une précieuse réputation. Heathfield et Uckfield (Sussex) ont, en 1904, expédié 2 159 tonnes de volaille morte, soit environ 1 165 860 têtes ². Les engraisseurs de la région drainent tous les oiseaux de basse-cour de la Grande-Bretagne. Ils sont même obligés d'acheter des volailles maigres en Irlande, dans les comtés de Kilkenny, Waterford et Wexford principalement, malgré des prix de transport élevés qui atteignent, par la voie la plus courte et la moins onéreuse, 7 L. (175^f) par tonne ³. Après engraissement à Heathfield ou Uckfield, les poulets de Leinster se vendent à Londres comme volailles du Surrey. Aujourd'hui, il est vrai, il s'est fondé en Irlande des

(1) H. de Courcy, *loc. cit.*, pp. 264 sq.. — *Engraissement de la volaille*. (Bulletin mensuel des Renseignements agricoles, juin 1909, pp. 755 sq.).

(2) Edwin A. Pratt : *The Transition in Agriculture*, p. 159.

(3) Id., p. 161.

coopératives en assez grand nombre qui engraisent elles-mêmes le bétail indigène et l'expédient directement aux grands marchés d'Ecosse et d'Angleterre ¹. Mais elles n'obtiennent pas d'aussi bons résultats que les engraisseurs du Sussex. « Une fois engraisés, les poulets d'Irlande sont souvent beaucoup plus gros que ceux de Sussex ; mais sur les marchés de Londres, au début de la saison, ils n'atteignent pas des prix aussi élevés. Cela tient à ce que les volailles sont plus avancées en âge et, par suite, la chair moins tendre et pas aussi bonne. Pour y remédier, on devrait conserver les poulets en croissance normale, sans engraissement, jusqu'à l'âge de dix ou douze semaines, époque à laquelle on pourrait commencer à engraisser. A l'heure actuelle, beaucoup de poulets vendus par des marchands irlandais atteignent l'âge de quatre à cinq mois. Dans le comté de Sussex, les poulets sont toujours élevés en vue de l'engraissement et reçoivent une nourriture conforme à ce but. La nourriture se compose essentiellement d'avoine finement moulue mélangée avec du lait écrémé par écrémeuse centrifuge, à partir de l'éclosion jusqu'à la vente au marché ; il n'y a pas de grande variation d'alimentation quand les oiseaux sont mis en gaveuse. De cette façon, le processus est toujours conforme au but final, tandis qu'en Irlande on emploie un système différent où, probablement, le maïs forme la plus grande partie de l'alimentation. ... Le traitement du jeune exerce une influence sur les qualités à l'engraissement : un poulet bien nourri sera fin prêt pour le marché beaucoup plus rapidement, et de plus sera capable d'atteindre un maximum d'engraissement qu'on ne pourrait réaliser avec un jeune mal nourri » ². L'avantage, en un mot, appartient aux spécialistes qui pratiquent scientifiquement l'élevage comme l'engraissement de la volaille.

(1) H. de Courey, *loc. cit.*.

(2) *Engraissement de la volaille*, *loc. cit.*, pp. 755 et 757.

IV

Dès que l'homme s'enrichit ou que la vie lui devient plus facile, son alimentation s'améliore et se diversifie. De tous les travailleurs européens, l'ouvrier anglais est le mieux payé ; ses salaires ont progressé à peu près sans arrêt. D'autre part, le prix du pain et de la viande a sensiblement diminué. Ce qui a fait la ruine et le désespoir du producteur a fait la joie du consommateur. Les suppléments de salaires, comme aussi les sommes rendues disponibles par le bon marché des céréales et de la viande, sont tout d'abord consacrés à améliorer le régime alimentaire. Après le bœuf, après le lait et la volaille, les fruits et les légumes, et non pas seulement les légumes communs, comme le chou ou la pomme de terre, qui sont la nourriture presque exclusive des plus pauvres, mais les légumes fins, comme le céleri ou les asperges, y ont fait leur apparition. Non pas, sans doute, que tout ménage ouvrier puisse s'en payer le luxe ; mais la classe favorisée qui les achète s'élargit chaque jour ; la consommation progresse, et non pas seulement celle des fruits frais, mais celle aussi du cidre et des confitures, dont la gelée de pommes est invariablement la base, et dont le bas prix du sucre, sur le marché anglais ouvert aux produits primés des raffineries continentales, a singulièrement stimulé la fabrication. Il n'est pas jusqu'aux fleurs qui ne trouvent plus d'amateurs sensibles à leur beauté, désireux d'en égayer leur home et de marquer leur mieux être par un souci plus grand de la décoration. Or, et là sans doute transparait cet orgueil national bien connu, rien, au goût des Anglais, ne vaut les produits du pays. Il faut bien, au reste, reconnaître que les fruits et les légumes, venus en des contrées plus favorisées, telles la France et la Californie, sont cueillis avant maturité : plus fermes, ils supportent mieux le voyage. C'est une première

infériorité. De quelques précautions qu'on entoure leur transport, quelque rapide qu'il soit, — et l'on sait qu'en tous pays les Compagnies de chemins de fer et de navigation ont organisé des services spéciaux, — fruits et primeurs arrivent défraîchis, meurtris par les manipulations subies. L'aspect et le goût s'en ressentent ; et l'on comprend, dans une certaine mesure, la préférence que les consommateurs anglais accordent aux produits indigènes. Comme les éleveurs, comme les laitiers et les *poultry men*, maraîchers et horticulteurs jouissent ainsi, nous ne dirons pas d'un monopole, mais d'un sérieux avantage sur leurs concurrents d'au delà les mers. La compétition continentale ou américaine ne les touche guère ; du moins elle ne leur est pas encore bien cruelle. Les prix restent raisonnables et la culture maraîchère ou fruitière, la production des fleurs sont encore rémunératrices ¹. Elles ont prospéré.

Les statistiques officielles ne donnent aucune indication sur l'extension de la culture maraîchère. Quelques légumes seulement font l'objet de renseignements précis. Si, depuis 1875, la superficie semée en pommes de terre n'a guère changé en Grande-Bretagne, elle a, par contre, diminué de moitié en Irlande ² : ce n'est pas de ce côté que s'est orientée l'agriculture. Mais les choux, qui, en 1881-85, couvraient 31 597 acres seulement, s'étendent en 1908 sur 69 120 acres en Grande-Bretagne ³. En Irlande, l'étendue qui leur est consacrée est passée de 28 496 acres à 39 147 entre 1881 et 1908 ⁴. Le

(1) V. sur tous ces points A. Graham, *loc. cit.*, passim ; chap. XV à XVII. — Pratt : *The Transition in Agriculture*, passim, Chap. IV à XI. — *The organisation of agriculture*, pp. 413 sq.. — Rider Haggard, *loc. cit.*, passim.

(2) Superficie occupée par les pommes de terre :

	Grande-Bretagne	Irlande
1877-86	544 000 acres	1871 : 855 293 acres
1908	562 000 —	1908 : 587 230 —

(3) *Agric. stat. 1907*, p. 13 ; *1908*, p. 22.

(4) *Agric. stat. of Ireland, 1907*, p. XII. — *Id. Abstracts for 1907-08*, p. 5.

progrès est accusé surtout dans les comtés de Kent, d'Essex, de Cornouailles et de Lincoln. Il ne l'est pas moins pour les laitues, céleris, choux-fleurs, carottes, petits pois etc... Seulement ici les chiffres manquent et nous devons nous borner à peu près exclusivement à donner une idée du trafic auquel ces divers produits agricoles donnent lieu aujourd'hui. Dans les comtés de Lincoln et de Huntingdon, il n'est pas rare de trouver des champs de 100 acres (40 Ha.) et plus en céleri ; les agriculteurs qui le font venir sur leurs minuscules allotments sont innombrables. Aussi voit-on de petits villages, comme Surfleet et Haxey, expédier chaque jour, pendant deux mois par an, jusqu'à 40 et 80 tonnes représentant 48 000 et 96 000 pieds. Annuellement, l'Essex envoie à Londres de 9 000 à 10 000 tonnes de petits pois. De la deuxième semaine de juin jusqu'à la fin juillet, le Great Eastern Railway organise pour les transporter quatre trains spéciaux par semaine. Chaque train comprend 30 wagons, portant chacun 2 tonnes ou 2 tonnes 1/2 de légumes. Depuis vingt ans, le trafic a augmenté de 15 à 20 o/o. Les environs de Leeds se sont fait une spécialité de la production de la rhubarbe. Cinq à six milles tonnes en sont annuellement expédiées à destination de Londres par des trains, qui, durant trois mois et demi, circulent tous les jours, sauf le samedi et le lundi. Aux environs d'Evesham (Gloucestershire), la culture des asperges est particulièrement en faveur. De petits lots de 1 à 3 acres, parfois de 6 acres, quasiment abandonnés, il y a une vingtaine d'années, sont maintenant loués à des prix élevés par des ouvriers qui dépensent de grosses sommes pour planter des asperges. On pourrait multiplier les exemples ; un dernier suffira à fixer les idées et à montrer dans quelles proportions la culture maraîchère s'est développée et industrialisée : Sandy (Bedfordshire) expédie en une semaine jusqu'à 16 tonnes de persil ; et en une année, le village et ses environs en fournissent six cents tonnes à Glasgow. Bien qu'une concurrence locale très développée ait déjà sensiblement réduit les bénéfices, la

culture des légumes prospère et, dans certaines régions, notamment dans le South Lincolnshire, elle gagne même sur l'élevage ¹.

D'autre part, en 31 ans, l'étendue des vergers s'est accrue de 64 o/o dans le Royaume-Uni. En Grande-Bretagne seulement, ils ont, de 1897 à 1908, gagné 25 000 acres. Les petits fruits (*small fruits*), fraises, groseilles, framboises, etc..., qui, en 1888, ne couvraient encore que 36 724 acres, en couvrent aujourd'hui 84 880 ². En Irlande où les recensements agricoles ne donnent de renseignements que depuis 1906, s'annonce un progrès analogue ³ :

1906 :	10 802 acres de fruits de toutes sortes	
1907 :	11 449	—
1908 :	12 129	—

Le comté de Kent et le Middlesex sont toujours les vergers de Londres. Mais, au lieu que jadis la production fruitière était pour eux presque un monopole, aujourd'hui, les comtés de Cambridge, Worcester, Gloucester et Lincoln en Angleterre, la vallée de la Clyde et la région de Blairgowrie sur les derniers contreforts des Grampians, aux pentes dominant la vallée de Stratmore, en Ecosse, enfin le comté de Cork, en Irlande, sont devenus les principaux fournisseurs du marché britannique. L'Angleterre, plus méridionale ou plus favorisée par le climat, moins montagneuse, est d'ailleurs plus riche en vergers que l'Ecosse ou le Pays de Galles. Sur une étendue totale de 308 859 acres que couvrent en Grande-Bretagne arbres fruitiers et plantes à petits fruits, l'Angleterre, proprement dite, pour sa part seule, en compte 295 000 ⁴. Deux des plus grands centres de production sont la région de Wisbech

(1) Cf. sur tout ce qui précède A. Graham, *loc. cit.*, passim ; Pratt : *The Transition in Agriculture*, passim.

(2) *Agric. stat.*, 1907, p. 14 ; 1908, pp. 16 et 81.

(3) *Agric. stat. of Ireland : Abstracts for 1907-08*, p. 8.

(4) *Agric. stat.* 1907, p. 15.

(Cambs) et la vallée d'Evesham, ou plutôt dans son prolongement, les environs de Toddington. A lui seul, Wisbech expédie en une seule saison de 14 000 à 15 000 tonnes de fruits. La culture est extrêmement variée et comprend à peu près toutes les espèces des pays tempérés. Les plus répandus, de beaucoup, parmi les arbres fruitiers, sont incontestablement les pommiers. Sur une étendue de 250 297 acres de vergers (Grande-Bretagne), ils en couvrent 172 751. Les pruniers et les cerisiers viennent ensuite avec 15 683 et 11 868 acres respectivement. Quant aux petits fruits (84 880 acres), ils se répartissent en fraises (28 815 acres), groseilles (26 241), framboises (9 323) ¹, etc... Le commerce des fraises se développe rapidement comme dans le sud-ouest de la France. La prépondérance des pommes, d'autre part, explique l'extension prise par la fabrication du cidre (Somerset, Hereford) et des confitures. Le Royaume-Uni compte de deux à trois cents fabriques de confitures ; cinq d'entre elles, seules, consomment annuellement 20 000 tonnes de fruits. Avant la récolte, les fabricants visitent les districts producteurs et achètent les fruits encore pendants. Du reste, la majeure part des fruits indigènes n'est propre qu'à cet usage ; un dixième seulement est bon pour la consommation à l'état frais ². Un commerce important s'est cependant organisé : la fonction a créé l'organe. Il y a cinquante ans, le marché aux fruits de Manchester se tenait dans la rue ; il s'y traitait fort peu d'affaires. Aujourd'hui c'est un beau marché couvert de 5 à 6 acres. A Leeds, en 1854, il n'existait que trois marchands de fruits ; il y a aujourd'hui vingt commerçants en gros et une infinité de détaillants. En outre le marché a été agrandi. L'histoire des marchés de Birmingham et de Glasgow est toute semblable.

A la production des légumes et des fruits, souvent est jointe celle des fleurs. Depuis quelques années, l'horticulture est

(1) *Agric. stat. 1908*, p. 16.

(2) *Tariff Commission, loc. cit.*, § 955.

devenue une industrie qui se pratique en grand sur des dizaines et des centaines d'acres. Il n'est pas rare aujourd'hui qu'à la place ancienne « des froments dorés, ondulant à la brise, on voie des acres et des acres de fleurs ». L'un possède 16 acres de narcisses d'une seule variété ; un même marchand lui prend chaque année toute la récolte. Un autre a 120 000 rosiers. A Worthing, on montrait une pépinière de 190 000 chrysanthèmes. Sans doute, ce sont là des exceptions d'autant plus singulières que la culture des fleurs pour la vente est surtout pratiquée par de petits exploitants. Ce sont cependant des exemples caractéristiques et qui montrent combien cette nouvelle branche de l'agriculture s'est développée depuis peu. Les tenures sont morcelées, mais tout entières couvertes de fleurs. Cette culture est la spécialité des îles Scilly ¹, du Cornouailles et du Lincolnshire. L'une de ses branches les plus intéressantes et les plus prospères est certainement la production des gousses à fleurs, telles celles de narcisses, de tulipes ou de jacinthes. Jadis, la Hollande avait, pour ainsi dire, le monopole de ce commerce ; elle expédiait en Angleterre. Aujourd'hui les îles Britanniques non seulement alimentent leur propre marché, mais encore exportent en Hollande. Il est probable toutefois que la plupart de leurs oignons leur reviennent, plus vieux d'un an et baptisés oignons de Hollande. Cette culture convient particulièrement au Lincolnshire qui est ainsi un jardin complet où alternent légumes, arbres fruitiers et fleurs de toute espèce. « Comparez, dit un horticulteur de ce comté, les oignons du Lincolnshire à ceux de Hollande : les nôtres sont incomparablement supérieurs. Le sol du Lincolnshire est plus propre que le sol hollandais à la production des plantes à oignons, spécialement des narcisses et des jacinthes. La plupart des oignons hollandais sont gros, c'est vrai ; mais ils sont mous et n'ont pas mûri. N'ayant pas suffisamment mûri, ils

(1) Les îles Scilly ont expédié 296 tonnes de fleurs en 1898 et 767 tonnes en 1904. La tonne compte environ 150 000 fleurs. (E. A. Pratt : *The Organization of Agriculture*, p. 411).

ne fleurissent pas aussi bien que les variétés plus petites et plus fermes produites dans le Lincolnshire. En Hollande, ils viennent généralement dans le sable, la bouse de vache et, pour ainsi dire, dans l'eau. D'où le manque de fermeté dont je parle. Dans le Lincolnshire, nous avons un sol excellent, sans excès d'eau. Les oignons, poussant en automne, en hiver et au printemps, y mûrissent en été, quand l'humidité est suffisante, sans être excessive. C'est pourquoi ils sont supérieurs à ceux de Hollande »¹.

Mais légumes, fleurs et fruits souffrent souvent du climat humide et frais, sinon froid, de l'Angleterre. Le soleil leur manque. Il est bien vrai que quelques cantons, mieux abrités par des contreforts montagneux, étalés au soleil, sont privilégiés et rivalisent avec les centres producteurs de France ou de Californie. Mais ils sont rares. Le climat est en général maussade. Et souvent les fruits ne mûrissent pas en plein air. L'art, heureusement, a suppléé à la nature : la production sous verre s'est répandue. En Angleterre, seulement, d'après le *Fruit Growers' Yearbook* de 1905, il y a 1 500 acres sous verre, ce qui représente une serre large de dix pieds et plus longue que l'Angleterre. Vers 1860, il n'y en avait guère que 200. Aujourd'hui les serres donnent 6 000 tonnes de tomates, 2 000 de pêches, 1 500 de raisins, etc... Elles se sont concentrées autour de Londres, dans l'angle sud-est du Hertfordshire, dans la vallée de la Tamise et sur la côte du Sussex. Le bourg de Worthing (Sussex) en compte 1 220². Placées bout à bout, elles y atteindraient une longueur totale de 32 1/2 milles. La plus grande a 861 pieds de long et 20 de large. On voit quelles proportions elles peuvent atteindre. Grâce à elles, on remédie à la défectuosité du climat et on produit en Angleterre des fleurs et des fruits qui rivalisent avec les primeurs importées.

Le trait commun aux diverses branches d'agriculture que

(1) Edw. A. Pratt : *The Transition in Agriculture*, p. 81.

(2) Id., p. 90.

nous venons de passer en revue, c'est qu'à part des exceptions, notables sans doute, mais en définitive assez peu importantes, elles sont cantonnées sur les petites exploitations. Les témoins entendus par la Tariff Commission en ont fait l'observation unanime, corroborée par les études de M. Pratt et de M. Graham. Dans la région d'Evesham, où elles prospèrent plus peut-être que partout ailleurs à raison du voisinage des grands centres industriels ou miniers, c'est sur de petits domaines de 1 à 3 acres, quelquefois de 6 acres, que se cultivent les asperges. Dans la paroisse de Holt (vallée de la Dee-Denbighshire), 80 o/o des propriétaires possèdent de 1 à 3 acres, 10 o/o de 3 à 10 acres et 10 o/o seulement plus de 10 acres. Là se développe la culture de la fraise, qui supprime la production des céréales et même la fabrication du fromage. En Ecosse, un ouvrier des champs achète un lopin de 1 acre et le plante d'arbres fruitiers. La culture sous verre n'échappe pas à la loi commune. La petite propriété, ou, mieux, la petite exploitation a trouvé dans l'élevage de la volaille, le commerce du lait, des légumes, des fruits et des fleurs, un moyen d'obvier en quelque mesure à la crise. C'est elle qui s'est plus particulièrement adaptée en sacrifiant la production des céréales à ces diverses branches secondaires de l'industrie agricole qui demandent beaucoup d'attention, de soin et de travail. Cette première forme de l'adaptation, celle qui s'opère par voie de substitution des cultures rémunératrices aux cultures désavantageuses, semble ainsi plus spéciale aux petits exploitants, qu'aucun outillage compliqué ou coûteux, aucune main-d'œuvre trop chère n'immobilisent dans un genre de production. Il en est autrement de la seconde.

CHAPITRE II

Les Méthodes

La production maraîchère et horticole implique une transformation des méthodes de culture. Par les soins, la main-d'œuvre, les engrais abondants qu'elle exige, elle est de l'exploitation intensive. Et ceci nous révèle un second aspect de l'évolution. Par un premier moyen, par la substitution de l'élevage, de la culture des légumes et des fleurs, de quelques occupations accessoires enfin, à la production des céréales, les exploitants s'ingénient à porter sur le marché les produits les moins dépréciés. En même temps, et c'est cette seconde forme de l'adaptation qui fait l'objet de ce chapitre, ils s'efforcent d'améliorer les produits, augmentant par là leur valeur, et de diminuer le coût de production à l'unité, soit par la compression énergétique des dépenses, notamment, par l'économie de main-d'œuvre, soit par une culture et un élevage à la fois plus intensifs et plus rationnels : « Si le fermage anglais, malgré la réduction des prix, peut être cependant rémunérateur, c'est grâce à l'intensité et à la supériorité de la production » ¹.

En Angleterre, le machinisme, la culture intensive et scientifique trouvaient en effet un milieu essentiellement propice. La nécessité de faire face à des conditions commerciales défavorables les a imposés un peu partout, du moins dans

(1) A. Dulac, *loc. cit.*, p. 167.

l'Europe occidentale. Mais nulle part ils ne pouvaient mieux qu'en Angleterre convenir à la mentalité des agriculteurs, comme à l'organisation de la propriété et de l'exploitation. On n'a pas tout dit, en effet, quand on a opposé le fermier anglais, instruit, homme d'affaires, industriel en son genre, au paysan français ou de l'Allemagne occidentale, timide et ignorant. Il est bien certain que ces grands exploitants sont moins enclins à la routine, plus accessibles aux idées de progrès, plus ouverts aux nouveautés qui bouleversent l'agriculture. Dans leur exploitation, ils apportent à la fois un peu de l'esprit d'initiative qui se donne libre carrière dans l'usine et beaucoup de ce sens pratique des affaires qui caractérise l'Anglo-Saxon. Mais, en plus, ils apportent aussi ce qui manque à tant de nos paysans, surtout dans le centre et le sud-ouest de la France, ce que ne parvient pas chez nous à suppléer le crédit agricole, je veux dire des capitaux : l'argent est le nerf de la culture intensive. A ce point de vue, le régime de l'exploitation agricole en Grande-Bretagne est particulièrement favorable. Le fermage assemble les ressources du propriétaire et du fermier ; l'un apporte le capital agricole, l'autre le capital foncier. Au lieu que chez nous la réunion sur une même tête de la propriété et de l'exploitation exigeraient du paysan des sacrifices qu'il ne peut se permettre. Au surplus, les grandes exploitations, seules ou presque seules, se prêtent à la spécialisation et à la division très poussée du travail, comme à l'emploi régulier des machines ¹. Sur un petit domaine, que pourraient faire tout le long de l'année des travailleurs spécialisés, adonnés à une seule branche du travail agricole ? La même personne est alternativement pâtre ou bouvier ; quand elle ne tient pas le manche de la charrue, elle manie la faux ou la bêche. La femme même, qui trouve cependant dans les travaux intérieurs et l'entretien de sa

(1) Cf. Sur ce point J. Hitier : *L'Agriculture Moderne et sa tendance à s'industrialiser*. (Rev. Econ. Pol. t. XV. 1901), pp. 755 sq..

basse-cour une occupation permanente, ne s'abstient pas d'aller aux champs. Ajoutons enfin que sur les petites exploitations, et sauf exceptions, la production est extrêmement variée et comprend à peu près tout ce qui est nécessaire dans un ménage. Le vêtement seul vient du dehors. D'autre part, est-il besoin de demander combien de temps les machines, à supposer que le petit agriculteur en pût acheter, resteraient inactives, c'est-à-dire improductives, après l'achèvement très rapide, de travaux peu importants ? Ce n'est que sur les grandes étendues, où ils font beaucoup de besogne et économisent beaucoup de main-d'œuvre, que l'emploi des machines et instruments perfectionnés est profitable. Partout ailleurs, — et sauf le cas de groupements coopératifs, comme il s'en fait en Danemarck, comme il commence à s'en créer dans le Royaume-Uni, — il est ruineux ¹. Ainsi, au triple point de vue de l'amélioration du sol, des cultures et des espèces animales, de la spécialisation et de l'emploi des machines, la grande exploitation est bien moins que la petite, — la banlieue des villes exceptée, — réfractaire à l'industrialisation des méthodes agricoles. Déjà au temps où Léonce de Lavergne visitait le comté de Devon, où abondent les petites tenures de 5 à 20 hectares, il constatait que ce n'étaient pas leurs exploitants, généralement pauvres, qui avaient fait progresser la culture. C'était au contraire sur les grandes exploitations de 200 à 250

(1) Citons un exemple. M. Ringelmann estime que la moissonneuse simple est d'un emploi économique dès qu'on a plus de 12 hectares de blé à récolter par an ; la moissonneuse lieuse, dès qu'on en a plus de 16 hectares. (*Moissonneuses-javeleuses et moissonneuses-lieuses : limite économique de l'emploi de ces machines.* — Journal d'Agriculture pratique, 1901, I, p. 506). — « Le prix élevé d'un matériel de labourage à vapeur et aussi les conditions techniques de l'opération font que la charrue à vapeur n'est économique et ne fonctionne pratiquement que dans les exploitations qui opèrent sur un gros chiffre d'hectares et dans lesquelles on n'est pas gêné par le morcellement. Voilà pourquoi la charrue à vapeur est plus largement utilisée en Angleterre, en Allemagne et en Autriche que chez nous ». (J. Hitier, *loc. cit.*, Rev. Econ. Pol. XVI, 1902, p. 770).

hectares qu'on avait entrepris et mené à bien les améliorations culturales qui peu à peu transformaient le pays ¹. Depuis lors, il n'en a pas été autrement. Il suffit pour s'en rendre compte de parcourir les enquêtes de M. Ridder Haggard et de la Tariff Commission. Or l'Angleterre est précisément la terre classique de la grande propriété et de la grande exploitation. Est-il besoin de rappeler ici qu'en 1895, les fermes de plus de 40 hectares (100 acres) occupaient 22 792 895 acres, soit 69,96 o/o de la superficie exploitée de l'Angleterre proprement dite ? A elles seules, celles de plus de 300 acres (120 hectares) comptaient pour 27,37 o/o dans cette superficie ². Le milieu était donc particulièrement favorable à l'éclosion et à l'extension de la culture intensive.

I

Certes, c'est une méthode qui coûte cher ; mais elle intensifie les rendements en de telles proportions, que chaque unité de produit revient en définitive meilleur marché. Plus on dépense par acre pour obtenir le maximum de produit brut, à condition, bien entendu, de ne pas excéder le point de saturation pour une terre donnée, moins on dépense par bushel de blé, par tonne de pommes de terre récoltées. L'idée est aujourd'hui abandonnée qu'aucune nouvelle application de capital ou de travail ne peut en agriculture augmenter proportionnellement le produit ; la loi des rendements décroissants ne devient vraie qu'une fois atteint et dépassé ce point de saturation, que les progrès de la science agronomique reculent d'ailleurs chaque jour. Deux hectares bien fumés et bien

(1) L. de Lavergne, *loc. cit.*, p. 247.

(2) *Agric. Stat.*, 1886, p. 98 ; 1896, p. 67.

cultivés, dit M. Lecouteux ¹, en valent quatre pour le rendement et dix pour le profit. C'est pourquoi les Anglais se sont acharnés à tirer de la terre des rendements inconnus en France et sur la majeure partie du continent. Ainsi la récolte moyenne des céréales à l'hectare a atteint en Angleterre, en Allemagne et en France les proportions suivantes pendant la période décennale 1897-1906 ² :

	Royaume-Uni	France	Allemagne
Blé.....	28 H ^l . 04	17 H ^l . 22	25 H ^l . 12
Orge.....	29, 77	19, 47	«
Avoine....	35, 29	23, 74	«

Ce ne sont là que des moyennes fréquemment dépassées. Il n'est pas rare, l'enquête de M. Rider Haggard en fait foi, que l'hectare donne 40 hectolitres de blé et des récoltes d'orge et d'avoine en proportion. Au surplus, l'Ecosse et l'Irlande obtiennent des rendements sensiblement plus élevés. Ainsi les *Agricultural Statistics for Ireland* de 1907 évaluent comme suit les récoltes moyennes à l'acre des trois principales céréales dans les diverses parties du Royaume-Uni :

(1) *Cours d'Economie Rurale*, II, p. 449. — Cf. J. Hitier, *loc. cit.*, pp. 105 et 392.

(2) *Agric. stat.*, 1908, — *Statistique agricole annuelle de la France*, 1906, pp. 82-84. Pour l'Allemagne, les *Statistische Jahrbücher* ne donnent que la production moyenne en quintaux. La conversion est faite sur la base de 1 Hl. pour 75 kg. de blé récolté. — En Danemark, les rendements sont encore plus considérables qu'en Angleterre. Ainsi, pour l'orge, le blé et l'avoine, M. R. J. Thompson (*The development of Agriculture in Denmark*, *Journal of the Royal Statistical Society*, 30 June 1906, pp. 374 sq.) donne (p. 394) le tableau comparatif suivant :

	Danemark		Grande-Bretagne
	1875-79	1897-1903	1894-1903
	Bushels par acre	Bushels par acre	Bushels par acre
Blé	30,74	39,08	30,85
Orge	26,54	33,20	33,17
Avoine	29,34	39,68	39,06
Le bushel vaut 36 litres 34,			12

Récolte moyenne à l'acre (1897-1906) en cwts ¹.

	Blé	Orge	Avoine
Angleterre.....	16,78	14,66	14,41
Galles.....	13,98	13,96	11,91
Ecosse.....	20,86	15,98	12,67
Irlande.....	17,98	17,56	15,90

Les moyennes se ressentent des récoltes médiocres, recueillies sur les terres infertiles ou mal soignées ; et plus tard nous verrons qu'elles abondent. Cependant leur progression n'a pas laissé d'être remarquable. Dans son rapport sur les statistiques agricoles de 1907, M. H. Rew la concrétise en d'éloquents graphiques. N'ayant pas ici cette ressource, nous devons encore recourir aux chiffres. Voici ceux que donne la Tariff Commission ² :

	Production moyenne à l'acre en Bushels			
	Blé	Orge	Avoine	Fèves et pois.
1871-75.....	25,16	32	38,75	24
1876-80.....	24,66	31	38,50	22,50
1881-85.....	28,84	35	38,75	24,10
1886-90.....	30,80	35	38,72	27,60
1891-95.....	28,18	32,73	39,89	24,89
1896-1900...	31,76	33,92	39,92	27,77
1901-05.....	30,77	33,19	41,17	27,51
1907 ³	33,96	35,26	43,04	32,47

D'autre part, les rendements moyens, entre 1891-95 et 1903-07, sont passés de 13,55 *tons* à 14,09 pour les navets, de 16,86 *tons* à 19,01 pour les betteraves, de 4,77 à 5,05 pour les pommes de terre. Il n'est pas jusqu'à la production des prairies tant artificielles que naturelles qui n'ait montré un sensible progrès : elle est passée de 29,78 *tons* à 33,22 pour les premières ; et pour les secondes, de 26,12 *tons* à 30,02. Le hou-

(1) *Loc. cit.*, p. 9.

(2) *Report of Agricultural Committee*, § 132, table 21.

(3) *Agric. stat. 1907*, p. 100.

blon, enfin, qui donnait 7,80 *tons* en 1888-1897, a produit dans la dernière décade 8 t. 83 ¹.

Pour obtenir ces hauts rendements et les intensifier encore, le fermier anglais ne ménage au sol ni les soins ni les engrais. Et sa sollicitude s'étend tout aussi bien aux pâturages qu'aux terres arables. Si l'on veut se rendre compte du travail et des soins qu'exige cette culture scientifique et intensive, il suffira de jeter un coup d'œil sur la façon dont on cultive la pomme de terre à Jersey. Les îles anglo-normandes sont la terre d'élection de la culture intensive. La petite étendue des exploitations, à Jersey surtout, a forcé les agriculteurs à s'ingénier pour tirer du sol le meilleur parti et faire venir sur lui le maximum de récolte et de viande. De fait, le voyageur est émerveillé des prodiges accomplis. Or les procédés adoptés dans les îles anglo-normandes sont copiés par les comtés à production intensive de l'Angleterre. Et le Clackmannan (8 t. 87), le Stirling, le Lanarkshire, le Merioneth, le Lancashire, le Hertfordshire ou le Cumberland, qui obtiennent les meilleurs rendements, ne procèdent guère autrement que Jersey. Or voici comment M. Rider Haggard décrit la préparation du sol sur une exploitation progressive de Jersey ². On commence par étendre sur la terre des engrais en grande quantité, souvent jusqu'à 20 ou 30 tonnes de fumier de ferme, 1/2 tonne d'os et 1 tonne de guano par acre. Puis on procède à plusieurs labours successifs, profonds de 14 pouces au moins, à l'aide de puissantes charrues, attelées de six chevaux. Le sol une fois retourné dans tous les sens, on l'attaque avec une nouvelle charrue portant à son avant un soc qui fouille la terre à 6 pouces de profondeur environ et à son arrière un rouleau de fonte hérissé de dents qui pulvérise les mottes. Dans le champ ainsi ameubli, on creuse ensuite de nouveaux sillons profonds seulement de 2 1/2 pouces environ,

(1) Id., pp. 157 sq.

(2) *Loc. cit.*, I, pp. 93 sq..

distants de 15 à 18, dans lesquels on répand un engrais composé (*grey guano*), comportant entre autres choses 8 pour cent de sulfate d'ammoniaque, 20 à 23 pour cent de phosphates solubles et 2 à 5 pour cent de potasse. C'est dans ces sillons que maintenant on va déposer avec régularité la semence soigneusement choisie et conservée dans des boîtes sur les poutres des étables où la chaleur du bétail a favorisé la germination. Puis une charrue à un cheval, à contre émoussé, munie d'un soc de forme spéciale, longeant la rangée de tubercules, la recouvre d'un manteau de terre meuble. Enfin on ratisse le champ. Ajoutez qu'avant la récolte il faudra donner plusieurs façons et qu'aussitôt les pommes de terre enlevées, on plantera des betteraves de façon à ne point laisser le sol inactif. C'est grâce à ces procédés de culture qu'on arrive à entretenir sur des fermes d'une douzaine d'hectares une vingtaine de vaches, une soixantaine de porcs, sans compter les chevaux nécessaires à l'exploitation.

Certes tous les agriculteurs ne sont pas en mesure de cultiver dans ces conditions. Ceux-là seuls qui sont intelligents, entreprenants, instruits et riches peuvent le faire. C'est là en effet le type de la culture progressive, telle qu'elle tend à se propager. Cet exemple révèle bien les procédés qui ont abouti aux rendements énormes qu'on connaît : sélection soigneuse des semences, emploi abondant des engrais, préparation minutieuse du sol. En certains cas, dans les terrains à composition défectueuse ou particulièrement déshérités, il faut ajouter les grands travaux nécessités par les améliorations permanentes.

Dès longtemps, les agriculteurs anglais se sont préoccupés de sélectionner leurs semences, en vue de les rendre plus productives et plus résistantes. Nous avons pris tout à l'heure comme exemple de culture intensive la production des pommes de terre. Nous pouvons maintenant ajouter qu'on fait de grands efforts pour améliorer les variétés ; le climat est humide, des maladies s'y développent qui réduisent, non seule-

ment la quantité, mais la valeur des récoltes. Depuis longtemps on s'ingénie à produire une variété résistante sur laquelle la maladie n'ait pas de prise. Des prix fabuleux sont parfois payés pour des semences nouvelles, venant d'Ecosse la plupart du temps. Les résultats obtenus sont jusqu'ici peu encourageants, car l'expérience a démontré que l'immunité des variétés importées est seulement partielle et qu'elle se perd par la transplantation dans un nouveau milieu¹. En général, cependant, ils ont été meilleurs. Et l'on n'a pas oublié les récoltes supérieures que donnèrent en France les semences achetées en Angleterre après la guerre de 1870-71 qui avait détruit les réserves indigènes sur une partie du sol français. Depuis lors, le progrès s'est encore accentué, les variétés améliorées.

D'autre part, à ces semences scientifiquement sélectionnées le fermier anglais fournit un sol saturé d'engrais. Il suralimente ses champs et ses prairies. *Feed your land and your land will feed you*, tel est son principe. Nourrissez la terre et la terre vous nourrira. Et, de fait, nul agriculteur ne fait plus grande consommation de matières fertilisantes. Dans les champs de céréales, par exemple, la verse seule limite l'usage des engrais, chez les grands fermiers, bien entendu, riches et adaptés². Encore choisit-on pour les semailles des variétés à paille forte et résistante, plus capable de porter un épi lourd et de permettre de hautes doses d'engrais. Il n'entre pas dans nos vues d'aborder ici des questions techniques. Il suffit de noter les progrès réalisés par la fumure. Or, d'après M. Grandeau³, les importations de matières premières destinées à la préparation des engrais ont doublé en trente ans. De 714 672 tonnes en 1869, elles se sont élevées à 1 549 711 en 1900.

(1) E. Dommen : *Monographie agricole de la Grande-Bretagne*. — Paris, J. B. Baillière, 1908. — p. 17.

(2) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 586.

(3) L. Grandeau : *L'Agriculture et les Institutions agricoles du monde*

Depuis cette époque d'ailleurs l'augmentation n'a pas dû se ralentir. Seuls, les os verts et le guano, par suite de l'épuisement des gisements exploités, figurent aux entrées en quantités de plus en plus réduites. Les nitrates, les sulfates, les phosphates et les pyrites par contre font l'objet d'un trafic croissant. D'ailleurs l'agriculture absorbe des quantités énormes de produits organiques et de déchets industriels. La fabrication de la fonte par le procédé Thomas, énorme, comme on sait, en Angleterre, livre au commerce des quantités considérables de scories de déphosphoration (engrais phosphatés) que M. Grandeau évalue pour 1899 à 128 000 tonnes ¹. Il faudrait ajouter les gadoues des villes, précieusement recueillies et dont les grands centres urbains, si nombreux dans le Royaume-Uni, sont d'inépuisables fournisseurs, les déchets de laine, les déchets de sel provenant des fabriques de salaisons et qui, vendus 5 s. environ par tonne et répandus à raison de 1 à 2 cwts par acre, enrichissent le sol et entretiennent l'humidité ². Il faut encore faire état des tourteaux importés et employés soit comme engrais, soit comme aliments pour le bétail, car on compte beaucoup, et non sans raison, sur l'alimentation riche des bestiaux pour reconstituer ou améliorer le sol. Entre 1870 et 1899, les importations de ces tourteaux ont plus que doublé ³. Et nous n'avons pas encore parlé des fumiers de ferme. Dans un pays d'élevage, ils sont

au commencement du XX^e siècle. — Paris, Imp. Nat., 1905, t. II, p. 325.
— Voici d'ailleurs le détail des importations en tonnes :

	Sulfate d'ammoniaque	Os verts	Guano	Nitrate de soude	Phosphates	Pyrites	Total
1869...	43 400	95 989	210 010	45 335	»	319 947	714 672
1900...	210 000	68 737	33 636	141 155	355 430	740 753	1 549 711

(1) Ibid., p. 287.

(2) Rider Haggard, *loc. cit.*, I, p. 391.

(3) A. Dulac, *loc. cit.*, p. 100, note 2. — La quantité de tourteaux oléagineux importés était de 217 000 tons en 1870 ; de 442 000 en 1899. A quoi il faut ajouter 360 000 tons de résidus de graines de lin, coton, colza. En tout 760 000 tons.

particulièrement abondants. Mais la douceur du climat réduit au minimum la stabulation. Durant des mois, les animaux séjournent dans les prairies et dans les champs ; les moutons mangent les navets sur pied. Le fumier s'épand ainsi de lui-même, sans manutention. En hiver, cependant, le bétail entre à l'étable, ou du moins dans de grandes cours partiellement couvertes ; les animaux à l'engraissement sont souvent enfermés, de même que les animaux de trait. Le fumier est alors amassé dans des cours soit intérieures, soit extérieures, disposées autant que possible de manière à faciliter la manutention. Il est d'autant plus abondant et plus riche que les animaux sont suralimentés : élevage intensif et culture intensive se complètent. Quant au purin, il est recueilli dans des fosses étanches d'où il est pompé en hiver pour l'arrosage des prairies ¹.

Pendant longtemps, l'Angleterre est restée le plus grand consommateur d'engrais dans le monde ; mais depuis quelques années la France et l'Allemagne marchent sur ses traces et aujourd'hui la consommation paraît à peu près équivalente des deux côtés de la Manche ². Seulement la surface consacrée aux grains, aux racines et aux fourrages, c'est à dire à la culture proprement dite, et qui est aussi celle qui a le plus grand besoin de reconstituants, est bien plus étendue en France qu'en Angleterre et l'écart va chaque année croissant, en sorte qu'en définitive la quantité d'engrais appliquée à l'hectare est plus considérable outre-Manche. D'où en grande partie la supériorité des rendements britanniques. « C'est en Angleterre, écrit M. Grandeau dans son remarquable ouvrage sur l'Agriculture du monde au commencement du XX^e Siècle, c'est en Angleterre qu'ont été consommées régulièrement depuis près d'un siècle les plus grandes quantités d'engrais

(1) E. Dommen, *loc. cit.*, p. 21.

(2) A. Dulac, *loc. cit.*, p. 100. — Cf. Grandeau : *Consommation des engrais dans le Monde*. — Paris, 1901 — et *Journal d'Agriculture Pratique*, 1900, I, p. 561.

phosphatés et l'on ne saurait douter que les hauts rendements en céréales et en divers produits du sol, atteints par nos voisins d'outre-Manche, ne soient, en grande partie, dûs à l'accumulation progressive d'acide phosphorique dans le sol » ¹. Ces bonnes habitudes, comme on vient de voir, se maintiennent et, dans le comté d'York, par exemple, on emploie aujourd'hui dix fois plus d'engrais artificiel qu'il y a quinze ans ².

Le développement de la culture intensive s'est d'ailleurs trouvé favorisé par la baisse des prix. Car cette baisse n'atteignait pas seulement les produits agricoles, pour le plus grand préjudice des agriculteurs, mais aussi leurs instruments et les éléments quelconques de la production. C'est, en effet, une caractéristique de la crise actuelle des prix d'être générale, encore que non uniforme. Engrais, tourteaux, grains destinés à l'alimentation du bétail se vendent moins cher qu'autrefois. Entre 1861-70 et 1893-1902, la valeur du nitrate de soude, par exemple, a diminué de 39 o/o environ ³. Mr. John Speir, qui exploite une ferme à 6 milles de Glasgow, payait, en 1876, l'engrais de ferme, rendu en gare, à raison de 8 s. 6 d. la tonne anglaise de 1 016 kg. ; il ne le payait plus que 3 s. 6 d. au moment de l'enquête de la Tariff Commission. Et l'on jugera si l'économie était négligeable quand on saura qu'il en achetait annuellement de 2 000 à 4 000 tonnes ⁴. L'agriculture trouve là un moyen de combattre le mal par le mal, la mévente des produits par le bon marché des éléments de la production. Et, bien que, pour faire face à la dépréciation énorme des céréales, elle ait tendance à restreindre ses dépenses, les progrès de la culture n'en souffrent pas. « Il est bien connu, dit M. W. C. Little, dans un Appendice au Final Report de la Commission

(1) *L'Agriculture et les Institutions agricoles dans le monde*, II, p. 327.

(2) R. Haggard, *loc. cit.*, II, p. 298.

(3) Le cwt. coûtait 13 s. 56 en 1861-70, 8 s. 33 en 1893-1902. (*Wholesale and Retail Prices*, p. 206).

(4) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 678.

Royale ¹, que le coût de presque tous les engrais et des produits de toute espèce destinés à l'alimentation du bétail (*feeding stuffs*) a grandement diminué. Là où la dépense en ces matières n'a pas décrû, ou n'a décrû que peu, il est clair qu'on en a dû employer une plus grande quantité et il n'y a peut-être pas d'exagération à dire que sur les fermes, où, en ces dernières années, la dépense a été de 20 o/o inférieure à ce qu'elle était, il y a vingt ans, on a dû faire une plus grande consommation de matières fertilisantes. » Or, sur 14 fermes dont les comptes et les dépenses en fumiers, engrais et tourteaux d'alimentation ont été publiés par la Royal Commission, deux seulement ont réduit ces dépenses de plus de 20 o/o ². C'est dire que, sur la majeure partie des exploitations, la consommation des engrais s'est accrue et d'autant plus, sans doute, que le coût en avait sensiblement diminué. On vient de voir du reste qu'elle a décuplé dans l'York.

De simples travaux de culture, même accomplis avec grand soin, même accompagnés de fumures intenses, sont parfois insuffisants pour mettre en plein rapport des terres ingrates, trop argileuses ou trop humides, par exemple. Il faut alors recourir à des améliorations à effet permanent ou durable, telles qu'un chaulage, un drainage, etc... Parfois, ce sont des plantations qu'il convient de faire pour accroître le revenu de l'exploitation ; ce sont les bâtiments qu'il est utile d'aménager ou d'agrandir ; les terres de labour qu'il importe de mettre en prairies. Tous ces travaux coûtent cher ; comme une longue culture intensive, ils donnent au sol une plus-value ; et, bien souvent, au moment où l'exploitant quitte la ferme à fin de bail, la dépense n'en est pas encore amortie. La vieille loi anglaise ne reconnaissait au fermier sortant aucun droit sur cette plus-value ; elle ne lui accordait aucune indemnité

(1) *Appendix to the final Report of His Majesty's Commissioners appointed to inquire into the subject of agricultural depression.* — Eyre and Spottiswoode, London, 1897. — Cd. 8 541. — P. 62.

(2) *Appendix to final Report*, pp. 61-62.

pour ses débours. Les ouvrages ou les choses que l'occupant incorporait à la terre et qui ne produisaient normalement leur utilité que par la continuation de leur adhérence au sol, comme les plantations, les constructions, les drains, les machines à vapeur fixes servant à battre le blé, étaient acquis au propriétaire par droit d'accession. Les choses, au contraire, qui, telles que les semences, les engrais, etc., ne pouvaient produire leur utilité que par épuisement ou enlèvement ne devenaient pas propriété du bailleur pendant la durée légale de l'occupation. Le preneur avait le droit de les enlever, à la condition de ne point détériorer le domaine. Mais comment enlever, par exemple, des engrais répandus depuis un an ? S'il les laissait à sa sortie, ils profitaient au propriétaire sans indemnité. Régime peu encourageant et peu fait pour stimuler les fermiers. Ceux-ci, de bonne heure, firent entendre d'énergiques protestations, réclamant une législation protectrice.

Une première satisfaction leur avait été donnée en Angleterre par l'*Agricultural Holdings (England) Act* du 13 août 1875. Ce n'est pas ici le lieu d'analyser en détail cette loi, non plus que celles, nombreuses, qui la suivirent. Il suffira d'en signaler les points principaux. L'*act* de 1875 classait les travaux entrepris par les fermiers en trois catégories. Pour les uns, qu'on qualifie d'améliorations permanentes, le fermier n'avait droit à indemnité que s'il avait obtenu du bailleur l'autorisation écrite de les faire¹. Les améliorations durables étaient soumises à la formalité d'un avertissement

(1) Les améliorations de cette catégorie étaient : 1° Le drainage ; — 2° La construction ou l'agrandissement de bâtiments ; — 3° La création de prairies permanentes ; — 4° La plantation d'oseraies ; — 5° La création de prairies irriguées ; l'établissement d'ouvrages d'irrigation ; — 6° La création de jardins ; — 7° L'établissement de clôtures ; — 8° La construction ou l'amélioration de routes ou de ponts ; — 9° L'établissement ou l'amélioration de cours d'eau, puits, réservoirs, etc., de conduites pour amener l'eau nécessaire aux usages domestiques ; — 10° La plantation de vergers ; — 11° La création de houblonnières ; — 12° Les défrichements ; — 13° Le colmatage.

donné au propriétaire sept semaines au plus et une semaine au moins à l'avance ¹. Pour les améliorations de la dernière catégorie, dites temporaires, au nombre de deux seulement ², mais non les moins importantes, ni les moins fréquentes, elles donnaient droit à indemnité indépendamment de tout avertissement préalable signifié au bailleur. Quant au montant de l'indemnité, il était calculé par un procédé étrange et arbitraire. Une présomption absolue fixait à un nombre d'années déterminé, vingt ans pour les travaux de la première catégorie, sept ans pour ceux de la seconde, la durée de l'amortissement ou de l'utilité. Le fermier sortant avait droit au remboursement de la dépense totale occasionnée par les améliorations garanties par la loi, sous déduction d'autant de vingtièmes ou de septièmes, suivant les cas, qu'il s'était écoulé d'années depuis leur exécution. Encore, en matière d'améliorations simplement durables, non soumises à l'autorisation du bailleur, celui-ci avait-il le droit d'en discuter l'utilité. Quant aux améliorations temporaires, le fermier avait en principe le droit de réclamer une somme représentant équitablement la valeur de l'amélioration pour le fermier entrant. Toutefois elles étaient présumées épuisées au bout de deux ans. — D'autre part, l'*act* de 1875 n'étant pas obligatoire, l'indemnité au fermier sortant n'était pas d'ordre public. Les parties gardaient le droit de se soustraire à l'application de la loi. Elles ne s'en firent pas faute. L'*act* resta à peu près lettre morte.

Là dessus survinrent les premiers signes de dépression agricole. Huit ans n'étaient pas écoulés qu'il était amendé, transformé, et qu'une législation nouvelle régissait à la fois l'An-

(1) Cette catégorie comprenait : 1^o L'épandage d'os non dissous ; — 2^o L'épandage de craie ; — 3^o L'écobuage ; — 4^o L'épandage d'argile ; — 5^o Le chaulage ; — 6^o Le marnage.

(2) 1^o L'emploi d'engrais non produits par la ferme ; — 2^o La consommation dans la ferme par le gros bétail, les moutons ou les porcs de tourteaux ou d'autres substances alimentaires achetées.

gleterre et l'Ecosse : *Agricultural Holdings (England), Agricultural Holdings (Scotland) Acts, 1883*. Elle était cette fois obligatoire ; il n'était plus possible d'y faire échec. Conservant le principe de la division tripartite des améliorations garanties, elle en modifiait le classement dans un sens libéral ¹, et en allongeait en même temps la liste. Le montant de l'indemnité n'était plus fixé à forfait et suivant une présomption à la fois arbitraire et manifestement fausse. Aux termes de l'art. 1, « le fermier qui aura exécuté une amélioration, prévue par le tableau ci-annexé, aura le droit d'exiger, à la fin de son bail, s'il quitte la ferme, que le bailleur lui paie une somme représentant équitablement la valeur de l'amélioration pour un fermier entrant ». Cette disposition garantit au preneur le juste prix de ses travaux et lui permet de résister avec quelque efficacité aux prétentions du bailleur qui, au cas de renouvellement de bail, voudrait lui faire payer le loyer de ses propres améliorations. Elle devait encourager les fermiers dans la voie d'une exploitation intensive et prévoyante. Bien qu'elle n'ait pas suffi à enrayer la crise agricole, elle est restée la base de la législation foncière en la matière. D'ailleurs la

(1) La première catégorie (améliorations ne donnant lieu à indemnité que si elles avaient été autorisées) comprenait : 1^o La construction ou l'agrandissement des bâtiments ; — 2^o L'établissement de silos ; — 3^o La création de pâturages permanents ; — 4^o La préparation et la plantation d'oseraies ; — 5^o La création de prairies irriguées et l'établissement d'ouvrages d'irrigation ; — 6^o La création de jardins ; — 7^o La construction ou l'amélioration de routes ou de ponts ; — 8^o L'établissement ou l'amélioration des cours d'eau, étangs, etc, ouvrages pour utiliser la force hydraulique ou amener l'eau nécessaire aux usages domestiques ; — 9^o L'établissement de clôtures ; — 10^o La plantation de houblonnières ; — 11^o La plantation de vergers ou d'arbustes fruitiers ; — 12^o Le défrichement ; — 13^o Le colmatage ; — 14^o La construction de digues ou de barrages. — La deuxième catégorie ne comprenait que le drainage. — Dans la troisième, se rangeaient : 1^o L'épandage d'os non dissous ; — 2^o L'épandage de craie ; — 3^o L'écobuage ; — 4^o L'épandage d'argile ; — 5^o Le chaulage ; — 6^o Le marnage ; — 7^o L'emploi d'engrais achetés ; — 8^o La Consommation par le gros bétail, les moutons et les porcs d'aliments achetés.

loi de 1883 n'a subi du fait des *acts* subséquents de 1900, 1906, et 1908, que des modifications de détail ¹, sauf en un point, du reste, important.

Le *Land act* de 1881 avait institué au profit des fermiers irlandais un régime spécial, qui se justifiait par une situation toute particulière. Par droit de conquête, les Anglais avaient jadis et en plusieurs reprises dépossédé les habitants du pays, réduits à la condition de colons sur un sol dont ils avaient été les maîtres. Le souvenir ne s'en était point perdu et le fermier irlandais regardait toujours le landlord comme un usurpateur. Celui-ci d'ailleurs ne faisait rien pour désarmer les vieilles haines. Presque toujours absent, représenté par un manager souvent enclin à exploiter l'occupant, dépensant intégralement hors du pays les revenus de ses domaines, il louait la terre nue. Constructions, plantations, travaux de toute espèce étaient presque toujours l'œuvre exclusive du preneur. Le régime précaire auquel était soumis le fermier, l'excessive élévation des rentes, la misère d'une population que le nationalisme cramponnait à la terre mal exploitée faute de capitaux et de sécurité, provoquèrent des désordres sanglants que des demi-mesures restèrent impuissantes à calmer. Gladstone fit donc voter en 1881 un *act* célèbre, qui établissait pour les fermiers irlandais ce qu'on est convenu d'appeler le système des trois F (*fair rent, fixity of tenure, free sale*), qui dédoublait en quelque sorte la propriété et la partageait entre l'occupant et le propriétaire. La rente, à défaut d'entente amiable, — et c'est devenu la règle, — doit être fixée par la Cour de Comté ou par une Commission agraire spécialement instituée à cet effet. Au bout de chaque période de quinze ans, elle doit être révisée de la même manière. Le bailleur n'a le droit

(1) Par exemple, indemnité est due, depuis l'*act* de 1900, au fermier qui fait consommer aux bestiaux, exception faite des chevaux régulièrement employés à la culture, des grains *produits sur la ferme*. — L'*act* de 1908 accorde également indemnité au fermier qui fait des réparations aux bâtiments nécessaires à l'exploitation, sous la seule réserve que le propriétaire aura été par avance averti.

d'obliger le preneur à quitter la ferme que dans des cas, énumérés par la loi, de manquement grave à ses engagements. Le fermier peut ainsi rester indéfiniment sur le même domaine, en payant une juste rente (*fair rent*) qu'il ne dépend point du landlord d'augmenter. C'est la fixité de tenure, conséquence du droit au bail. Par contre, il est libre de s'en aller quand il le désire, ayant la faculté de vendre son intérêt dans la ferme (*free sale*), sauf faculté de préemption réservée au bailleur.

Quelques économistes, quelques fermiers ont, depuis le vote des *acts* de 1883, réclamé pour la Grande-Bretagne un régime analogue. Jusqu'ici leurs efforts n'ont pas été couronnés de succès. A partir du 1^{er} janvier 1909, cependant, les fermiers anglais et gallois se sont vus investis d'un droit au bail. Même indemnisé de ses travaux d'amélioration, le preneur forcé de quitter une ferme subit un préjudice considérable. Il doit réaliser un capital d'exploitation souvent très important. Les pertes sont fréquentes. Son départ est une source de dépenses. Ces pertes, ces dépenses lui devront être remboursées par le bailleur en cas de trouble injustifié (*unreasonable disturbance*). Or il y a trouble injustifié quand :

1^o Le propriétaire, sans cause suffisante et valable, ou pour des raisons démenties par le bon état cultural de la ferme, invite le fermier à quitter les lieux et à renoncer à son droit au bail, ou bien refuse d'accorder un renouvellement de bail quand il en a reçu la demande par écrit une année avant l'expiration ;

2^o Une augmentation de fermage est réclamée par suite d'une augmentation de valeur de la ferme, due à des améliorations exécutées par le fermier ou à sa charge, celui-ci n'ayant pas reçu une indemnité équivalente, et cette demande d'augmentation ayant pour résultat le départ du locataire.

C'est la fixité de la tenure consacrée en Angleterre. Ce n'est pas encore le système des trois F. Mais cette première concession pourrait en entraîner avant longtemps de nouvelles,

Le droit au bail ne sera sérieusement garanti que le jour où le bailleur ne pourra plus, en cas de renouvellement, émettre des prétentions exagérées. Déjà, d'ailleurs, des arbitres peuvent être chargés d'apprécier si le landlord ne réclame pas à son fermier un supplément de fermage à raison de la plus-value qu'il a lui-même, par ses propres améliorations, donnée à la propriété : on s'achemine tout doucement vers la détermination judiciaire de la rente. Ainsi le régime même de la grande propriété anglaise, prodigieusement concentrée et presque toujours soumise au faire-valoir indirect, semble fatalement appeler l'expropriation progressive des landlords. Expropriation plus malaisée à justifier en Grande-Bretagne qu'en Irlande, parce que la situation politique est autre, et aussi parce que les grands propriétaires fonciers y ont mieux compris leurs obligations sociales et plus activement collaboré au développement agricole du pays.

Quoi qu'il en soit, la situation des fermiers est bien changée depuis un tiers de siècle : ils jouissent maintenant d'une sécurité presque absolue, propice aux grands travaux et aux initiatives hardies. C'est ce qu'ici il nous faut surtout retenir. Et c'est par là que la législation si complexe et si touffue qui régit les rapports des preneurs et des bailleurs a pu favoriser les progrès culturaux ¹.

II

On a transporté dans l'élevage l'esprit et les procédés qui renouvelaient la culture : on fait aujourd'hui de l'élevage scientifique et intensif comme de la culture rationnelle et intensive. Et, par là, les deux modes de l'évolution agricole se

(1) Sur tout ce qui précède, cf. F. Chavée, *op. cit.* — Bulletin Mensuel de l'Office des renseignements agricoles. (Juin 1909), pp. 746 sq..

rencontrent et coïncident. Comme on choisit les semences, de même on sélectionne le bétail. Et la sélection, naturellement, est guidée par le but qu'on se propose, produire, par exemple, de la viande ou du lait, et par les conditions de climat, de sol, de végétation : les pays froids et de montagne réclament des espèces rustiques, résistantes ou sobres. Les régions de gras pâturages, de température moyenne, s'accoutument de bêtes plus fines et plus délicates. C'est ainsi que peu à peu, se perfectionnant chaque jour, se sont créées les 22 races de moutons, les 15 races de bœufs, les quatre ou cinq races de porcs, qui peuplent aujourd'hui le Royaume-Uni. Certes ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elles datent pour la plupart. Et les Durham, les Dishley, les Cheviots etc. sont connus depuis plus d'un siècle. Mais ces races mêmes se perfectionnent toujours grâce à une intelligente sélection. En tout cas, l'habitude d'avoir des bêtes racées se répand ; on trouve moins de métis, aux qualités médiocres, si répandus encore il y a quelques années. Par exemple, la race porcine désignée sous le nom de *Large Black Pig* (grand porc noir), qui convient particulièrement au pays par sa rusticité, sa résistance, sa sobriété et son tempérament calme qui l'adaptent fort bien au pâturage, a été sélectionnée vers la fin du siècle dernier. Les essais d'élevage méthodique remontent à trente ou quarante ans. Mais ils n'ont été pleinement efficaces que du jour où se fonda la *Large Black Pig Society* ; ce fut en 1899. Depuis lors, la soigneuse préparation des éleveurs du grand porc noir aux grandes expositions a contribué à répandre la race dans le nord et le centre de l'Angleterre ; même dans les régions principales de l'élevage du porc blanc, et d'un porc blanc renommé, comme dans le *Yorksire*, la nouvelle race gagne du terrain. On expédie des reproducteurs à l'étranger, en Allemagne, mais surtout en Australie et dans les autres colonies anglaises. Il n'y a pas bien longtemps encore, les éleveurs avaient la plupart du temps recours pour saillir leurs truies aux verrats du voisinage, ce qui ne leur permettait pas toujours d'éviter les inconvénients

de la consanguinité : la race s'abâtardissait. Aujourd'hui, grâce à la propagande de la société, on prend soin, par l'échange répété et le choix judicieux des reproducteurs, de renouveler le sang de temps à autre ¹. On a vu déjà que les éleveurs de volaille, à l'aide du nid à trape, opéraient parmi leurs poules pondeuses une sélection rigoureuse. Sur certaines fermes, on mesure et on analyse au moins une fois par semaine le lait donné par chaque vache. Les bêtes improductives ou dont le lait est de qualité inférieure sont impitoyablement éliminées ². Exploitants et éleveurs sont encouragés dans cette voie, on vient de le voir par l'exemple du *large black pig*, par les sociétés d'élevage qui détiennent les *herdbooks*, les *stud-herd* et les *flock-books*, et fixent le type (*standard*) des races. Les concours agricoles sont fréquents : une seule année en vit 257 ³. Les plus hauts personnages, le roi lui-même, et toute la noblesse s'y intéressent. Ils sont dotés de prix par les particuliers. L'Etat, — c'est là une des caractéristiques de l'industrie anglaise, — l'Etat n'en donne aucun : l'initiative et l'intérêt privés suffisent à la tâche ⁴.

On s'est, en particulier, préoccupé de hâter le développement des animaux. Certes, comme le remarque M. A. Dulac, « ce n'est guère en l'espace de quelques générations qu'on peut constater à ce sujet des différences très sensibles. Cependant il apparaît avec certitude que les fermiers ont compris de mieux en mieux leur intérêt à nourrir au maximum les animaux dans leur jeune âge, pour réduire autant que possible la durée de leur vie ; et si les bœufs du poids vif de 650 kg. (13 cwts) sacrifiés à deux ans et demi ne forment pas encore la majorité, ils prennent peu à peu la place de ceux qui n'atteignaient ce même poids qu'à trois ans et demi ou quatre ans.....

(1) Cf. *Bulletin Mensuel de l'Office des renseignements agricoles*, mars 1907, pp. 301 sq..

(2) Rider Haggard, *loc. cit.*, I, p. 463.

(3) C'est l'année 1901. — A. Dulac, *loc. cit.*, p. 93.

(4) Cf. L. de Lavergne, *loc. cit.*, pp. 129-130,

Quant aux moutons, le boucher en dispose bien souvent avant qu'ils aient un an et la moyenne de leur rendement en viande nette dépasse 25 kg. »¹. Cette précocité est le fruit d'une suralimentation raisonnée. Bien que le climat permette de laisser le bétail dans les prairies plus de six mois par an, il ne faut pas croire qu'il se nourrisse exclusivement d'herbage. On lui donne des rations supplémentaires, généralement faites d'une mixture de diverses farines, avec de la pulpe de betterave, des pommes de terre etc.. Aux jeunes veaux on donne le lait écrémé dans lequel on remplace la graisse par de l'huile de foie de morue². Ces pratiques sont répandues et aussi bien observées par le moyen et le petit agriculteur que par le grand fermier. Il en est résulté que le rendement du bétail est, à égalité de temps, considérablement accru et la qualité de la viande souvent améliorée.

Il ne faut donc pas s'étonner que les reproducteurs de choix, lorsqu'ils présentent à un haut degré les qualités distinctives de leur race, atteignent des prix fabuleux, ni que les éleveurs étrangers consentent pour les enlever au marché anglais les plus grands sacrifices. On cite notamment un taureau, *Duke of Connaught*, et une vache, *Duchess of Geneva*, qui se vendirent, le premier en 1873, la seconde en 1875, les sommes énormes de 118 125 et 212 250 francs³. Aujourd'hui de tels prix ne se retrouvent plus. Cependant les produits de quelques étables fameuses, devenues les fournisseurs attitrés de reproducteurs, se cotent à des prix fort élevés encore. C'est ainsi qu'on a vu, en 1900, des éleveurs anglais acheter des taureaux shorthorns 5 300 et 6 095 francs, des vaches de même race 6 000 et jusqu'à 9 000 francs. Les étrangers paient encore plus cher : un taureau fut vendu à un Argentin 13 700 francs. Bien mieux encore, un bœuf du Lincolnshire a atteint, aux enchères publiques de Royal Show, à Derby, en été 1906, le prix

(1) A. Dulac, *op. cit.*, p. 190.

(2) The Tariff Commission, *loc. cit.*, § 723.

(3) Grollier : *Journal d'Agriculture pratique*. — 1892. — II, p. 268.

extraordinaire de 1 450 guinées, soit plus de 38 000 francs. Il est allé en Argentine. En 1900, d'ailleurs, à la vente du troupeau de M. Dudding, un bœlier de 18 mois, de même race, avait déjà fait 26 500 francs. Les chevaux ne se vendent pas moins et, sans parler des bêtes qui ont eu des succès sur les champs de course et qui n'ont plus de prix, celles qui sortent des bonnes écuries ont sur le marché une grosse valeur. A une vente aux enchères de 44 chevaux shire, appartenant à lord Llagattock, les juments poulinières atteignirent un prix maximum de 12 075 francs ; un étalon fut vendu 17 000. Et le prix moyen de l'ensemble s'éleva à 5 650 francs par tête. Il est à noter d'ailleurs que l'agriculture anglaise, impuissante à suffire aux besoins du pays, est cependant exportatrice. Mais ce qu'elle exporte, ce sont des reproducteurs de choix destinés à améliorer les races étrangères. Les plus gros acheteurs sont les Américains du Sud. Certes, ces exportations ne créent pas aux éleveurs anglais des ressources considérables. Mais elles montrent à quel niveau ils ont su élever les races indigènes, la perfection qu'ils ont su leur donner.

En même temps qu'un sens pratique très avisé, ces résultats supposent un certain ensemble de connaissances, une instruction technique assez développée. Certes, l'enseignement primaire soulève à cet égard bien des critiques, en Angleterre comme en France. On se plaint qu'il prépare les jeunes gens à la vie urbaine plus qu'au travail des champs et qu'il les prédispose à faire des employés, des commis, voire même des policemen. L'enquête de la Tarif Commission, les notes de M. Rider Haggard sont assez suggestives. Cependant l'enseignement agricole est organisé, en Grande-Bretagne par l'initiative privée, en Irlande par le Gouvernement. Un certain nombre d'Universités (Oxford, Edimbourg, Aberdeen, le Technical Collège de Glasgow, les quatre Collèges de Londres) possèdent des chaires d'économie rurale. On y donne un enseignement supérieur, qui dure trois ans et comporte des notions générales de sciences naturelles et une instruction

proprement agricole. A chaque établissement se rattache une ferme pour l'étude pratique de la laiterie et des cultures. Ces universités forment des fermiers, des régisseurs et des professeurs. A la sortie, un examen donne droit à un diplôme. — L'enseignement est plus pratique dans les collèges techniques. Il y en a trois en Grande-Bretagne, les deux derniers de fondation récente : Cirencester (1845), Downton, près de Salisbury (1880), Wye (1894). Ce sont des collèges privés ; le dernier, cependant, est subventionné par l'Etat. Une exploitation est jointe à chacun d'eux. Les élèves doivent à leur entrée remplir une simple condition d'âge. — Enfin le pays est couvert de petites écoles agricoles, sans lien, sans organisation. Les Conseils de Comté disposent depuis 1890 de ressources spécialement destinées à l'enseignement agricole, et en particulier à celui des opérations manuelles. Cet enseignement spécial est donné dans quinze comtés. Les sujets qu'il comprend vont du labourage, du fauchage et de la récolte des céréales jusqu'aux soins à donner aux bestiaux et aux arbres fruitiers. Certains conseils de comté se sont également préoccupés de répandre les notions pratiques nécessaires pour la tenue satisfaisante des troupeaux. Tout cela s'adresse plus particulièrement aux ouvriers agricoles. Les chefs d'exploitation trouvent eux aussi dans les écoles d'ordre inférieur disséminées dans le pays une instruction technique appréciable. Du reste, les conseils de comté organisent, dans la plupart des écoles publiques rurales, des jardins où les principes élémentaires de la culture générale et de l'arboriculture sont enseignés. Mais, il faut bien le dire, l'Etat ne prend à cet effort qu'une part minime : les crédits affectés à l'enseignement agricole en Angleterre et dans le Pays de Galles n'ont pas dépassé 79 990 L. (1 999 750 fr.) en 1906-07, en sensible diminution d'ailleurs sur ce qu'ils étaient quelques années auparavant (86 851 L. en 1902-03) ¹.

(1) Ces crédits se répartissaient ainsi en 1906-07 :

Dépenses générales.	10 955 L.
-----------------------------	-----------

En Irlande, l'enseignement agricole est donné d'abord par une section spéciale du Royal College of science de Dublin. Il dure trois ans. L'Albert Agricultural College de Glasnevin, près Dublin, ne retient ses élèves que pendant un an. Enfin l'instruction pratique et technique se donne dans les stations agricoles d'Athenry (Galway), Ballyhaise (Cavan), Clonakilty (Cork). Mais, ainsi concentré, l'enseignement n'atteindrait qu'une fraction bien minime de la population rurale. Des professeurs itinérants parcourent les comtés, répandant les notions indispensables à l'élève de la volaille, des abeilles, à la fabrication du beurre etc.. Ils font leurs conférences dans les bourgs où ils séjournent deux et trois semaines ; ils inspectent les exploitations du voisinage et donnent des conseils. C'est dire qu'ils sont mêlés de très près à la vie des agriculteurs et qu'ils peuvent leur rendre de très réels services.

Bien que le Gouvernement, sauf en Irlande, n'ait pas directement organisé l'enseignement agricole, il ne faudrait pas croire qu'il s'en désintéresse. Un ministère de l'Agriculture (*Board of Agriculture*) a été créé à Londres en 1889 ; un *Department for Agriculture and Technical Instruction* existe à Dublin. L'un et l'autre publient et distribuent, gratuitement, à toute personne intéressée, de nombreuses brochures (*leaflets*) traitant, avec toute la simplicité requise, des plus diverses questions d'intérêt agricole : usage et achat des engrais, soins à donner aux animaux, notions d'art vétérinaire, d'hygiène,

Enseignement de la laiterie.	12 066 L.
Conférences agricoles	3 930 «
Elevage de la volaille	2 527 «
Maréchalerie, médecine vétérinaire.	2 632 «
Apiculture	1 199 «
Horticulture	9 536 «
Travaux manuels	2 155 «
Divers.	2 043 «
Bourses scolaires	9 353 «
Subventions aux collèges et écoles	23 596 «

(Bulletin de l'Office des renseignements agricoles — mai 1908 — p. 635).

etc.. A l'heure actuelle plus de 150 de ces brochures, tirées en un grand nombre d'exemplaires, ont été répandues dans le public, en même temps du reste que celles de l'*Agricultural Organisation Society* et de l'*Irish Agricultural Organisation Society*. Les pouvoirs publics participent donc, et directement, à l'instruction des populations rurales avec lesquelles ils se mettent en contact. Ajoutez d'ailleurs que le Board of Agriculture publie un journal mensuel qui propage activement la science agricole et qu'il subventionne, comme on l'a déjà vu, divers établissements d'enseignement professionnel.

Dans un milieu actif, entreprenant, comme celui des agriculteurs anglais, de tels efforts ne pouvaient manquer de produire de prompts et sensibles résultats : ils se sont traduits par l'adaptation rapide des agriculteurs aux conditions du marché et par le perfectionnement de la culture.

III

Il reste à vaincre une dernière difficulté : en même temps que beaucoup d'engrais, la culture intensive exige beaucoup de soins et de travail. Or, on le sait déjà, le travail renchérit ; les salaires ne cessent de s'accroître. La main-d'œuvre d'ailleurs se fait plus rare à la campagne. Les villes industrielles l'attirent ; et les hauts salaires des usines tendent à se généraliser. Telle est la raison qui, avec la fermeté relative du prix de la viande, oriente les exploitants vers l'élevage : les fermes à pâturages n'exigent pas en effet autant de main-d'œuvre que les terres à céréales. Ainsi, d'après les comptes publiés par la Royal Commission ¹, les salaires représentent sur ces fermes 16 à 17 o/o de la dépense totale ; leur montant varie entre 10

(1) *Appendix to Final Report*, pp. 52-53.

et 18 s. par acre et, parfois même, tombe à 7 s. 5 d.. En moyenne, et pour les exploitations de tout ordre, la dépense en salaires représente au contraire 31,4 o/o de la dépense totale et elle s'élève à 25 s. 5 d. par acre.

Aussi les fermiers, surtout sur les terres arables, cherchent-ils à réduire au minimum cette source de frais, en accélérant le travail d'abord, ensuite en substituant au travail humain le travail mécanique, à l'ouvrier la machine ¹.

Il y a longtemps que les bœufs, trop lents, ne sont plus employés comme bêtes de trait. Ils ont cédé la place aux chevaux, plus vifs et plus rapides, dont l'Angleterre compte quelques races remarquables : les *Shire*, les *Clydesdale* et les *Suffolk*. Les plus répandus dans l'agriculture sont les *Shire*. Ils représentent pour l'espèce chevaline ce que sont les *shorthorns* pour les bovidés : une race éminemment populaire. Ce sont de lourds chevaux, originaires des *Middlands*. Leur masse énorme, que la tendance actuelle cherche encore à développer, leur tempérament doux, leur endurance au travail, jointe à une grande souplesse d'allure, en font un auxiliaire précieux de la ferme. Cet emploi des chevaux aux travaux agricoles a d'ailleurs permis d'orienter exclusivement l'élevage bovin vers la production de la viande et du lait et d'éliminer cette espèce, moins rémunératrice, de bœufs spécialement élevés en vue du travail. Les qualités requises pour le labeur agricole rendent moins apte à l'engraissement ; le travail empêche cet engraissement et diminue la qualité de la viande. Et cependant ces bœufs, comme leurs congénères, sont destinés à finir sur l'échal du boucher. Il y a tout intérêt, pour l'agriculteur, à les élever et à les nourrir exclusivement à cette fin. C'est pourquoi ils ont cédé la place aux chevaux.

Les chevaux à leur tour sont évincés par la machine. Les moteurs inanimés, à vapeur, à pétrole, ont fait leur

(1) *Final Report* (Channing), passim; notamment §§ 59, 62, 121. — The Tariff Commission, *loc. cit.*, passim.

apparition à la ferme et s'y multiplient. Ils ont remplacé les manèges qui, il y a peu d'années encore, fournissaient l'unique force motrice disponible sur une exploitation agricole ¹. Dans les comtés de Northampton, de Hertford, dans combien d'autres encore, on ne laboure plus guère qu'à la vapeur ; des machines à vapeur exécutent à peu près tous les travaux, sur les grands domaines, bien entendu ². Il en est résulté la formation et la multiplication d'une classe spéciale d'agriculteurs, celle des propriétaires de machines et de mécaniciens. Au recensement de 1881, ils étaient 4 260 en Angleterre proprement dite ; 4 675 en 1891 ; enfin, en 1901, on en compta 6 545 : leur nombre avait en dix ans augmenté de 40 o/o. C'est d'ailleurs la région de l'est qui en est la plus riche : les cinq comtés arables de Lincoln (694), Suffolk (469), Essex (449), Norfolk (409) et Cambridge (317) en réunissent un total de 2 338 contre 937 seulement dans les contrées herbeuses du Nord et dans les montagnes galloises ³. D'autre part, aux mains des ouvriers on met des instruments plus perfectionnés qui facilitent et accélèrent le travail. Il en est de tout ordre, et des plus imprévus : ainsi la machine à traire les vaches, la machine à tondre les moutons qui économise 8 à 10 minutes par bête tondue et réduit l'opération à une dizaine de minutes ⁴, la machine à gaver les poulets, grâce à laquelle une main experte peut gaver vingt douzaines de volailles en une heure ⁵. Et nous ne parlons pas du nombre incalculable de semoirs, de moissonneuses, faucheuses, râteleuses, balayeuses à foin (qui font deux fois plus de travail que des charriots) ⁶, des machines à creuser les drains etc.,

(1) Dommen, *loc. cit.*, p. 23.

(2) R. Haggard, *loc. cit.*, I, p. 521 ; II, p. 134.

(3) *The agricultural population*. (Journal of the Board of Agriculture, august 1904), p. 275.

(4) R. Haggard, *loc. cit.*, I, p. 372.

(5) Id., I, p. 119.

(6) Id., I, p. 551.

dont les expositions répandent dans le pays la connaissance et l'usage ¹. De plus en plus, les agriculteurs se convainquent que, pour remplacer la main-d'œuvre, trop rare et trop chère, il faut recourir aux machines, à la culture à vapeur, aux instruments sur lesquels les travailleurs peuvent s'asseoir et que, autant que possible, le travail de la ferme doit être accompli par un personnel permanent très réduit, sauf à faire, aux moments de presse, appel à des extras ². Déjà d'ailleurs sur certaines fermes l'emploi des machines a diminué de 25 à 30 o/o la main-d'œuvre. Voilà qui n'est pas fait pour enrayer l'exode vers les villes.

La cherté de la main-d'œuvre et son insuffisance ont eu encore cette conséquence que moyens fermiers et moyens propriétaires (*gentlemen farmers*) ont dû se mettre au travail. Jadis ils ne participaient, et bien irrégulièrement d'ailleurs, qu'à la surveillance des principales opérations de culture. Ils avaient chiens et chevaux ; ils chassaient et traitaient leurs amis, ayant toujours une bouteille de Porto à leur offrir. A la tête de leur exploitation était un régisseur (*manager*). A cette vie, ils avaient pris des habitudes de luxe, de bien-être, de paresse et de dépense qui, la crise venue, leur furent néfastes. Aujourd'hui il n'y a guère plus de ces amateurs. Force est à tous de participer aux travaux de la ferme, à côté de leurs hommes, et de mener une vie à la fois plus simple et plus laborieuse. Plus de chevaux, plus de chiens. Les fermiers et les moyens propriétaires économisent par leur propre travail un ou plusieurs salariés. Malheureusement tous n'ont pas pu s'adapter à cette vie nouvelle. Les habitudes prises, l'éducation reçue au temps de la prospérité, les avaient rendus impropres à une exploitation agricole qui exigeait avant tout de l'énergie personnelle, un travail incessant et ardu, une attention soutenue. Il a fallu faire place à d'au-

(1) Cf. *Bulletin Mensuel de l'Office des renseignements agricoles*, janvier 1908, p. 22.

(2) The Tariff Commission, *loc. cit.*, § 528.

tres, plus rudes et plus pratiques, dans l'Essex notamment à ces fermiers écossais qui implantaient dans le pays, avec leurs légendaires habitudes d'économie, des femmes et des enfants qui ne boudaient point à la tâche. « L'ancien fermier de l'Essex n'était pas à la hauteur de la situation nouvelle. Aussi sa place a-t-elle été prise par des hommes d'un nouveau type » ¹.

Ceux-là ont quelquefois réussi. En général, cependant, hors des cas exceptionnels, celui en particulier des Ecossais immigrés en Essex, ni les moyens fermiers, ni les moyens propriétaires exploitant directement ne sont en brillante situation. Engrais, main-d'œuvre, machines supposent de gros capitaux. Bien souvent les exploitants qui ont le mieux résisté à la crise sont précisément ceux qui disposaient des plus grandes ressources. C'est la constatation qui revient avec une insistance frappante sous la plume des commissaires royaux de 1894 et de M. Rider Haggard ². La culture intensive est rémunératrice, certes, mais elle exige d'abord des avances de fonds considérables que, seuls, les gros fermiers peuvent se permettre. Toutefois, et quelque paradoxal qu'au premier abord le fait puisse paraître, les petits fermiers, ceux dont les exploitations avoisinent 50 acres, se sont en général bien comportés, malgré la dureté des temps. Maintes fois, les commissaires royaux ont pu constater qu'ils étaient en aussi belle situation que les gros exploitants ³. C'est que ces petits fermiers parviennent précisément à se soustraire à la néces-

(1) E. A. Pratt : *The Transition in Agriculture*, p. 39. — H. Levy : *Die Lage der englischen Landwirtschaft in den gegenwart*. (Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik. III^{te} Folge, 23^{tes} Band, 1903) pp. 734-735. — R. Haggard, *loc. cit.*, I, pp. 267, 483.

(2) *Final Report*, pp. 253 sq.. Cf. p. 260 § 103 : « Le facteur essentiel de la lutte contre les bas prix est le capital du fermier ». — R. Haggard, *loc. cit.*, passim, notamment I, pp. 61, 411 ; II, pp. 251 et 397. — « No one can farm without money » (I. p. 413). — Tariff Commission, *loc. cit.*, § 857.

(3) V. R. Haggard, *loc. cit.*, I p. 411. — II, p. 550. — Tariff Commission, *loc. cit.*, § 784.

sité des grandes avances. La plupart ont été domestiques. Tant qu'ils sont restés célibataires et salariés, ils ont pu, en étant soigneux, économiser un petit pécule : hors le vêtement, ils n'avaient pas de dépenses à faire. Souvent, c'est du moins la coutume en Lincolnshire, tant qu'ils sont au service de quelque riche fermier, ils louent ou achètent une pièce de terre ; puis une seconde, une troisième. Enfin ils ont cheval et charrette. A leurs moments de liberté, ils retournent leurs champs et les soignent avec amour. Leurs femmes, la plupart du temps, ont été elles-mêmes filles de ferme ou laitières ; elles ont également fait des économies ¹. Une fois en ménage, ils exploitent pour leur compte exclusif. De leur situation antérieure, ils ont gardé l'habitude du travail et, comme nos paysans, ils travaillent eux-mêmes, évitant par là de recourir aux salariés ou aux machines ; comme eux, ils travaillent dur, faisant chacun la besogne de deux personnes et vivant de la dépense d'une ². Leurs femmes et leurs enfants vont aux champs et se contentent pour toute rémunération du vêtement et de la nourriture. Mais leur bien-être s'en ressent ; l'éducation est moins soignée et le travail si rude que certaines personnes considèrent le *small farming* comme à peine préférable à l'esclavage ³. D'ailleurs un moment arrive souvent où la situation de ces petits fermiers eux-mêmes devient critique : ils résistent à la crise « aussi longtemps qu'ils exploitent leur ferme avec le travail gratuit de leur famille. Mais dès l'instant que les enfants s'en vont et qu'on emploie des serviteurs loués, les profits s'évanouissent » ⁴.

(1) Wilson Fox, *loc. cit.*, p. 16. — R. Haggard, *loc. cit.*, II, p. 197.

(2) *Final Report*, p. 34, § 123. — R. Haggard, I, pp. 147, 220 etc., II, p. 550.

(3) *Final Report*, p. 36, § 126. — Cpr. p. 35 § 126 : « Plusieurs fermiers de cette catégorie déclarent que ni eux ni leurs familles n'observent aucune heure de travail, qu'ils travaillent du point du jour à la nuit et que, même en faisant ainsi, c'est avec la plus grande difficulté qu'ils arrivent à joindre les deux bouts ».

(4) *Ibid.*, p. 34, § 124.

Au reste les capitaux sont encore nécessaires pour l'achat des engrais. Aussi n'est-ce pas dans la culture des céréales que réussit surtout le *small farming*. La grande ferme donne peut-être de meilleurs rendements. Ce que le petit fermier pratique avec le plus de succès, ce sont les genres d'exploitation qui demandent surtout du travail, des soins et de l'ingéniosité. « Il nous semble, disent les commissaires royaux ¹, que la solution dépend grandement des circonstances de sol, de situation, d'exploitation. Dans les *arable counties*, où il y a difficulté à apporter des changements dans le système de culture, la crise a été peut-être moins marquée sur les grandes fermes, en dépit de ce fait que sur les petites exploitations, on fait moins de dépenses en main-d'œuvre. Mais dans les lieux où le sol et la situation se prêtaient à l'abandon des méthodes habituelles d'exploitation pour la culture des fleurs, fruits, légumes, et pour l'élevage des volailles, les petites fermes paraissent offrir de meilleures perspectives que les grandes. » On peut ajouter à cette liste des productions où triomphe le *small farming* l'élevage, la fabrication du beurre et le commerce des œufs ². Dans ces diverses branches, les petites exploitations sont plus productives que les grandes ³. Or ces produits divers, horticoles ou animaux, sont précisément ceux qui bénéficient de la plus grande fermeté des cours. En sorte qu'en définitive les petits fermiers sont doublement avantagés, d'abord parce qu'ils économisent beaucoup sur la main-d'œuvre, ensuite parce que leurs produits sont les plus rémunérateurs, sans compter que, produisant surtout pour eux-mêmes, il ont moins à redouter la crise des prix. Aussi, de tous les agriculteurs anglais, sont-ils les mieux capables, sinon les seuls, de s'accommoder des conditions nouvelles.

(1) Ibid., pp. 36 et 37, § 129.

(2) A. Dulac : *Agriculture et Protectionnisme en Angleterre et en France* (Rev. pol. et parl., 10 septembre 1905), pp. 517 sq.

(3) R. Haggard, *loc. cit.*, II, p. 190.

On ne trouvera pas étonnant que les petites fermes aient toujours preneur et que, la concurrence aidant, elles se louent proportionnellement plus cher que les moyennes ou les grandes. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, entre bien d'autres rapportés par M. R. Haggard, dans le comté de Hereford, le propriétaire d'une ferme de 400 acres devenue vacante ne reçoit qu'une ou deux demandes ; ceux de fermes ayant une étendue de quelque 200 acres en reçoivent un grand nombre (*a good number*) ; les petites exploitations de 50 acres ne sont pas moins demandées ¹. Aussi comportent-elles des fermages beaucoup plus élevés. Ainsi, dans le comté de Worcester, deux exploitations sont situées de part et d'autre d'une route, face à face. Elles présentent d'égales facilités de culture et la qualité de leur sol est la même. L'une a 40 acres d'étendue ; elle est louée à raison de 50 s. l'acre ; l'autre a 250 acres et ne rapporte que 1 L. par acre au propriétaire ². Dans le Northamptonshire, le fermage courant des petites exploitations varie entre 35 et 40 s. par acre ; celui des grandes, entre 15 s. et 1 L. ³. Souvent même il arrive que, pour louer les grands domaines, il faut les morceler et les affermer par parcelles ⁴. Et, dans la baisse générale des terres, les petites exploitations seules ont gardé et parfois, lorsque notamment elles se prêtent à la production des fruits, augmenté leur valeur vénale ⁵. C'est un encouragement puissant à la diffusion de la petite propriété.

(1) *Loc. cit.*, I, pp. 313, 325 etc...

(2) *Ibid.*, I, p. 325.

(3) *Ibid.*, II, p. 246. — Cf. I, pp. 434 et 443. — Tariff Commission, *loc. cit.*, § 877.

(4) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 874.

(5) R. Haggard, I, p. 161.

CHAPITRE III

La Coopération

Nous venons d'étudier brièvement deux formes de l'adaptation : l'évolution des cultures et celle des méthodes et procédés agricoles. Il en est une troisième, moins apparente peut-être, également intéressante pourtant. Nous voulons parler de la coopération. Pour tirer du produit de leur travail un meilleur parti en augmentant les prix de vente, ou pour rendre la production et le placement moins onéreux, les agriculteurs ont songé à se grouper et à s'organiser.

Malheureusement l'essor de la coopération se heurtait dans les campagnes anglaises à de grosses difficultés. L'idée de se réunir, dans un but commercial, en sociétés coopératives est peut-être originaire d'Angleterre et y a certainement atteint le plus grand développement dans les villes. Il n'est pas besoin de rappeler les Pionniers de Rochdale, ni les innombrables sociétés de vente qui couvrent comme d'un réseau le pays. Mais on sait que la vie rurale, isolée, égoïste, ne prépare pas le paysan à l'association. En tous pays, par ces temps de syndicalisme, où la mode et l'avenir sont au groupement, les campagnes se montrent en général réfractaires à l'esprit nouveau. De père en fils, les agriculteurs travaillent seuls, pour eux et pour leur famille, jaloux du secret de leurs affaires. Plus que quiconque ils pratiquent la millénaire doctrine : chacun pour soi et Dieu pour tous. Et s'il est vrai qu'à de certains moments et pour certains travaux, ils mettent leurs

efforts en commun et se prêtent main forte, il suffira cependant, pour mesurer leur esprit d'indépendance, leurs habitudes d'isolement, de voir combien ont été lents chez nous le développement et la multiplication des coopératives paysannes.

Or, l'agriculteur anglais s'est montré particulièrement réfractaire. Le sentiment de sa personnalité poussé jusqu'à l'égoïsme, ses habitudes de *self help*, son tempérament essentiellement individualiste le prédisposaient mal à l'organisation coopérative. Nombre de sociétés formées à grand peine se sont effondrées sous l'indifférence de leurs membres. D'autres n'ont jamais réussi à fonctionner. Et il faut voir avec quel dédain, quel tranchant laconisme, certains des témoins entendus par la Tariff Commission condamnent le principe de l'association. « Je n'approuve point la vente et l'achat coopératifs » ¹, déclare sèchement, sans autre explication, un agriculteur du Huntingdonshire, un des rares témoins qui aient même envisagé la question, exprimant par là une répugnance profonde, invincible, inhérente aux habitudes, aux mœurs et au caractère de tous ses semblables.

Ajoutez que la coopération profite surtout au petit cultivateur. Le grand propriétaire et le grand fermier, comme le grand industriel, bénéficient pour leurs achats et leurs transports des prix de gros ; ils ont leurs machines qui trouvent sur leurs domaines un aliment suffisant à leur activité. A leurs produits, qui sont considérables, des débouchés sont assurés dans les grandes villes ; ils ont leurs clients attitrés et le plus clair de leurs profits n'est pas intercepté par les intermédiaires ; ils peuvent et savent, au surplus, se défendre. Plus instruits et habituellement plus riches, ils ne se laissent pas tromper par les marchands et peuvent au besoin faire procéder à l'analyse des produits achetés. A eux seuls, ils valent

(1) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 517. — Sur tout ceci, v. d'ailleurs E. A. Pratt : *The Organisation of Agriculture*, London, John Murray, 1908, p. 367.

tout un groupe de petits producteurs, toute une coopérative. Dans les villes, c'est le prolétariat industriel qui s'est associé, soit pour acheter, soit pour produire, soit pour vendre. Or ce prolétariat est innombrable ; il peut fournir à la coopération d'abondantes recrues. Les petits agriculteurs sont infiniment plus rares. La Grande-Bretagne est, comme nous avons vu, un pays de grande propriété et de grande culture. C'est pourquoi le terrain n'était pas favorable à l'association. L'Irlande, au contraire, où le morcellement de l'exploitation est extrême, exagéré même au point que le fermier ne peut pas faire vivre sa famille sur sa tenure, a donné l'exemple d'un mouvement coopératiste très accentué. Il faut du reste ajouter que les Irlandais ne sont pas de race anglo-saxonne ; que l'individualisme est chez eux moins accentué que chez les habitants de l'île sœur et que, d'ailleurs, les deux siècles et demi d'oppression anglaise ont suffi à le briser et à préparer le peuple pour la collaboration, l'effort commun dans le domaine de la production comme dans celui du commerce.

I

Aussi est-ce en Irlande que les coopératives pullulèrent d'abord. Leur éclosion cependant n'y remonte pas au delà de l'année 1889. C'est par la création d'une crèmerie que le mouvement fut amorcé, sous les auspices de sir Horace Plunkett, qui devait en rester l'âme et se livrer en sa faveur à une incessante et inlassable propagande. Pour que ce premier essai revêtît la valeur d'une démonstration éclatante et qu'en tout cas son insuccès ne pût être une raison de découragement et de défiance, on avait choisi une des régions laitières les plus arriérées et les plus déshéritées, dans la province de Munster. Ainsi le succès devait être convaincant et établir

aux yeux des plus incrédules les vertus économiques de l'organisation coopérative. L'échec, aisément imputable aux mauvaises conditions de l'expérience, à l'hostilité et à l'inaptitude d'un milieu réfractaire et défiant, ne pouvait être fatal. Ce fut le succès qui couronna l'entreprise. Et dès lors la cause de la coopération était gagnée devant l'opinion irlandaise. Chaque année allait voir éclore un nombre croissant de sociétés : à la fin de 1894, on en comptait déjà 40, crémeries pour la plupart.

Jusqu'alors, la propagande était restée l'œuvre de la *Cooperative Union of Great Britain*, ou plus exactement de personnalités dévouées. Mais les coopératives se multipliant, les demandes de renseignements et de conseils affluant, la tâche devenait trop lourde. C'est alors (avril 1894) que, toujours sous les auspices de Sir Horace Plunkett, et grâce à son initiative dévouée, se fonda à Dublin l'*Irish Agricultural Organisation Society* (I. A. O. S.). Le mouvement dont cette nouvelle société était issue ne tendait à rien moins qu'au relèvement sous tous les rapports de la patrie irlandaise, par le développement du self help, par l'association des efforts et des bonnes volontés, des initiatives et des énergies, sans intervention de l'Etat ¹. Certes le domaine où peut s'exercer l'activité de ses promoteurs est immense. Mais toute tâche suppose un commencement. C'est pourquoi l'I. A. O. S., tout d'abord organisée, s'est donné pour mission de perfectionner et de relever l'agriculture qui est jusqu'ici, pour ainsi dire, la seule industrie du pays. Dans ce domaine, les propagandistes de la coopération se proposent d'améliorer les conditions de vie faites à la population rurale, et, par là, d'arrêter l'exode et l'émigration. L'objet que, tout d'abord, ils poursuivent, c'est l'ouverture de débouchés rémunérateurs,

(1) Discours prononcé par Sir Horace Plunkett, le 27 octobre 1893 devant l'Economic Society de Newcastle-on-Tyne : *The new movement in Ireland*.

la lutte, par l'amélioration des produits, l'organisation de la vente et de l'achat, contre la concurrence étrangère sur le marché anglais et le marché national même. Mais l'I. A. O. S. n'est pas autre chose qu'une société de propagande et un conseil permanent que peuvent en tout temps consulter les coopératives affiliées ou les agriculteurs désireux de s'associer. Elle a un organe hebdomadaire : *The Irish Homestead* ; elle répand à profusion dans le public des publications et des tracts ¹, faisant connaître les avantages, les modalités de l'organisation coopérative ; elle donne des avis ; elle délègue à travers le pays tout un état-major de compétences dévouées à son œuvre, qui portent au fond des campagnes la parole coopératiste et les conseils d'une longue et chaque jour plus multiple expérience. Enfin elle prête aux sociétés affiliées l'appui de son influence et de son autorité morale auprès des pouvoirs publics, des grandes administrations privées et des producteurs en gros. D'un mot, c'est un ferment d'organisation coopérative.

L'*English cooperative Wholesale Society* de Manchester avait déjà fondé en Irlande un certain nombre de crémeries dans les profits et l'administration desquelles les agriculteurs n'avaient aucune part. C'est à eux seulement que l'I. A. O. S., au contraire, voulut faire appel et elle remit en leurs mains la direction de toutes les sociétés par elle établies sur les bases d'une stricte coopération. Son œuvre prospéra rapidement. Par une progression à peu près régulière, le nombre des coopératives affiliées, qui sont à peu près toutes celles du pays, s'est élevé, au 31 décembre 1906, à 873, comptant 85,050

(1) Les renseignements qui ont servi à la rédaction de ce chapitre sont tous dûs, sauf indication contraire, soit à l'I. A. O. S., soit à l'*Agricultural Organisation Society*, de Londres, dont les distingués secrétaires, MM. R. A. Anderson et J. Nugent Harris, ont bien voulu nous communiquer un ensemble précieux de tracts, de publications et de procès-verbaux. Nous sommes heureux de leur exprimer ici tous nos remerciements.

membres. Les versements effectués sur les actions, partiellement libérées, atteignaient à cette date 172 977 L., le capital emprunté, surtout par les crémeries et les sociétés de crédit, 182 556 L.. Enfin le chiffre des affaires traitées dans le courant de l'année 1906 fut de 1 814 449 L. (plus de 45 millions de fr.).

Il est curieux que les plus anciennes, les plus nombreuses aussi, les plus riches et les plus actives de ces coopératives soient celles de production. En décembre 1906, il existait 283 crémeries ¹, avec 57 branches ou succursales. Déjà, en 1894, avant que l'I. A. O. S. eût pu entreprendre sa campagne de propagande, il en existait un trentaine, dont vingt-quatre ont survécu, toutes concentrées dans le sud de l'Irlande. La presque totalité (22 sur 24 qui existent toujours) fonctionnaient dans la province de Munster, 11 dans le Limerick, 5 dans chacun des comtés de Cork et de Tipperary, 2 dans Waterford. Le comté voisin de Kilkenny, province de Leinster, n'en comptait encore que 2. L'Irlande méridionale fut ainsi le berceau du mouvement coopératif. Nous en avons déjà indiqué les raisons. Mais ce mouvement ne tarda pas à s'étendre vers le nord et la province la plus riche aujourd'hui en crémeries coopératives est l'Ulster qui en possède 126. Le Munster en a 102 ; le Connaught, avec ses 30 laiteries, le Leinster, avec ses 24, sont encore bien en retard. Le principal foyer de la coopération, d'ailleurs, est demeuré dans le sud. Les crémeries du Munster ont fait en 1906 pour 662 457 L. d'affaires ; celles de l'Ulster, bien que plus nombreuses, n'en ont fait que pour 541 993 L.. Le foyer s'étend sur les deux comtés de Tipperary (37 crémeries) et de Limerik (31) ; les opérations des laiteries s'y sont respectivement élevées à 288 331 et 256 488 L., chiffres dont n'approche aucun autre comté. C'est que la province de Munster est celle où l'industrie laitière est le plus répandue et les vaches le plus nombreuses (612 411 contre 466 230 dans l'Ulster en 1907) ². En

(1) Les crémeries s'occupent spécialement de la fabrication du beurre.

(2) *Agricultural Statistics of Ireland*, 1907. — pp. 98-99.

décembre 1906, les crémeries coopératives de l'Irlande comptaient 45 201 membres, plus de la moitié du personnel coopériste de l'île. Et, plus encore que leur nombre, ce fait donne une idée de la prépondérance des coopératives de production. Leur capital actions (appelé) s'élevait à 134 510 L. et leur capital emprunté, à 89 503 L.. Quant au montant global de leurs affaires, il a été en 1906 de 1 507 040 L., représentant les cinq sixièmes de l'activité coopérative totale du pays.

Ce dénombrement fait, il convient maintenant de donner un rapide aperçu de l'organisation et des opérations des coopératives irlandaises. On en distingue deux catégories : les centrales et les auxiliaires. Les premières seules font le beurre ; les secondes servent d'intermédiaires entre les producteurs de lait et les crémeries centrales : elles achètent le lait aux éleveurs et le revendent aux centrales pour un prix proportionnel à la quantité de beurre qu'il donne. Ce prix est payé à la fin de chaque mois. On établit les auxiliaires dans les régions où la production laitière est insuffisante pour justifier la création d'une crémérie centrale dont l'installation est coûteuse, dans celles, par exemple, où l'on ne trouve pas dans un rayon de 3 ou 4 milles un minimum de 500 vaches. L'auxiliaire fait, une fois par jour, en été du moins, tenir le lait à la centrale, dont elle est, en général, distante de 4 à 7 milles.

Sous ces réserves, l'organisation est la même. Le capital nécessaire à l'équipement d'une crémérie centrale, qui peut parfois s'élever jusqu'à 37 000 ou 40 000 francs, est divisé en parts de 1 L.. En général, chaque agriculteur prend autant de parts qu'il a de vaches. Ces parts sont payables en quatre termes ; les deux premiers versements se font en numéraire ; les deux derniers peuvent, à la volonté du conseil d'administration, se faire en nature : le porteur fait une réduction sur le prix de son lait jusqu'à ce qu'il soit entièrement libéré. Ce procédé ingénieux facilite l'accès de la coopérative aux agriculteurs qui n'ont pas d'avances. Que la crémérie soit centrale ou auxiliaire, les porteurs de parts ont la pleine propriété et

l'entière direction de l'entreprise. Ils élisent un conseil d'administration (*committee*) et chaque membre, quel que soit le nombre de ses parts, ne dispose que d'une voix. A son tour, le conseil choisit le directeur (*manager*), la laitière (*dairy-maid*), et tous les employés. Une fois par mois, il se réunit pour régler les comptes et fixer le prix du lait. Chaque année, un *public auditor* examine la comptabilité et fait un rapport qui est affiché dans la crèmerie. Sur le profit net, après déduction des dépenses de tout ordre, un intérêt, qui est habituellement de 5 o/o, est payé aux porteurs de parts. Un dixième au moins est réparti entre les employés au prorata de leurs salaires. Et l'excédent est distribué aux membres fournisseurs, proportionnellement à leurs ventes, suivant les plus purs principes de la coopération.

Soir et matin, en été, une fois par jour, au printemps et en automne, tous les deux jours en hiver, les agriculteurs envoient ou apportent leur lait à la crèmerie. Aussitôt le lait est pesé, un échantillon prélevé et soumis à une analyse qui détermine la richesse en beurre. C'est en effet en considération de cette richesse que les prix sont fixés. Principe très rationnel et très juste qui récompense les éleveurs de leurs soins et de leur habileté et réprime les fraudes. Ceux qui nourrissent mal leurs vaches ou forcent leur lactation par une alimentation exceptionnellement aqueuse, ceux qui écrèment le lait ou le mouillent sont punis par où ils ont pêché. Après pesée et prélèvement de l'échantillon, le lait est passé à l'écœurmeuse (*separator*). Le lait écrémé est pasteurisé, pour qu'il ne répande dans le bétail aucun germe de maladie, et rendu gratis ou à très bas prix aux fournisseurs. Souvent même la coopérative approvisionne ses membres des matières grasses qu'il est expédient d'ajouter au lait pour remplacer la crème enlevée et lui rendre ses qualités nutritives. Dans la fabrication du beurre, les plus grands soins sont apportés. L'I. A. O. S. vise en effet à constituer une marque irlandaise, rivale des marques danoises ou françaises. Et les produits

des crémeries coopératives sont en effet meilleurs que ceux des agriculteurs isolés qui s'obstinent à transformer eux-mêmes leur lait, meilleurs même souvent que ceux des crémeries patronales qui subsistent encore en grand nombre dans le pays, et pour le contrôle desquelles les propagandistes de la coopération conseillent aux paysans de s'associer.

Dès 1893, seize crémeries coopératives fondaient pour l'écoulement de leur beurre une organisation centrale, l'*Irish Cooperative Agency Society*. Elles s'engageaient à ne vendre que par l'intermédiaire de l'Agence qui prélèverait une commission de 2 1/2 o/o, moyennant laquelle elle garantissait les sociétés participantes contre l'insolvabilité des acheteurs. Les crémeries fondatrices se répartirent les parts émises proportionnellement au chiffre de leurs affaires. Le siège de l'Agence fut fixé à Manchester, le plus grand centre du nord-ouest anglais pour la distribution du beurre. Mais une série de malheurs s'abattit dès le début sur la jeune société. Deux procès lui furent intentés ; elle perdit son capital social. Et, pour comble d'infortune, certaines sociétés adhérentes dénoncèrent leur contrat. Cependant, appuyé sur quelques sociétés fidèles, le conseil d'administration luttait avec énergie contre l'adversité ; la foi des promoteurs ne se démentait pas. L'Agence achetait à des prix au moins égaux à ceux des autres clients le beurre des crémeries non affiliées qui se refusaient à la charger de la vente. On ne lui confiait que le placement des produits dont il était impossible de se débarrasser autrement, à raison d'un excès d'offre ou du défaut de qualité. Peu à peu cependant l'*Irish cooperative Agency Society* parvint à conquérir une des premières places sur le marché des beurres irlandais. Ses affaires, qui, en 1893, se chiffraient seulement par 45 574 L., atteignirent 178 832 L. dès 1902. L'essor était donné. L'entreprise a depuis lors régulièrement prospéré. Son siège a été transféré de Dublin à Limerick. Et au lieu des pertes enregistrées dans les premiers temps, c'est un profit net qui tous les ans s'inscrit au bilan. Après prélèvement d'un

intérêt payé aux porteurs de parts, ce profit est tout entier appliqué à la constitution d'un fonds de réserve. Grâce à ce fonds, les sociétés affiliées n'ont pas encore subi un penny de perte du fait de ventes à des clients insolvables. L'Irish cooperative Agency Society a toujours pu les garantir. Cette association complète donc très heureusement le système de coopératives de production qui étendent leur réseau sur l'Irlande ; elle couronne l'œuvre entreprise par l'I. A. O. S., qui conduit le lait du producteur au consommateur à travers toutes les phases de sa transformation et de la vente.

Les plus nombreuses des sociétés coopératives, après les crèmeries, sont les caisses de crédit rural. C'est une des caractéristiques, en effet, du mouvement irlandais, qu'il s'est attaqué au problème par son côté le plus ardu. La société de production et la société de crédit sont autrement difficiles à faire entrer dans les mœurs que la société de vente ou de consommation ; leur mécanisme, plus complexe, est aussi plus délicat. Et cependant, en Irlande, ce sont ces deux formes de coopération supérieure qui sont aujourd'hui les plus répandues. Les conditions économiques du pays l'ont ainsi voulu. Pauvre, sans avances, l'agriculteur irlandais avait besoin de crédit et, d'autre part, l'industrie laitière, très commune, ne pouvait être profitable qu'établie sur les bases de la coopération. En Grande-Bretagne, où la situation était toute différente, nous verrons que l'activité coopérative s'est portée d'un autre côté.

Il est rare que les banques anonymes (*joint stock banks*) en Irlande prêtent aux petits agriculteurs à moins de 10 o/o, intérêt déduit d'avance, sans parler des frais accessoires qui ne sont point négligeables. Elles n'accordent d'ailleurs pour le remboursement que des délais trop courts et qui ne permettent pas aux paysans de tirer parti de leur emprunt. C'est pour obvier à cette insuffisance de crédit, que se multiplient les coopératives. Elles sont organisées sur le modèle des caisses Raiffeisen. L'association n'émet pas de parts. Elle

se procure le capital dont elle a besoin en offrant aux prêteurs la garantie solidaire et illimitée de ses membres. Elle obtient ainsi de l'argent à 4 ou 5 o/o. Puis elle prête à celui de ses membres qui fait appel à ses bons offices moyennant un taux qui ne dépasse pas 6 o/o. Les conditions des emprunts et des prêts deviennent du reste moins onéreuses à mesure que la coopérative est mieux connue et plus favorablement, à mesure aussi que grossit son fonds de réserve. Les profits, résultant, après déduction des dépenses, de l'écart entre le taux d'emprunt et le taux de prêt, ne sont pas distribués aux membres. Ils servent en totalité à la constitution de ce fonds de réserve qui constitue au regard des banquiers une garantie de plus, en considération de laquelle ils consentent de meilleures conditions. Au reste, les coopératives de crédit reçoivent les dépôts de leurs membres, sur lesquels elles paient un intérêt de 4 o/o, plus élevé que celui de la caisse d'épargne postale et que la responsabilité solidaire des adhérents garantit. Ces dépôts évitent dans une large mesure le recours à l'emprunt. Les statuts n'autorisent le prêt aux membres que pour des dépenses productives, telles que l'achat de bétail, d'outils ou de semences. Et l'emprunteur est tenu, sous peine d'exclusion, d'employer les fonds à l'usage indiqué dans sa demande. Une surveillance stricte est exercée sur lui. Jamais, d'ailleurs, il n'a été besoin d'appliquer les sanctions statutaires. D'eux-mêmes, et sans contrainte, les agriculteurs ont toujours fait du capital emprunté un usage conforme à la règle et rémunérateur.

Les bons effets d'un pareil régime n'ont pas tardé à se faire sentir. La plus ancienne des sociétés de crédit remonte à 1894 ; elle avait été fondée dans le Munster (comté de Cork), berceau de la coopération en Irlande. Dès l'automne de 1898, on en comptait 31, avec 2 000 membres. En 1899, il en existait 52. Aujourd'hui ces chiffres sont bien dépassés. Au 31 décembre 1906, il y avait 246 banques coopératives, avec 14 991 adhérents. Elles avaient emprunté 29 672 L. 16 s. 11 1/2 d.. Elles

détenaient pour le compte de leurs membres 16 708 L. de dépôts et leurs fonds de réserve atteignaient 2 322 L. 17 s. 4 1/2 d.. Dans le courant de l'année 1906, elles ont effectué 8 447 prêts, pour une somme globale de 50 274 L. 12 s.. Si maintenant on étudie leur répartition territoriale, on voit que les plus nombreuses fonctionnent dans la province de Connaught, la plus pauvre de l'Irlande. Dans cette région déshéritée où végètent de misérables agriculteurs, le besoin de crédit se faisait plus vivement sentir. 81 sociétés y comptent 5 695 adhérents ; elles ont effectué 3 958 prêts en 1906, représentant 17 225 L. 13 s. 10 d.. L'Ulster n'a que 59 coopératives de crédit avec 4 110 membres ; le Leinster, 50 avec 2 856 adhérents et le Munster, 56 avec 2 330 membres.

C'est encore dans la province de Connaught que se développent de préférence les *Cooperative Agricultural Societies*. Coopératives de consommation, elles procurent à leurs membres tous les objets, toutes les matières dont ils ont besoin dans l'exploitation agricole : outils, semences, engrais etc.. Pour ces derniers, il est fréquent qu'elles n'en achètent que les éléments dont elles font elles-mêmes le mélange dans les proportions les mieux adaptées à la nature du sol et à la culture projetée. Elles achètent encore des machines et des reproducteurs de choix, trop chers pour être acquis par un seul des adhérents. Elles les louent à leurs membres moyennant d'infimes redevances. Les parts, de 1 L. en général, sont réparties entre les adhérents proportionnellement à leur contribution à la *poor tax*. On ne verse d'abord que 2 s. 1/2 par part ; le reste du capital d'émission n'est généralement pas appelé. Quant à l'administration, ces sociétés ne diffèrent pas des coopératives de production que nous avons décrites.

Elles remontent à 1893. La première fut créée à Rush, dans le comté de Dublin. Au 31 décembre 1906, on en comptait 159, avec 13 063 membres. Dans le courant de l'année leurs opérations avaient atteint 73 175 L.. Leur terre d'élection est la province de Connaught : elle possède 54 Cooperative Agri-

cultural Societies qui comptent 6 166 adhérents. Voici d'ailleurs la répartition territoriale de ces coopératives de consommation avec leurs chiffres d'affaires :

	Nombre des Sociétés	Membres	Affaires
Ulster.....	43	2 535	7 862 L.
Munster.....	29	1 708	14 277 »
Leinster.....	33	2 654	33 528 »
Connaught.....	54	6 166	17 508 »

La plupart des Cooperative Agricultural Societies se sont fédérées en une *Irish Agricultural Wholesale Society* qui couronne leur organisation, comme l'Irish Cooperative Agency Society complète celles des crémèries. Elle a son siège à Dublin et date de 1897. Sur le chiffre global de 73 175 L. qu'ont atteint en 1906 les affaires des coopératives de consommation, 54 092 L. d'achats ont été faits par l'intermédiaire de l'I. A. W. S.; les 78 sociétés affiliées sont donc les plus importantes et les plus actives. Elles détiennent chacune un nombre de parts de 5 s. égal à celui de leurs membres. Sur ces parts, d'ailleurs, il n'a été versé qu'un shilling. Les coopératives locales réunissent les commandes de leurs membres et les transmettent à l'I. A. W. S.. Celle-ci procède aux achats dans les meilleures conditions, s'adressant directement aux plus grandes maisons de commerce ou de production. Moyennant une faible commission, elle les livre aux sociétés locales, qui à leur tour les distribuent à leurs membres, après prélèvement d'un profit de 5 o/o destiné à payer les frais généraux, l'intérêt des parts, des capitaux empruntés, le secrétaire etc.. L'I. A. W. S. partage ses profits entre les sociétés affiliées, qui répartissent les leurs entre leurs membres, et dans les deux cas la répartition se fait au prorata des achats.

En dehors des trois groupes de coopératives que nous venons de passer en revue, l'Irlande compte encore un certain nombre de sociétés, organisées suivant les mêmes prin-

cipes et qui s'adonnent soit à l'engraissement de la volaille et à la vente des produits de basse-cour, soit à la préparation du lard et des jambons etc.. Au reste, entre toutes ces associations, il est à peu près impossible d'établir une cloison étanche. Toutes, plus ou moins, se livrent à l'achat et à la vente. En dehors des crémeries, il y a peu de coopératives de production. L'importance de toutes ces sociétés est d'ailleurs assez mince. Et les quelques pages qui précèdent suffisent à donner de la coopération en Irlande une idée d'ensemble.

II

Sous sa forme la plus simple, celle la coopérative de consommation, la coopération agricole n'est pas nouvelle en Grande-Bretagne. Depuis longtemps déjà, des sociétés nombreuses pratiquaient l'achat des objets et matières utiles à l'agriculture pour le compte de leurs membres, telles l'*Agricultural and Horticultural Association* (1867), l'*Aspatia Agricultural Society* (1870), l'*Eastern Counties Dairy Farmers' Co-operative Society* (1896). La *National Agricultural Union*, fondée par lord Winchelsea pour l'encouragement de l'agriculture, avait la coopération à son programme. Mais toutes les bonnes volontés, tous les efforts demeuraient isolés, partant peu efficaces. C'est seulement de 1900 que date le mouvement organisé et systématique qui devait aboutir à la création d'un réseau de coopératives. Alors se fonda sur l'initiative de M. W. L. Charleton, la *British Agricultural Organisation Society*, animée du même esprit que l'I. A. O. S. : le mouvement irlandais a suscité le mouvement anglais ; pour une fois, c'est l'« île sœur » qui a donné l'exemple à la Grande-Bretagne. L'année suivante (1901), au mois d'avril, la *National Agricultural Union* et la *British Agricultural Organisation*

Society fusionnèrent et donnèrent naissance à l'*Agricultural Organisation Society* (A. O. S.), qui fut déclarée, incorporée et reçut la personnalité civile. L'organe était né qui allait activer la propagande coopératiste.

L'A. O. S., en effet, comme sa sœur aînée d'Irlande, est essentiellement une société de propagande. Soutenue par les contributions volontaires des personnes qui s'intéressent à l'agriculture et des sociétés affiliées (1 L. par an), elle crée des coopératives, les aide de son expérience, de ses conseils, de son appui même dans leurs démarches auprès des pouvoirs publics ou des grandes entreprises privées comme les compagnies de chemins de fer. En un mot, c'est l'équivalent de l'I. A. O. S.. Elle se propose le même but et le poursuit par les mêmes moyens. Ses efforts, du reste, ne sont pas inefficaces ; et, tandis qu'en Angleterre et dans le Pays de Galles elle multipliait les sociétés locales, qu'en 1903 elle fusionnait avec la *Cooperative Banks' Association*, et que peu à peu elle absorbait la majorité des coopératives fondées sans son aide et bien souvent avant elle-même, en Ecosse, elle organisait une filiale, la *Scottish Agricultural Organisation Society*. Sur le territoire anglais et gallois, les sociétés affiliées n'ont cessé d'augmenter et de prospérer depuis sa fondation :

Sociétés affiliées				Sociétés affiliées			
—				—			
31 Décembre 1901.	25	31 Décembre 1905.	123				
— — 1902.	41	— — 1906.	137				
— — 1903.	72	— — 1907.	167				
— — 1904.	98						

Mais ce ne sont plus ici les coopératives de production qui dominant. A peine en compte-t-on quelques unes ; encore sont-elles plutôt des sociétés de vente qui, à certains moments d'encombrement, transforment elles-mêmes les produits de leurs membres. Telles les laiteries coopératives (*Dairy Societies*). D'ailleurs, entre les diverses catégories de sociétés,

il n'existe pas plus qu'en Irlande de différence bien tranchée ; toutes, ou peu s'en faut, achètent ou vendent pour le compte de leurs adhérents. Sous cette réserve, voici quelle était au 31 décembre 1907, la répartition des sociétés affiliées à l'A. O. S. :

Coopératives de vente et d'achat.....	114
Laiteries coopératives.....	11
Sociétés de crédit.....	15
Sociétés pour l'exploitation des <i>Small Holdings</i> et des <i>Allotments</i> ¹	13
Diverses.....	12
Fédérations.....	2
Total.....	167

La grande majorité de ces sociétés ont pour principal objet l'achat des engrais, des aliments pour le bétail, des semences, des outils et autres objets nécessaires à l'agriculture. C'est une forme de coopération qui n'est point difficile à pratiquer et dont les avantages sont immédiats et tangibles, particulièrement propres, par conséquent, à séduire les populations rura-

(1) L'*allotment* est une petite étendue de terre ou de prairie louée aux ouvriers industriels ou agricoles qui profitent pour la cultiver de leurs instants de loisir. Les *allotments acts* de 1887, 1890 et 1894 donnent aux sanitary authorities des bourgs et des campagnes, ainsi qu'aux conseils de comté, le pouvoir d'obliger les propriétaires de leurs circonscriptions à leur vendre ou à leur louer des terres qu'ils divisent en petits lots d'une acre et qu'ils sous-louent à des journaliers ruraux ou urbains. Les *Small Holdings* sont de petits domaines ne dépassant pas 50 acres d'étendue ou ne donnant pas plus de 50 L. de revenu. Le *Small Holdings Act* de 1892 autorise les conseils de Comté à acheter amiablement des domaines pour les diviser en petites tenures et les revendre moyennant un versement comptant du cinquième du prix et avec, pour le surplus, diverses facilités de paiement. Cet act est resté à peu près lettre morte. Une loi de 1907 permet aux autorités locales d'exproprier les fonds non bâtis, non pour les revendre, mais pour les louer en petites tenures. En cas d'inaction des autorités locales, l'expropriation et la location pourront être opérées par le Board of Agriculture. (Cl. F. Impey : *Petites tenures en Angleterre*. — Rev. Econ. Intern., 1908, t. IV, pp. 519 sq.)

les. Par leur organisation, ces coopératives se rapprochent de leurs sœurs irlandaises et nous ne reviendrons pas ici sur la description de leur mécanisme. Quelques renseignements sur leur activité seront sans doute plus utiles. Les plus importantes, les plus riches et les plus actives louent habituellement un magasin, un entrepôt où sont conservés certains produits achetés en très grande quantité, en prévision des besoins à venir. Mais la plupart évitent cette dépense. Les ordres sont transmis par les associés au secrétaire qui les passe soit aux maisons de gros, soit à une organisation centrale dont nous parlerons tout à l'heure, l'*Agricultural Cooperative Federation*. Les produits achetés sont facturés au nom de la société, mais adressés à la station la plus voisine de la ferme exploitée par le membre qui a fait la commande, lequel est avisé de l'arrivée. Habituellement, la coopérative ne livre pas les achats à domicile. Cependant la société agricole de la vallée de Tivy (*Vale of Tivy agricultural Society*, Cardiganshire), qui compte parmi ses membres nombre de très petits exploitants, a pris ses dispositions pour remettre les marchandises chez ceux de ses adhérents qui ne possèdent pas cheval et chariot ; elle perçoit une petite commission pour couvrir les frais de port. Généralement les sociétés de consommation vendent au prix courant du marché, qui leur assure un bénéfice raisonnable. En fin d'année, après prélèvement des charges diverses, le profit net est réparti entre les membres au prorata de leurs achats. Mais il arrive parfois que, soit pour complaire aux agriculteurs, soit pour soutenir la concurrence du commerce local qui leur fait une guerre acharnée, les coopératives doivent se contenter d'un bénéfice minime tout juste suffisant pour payer les dépenses d'administration, l'intérêt des parts, et pour permettre la lente constitution d'un fonds de réserve.

Pour obtenir du commerce des conditions plus favorables, demême que les agriculteurs s'unissent en coopératives, les coopératives elles-mêmes doivent se former en fédérations.

Ainsi est née l'*Agricultural Cooperative Federation*, dans les derniers mois de 1905. Depuis quelque temps fonctionnait dans l'A. O. S. un *Advisory Business Department* qui, par les facilités données aux sociétés affiliées pour leurs achats, rendait à la coopération agricole des services signalés. Le 13 octobre 1905, il se détacha de l'A. O. S. pour former, sous son patronage d'ailleurs, l'A. C. F.. A la fin de l'année, la jeune fédération comptait 33 sociétés affiliées ; au 30 juin 1906, elles étaient 53. Au 31 décembre 1907, enfin, on en comptait 60. Aujourd'hui d'ailleurs toutes les coopératives que crée l'A. O. S. doivent dès l'origine adhérer à l'*Agricultural Cooperative Federation*. Cette organisation centrale groupe les commandes des sociétés locales et achète directement aux producteurs ou aux importateurs les produits qu'elle distribue ensuite entre elles, moyennant prélèvement d'une légère commission. Elle joue en Angleterre le rôle de l'*Irish Agricultural Wolesale Society* en Irlande.

Parmi les coopératives de consommation, l'une des plus importantes est l'*Eastern Counties Farmers' Cooperative Association*. Elle a son siège à Ipswich (Suffolk). Créée en 1904, elle a fait de rapides progrès. De mars à décembre de sa première année, elle vendit à ses membres pour 12 276 L. de marchandises diverses. En 1905, ses ventes s'élevèrent à 50 190 L., pour passer à 126 996 L. en 1906 et à 177 451 L. l'année suivante. Au 31 décembre 1907, elle comptait 686 membres. Cette coopérative présente ceci de particulier qu'elle se compose presque exclusivement de grands agriculteurs. Ses 686 adhérents de 1907 exploitaient 212 580 acres, soit en moyenne 389 acres (155 hectares) chacun. Quelques-uns même ont des exploitations de plus de 1 000 acres et l'un d'eux possède un domaine de 4 000 acres. Par contre la *Carmarthen Farmers' Cooperative Society* (Pays de Galles) comprend surtout de petits agriculteurs. Fondée en octobre 1903, elle comptait à la fin de 1907 près de 600 adhérents ; elle a fait en un an 27 476 L. d'affaires. Nous n'entrerons pas ici dans une plus

longue énumération : il nous suffit d'avoir signalé ces deux types extrêmes, démontrant par les faits que la coopération peut aussi bien réussir dans tous les milieux.

La vente des produits agricoles est déjà plus difficile à organiser. Les progrès de la coopération naturellement ont été ici moins rapides. Songeant à éliminer les intermédiaires, lord Winchelsea avait, voici quelques années, créé à Londres un grand dépôt central. Mais il avait omis d'organiser les producteurs, de former ces sociétés locales qui sont la base indispensable de toute entreprise coopérative à vaste envergure. Les agriculteurs n'approvisionnaient pas le dépôt, ou bien ils ne lui livraient que les produits dont ils ne pouvaient trouver ailleurs l'écoulement facile ou plus rémunérateur. L'entreprise avorta. Plus sage, l'A. O. S. s'est efforcée de créer cette organisation locale élémentaire. Elle n'a pas visé à supprimer d'emblée tous les intermédiaires, simplement à en diminuer le nombre, en même temps qu'à perfectionner les procédés de production et d'emballage et à améliorer la qualité. Les produits les plus divers ont ainsi donné lieu à la constitution de coopératives de vente, tels le bétail vivant, les produits de basse-cour, le lait, les fruits et les légumes etc..

En ce qui concerne le bétail vivant, dès avant la formation de l'A. O. S., il existait à Darlington et à Lancastre des coopératives pour la vente aux enchères. En 1904, il se créa à Winchcomb (Gloucester) une société de ce genre qui fit construire son marché et qui fonctionne régulièrement. La première vente eut lieu le 15 février 1905 ; l'année 1905 en vit 11 ; l'année 1907 en eut 15. Pour bien comprendre l'utilité et le fonctionnement de ces entreprises de vente en commun, il faut savoir que l'agriculteur anglais écoule périodiquement aux enchères ses jeunes produits. Ce procédé, à peu près inconnu chez nous, est courant outre-Manche, où se pratique moins la vente de gré à gré et partielle.

Comme type de Société pour la vente des fruits et légumes,

on peut citer l'*Hereford Cooperative Fruit Grading Society*, fondée en juillet 1905. La *Great Western Railway Co.* a dépensé 1 000 L. pour construire un dépôt qu'elle lui loue. La Société s'est assurée un directeur expérimenté. Dès 1905, elle a vendu 242 tonnes de fruits, trafic considérable si l'on songe que l'année fut mauvaise. En 1906, année plus détestable encore, l'*Hereford Society* vendit 248 tonnes. En 1907, sous l'influence d'une température défavorable et d'une récolte insuffisante, les ventes tombèrent à 165 t.. Cette société d'ailleurs cumule les fonctions : en même temps que coopérative de vente, elle est coopérative d'achat. Elle comptait, en 1907 déjà, 280 membres.

En ce qui concerne les produits de basse-cour, l'écoulement se partage entre les sociétés affiliées à l'A. O. S. et les coopératives adhérentes à la *National Poultry organisation Society*. Celle-ci comptait en décembre 1907 vingt-deux dépôts dont 14 coopératifs, faisant un chiffre considérable d'affaires. D'autre part, l'A. O. S. a de nombreux adhérents. La *Framlingham and District Agricultural Cooperative Society* (Suffolk) créée en 1903, fut d'abord une simple coopérative d'achat. Mais la région où elle opérait s'adonnant à l'élève de la volaille, elle entreprit bientôt le commerce des œufs. Un entrepôt fut établi où les produits sont mirés, triés et emballés. Des dépôts ont été ouverts à Stradbroke en 1903, à Debusham en 1907. Depuis 1903, les affaires ont pris un essor considérable, comme le prouve le relevé des œufs écoulés.

1903 (cinq derniers mois)	56 191	1906	845 045
1904	—	453 079	1 592 831
1905	—	622 763	

La Société a passé des contrats avec quelques grands marchands de Londres qui lui assurent un débouché toujours ouvert et une demande en voie constante d'accroissement.

On se souvient peut-être que la fabrication du beurre est peu rémunératrice en Grande-Bretagne. Si l'industrie laitière

a prospéré, c'est seulement à raison de la vente immédiate du lait frais dans les grands centres urbains qui en font une consommation énorme. Aussi ne voyons-nous pas les crémeries pulluler comme en Danemark ou en Irlande. La coopération cependant s'est emparée du commerce du lait et l'a profondément perfectionné. Certes toutes les laiteries coopératives n'ont pas la puissance et l'organisation achevée de l'*Eastern Counties Dairy Farmers' Cooperative Society* (Essex). Celle-là cependant mérite d'être décrite. Nous donnerons ensuite quelques indications sur d'autres entreprises plus modestes.

C'est à 1896 que remonte la fondation de l'*Eastern Counties Dairy Farmers' Cooperative Society*. A l'origine, la société comprenait 52 membres. Chacun prit 20 parts de 1 L., libérées de moitié. En 1904, elle s'affilia à l'A. O. S.. Elle a pour objet d'acheter le lait à ses membres et de le revendre aux détaillants. A ce trafic, d'ailleurs, elle ajoute celui des œufs, de la volaille et du beurre et l'achat, pour le compte de ses membres, d'ustensiles et d'instruments agricoles, ainsi que d'engrais et de tourteaux. En 1907, ses ventes atteignirent 35 750 L. pour le lait, 594 L. pour les produits de basse-cour. Elle a un représentant à Londres (Stratford) qui traite avec les marchands de l'East End. Ses contrats sont conclus pour un semestre : les prix d'hiver se maintiennent du 29 septembre au 25 mars et ceux d'été, du 26 mars au 28 septembre. Les membres s'engagent à lui livrer journellement une certaine quantité de lait qui doit être dirigé sur les stations qu'elle indique. Cette quantité n'est d'ailleurs pas fixée par le contrat avec une absolue rigueur : on laisse aux fournisseurs une marge de 10 o/o. Si, par exemple, un éleveur s'engage à livrer 100 litres par jour, il lui est loisible de ne fournir que 90 litres ou d'en donner 110. S'il reste en deça du minimum, c'est-à-dire s'il ne livre que 85 litres, par exemple, et que la coopérative doive pour satisfaire sa clientèle combler le déficit par des achats, elle le fait aux frais du fournisseur en faute. Si, au contraire, l'agriculteur livre un excédent, il est tenu

d'accepter le prix qu'en a trouvé la société. Les statuts et les contrats signés avec les membres contiennent du reste tout un ensemble de prescriptions touchant la parfaite propreté et la conservation du lait. Après la traite, le lait doit être refroidi à 60° Farenheit, puis filtré. Le producteur doit lui-même le porter à la station et l'expédier soit au représentant de la coopérative à Londres, soit au commerçant qui lui est désigné. Le lait envoyé au représentant est en partie distribué aux détaillants dans un fourgon, propriété de la société, en partie vendu au marché. Au reste, l'entrepôt de Stratford est muni d'appareils réfrigérants et pasteurisateurs, ainsi que d'écumeuses du dernier modèle. S'il se produit un encombrement sur le marché, au lieu de le vendre à bas prix, on refroidit le lait, ou bien on le pasteurise et on le conserve pour le lendemain, à moins qu'on ne l'écume dans le cas où la crème est assurée d'une vente facile. La plupart des clients de l'Eastern Counties Dairy Farmers' Cooperative Society sont des détaillants. Cependant elle approvisionne aussi les coopératives industrielles de Wolwick et de Stratford : ici l'intermédiaire est entièrement supprimé.

Plus modeste, la *Nidderdale Dairy Society* approvisionne de lait frais Harrogate (York). Le lait livré par les membres est distribué de maison en maison par les employés de la Société, ou détaillé dans un magasin. La *Scalford Dairy* (Leicester) est une des rares coopératives de production agricole qui fonctionnent en Angleterre. Elle fabrique le fromage de Stilton. Ses débuts, d'ailleurs, ont été pénibles et sa situation ne s'est consolidée que depuis 1906. En 1907, elle a traité 51 179 gallons de lait et fait 4 111 fromages.

Il nous reste à jeter un rapide coup d'œil sur les sociétés de crédit. Bien moins nombreuses qu'en Irlande, elles appartiennent au type Raiffeisen. Dès 1893, il s'était formé une *Agricultural Banks Association* qui se proposait d'organiser le crédit agricole sur la base de la coopération dans les régions où les petits tenanciers étaient nombreux. Peu à peu, elle

étendit son activité aux villes et prit le nom plus général de *Cooperative Banks' Association*. Mais en 1903, elle fusionna avec l'A. O. S.. En décembre 1907, il existait 14 coopératives de crédit affiliées, presque toutes, dans les districts où pullulent les petits agriculteurs. Récemment, il s'est formé, sous le nom de *Cooperative Agricultural Bank*, un organe central ayant pour but de procurer des fonds aux coopératives locales, obligées souvent d'emprunter à des taux trop élevés. La plus ancienne des sociétés de crédit fondée en Angleterre est celle de Scawby (*Scawby Agricultural Credit Society*, Lincoln). Elle date du 3 juillet 1894. Deux ans plus tard (juin 1896), se fondait celle de Wiggshall (Norfolk). Trois personnes, à l'origine, déposèrent 70 L. qui constituèrent les premiers fonds de roulement. La société n'avait alors que 13 membres. Dès la seconde année, les prêts devenant nombreux, il fallut emprunter pour répondre aux demandes d'avances. La société reçoit des dépôts supérieurs à 1 s.. Elle sert aux déposants un intérêt de 4 o/o pour tout capital inférieur à 20 L., de 3 o/o pour tout capital supérieur. Aujourd'hui, ces dépôts ont pris une telle importance que la moitié des fonds prêtés en proviennent. Conformément aux principes suivis en Irlande, la société ne prête qu'en vue de dépenses productives, telles qu'achat de bétail ou d'animaux de trait, de semences, d'engrais, d'outils ou d'aliments pour les bestiaux. Cette coopérative est le type des banques de crédit agricole fondées en Grande-Bretagne.

III

Nous venons de passer en revue les mouvements coopéristes de Grande-Bretagne et d'Irlande ; nous avons donné un rapide aperçu de l'organisation et du fonctionnement des sociétés les plus répandues. Il nous reste à rechercher les

avantages que l'agriculture en a pu retirer. Ce n'est point du reste à une étude théorique que nous entendons nous livrer ici. Il s'agit seulement des avantages qu'en fait la coopération assure aux agriculteurs, avantages qu'indiquent les rapports et les publications des sociétés de propagande. Dès le début, cependant, on peut donner une idée d'ensemble qui les synthétise, les systématise et en fasse ressortir le caractère essentiel.

Ce qui fait la valeur économique de la coopération, c'est qu'elle groupe producteurs et produits de façon à leur procurer les avantages et les privilèges soit de la production, soit du commerce en gros. C'est qu'elle substitue la fabrication, la vente et l'achat par grandes quantités, avec toutes leurs conséquences proches ou lointaines, à une production et à un commerce infiniment divisés, fractionnés, et presque insignifiants dans chaque cas isolé. Il en résulte une fabrication moins coûteuse, plus homogène, plus perfectionnée, parce que son activité et son intensité permettent seules l'emploi de machines et d'instruments modernes dont l'amortissement se répartit sur une masse considérable de produits, le recours à une main-d'œuvre spécialisée et habile. Il en découle encore la suppression plus ou moins complète des intermédiaires dont les profits se prélèvent au détriment des agriculteurs, l'organisation immédiate et directe du commerce par les producteurs eux-mêmes et des conditions meilleures d'achat ou de transport.

Une analyse plus détaillée des faits illustrera cet aperçu. Nous avons étudié plus haut l'organisation des crémèries irlandaises. On sait qu'elles comportent un ensemble d'appareils que ne pourraient ni payer ni amortir les petits et misérables agriculteurs. Or cet outillage perfectionné a transformé la production du beurre. Le paysan qui fabrique lui-même ne tire guère d'un gallon de lait que 5 onces 33 de beurre. La coopérative arrive presque à un rendement de 7 onces. Encore a-t-elle elle-même amélioré ses procédés et accru leur produc-

tivité. En 1892, le gallon ne donnait encore que 6,26 onces ; par une progression constante et à peu près régulière, on était arrivé à 6,68 en 1903 ¹. Le progrès, depuis lors, s'est encore continué. Or le paysan vend son beurre environ 9 d. la lb., ce qui met le lait à 3 d. le gallon environ. On sait que l'une des conditions exigées pour le bon écoulement des beurres est, avec la fraîcheur et la qualité, l'uniformité de goût, de couleur etc.. Dans les coopératives qui mélangent chaque jour et traitent en même temps le lait de tous leurs membres, qui, ayant des fournisseurs dans les régions les plus diverses d'un même canton, corrigent un produit par l'autre, cette uniformité se réalise aisément. Ajoutez qu'on y emballe mieux le beurre ; que les débouchés une fois trouvés sont continuellement ouverts et que, les quantités produites étant assez considérables, il n'est pas besoin d'attendre des jours et des semaines pour procéder à la vente ; qu'ainsi l'écoulement est continu et le beurre offert, toujours frais. On ne s'étonnera donc pas que, même quand les crémeries ne vendent pas directement au consommateur, elles tirent de leurs produits un meilleur parti que le petit paysan. Leurs beurres se cotent de 10 à 11 1/2 d. la lb. ². La supériorité du rendement, la cherté relative de leurs produits leur permettent donc de payer 4 d., quelquefois plus, le gallon de lait. Et si l'on admet qu'une vache irlandaise donne environ 500 gallons de lait par an, on voit que son revenu annuel, sans tenir compte des veaux, s'élève à 8 L. 6 s. 8 d., au lieu de 6 L. 5 s., comme sous un régime strictement individualiste. Tel est le premier avantage de l'association ; il est spécial aux coopératives de production.

Si, maintenant, nous nous tournons vers les sociétés de crédit, nous n'aurons pas de peine à établir qu'elles présen-

(1) H. Pudor : *Das Landwirtschaftliche Genossenschaftswesen in Grossbritannien und Irland*. — (Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik, t. 86, 1906. — III^e Folge, t. 31). p. 786.

(2) Id., *ibid.*.

tent pour le paysan et l'agriculteur, non seulement des avantages, mais une utilité de premier ordre. Les banques ordinaires ne leur prêtent pas à moins de 10 o/o d'intérêt ; elles perçoivent même souvent cet intérêt par voie de retenue sur la somme prêtée, ne versant ainsi que les neuf dixièmes des fonds empruntés. Le délai consenti pour le remboursement est généralement très court. Les petits agriculteurs, écartés par ces conditions, préfèrent ne pas recourir à l'emprunt et s'abstenir d'acheter le bétail nécessaire ou de faire les améliorations indispensables à une bonne culture. Souvent, du reste, ils se heurtent à des refus. Et lorsqu'ils ont ce qu'on hésite à nommer la bonne fortune d'obtenir un prêt de ces banques ou des usuriers, leurs émules, ils se mettent à jamais la corde au cou. L'organisation coopérative du crédit a sensiblement amélioré la situation. Les caisses Raiffeisen, qui traitent avec des maisons honnêtes, auxquelles elles donnent une sérieuse garantie grâce à la responsabilité solidaire de leurs membres, peuvent prêter à 5 ou 6 o/o. Elles n'exigent le remboursement qu'à échéance lointaine, permettant à l'emprunteur de tirer parti des fonds avancés. Si, par exemple, il a contracté un emprunt pour acheter des porcelets, il ne devra rembourser qu'après la vente des porcs gras. La surveillance réciproque des associés, stimulée par leur responsabilité solidaire, assure d'ailleurs un emploi productif des avances. La coopération procure ainsi à l'agriculteur un crédit d'autant meilleur marché que les réserves s'accroissent et qu'il est bien utilisé.

Le bon marché est aussi l'un des avantages qu'assurent les coopératives de consommation. Comme les sociétés de production ou de vente d'ailleurs, elles manipulent de grosses quantités de produits et suppriment les intermédiaires. « La situation, avant la fondation des coopératives pour l'achat des produits nécessaires à l'agriculture (*agricultural requirements*) était telle que le fermier, livré à lui-même, payait par tonne d'engrais artificiel exactement ce que sa propre

ignorance et la cupidité du marchand permettaient à ce dernier d'exiger »¹. Ce temps est heureusement passé. Grâce surtout à l'Agricultural Cooperative Wholesale Society en Irlande, à l'Agricultural Cooperative Federation en Grande-Bretagne, les coopératives obtiennent des producteurs, des importateurs et des négociants en gros pour leurs achats généralement importants des conditions aussi favorables que les marchands locaux à qui s'adressaient jusqu'ici les agriculteurs. Aussi peuvent-elles livrer à bas prix, encore qu'elles réalisent des bénéfices distribués en fin d'année entre leurs membres au prorata des commandes. Ainsi la Carmarthen Farmers' Cooperative Society assure aux cultivateurs affiliés des réductions de 10 et 15 o/o sur le prix des matières alimentaires, de 20 à 30 o/o sur celui des semences, de 30 à 40 o/o sur celui des engrais artificiels. Pour n'être pas partout aussi considérable, la baisse du prix de revient des produits et objets nécessaires à l'agriculture n'est jamais à dédaigner. Ainsi la Farmham, Alton and District Farmers' and Hopgrowers' Cooperative Association (Surrey) livre les tourteaux de lin à 20 o/o, les superphosphates, les scories de déphosphoration et la kaïnite à 5 o/o meilleur marché que ne le faisaient les commerçants locaux avant son installation. Les Darley Farmers (York) économisent 5 s. par tonne de tourteaux, 6 d. par 20 stones de farine. Et l'on pourrait multiplier les exemples. Au reste les bienfaits de la coopération ne se limitent pas aux agriculteurs associés. Les autres en profitent également par ricochet. Car, sous la pression de cette concurrence redoutable, le commerce local doit à son tour se montrer moins exigeant, sans quoi la coopérative peu à peu gagnerait du terrain et finirait par englober la population rurale tout entière. Ainsi, dans la région de Farmham et d'Alton, les marchands de tourteaux et d'engrais se contentent maintenant d'un profit

(1) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 728 (Déposition de M. R. A. Anderson, secrétaire de l'I. A. O. S.).

de 1 s. par tonne, au lieu des 2 s. 6 d. et parfois 5 s. qu'ils percevaient jadis.

Ce n'est pas tout. Autrefois, — ce n'est pas encore bien vieux, — les agriculteurs ne connaissaient les engrais que sous le nom de guano. Pour les apprécier, ils en prenaient une poignée, la mettaient à la bouche et mâchaient consciencieusement ; s'ils avaient la nausée, c'était que l'engrais était bon ¹. Ils le prenaient de confiance et payaient en conséquence. On imagine sans peine les tromperies innombrables, les fraudes constantes dont se rendaient coupables les marchands. Il n'en était guère autrement pour les semences et les multiples articles divers que requiert l'agriculture. C'était l'exploitation de l'ignorance organisée sur une grande échelle. Les coopératives y ont porté remède. Elles se fournissent aux premières maisons. Les produits sont adressés soit directement au cultivateur qui les a commandés, soit aux entrepôts de la Société qui les livre ensuite à ses membres au fur et à mesure de leurs besoins. Dans ces entrepôts, on peut être sûr qu'ils ne subissent aucune adultération. D'autre part, la Société fait procéder à des analyses, qui sont relativement peu coûteuses, portant sur des stocks considérables. Ainsi elle connaît la teneur en huile des tourteaux qui fait leur valeur nutritive ; et elle les paie en conséquence ; elle est sûre de ne livrer à ses membres que des semences et des engrais de bonne qualité. C'est grâce à la coopération que le Pays de Galles ne sert plus de débouché aux grains de rebut qu'on y vendait comme semence aux cultivateurs confiants et désarmés.

L'association a encore porté dans un autre domaine, plus délicat, ces préoccupations de bon marché et de qualité. Là où les petits agriculteurs n'ont pas les moyens suffisants pour acheter quelque reproducteur de race, destiné à l'amélioration du bétail, ils se groupent. A plusieurs, ils se procurent un tau-

(1) Id., *ibid.*.

reau de prix. Et chacun peut recourir à ses services moyennant une redevance minime, fixée à 1 s. dans la *Lledrod Agricultural Society* (Cardigan). Ils achètent aussi en commun des machines que la coopérative leur loue à bas prix. Telles la Carmarthen Farmers' Cooperative Society, la Clophile and District Agricultural Cooperative Society etc.. A bon marché, les petits fermiers se procurent ainsi les avantages de la grande exploitation, machines économiques, étalons de race, qui leur permettent de lutter plus efficacement contre la concurrence étrangère.

Les coopératives de vente complètent l'organisation. Elles aussi suppriment les intermédiaires et réservent au producteur la marge entre le prix de gros et le prix de détail. On a vu comment était organisée la vente du lait, des œufs ou des légumes. Les sociétés d'éleveurs ou de maraîchers s'adressent directement au consommateur. Le chiffre important des affaires leur permet d'avoir leurs agents qui cherchent les débouchés, leurs magasins qui reçoivent, conservent et exposent leurs produits. Elles peuvent payer une réclame profitable, envoyer au loin leurs volailles, leurs œufs, leur lait, leurs fruits et leurs légumes sur les marchés urbains où les prix sont rémunérateurs. Livré à lui-même, l'agriculteur vend au plus prochain marché. Son débouché, tout local, très restreint, surabondamment pourvu, ne lui assure qu'un mince profit : le commissionnaire qui approvisionne les grandes villes vient s'y fournir à bas prix et intercepte le bénéfice que le producteur pouvait légitimement espérer¹. La lutte s'est promptement organisée contre lui ; les coopératives se sont multipliées, surtout en Angleterre. Pourvues d'une main-d'œuvre habile, spécialisée, elles savent donner aux produits

(1) A Plymouth, sur la vente du lait, l'intermédiaire prélève pour ses frais ou son profit 35 o/o. — A Evesham, l'agriculteur vend ses choux à raison de 9 d. les deux douzaines et demie, tandis que le marchand de légumes les vend 1 1/2 d. ou 2 d. pièce. (R. Haggard, loc. cit., I, pp. 194 et 344).

agricoles un cachet qui impressionne favorablement l'acheteur et qu'une réglementation étroite protège et facilite. Ainsi, certaines coopératives frappent d'amende les membres qui apportent des œufs malpropres. Dans les locaux de la société, on procède à un triage minutieux des produits ; on les emballe, on les empaquette avec soin. L'approvisionnement est abondant, venant de tout un canton ; les expéditions sont quotidiennes et les marchandises toujours fraîches. Ajoutez que les coopératives ont un souci marqué de la qualité, qu'elles s'efforcent de livrer des produits supérieurs et que le but poursuivi par l'Irish Cooperative Agency Society est de créer pour le beurre une marque irlandaise capable de rivaliser avec les marques danoise et française. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que les produits jetés sur le marché par des sociétés coopératives trouvent de meilleurs prix que les produits similaires apportés par des agriculteurs isolés, moins plaisants à l'œil, moins beaux, moins bons aussi et moins bien présentés.

Parmi les avantages que présente la coopération pour l'agriculture, figurent les facilités de transport. Nous n'en avons pas fait état jusqu'ici, parce qu'elles profitent également aux coopératives de vente et d'achat et qu'elles devaient faire l'objet d'une étude commune. Bien entendu, les gros chargements de denrées agricoles, comme d'engrais et de tourteaux, sont transportés à tarif réduit et sous des conditions particulièrement favorables. Il y a mieux. Des compagnies de chemins de fer ont, de concert avec des coopératives, organisé des services de transport sur route : les compagnies fournissent les moteurs et assurent le service ; les coopératives édifient les dépôts et organisent le trafic. Les dépenses sont faibles. Les tarifs sont bas. Ainsi, à la demande de la Brandsby dairy and trading Association (York), la North Eastern Railway Co. inaugurait en 1904 un service de transports reliant Brandsby à Tollerton-Station sur la ligne principale de la C^{ie}. Aujourd'hui ce parcours est abandonné ; mais le

service fonctionne entre Brandsby et Easingwold. Un dépôt est établi à Brandsby, un autre à Stillington, sur le parcours ; d'autres seront installés plus tard. La Brandsby Agricultural Trading Association (ex-Brandsby dairy and Trading A.) est une coopérative de vente et d'achat. Elle expédie et reçoit des marchandises. Jadis il fallait aller à la station pour les prendre ou les déposer. Les camionneurs et charretiers prenaient 5 s. par tonne et 3 s. 6 d. par voyage pour les chargements inférieurs à un quintal (cwt). Aux agriculteurs ayant cheval et chariot, le transport revenait à 5 s. environ par tonne. Aujourd'hui, les convois desservent les dépôts de la coopérative. Ils font mieux : ils se détournent de leur route pour prendre ou déposer les marchandises ; et leur tarif est de 3 s. par tonne pour les envois de plus de 3 tonnes, de 3 s. 6 d. pour les autres, y compris une redevance de 6 d. perçue par la coopérative. Cette diminution de frais s'est traduite par une augmentation de trafic si considérable qu'on songe à construire une voie ferrée. Le principal article de ce trafic est la chaux, fort utilisée pour les amendements depuis que le prix du transport n'est plus prohibitif. Le comté de Worcester offre un autre exemple de cette ingénieuse combinaison. La Time Valley Agricultural Association, d'accord avec le Great Western Railway, a organisé un important service de transports qui met sept dépôts en communication avec Henwick-Station. Inauguré le 14 août 1905, ce service est déjà chargé d'un trafic considérable qui ne peut que grandir. On trouverait encore quelques cas analogues : le succès des entreprises déjà existantes en amènera la rapide multiplication. Des commodités de ce genre ont sensiblement contribué à rendre moins onéreux l'achat des produits que requiert une exploitation intensive, plus rémunératrice la vente des produits.

A tous points de vue, donc, la coopération a été pour les petits agriculteurs, propriétaires ou fermiers, d'un grand secours dans la crise actuelle. Mais, dans tout le Royaume-Uni,

elle compte à peine 100 000 adhérents parmi la population rurale ; elle n'intéresse qu'un demi-million de personnes. Malgré ses conquêtes récentes, qui sont fort appréciables, sir H. Plunkett disait naguère de l'Irlande — et ses observations s'appliquent avec plus de force encore à la Grande-Bretagne : — « L'achat en commun des engrais, des semences, de l'outillage et des machines, la plus simple de toutes les formes de coopération et la plus profitable, est pratiquée sur une échelle beaucoup trop petite. Dans l'organisation d'un commerce de volailles et d'œufs pour répondre à la demande du marché moderne qui est à nos portes, on a fait peu de progrès. En ce qui concerne le développement du crédit coopératif, pourquoi en sommes-nous seulement au commencement ? » Et ceux-là qui savent quel puissant auxiliaire fut la coopération pour l'agriculture danoise comprendront aisément ces regrets. Donc beaucoup reste à faire. Mais beaucoup a été fait. Et, dans la lutte contre la crise, la coopération a joué un rôle déjà important.

TROISIÈME PARTIE

LE BILAN

Le Bilan

Ainsi se transforme l'agriculture. Par la diminution des frais de main-d'œuvre, par la recherche des produits restés rémunérateurs et l'augmentation du produit brut, par l'organisation coopérative, elle s'efforce de s'adapter aux conditions modernes de la concurrence et de résister à la baisse des prix.

Y réussit-elle ? Indéniablement, cet effort ne reste pas inefficace et bien des fermiers parviennent lentement à améliorer leur condition. Mais la crise est-elle conjurée et les ruines réparées ? Oui, disent les optimistes. « Ce serait folie, déclare M. Anderson Graham, de représenter l'agriculture comme riant et prospère dans toute l'Angleterre ; mais on peut dire en tout cas que la situation s'est décidément améliorée » ¹. Et d'ajouter que la terre se loue facilement, que les propriétés se vendent mieux et que les dépôts des exploitants dans les banques s'arrondissent ². Plus affirmatif encore est M. Lévy. Pour lui, la crise provoquée par la concurrence étrangère n'a même pas occasionné de ruines ; elle marquait seulement « la nécessité d'un changement radical dans la production agricole » ³. A l'entendre, « il s'est, depuis le milieu de la dernière décade du XIX^e siècle, opéré dans l'agriculture anglaise une importante amélioration. *De crise il n'est plus question aujourd'hui* » ⁴. Précisant encore son point de vue, l'éminent économiste reproduit une lettre de M. Lloyd Baker où se trouvent ces intéressantes déclarations : « Il est devenu possible au

(1) A. Graham, *loc. cit.*, p. 22.

(2) Id., p. 12.

(3) H. Lévy : *Die Lage der englischen Landwirtschaft in der Gegenwart*. (Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik. III^{te} Folge ; 26 Band, 1903), p. 724.

(4) Id., *ibid.*, p. 721.

fermier laborieux et rangé, non seulement de se maintenir à flot (*sich über Wasser zu halten*), mais d'améliorer sa situation et d'établir ses fils sur d'autres domaines. Qu'il en ait été si souvent ainsi, en ces dernières années, et que si peu de propriétés aujourd'hui restent sans trouver preneur, voilà une preuve que la situation des fermiers s'est améliorée. Sur les grandes comme sur les petites exploitations, on rencontre maintenant le désir de faire agriculteurs deux ou trois fils et cela montre bien que le fermier juge bonne sa situation » ¹. Pour qui connaît le dégoût qui gagnait les agriculteurs et poussait les jeunes générations vers les villes, ces lignes prennent une importance capitale : elles marqueraient un retour de confiance, compatible seulement avec une ère de prospérité. Mais ont-elles vraiment une portée générale ?

En réalité, la crise est loin d'être conjurée. « Par suite principalement des bas prix, à quelque cause qu'ils soient dûs, et du défaut de main-d'œuvre, écrit un observateur attentif, M. Rider Haggard, je considère comme prouvé que dans la majorité des régions l'agriculture anglaise est une industrie décadente » ². Donnant quelques années plus tard une nouvelle édition de son enquête, l'honorable publiciste ajoutait : « Que dire de la situation présente de l'agriculture en Grande-Bretagne ? Peu de chose, je pense, sinon que depuis la publication de *Rural England* (1902), elle paraît, somme toute, s'être encore aggravée, encore que je ne puisse pas naturellement dire avec certitude si elle a réellement empiré, sans nouvel et minutieux examen. En tout cas, dans les comtés que je connais le mieux, je ne puis découvrir aucune amélioration » ³.

Il ne faut pas se dissimuler que des obstacles insurmontables s'opposent même à une adaptation complète qui pourrait mettre les agriculteurs en mesure de faire face à la déprécia-

(1) Id. *ibid.*, pp. 722-3.

(2) *Loc. cit.*, t. II, p. 541.

(3) *Rural England*, 2^d ed., préface, p. IX in fine.

tion générale de leurs produits. Ils trouvent des difficultés quasiment invincibles, parfois dans la nature du sol, impropre aux pâturages ou trop ingrat pour la culture¹, parfois dans le climat trop sec pour les herbages. Le versant oriental de la Grande-Bretagne, moins bien arrosé que l'Irlande et que la côte occidentale², se prête moins à l'extension des prairies. Evidemment, il ne s'agit pas d'une impossibilité absolue. On a fait de l'élevage même dans la région est ; il a donné de bons résultats et transformé le pays ; au lieu de prairies permanentes, on a fait des prairies temporaires. Mais sur tout ce versant l'évolution est moins avancée ; la majeure partie, abstraction faite des comtés anglais du nord, tels le Durham et le Northumberland, et des deux comtés voisins de Londres, Middlesex et Surrey, en est restée plus spécialement vouée à la culture moins favorisée des céréales ; c'est pourquoi elle souffre plus cruellement de la baisse des prix.

Ailleurs, c'est la situation du marché qui met obstacle à une plus complète transformation. La production du lait s'est jusqu'ici montrée rémunératrice : les centres urbains lui offrent un large débouché et de bons prix. Mais les besoins de la consommation ont des limites. Dans l'Essex, par exem-

(1) Ainsi, dans l'Essex, la majeure partie du sol, très argileuse, retient l'eau (*Final Report*, p. 241 § 44). Les prairies y seraient couvertes de jones et les herbages, de mauvaise qualité. — D'autre part, à raison de l'imperméabilité du sous-sol, les plantes y meurent ; il faudrait deux ans de jachère, un bon chaulage et, dans beaucoup de cas, un drainage complet. Or la terre vaut 5 ou 6 L. l'acre et ces travaux coûteraient 2, 3 ou 4 fois plus. (*Ibid.*). — Cf., sur le Huntingdonshire, (Tariff Commission, *loc. cit.*, § 656) des observations analogues. — Il en est à peu près de même dans le Suffolk (*Final Report*, p. 242 § 45). — Dans le Norfolk, au contraire, le sol est trop léger et trop sec et ne se prête ni à la culture des céréales, ni, encore moins, aux pâturages. (p. 255 § 83). Cf. Tariff Commission, *loc. cit.*, §§ 494 (Herts), 521 (Wexford, Irlande), 873 (Sussex) etc..

(2) Hauteur moyenne de la pluie tombée annuellement entre 1866 et 1900 : Est, Om. 69 ; Ouest, Om. 97. — Dans l'Ecosse occidentale, elle atteint 1^m20. (*Agr. Stat. 1903*, p. 146).

ple, à vouloir augmenter la production pour Londres, on s'exposerait à compromettre sans profit la situation des fermiers déjà lancés dans ce commerce. Quoique réels, les bénéfices ne sont pas gros et une augmentation marquée de l'offre les réduirait à néant ¹. Il a même fallu que les laitiers se constituassent en cartell pour maintenir les prix. Aux environs de Glasgow et des autres grandes villes, il n'en est guère autrement. De leur côté les maraîchers et les producteurs de fruits se plaignent d'une concurrence locale trop active ². Il n'y a guère que l'élevage et l'engraissement de la volaille qui puissent longtemps encore se développer sans danger ³.

D'autre part, là même où les conditions naturelles ou commerciales ne la contrecarrent pas, l'adaptation se fait bien lentement. Le malaise se prolonge : la crise qui sévit encore aujourd'hui date des environs de 1875, et déjà, devant les plaintes de l'agriculture, une première commission d'enquête avait été nommée en 1879. Elle déposa de volumineux rapports, des réformes législatives furent tentées. Quatorze ans après, cependant, le gouvernement se trouvait dans la nécessité d'instituer une seconde commission, dont les travaux sont une mine précieuse de renseignements et dont les vœux ont servi d'amorce à diverses dispositions législatives, notamment à l'Agricultural Holdings Act de 1900. Et le mal n'est toujours pas conjuré : la Tariff Commission en relève encore les traces profondes et de longtemps ineffaçables.

Un fait, d'ailleurs, révèle avec quelle lenteur s'opère l'évolution. On sait que les petites exploitations, grâce au labeur opiniâtre des paysans, fermiers ou propriétaires, sont les plus aptes, peut-être, à dominer les conjonctures présentes. On s'attendait, en conséquence, à leur multiplication rapide.

(1) *Final Report* (Channing), p. 255, § 85.

(2) Tariff Commission, *loc. cit.*, §§ 256, 813, 970, 995 etc..

(3) Cf. Ed. Brown : *The poultry industry in prospect*, *loc. cit.*, p. 82. — Le produit annuel est évalué à 11 700 000 L.. Il pourrait atteindre 32 150 000 L..

Illusion. Depuis vingt ans, le nombre en est resté stationnaire. Bien mieux, après un mouvement en avant, il a subi un recul : aujourd'hui, il est à peine égal en Grande-Bretagne à ce qu'il était en 1885. Et, en Irlande, où les conditions sont, il est vrai, toutes particulières et où très longtemps on s'est plaint d'un morcellement excessif, il est en voie marquée de régression ¹. Les vieilles habitudes ne se perdent pas en un jour ; la grande et la moyenne propriété ne se démembrent pas en quelques années, d'autant que leur force de résistance est accrue par le régime successoral. Les grands domaines ne se vendent ni ne se morcellent : « par l'effet deux fois séculaire des lois sur la substitution, la moitié du sol n'a plus aucun propriétaire effectif. Les biens se sont accumulés dans les mains de personnes qui en tirent une rente viagère mais qui n'ont le droit ni de vendre ni de tester. Et personne ne peut acheter ce qui jamais ne vient sur le marché » ². Ajoutez que le goût des sports violents, de la chasse en particulier, et l'amour du sol, très répandu et très vif en Angleterre, maintiennent la terre à des prix exagérés et que la crise présente n'encourage pas les achats à crédit, les seuls que puissent se permettre les salariés qui s'élèvent à la propriété. D'autre part, les landlords n'aiment pas morceler leurs domaines en-

(1) Cf. *Agric. Stat.*, années diverses, et *Agric. Stat. for Ireland*, 1907, p. 16.

GRANDE BRETAGNE			IRLANDE	
Petites exploitations de 5 à 50 acres	Moyennes exploitations de 50 à 300 acres	G ^{re} exploitations de plus de 300 acres	Petites exploitations : 5 à 30 acres	Moyennes et grandes exploitations de plus de 30 acres
1885. . . 232 955	144 288	19 364	1881. . . 299 838	159 834
1895. . . 235 481	147 870	18 787	1891. . . 290 608	162 940
1907. . . 232 500	151 092	17 737	1901. . . 288 509	164 483
			1907. . . 288 961	165 269

(2) H. Levy : *Der Untergang kleinbauerlicher Betriebe in England*. (Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik. III^e Folge, 26 Band, 1903 — t. 81), p. 163. — Cf. L. Brentano : *Erbrechts Politik*. — Stuttgart, 1899, p. 219.

tre un grand nombre de fermiers. Ce serait accroître les ennuis, compliquer la comptabilité. Plutôt que de multiplier les tenanciers, ils louent à meilleur marché.

Lente ou rapide, au surplus, l'adaptation, et c'est là un fait important, « l'adaptation aux conditions nouvelles n'a pu se faire sans efforts, sans heurts, sans perte, sans crise. Les propriétaires terriens ont subi une baisse énorme de la rente et les fermiers, malgré la réduction des frais de production, et la généralisation des cultures intensives, ont vu diminuer leurs profits » ¹. C'est M. A. Dulac qui fait cette constatation capitale, d'autant plus précieuse sous sa plume qu'il s'extasie sur l'aptitude de l'agriculteur anglais à s'accommoder de tout et sur les résultats de l'évolution. Le produit brut lui-même est diminué ; de plus en plus le pays s'alimente de produits étrangers et sa sécurité en est gravement atteinte. Si la vie est à bon marché, de multiples inconvénients semblent donc racheter cet avantage, conquis d'ailleurs au prix de ruines. C'est ce que va mettre en lumière la suite de cette étude.

(1) A. Dulac : *Agriculture et protectionnisme en Angleterre et en France*. Loc. cit., p. 518.

CHAPITRE I

La Répartition

Par delà le monde agricole, la baisse des prix qui, avec la hausse des salaires, est la cause originelle de la crise actuelle, a été ressentie par la population tout entière. Mais, avantageuse aux uns, désastreuse pour les autres, elle n'a pas eu pour tous d'égales conséquences. Si les consommateurs ont bénéficié d'un exceptionnel bon marché, l'adaptation n'empêche pas les producteurs de courir à la ruine. La crise s'est, en dépit de tous les efforts, traduite en un bouleversement dans la répartition du produit agricole annuel. Heureux sans doute dans son principe, le changement, trop soudain et peut-être excessif, a occasionné des désastres.

On sait que l'Angleterre est le pays de prédilection du fermage. La propriété, extrêmement concentrée, n'y est habituellement pas exploitée par le propriétaire lui-même : le faire valoir direct y est une exception. Sur 32 243 447 acres actuellement en culture en Grande-Bretagne, les fermiers en occupent quelque 28 311 416, soit plus des $\frac{7}{8}$ ¹. Sur cent exploitations, 84,5 ont à leur tête un fermier (*tenant farmer*) ; 11,7, le propriétaire ; 3,8 sont mixtes, c'est-à-dire comprennent à la fois des terres louées et des terres dont l'exploitant est propriétaire². Ainsi le capital foncier et le capital d'exploitation

(1) *Agr. Stat.*, 1907, p. 68.

(2) M. Bourguin : *Systèmes Socialistes*. — Paris, Colin, 1904. (Appendices), p. 443.

appartiennent à deux personnes bien distinctes, entre qui se partagent les revenus agricoles et dont il convient d'examiner successivement la situation. Celle de la main-d'œuvre a déjà fait l'objet d'une étude ; nous y reviendrons seulement en parlant des consommateurs.

I

Or, le 28 septembre 1843, en un discours resté célèbre, Cobden s'écriait : « Les propriétaires fonciers n'ont rien à craindre, ni pécuniairement, ni autrement, du libre-échange des grains » ¹. Jamais prophétie ne fut mieux démentie par les faits : depuis un tiers de siècle, la rente et la valeur du sol n'ont cessé de décroître et le moment ne semble pas encore prochain d'une reprise.

Il est très difficile de mesurer dans son ensemble la baisse des rentes. On est obligé de recourir aux statistiques de l'Income-tax ; or ces statistiques ne sont pas, tant s'en faut, un guide précis ². Les revenus inscrits à la cédule A ou

(1) « The landowners have nothing pecuniarily, they have nothing ultimately, to dread from a free trade in corn ». (Cité par Ashley, *The Tariff Problem*, p. 50).

(2) On a bien tenté la détermination directe de la baisse des rentes ; mais cet essai ne s'applique qu'à quelques centaines de mille acres en Angleterre et dans le Pays de Galles et il s'arrête en 1900. M. R. Thompson a lu à la Société Royale de Statistique, en sa séance du 17 décembre 1907, un mémoire fort documenté (*An Inquiry into the rent of Agricultural land in England and Wales during the XIXth Century*) d'où nous extrayons les quelques renseignements que voici. Pour 60 000 acres, au commencement du siècle, 135 000 au milieu, 400 000 à la fin, réparties

B¹, comme provenant de la terre (*lands*), comprennent non seulement la rente du sol consacré à l'agriculture, mais le loyer des propriétés d'agrément et des jardins contigus aux maisons d'habitation, quand ils excèdent 1 acre d'étendue, celui des maisons de ferme, les dîmes etc. etc.. Or la valeur rentale des propriétés d'agrément n'a sûrement pas diminué ; elle est plutôt en hausse et, quant au loyer des maisons de ferme et autres constructions, vraisemblablement, il a dû se maintenir, ou peu s'en faut. On pourrait encore adresser à ces statistiques bien d'autres reproches² ; mais celui-là est le plus grave et celui qui en fausse le plus profondément les indications. Faute de mieux, cependant, c'est à elles qu'il faut se référer. Sur leur base, on peut, pour apprécier en gros le mouvement

dans une trentaine de comtés, la rente moyenne à l'acre a subi les fluctuations suivantes :

	s.	d.		s.	d.
1801-05....	11	2	1861-65....	23	7
1806-10....	11	7	1866-71....	24	8
1811-15....	14	7	1872-77....	29	1
1816-20....	16	8	1878-80....	27	6
1821-25....	17	11	1881-83....	26	9
1826-30....	17	9	1884-86....	24	11
1831-35....	18	5	1887-89....	22	11
1836-40....	18	8	1890-92....	22	10
1841-45....	20	1	1893-94....	21	8
1846-50....	21	0	1895-96....	21	1
1851-55....	20	9	1897-98....	20	6
1856-60....	23	1	1899-1900.	20	0

(1) On sait que, pour la perception de l'impôt sur les revenus (*income-tax*), les revenus sont divisés en cinq catégories, faisant chacune l'objet d'une cédule : 1^o *Cédule A* : Revenus provenant de la propriété immobilière, bâtie ou non-bâtie ; — 2^o *Cédule B* : Revenus provenant des exploitations rurales ; — 3^o *Cédule C* : Rentes et revenus des fonds publics, anglais ou étrangers ; — 4^o *Cédule D* : Revenus mobiliers et professionnels de toutes sortes, non compris dans l'une quelconque des autres cédules ; — 5^o *Cédule E* : Traitements fixes et pensions à la charge, soit d'administrations publiques, soit de particuliers.

(2) V. *Final Report*, p. 22, § 76.

des rentes, dresser, avec M. F.-L. Robinson ¹, le tableau suivant :

Revenu plein imposable à la cédula A (Terres), y compris les dîmes converties.

Angleterre et Galles			Ecosse		Grande-Bretagne	
Montant L.	Accrois- sement ou diminu- tion %		Montant L.	Accrois- sement ou diminu- tion %	Montant L.	Accrois- sement ou diminu- tion %
—	—		—	—	—	—
1842-3...	40 167 088	»	5 586 528	»	45 753 616	»
1852-3...	41 083 371	+ 2,3	5 499 404	— 1,6	46 582 775	+ 1,9
1862-3...	44 611 281	+ 11,1	6 715 341	+ 20,2	51 326 622	+ 12,2
1872-3...	49 009 457	+ 22,1	7 363 235	+ 31,8	56 372 692	+ 23,2
1882-3...	48 402 905	+ 20,5	7 573 251	+ 35,6	55 976 166	+ 22,3
1892-3...	40 062 053	— 0,3	6 251 898	+ 11,9	46 313 951	+ 1,2
1902-3...	36 624 408	— 8,9	5 883 487	+ 5,3	42 597 895	— 7,1
1906-7...	36 515 060	— 9,1	5 811 929	+ 4,0	42 326 989	— 7,5

Après une ascension remarquable, au temps de la prospérité agricole de l'Angleterre, qui vit son apogée entre 1870 et 1875, les rentes d'aujourd'hui sont généralement inférieures à celles du milieu du dernier siècle ². Il n'y a d'exception qu'en Ecosse. Ce n'est pourtant pas qu'on y ait échappé à la crise : un autre tableau, également emprunté au rapport de la commission royale ³, va le prouver. Seulement la baisse des

(1) *Ibid.*, p. 25. — Ce tableau a été mis à jour à l'aide des *Reports of The Commissioners of His Majesty's Inland Revenue* annuels.

(2) L'écart est en réalité plus grand qu'il ne paraît dans le tableau inséré au texte. La rubrique *Lands* ne s'applique pas aux dîmes non converties. Or ces dîmes s'élevaient, en 1842-3, à 1 964 000 L.. Aujourd'hui la plus grande partie de ces dîmes est convertie et comprise dans ladite rubrique. Le montant de celles qui ne sont pas converties n'est pas exactement connu. On ne le détermine plus séparément depuis 1893-4. A cette époque, il était de 50 115 L.. Depuis lors, il n'a fait que décroître. En sorte que, pour rendre comparables les chiffres de 1842-3 et ceux de 1906-7, il faut ajouter aux premiers, pour la Grande-Bretagne, à peu près 1 964 000 L., ce qui grossit énormément l'écart et fait apparaître plus profonde encore la baisse des rentes. — V. sur ce point, *Final Report*, p. 26.

(3) *Id.*, p. 25.

rentes y est plus récente et moins prononcée, à raison même du caractère du pays, plus herbeux et plus généralement adonné à l'élevage ¹ :

Valeur rentale déduite du revenu plein imposable à la Cédule B (Terres) non compris les pépinières et les jardins maraîchers.

<i>Angleterre et Galles</i>			<i>Ecosse</i>		<i>Grande-Bretagne</i>	
Montant L. —	Proportion par rapport à 1872-3 —		Montant L. —	Proportion par rapport à 1872-3 —	Montant L. —	Proportion par rapport à 1872-3 —
1872-3...	48 835 826	100,0	7 351 407	100,0	56 187 233	100,0
1879-80.	51 413 121	105,3	7 758 725	105,5	59 171 847	105,3
1888-9...	42 048 432	86,1	6 530 470	88,8	48 578 902	86,5
1893-4...	39 670 833	81,2	6 246 450	85,0	45 917 283	81,7
1902-3...	36 127 431	73,9	5 860 593	79,8	41 948 024	74,7
1905-6...	35 770 155	73,2	5 793 846	78,8	41 564 001	73,9

(1) Quelques explications sont ici nécessaires pour rendre compréhensible le tableau inséré au texte. Il faut distinguer, en matière d'income tax, le revenu plein imposable (*gross income brought under review of the department*) et le revenu imposé (*income on which tax is received*). Le premier est celui qui, en principe, est soumis au paiement de l'impôt. Le second est celui sur lequel la taxe est en effet perçue. Il est le résidu obtenu après toute une série de déductions (*abatements*) : exonération totale des revenus inférieurs à 160 L., exonération partielle suivant un barème décroissant des revenus supérieurs à 160 L., mais n'excédant pas 700 L. ; déduction des primes d'assurance sur la vie, des frais d'entretien des exploitations agricoles et des maisons, des revenus de certains établissements privilégiés (collèges, hôpitaux, écoles, sociétés de secours mutuels, institutions charitables), déduction du revenu imposable des maisons et domaines vacants etc.....

Le revenu imposable des fermiers inscrits à la cédule B est déterminé par voie de présomption : aujourd'hui, il est, dans tout le Royaume-Uni, réputé égal au tiers de la rente payée au propriétaire. Ce rapport légal a été maintes fois modifié, surtout dans l'Angleterre proprement dite et le Pays de Galles. C'est seulement depuis 1884 qu'en Ecosse et en Irlande le revenu imposable de l'exploitant du sol est évalué au tiers de la rente. Auparavant, il était par tout le Royaume-Uni présumé égal à la moitié. Dans l'Angleterre proprement dite et le Pays de Galles, il continua jusqu'en 1894 à être calculé sur cette base. A cette époque, pour les comtés anglais et gallois, le parlement fixa à 3/8 le rapport que, deux ans après, il devait ramener à un tiers. Depuis 1896-97, la présomption est uniforme pour tout le pays.

Ainsi la diminution de la valeur rentale n'est pas un phénomène accidentel ni local ; elle se poursuit sans interruption depuis une trentaine d'années et dans toute la Grande-Bretagne, en Ecosse un peu moins prononcée seulement qu'en Angleterre. Ici, elle atteint 26,8 o/o, là, 21,2 o/o et, dans l'ensemble de l'île, 26,1 o/o. De l'Irlande il n'est pas question dans ce tableau : le mandat de la commission se limitait à la Grande-Bretagne. Mais on peut voir, par l'examen des chiffres intéressant tout le Royaume-Uni que la baisse est absolument générale et qu'en 12 ans, de 1893-4 à 1905-6, elle a atteint 8,2 o/o ; il est donc prématuré de dire que la crise est passée et que l'économie agricole a désormais retrouvé son équilibre.

Mais ces moyennes ne donnent encore qu'une idée bien vague et bien inexacte des faits. Il faut lire le rapport de la dernière commission royale et l'enquête de M. Rider Haggard pour saisir la physionomie de la crise. Dans les régions les plus éprouvées, la baisse moyenne des rentes dépasse 50 o/o. Parfois, comme dans l'Essex, elle atteint 80 o/o ¹. Sur les domaines du duc de Cornouailles, dans le Berkshire, les fermages sont tombés de 35 s. l'acre en 1880 à 4 s. 5 d. en 1893 ². En certains comtés même, dans le Hampshire, le Cambridgeshire ou le Lincolnshire, par exemple, on trouve des terres exploitées par des fermiers qui ne paient plus aucun loyer, qui cultivent, comme disent les commissaires royaux, « *at their own rentals* » ³. La Norfolk Chamber of Agriculture a calculé que, dans son comté, entre 1874 et 1894, la diminution atteignait 25 à 35 o/o sur les meilleurs fonds, 40 à 60 o/o sur les sols de qualité moyenne et 100 o/o sur certaines terres pauvres ⁴. Ailleurs, c'est dans les régions moyennement affec-

(1) *Final Report*, p. 8. — Cpr. R. Haggard, *loc. cit.*, I, pp. 5, 22, 263, 489 etc..

(2) *Final Report*, p. 213, § 48.

(3) *Id.*, pp. 12, § 38 ; 13, § 40 ; 14, § 41. — Cf. Channing, p. 244, § 51.

(4) *Id.*, p. 11 § 37. — Cf. R. Haggard, *loc. cit.*, I, pp. 28, 41 (Wiltshire), 148 (Kent) etc..

tées, dans les comtés non exclusivement adonnés à la production des céréales, la baisse oscille entre 30 et 40 o/o. Les cantons les plus favorisés ont vu tomber les rentes de 15, 10 ou 5 o/o seulement. La diversité est donc grande et, d'un comté, d'une vallée à l'autre, la situation des propriétaires varie profondément. Mais, somme toute, c'est, comme bien l'on pense, dans les *arable counties* et, sauf peut-être depuis quelques années, dans les régions où se pratique le *sheep farming*, que la terre a perdu de sa valeur rentale ¹.

Encore ne s'agit-il jusqu'ici que de la rente nominale. Si diminuée soit-elle, elle est sensiblement moins atteinte que la rente effective, celle que le fermier verse en fait au landlord (*rent actually received*) et surtout que la rente nette. Nombreux, principalement dans le Pays de Galles ², sont restés les propriétaires qui ne veulent consentir à leurs fermiers aucune réduction permanente, ou n'en consentent que d'insuffisantes. Ils sont par la suite obligés d'accorder tous les ans des remises et la rente effective est sensiblement moindre que la rente nominale. Or cette situation est d'autant plus fréquente qu'elle paraît assez avantageuse aux landlords. Parmi les domaines à revenus réduits, ceux-là gardent encore une haute valeur qui, du moins en apparence, continuent à donner une bonne rente. Aussi les propriétaires ont-ils tendance à louer leurs terres pour un prix nominal élevé, sauf à consentir ensuite une réduction variant du quart à la moitié. Le désavantage consiste en un taux plus lourd des taxes et des *rates* ; mais ce

(1) Les comtés où s'est produite en 10 ans, de 1897 à 1906, la plus forte diminution dans les revenus soumis à l'Income tax (cédule A, *Lands*), sont les suivants :

Suffolk :	116 354 L.	13,7 o/o	Norfolk :	136 042 L.	10,1 o/o
Essex :	136 160 —	13,5 —	Somerset :	138 612 —	8,5 —
Kent :	144 183 —	11,1 —	Devon :	107 865 —	6,3 —

(*Fiftieth Report of the Commissioners of His Majesty's Inland Revenue*, 1907, p. 196).

(2) *Final Report*, p. 18 § 63 ; p. 118.

taux lui-même est un indice de valeur ; et le fermier consent à le payer pour obtenir de plus fortes remises. D'un mot, on peut dire que les landlords pratiquent couramment une espèce de bluff, qui masque en partie la baisse réelle des rentes et l'acuité de la crise ¹.

Mais, en fait, non seulement ils sont obligés à consentir de fortes remises annuelles, mais ils se trouvent souvent dans la nécessité de renoncer à des arriérés considérables que les fermiers laissent accumuler et ne peuvent acquitter. D'où résulte, d'après les comptes de 46 domaines résumés par la Royal Commission, que la rente effectivement payée en 1892 représentait seulement, en Angleterre, 90,6 o/o, et, en Ecosse, 90,9 o/o de la rente nominale ².

Bien moindre encore est le revenu net. Les recettes des landlords sont fortement entamées par les dépenses multiples qui leur incombent. Jadis, outre la rente, le fermier payait les taxes, c'est-à-dire les dîmes ³, l'impôt foncier (*land tax*), la taxe

(1) A. Dulac : *Agriculture et Libre-Echange dans le Royaume-Uni*. p. 27.

(2) *Loc. cit.*, p. 27. — Sur les 46 exploitations dont la commission a utilisé les comptes, 30 sont situées en Angleterre et dans le Pays de Galles, réparties sur 25 comtés ; 16 en Ecosse, sur 16 comtés.

(3) La dîme est un impôt. Elle fut d'abord créée au profit de l'Eglise et les conciles en avaient réglé la répartition et la perception. Elle servait à l'entretien du clergé et des églises. Mais sous Henri VIII, après la confiscation des domaines appartenant aux monastères, cet impôt fut détourné de son but. Par lettres patentes de la couronne, des titres de dîme ayant appartenu à ces établissements religieux furent donnés à des laïques, en récompense de services d'Etat ou pour des raisons d'ordre purement civil.

Jusqu'en 1836, la dîme était perçue en nature. Le *Tithe Commutation Act* convertit alors en argent les dîmes prédiales, c'est-à-dire les dîmes prélevées sur les produits directs du sol, tels que les céréales, le foin, le houblon etc.. Les dîmes mixtes ou personnelles, prélevées sur les reproductions naturelles que les soins de l'homme contribuent à obtenir, laine, veaux, agneaux, poulets etc., par exemple, ne furent pas converties.

Les dîmes prédiales devinrent une rente de céréales payable en argent. Leur valeur moyenne en argent fut calculée d'après les revenus

des routes, celles des pauvres et de l'Eglise, s'élevant à 10 et 12 s. par acre ¹. Il avait la charge de tous les travaux d'amélioration. Quelquefois le propriétaire consentait à fournir les tuyaux nécessaires au drainage. C'était tout ². Tant que l'agriculture fut prospère, l'usage resta le même. La crise amena une révolution. Depuis un act de 1894, la dime est légalement à la charge du propriétaire que les conditions économiques ont mis dans l'obligation d'acquitter également les taxes locales, autrefois supportées par le preneur. Or les impôts de toute nature, taxes impériaux ou *rates* locales, loin de diminuer avec les revenus, ont plutôt augmenté. Ils absorbent de ces revenus une part chaque jour plus considérable. D'un autre côté, aux prises avec des difficultés croissantes, les fermiers se montrent plus exigeants ; ils réclament réparations, améliorations, constructions. L'industrie laitière veut des bâtiments appropriés et plus nombreux ; la culture intensive exige des travaux de drainage, de chaulage etc., toutes choses qui coûtent cher et que paie forcément le bailleur, car le fermier peut faire certains travaux avec la certitude d'être remboursé. Conséquence : les rentes fondent entre les mains du landlord qui, sur un loyer nominal déjà réduit de 20, 30 ou 40 o/o, ne touche ou ne garde en définitive qu'une somme moitié moindre. C'est ce que montre à merveille le tableau suivant, dressé par la commission royale d'après les comptes de 34 exploitants ³.

fonciers des 7 années finissant à Noël 1835. Elle fut ensuite divisée en trois parts, pour le blé, l'orge et l'avoine. Les quantités de ces denrées que pouvait acheter la dime furent fixées sur la base des prix de 1829-35. C'est à ces quantités que les décimateurs ont toujours droit. Chaque année, on fixe le montant de la dime en leur appliquant les prix de la dernière période septennale. (*Bulletin de Statistique et de Législation comparée du ministère des finances*, t. IX, 1881, pp. 426 sq.. — E. Martin : *Les Impôts Directs en Angleterre*. — Paris, Berger-Levrault, 1905, p. 34-40)

(1) J. Caird, *loc. cit.*, p. 273.

(2) Id., *ibid.*, passim et notamment pp. 14, 15, 22, 35 etc..

(3) *Final Report*, p. 27.

	1892				1886-92			
	Angleterre-Galles		Ecosse		Angleterre-Galles		Ecosse	
	Montant total L.	Pour cent	Montant total L.	Pour cent	Montant total L.	Pour cent	Montant total L.	Pour cent
Rente effectivement payée sans déduction de l'Income Tax. . . .	348 424	»	274 238	»	2 516 820	»	1 961 515	»
Revenu net après paiement des dépenses (impôts, dîmes, réparations, assurances).	177 652	»	189 190	»	1 311 423	»	1 381 496	»
Proportion du revenu net à la rente reçue.	»	51,0	»	69,0	»	60,8	»	74,4
Capital dépensé en améliorations permanentes. . . .	63 451	»	37 703	»	392 871	»	251 858	»
Rapport de ces dépenses en améliorations :								
a) à la rente reçue.	»	18,2	»	13,6	»	15,6	»	12,8
b) au revenu net	»	35,7	»	19,9	»	30,0	»	18,2

On voit que, pendant sept ans, de 1886 à 1892, le revenu restant, toutes dépenses et toutes améliorations payées, aux mains du propriétaire était en moyenne de quelque 45,2 o/o de la rente effective (*rent actually received*) en Angleterre, et de 57,6 o/o en Ecosse. En 1892, c'est-à-dire à la fin de la période septennale considérée, la situation du landlord s'est aggravée. Le revenu net de toute charge n'est plus respectivement que de 32,8 o/o et 55,4 o/o de la rente perçue. Et si l'on songe que des capitaux considérables ont été investis en constructions, clôtures, améliorations de toute espèce, on voit que la majeure partie du loyer, sinon la totalité, est l'intérêt du capital dépensé, non une rente, puisque la rente se définit le prix des facultés propres du sol ¹.

(1) De 1776 à 1842, le célèbre domaine des comtes de Leicester à Holkham (Norfolk), qu'on a coutume de citer comme modèle, avait coûté

Sans nier que la situation se soit modifiée depuis 1892, on ne saurait dire qu'elle s'est sensiblement améliorée. Les charges qui grèvent le sol maintiennent précaire le sort des propriétaires fonciers. Décrivant l'état de l'agriculture dans le comté d'Essex, M. Rider Haggard fait à ce sujet d'intéressantes observations : « Si, dans l'ensemble, écrit-il, on peut fixer la rente moyenne à un taux aussi élevé que 15 s. à l'acre, combien reste-t-il au propriétaire après déduction de la dime, de l'impôt foncier, des réparations et des autres dépenses ? Peut-être 5 s. par acre, dont la plus grosse part sera absorbée régulièrement par la construction des nouveaux bâtiments devenus nécessaires. Naturellement, je ne parle en ce moment que des domaines qui ne sont grevés d'aucune charge, qui sont entièrement loués à des fermiers solvables et qui paient leur loyer. Que tirera le propriétaire des domaines couverts d'hypothèques, grevés d'un douaire ou d'autres charges, dont les fermiers se retirent laissant la terre épuisée et envahie par les herbes ? » ¹. Dans ses remarques, pourtant optimistes, sur le même comté d'Essex, M. E. A. Pratt cite quelques exemples particulièrement typiques et qui précisent bien la situation actuelle. Une terre est louée depuis une dizaine d'années moyennant 5 s. par acre. Mais le landlord paie 4 s. 6 d. de dime. Si l'on tient compte des autres dépenses, il ne lui reste pas un penny ². Dans le Wiltshire, près de Salisbury, un domaine fut acheté 7000 L. en 1892. Un fermier l'avait loué en 1874 moyennant une rente de 600 L. ; en sus, il acquittait 196 L. de dime. En 1901, le fermage était tombé à 250 L. et le propriétaire payait la dime. Heureux, quand au bout de l'année, toutes les dépenses nécessaires, et les répa-

en travaux d'amélioration près de 14 millions de francs. Le revenu net en 1841 était de 750 000 fr.. De 1842 à 1883, il fut fait 12 millions de dépenses nouvelles. Le revenu entre temps était tombé au-dessous de 700 000 fr.. (A. de Foville : *Les variations de la valeur du sol en Angleterre au XIX^e s.* — *Economiste français*, 1908, I, p. 408).

(1) R. Haggard, *loc. cit.*, I, p. 437.

(2) E. A. Pratt : *The Transition in Agriculture*, p. 38.

rations notamment, acquittées, il a 100 L. nettes ! Or ces 100 L. représentent tout juste un intérêt de 1,43 o/o sur le capital d'achat. Et remarquez qu'il a fallu construire une maison à chers deniers et que le capital investi n'est pas rémunéré d'un penny ¹. Devant la Tariff Commission, M. H. Herbert Smith disait précisément que dans le Wiltshire et, d'une façon générale, dans tout l'ouest de l'Angleterre, les landlords retirent de leurs dépenses en constructions et en améliorations tout au plus 3 o/o d'intérêt, souvent beaucoup moins, et qu'ils ne touchent pas de rente proprement dite ².

Ces faits sont édifiants : ils laissent entrevoir la situation pénible des propriétaires terriens d'outre-Manche, de ceux-là du moins qui n'ont pas d'autres ressources que leurs revenus fonciers. Il en est de plus éloquents encore. Sur bien des domaines, les maisons et bâtiments d'exploitation sont en mauvais état, les murs croulants, le toit soutenu par des piliers prêts à tomber au premier choc. Les propriétaires s'abstiennent de faire les réparations nécessaires, urgentes, faute de ressources souvent, par découragement quelquefois et pour ne pas immobiliser des capitaux qui ne donneraient plus aucun revenu ³. On a eu, chez nous, le spectacle de hobereaux, jadis bien rentés et vivant à la ville du loyer de leurs biens, obligés un jour de se retirer sur leurs terres et de restreindre leur train de maison. On n'a peut-être pas vu d'aussi profondes déchéances qu'en Angleterre. « Les propriétaires de bien des domaines fameux, racontent les commissaires royaux, — et les enquêtes les plus récentes confirment pleinement leurs dires, — dont les noms étaient célèbres dans l'histoire du comté (le Norfolk), ont vu leurs revenus tellement diminués qu'ils ont dû louer leurs manoirs et vivre ailleurs

(1) R. Haggard, *loc. cit.*, I, p. 5. — Cf. id., I, pp. 22, 434 (Shropshire), 44 (Essex) ; II, p. 396.

(2) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 1146.

(3) R. Haggard, *loc. cit.*, I, pp. 20, 58 etc.. — Cf. Tariff Commission, *loc. cit.*, passim.

sur un pied plus modeste. D'autres ont été obligés de louer leurs chasses et de pratiquer de sévères retranchements sur toutes leurs dépenses, pour rester en mesure d'habiter leurs vieilles demeures » ¹. Les exemples fourmillent de ruines aussi cruelles dans les divers rapports de la commission royale et dans les écrits des publicistes qui ont étudié la crise agricole. Ne pouvant les citer ici, nous y renvoyons le lecteur. Une seule observation nous permettra de conclure : l'aristocratie purement terrienne s'appauvrit et se perd ; c'est l'aristocratie de l'industrie et du commerce qui la remplace et qui, pour mieux asseoir sa situation politique et sociale, se rend propriétaire des grands domaines.

Elle les achète d'ailleurs à bon marché : la terre a couramment perdu 60 à 80 o/o de sa valeur ². En moyenne, son prix a diminué de moitié. A la veille de la crise, en 1875, sir Robert Giffen estimait à 30 années de revenu plein imposable à l'income-tax sa valeur vénale. Sur cette base, l'éminent économiste évaluait à quelque 2 007 330 000 L. le capital foncier du Royaume-Uni. Depuis lors, les rentes se sont réduites, l'avenir de l'agriculture est devenu incertain. La confiance s'est évanouie et la terre paraît aujourd'hui un mauvais placement. Les acquéreurs se font plus rares et plus circonspects ; et, d'après M. A. Milner, la valeur du sol ne se serait plus capitalisée en 1894 que sur la base de 18 années de revenu. D'où, en 17 ans, une perte sèche de 50,4 o/o, le capital foncier étant tombé à 1 001 829 212 L. ³. Dans l'intervalle, cependant, de coûteux travaux avaient amélioré la terre ; des sommes énormes s'étaient enfouies dans le sol en amendements et en engrais, ou investies en nombreux bâtiments d'exploitation. A dire vrai, toutefois, l'opinion de M. A. Milner a

(1) *Final Report*, p. 11, § 37 in fine. — Cf. R. Haggard, *loc. cit.*, I, p. 438.

(2) *Final Report*, p. 13.

(3) *Id.*, p. 23.

paru à certains pessimiste. MM. G. Lambert ¹ et F. A. Channing ², membres de la Royal Commission, n'ont pas voulu souscrire à son évaluation. Ils ont refusé de signer le Final Report. Et, dans des mémoires particuliers, ils ont déclaré qu'à leur avis la confiance n'était pas en 1894 tellement entamée que la terre se payât seulement sur le pied de dix-huit années de revenu. Il est possible. Mais, depuis 1894, la crise s'est poursuivie ; l'avenir, s'il ne s'est pas assombri, ne s'est pas non plus éclairci. Le temps n'a pu que hâter le découragement. Et ce qui, peut-être, était exagération alors pourrait bien être à présent devenu vérité. Le capital foncier n'aurait donc plus été en 1906 que de 938 727 774 L., diminué dans son ensemble de 53,3 o/o. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, et quelque incertaines que puissent être ces indications générales, la dépréciation de la terre ne fait pas doute. Les enquêtes, officielles ou privées, en donnent des exemples innombrables. Il ne saurait être question de les multiplier ici. Quelques-uns suffiront. Voici, entre autres, une ferme de 100 acres (40 hectares), dans le comté de Nottingham, où cependant la prospérité industrielle a soutenu l'agriculture. On l'a vendue, il y a quelques années, 1 000 L. : la maison et les bâtiments d'exploitation seuls les avaient coûtées ; la terre était pour rien ³. A trois milles et demi de la petite ville de Tonbridge, est un domaine constitué d'excellentes terres, avec des installations modernes et complètes. En 1876, on l'acheta 22 000 L. ; on vient de le vendre 12 000 L. ⁴. Dans le West-Suffolk, M. Herman Biddel acquit, voici quelques années, une ferme desservie par une grande route, dans une région fertile, moyennant le prix de 2 300 L.. « Je la donnerais, dit-il, demain pour 700 L., si je trouvais acquéreur » ⁵. En 1875,

(1) Id., (*Report by Mr. George Lambert*), p. 206.

(2) Id., (*Report by Mr. F. A. Channing*), p. 230 in fine, § 13.

(3) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 611.

(4) Id., § 1021.

(5) Id., § 1152.

une propriété du Gloucestershire se vendait 15 000 L. ; aux environs de 1900, elle a été cédée pour 3 825 L. ¹. Voici, enfin, un dernier exemple : des terres achetées 35 L. l'acre en 1874 ont été offertes, il y a quelques années, à 5 L. ; elles n'ont pas trouvé amateur ².

Cette baisse est un phénomène général qui sévit en même temps sur la France, sur l'Allemagne et sur toute l'Europe. Apparemment, toutefois, elle n'est pas partout également prononcée. Mais le difficile est de dire où elle atteint son maximum d'intensité. On n'a pas de données d'ensemble comparables. Peut-être, cependant, l'Angleterre a-t-elle été plus maltraitée que la France ; c'est du moins l'hypothèse fort plausible à laquelle s'arrête M. Souchon ³, hypothèse que corroborent d'ailleurs bien des faits que nous aurons l'occasion de relever par la suite. M. Colson ⁴ n'évalue d'ailleurs qu'à 30 o/o la diminution de la valeur vénale du sol français, quand celle du sol anglais dépasse 50 o/o. En tous cas, ce qui est certain, c'est que, malgré qu'ils aient réduit leurs exigences, les landlords ne parviennent pas toujours à se débarrasser de leurs domaines. En certains cantons du Lincolnshire, par exemple, la terre est une marchandise invendable qui ne trouve acquéreur à aucun prix ⁵. Et les propriétaires, à demi ruinés, doivent par force garder au pied leur boulet, comme M. Herman Biddell.

(1) R. Haggard, *loc. cit.*, I, p. 390.

(2) Id., II, p. 392. — Cf. id., I, pp. 142 ; 148 (Kent) ; 368 (Worcester) ; II p. 18 etc..

(3) *La dernière enquête sur la crise agricole en Angleterre*, *loc. cit.*, p. 423. — Si l'on veut bien se rappeler les critiques unanimes dont nos enquêtes agricoles décennales étaient l'objet, on comprendra que nous n'insistions pas davantage sur une comparaison impossible.

(4) *Cours d'Economie Politique*. (Paris, Guillaumin et Gauthier-Villars). T. II, p. 211.

(5) *Final Report*, p. 13.

Plus lamentable encore est la situation des fermiers et propriétaires exploitants qui donnent sans relâche leur travail et leurs soins pour recueillir au bout de l'année des profits dérisoires, quand même ils ne se trouvent pas en perte. On sait qu'ils font tous leurs efforts pour restreindre leurs charges : la rente est une de ces charges ; autant que possible on réduit la rente et, par un contrecoup inévitable, la valeur vénale de la terre. A voir dans quelles proportions, on croirait que tout le poids de la crise pèse sur les landlords, qu'un phénomène d'incidence a rejeté sur eux toutes les pertes. Il n'en est rien : la rente n'est pas le seul élément du coût de production ; sa diminution, même égale, relativement, à la baisse des prix, est insuffisante à compenser la dépréciation des produits. Désastreuse est la situation des landlords, non moins désastreuse celle des exploitants. Heureux quand ils ne sont que fermiers ! Alors quelquefois ils quittent la ferme avant l'expiration du bail, entièrement ruinés ou du moins incapables de lutter plus longtemps contre les mauvais prix. En Ecosse, par exemple, où les domaines se louent habituellement pour 19 ans, on cite de nombreuses propriétés qui ont changé trois et quatre fois de mains pendant la durée normale d'un bail ¹. Jadis, le bail à l'année se renouvelait indéfiniment en Angleterre et de père en fils les fermiers se succédaient sur la même terre, bien qu'aucun écrit ne les liât ². Alors « la richesse coulait chez les fermiers qui pouvaient mener une vie d'aise et de confort, avec quelques bouteilles à côté quand ils s'asseyaient pour dîner, deux ou trois bons chevaux dans leurs écuries pour aller aux rendez-vous de

(1) Id., p. 249 § 66.

(2) J. Caird, *loc. cit.*, passim. — V. Supra, Introduction, p. 16.

chasse, des régisseurs pour surveiller les ouvriers qui travaillaient, moyennant un salaire à peine suffisant pour les faire vivre (*at a barely living wage*), à leur procurer le luxe dont ils jouissaient et des marchands qui les déchargeaient du soin de vendre leur bétail. C'était l'âge d'or » ¹. Aujourd'hui la ruine, l'impossibilité d'exploiter autrement qu'à perte et de payer une rente cependant bien réduite, les met souvent dans la nécessité de résilier leur contrat. Dans les travaux de la Commission Royale on trouvera bien des exemples de pareils abandons. Ces travaux remontent à 1894. Et, depuis lors, suivant M. A. Graham ², la terre se loue facilement. Cependant les renseignements recueillis par la Tariff Commission montrent que les résiliations sont encore nombreuses et s'imposent souvent aux fermiers mêmes qui, pour tirer de leurs fermes un revenu plus considérable, louent la chasse à de riches amateurs ³. Au premier abord, toutefois, un fait semblerait contredire ces constatations : depuis 1888, l'étendue des terres louées est en constante augmentation ; l'exploitation directe recule après une légère reprise entre 1893 et 1897. En 1888, elle s'appliquait à 15 centièmes de la superficie totale de la Grande-Bretagne ⁴ ; en 1908, son domaine réduit de 940 000 acres n'en représentait plus que 12,2 o/o ⁵. Ne semble-t-il pas ressortir de ce fait que les fermiers ne se raréfient pas, que de moins en moins la terre reste sur les bras des landlords ? N'est-ce pas une preuve que la crise, aiguë peut-être avant 1888, est en voie d'atténuation ? M. R. H. Rew propose une autre explication ⁶. On sait que, profitant de la prospérité inouïe qu'avant 1875 traversait l'agriculture, nombre de fermiers, d'artisans, de salariés, achetèrent à crédit et

(1) E. A. Pratt : *The Transition in Agriculture*, p. 25.

(2) *Loc. cit.*, p. 11.

(3) Tariff Commission, *loc. cit.*, §§ 534, 663, 1036, 1159 etc..

(4) *Agric. Stat. 1906*, p. 8.

(5) *Agric. Stat. 1908*, p. 70.

(6) *Agric. Stat. 1906*, p. 8.

sur garantie hypothécaire de petits lopins de quelques acres d'étendue. La crise, survenant, rendit peu à peu leur situation intenable ; ils furent exécutés. Et les nouveaux propriétaires, leurs bailleurs de fonds, n'exploitant pas eux-mêmes, louent à de petits exploitants leurs propriétés acquises à vil prix. Comme la petite culture se trouve, du fait même de la crise, plus favorisée que la moyenne et peut-être même que la grande, ils trouvent toujours preneur ; et par là s'accroissent le nombre des fermiers et l'étendue couverte par l'exploitation indirecte. Entre les données de la statistique et les constatations de détail faites par les diverses commissions d'enquête, il n'y a donc pas contradiction ¹. Les résiliations de bail, les abandons forcés sont fréquents ; ils le seraient même davantage si l'amour du home et la répugnance des fermiers à réaliser à perte leur capital d'exploitation ne les attachaient à leurs fermes, comme la perspective d'une vente ruineuse attache les propriétaires exploitants à leurs petits domaines ².

C'est que la situation ni des uns ni des autres n'est vraiment brillante. Dans les pays de céréales surtout, leur condition est singulièrement embarrassée. Les prix actuels, malgré la réduction des rentes, ne permettent plus au fermier de faire des bénéfices suffisants. La situation du propriétaire exploitant s'aggrave de charges hypothécaires écrasantes, contractées au temps de la prospérité, quand une véritable frénésie d'achat possédait le monde agricole. Aussi ces propriétaires sont-ils, en général du moins, plus malheureux encore que les fermiers ; et tout ce que nous dirons des uns sera, à plus forte raison, vrai des autres, qui paient des intérêts toujours aussi élevés, supérieurs et de beaucoup, au taux moyen de la rente ³.

(1) Cf. R. Haggard, *loc. cit.*, II, p. 544.

(2) *Final Report*, p. 245 § 56 ; p. 31 § 113. — R. Haggard, *loc. cit.*, I, pp. 144-145.

(3) La Royal Commission cite l'exemple d'un exploitant qui cultive à la fois son bien et des terres louées ; sur le premier, il paie un intérêt de 90

Or, d'après la Commission Royale d'enquête (1893-94), sur un certain nombre de fermes dont les comptes d'exploitation lui avaient été communiqués, les bénéfices auraient représenté annuellement, entre 1875 et 1894, environ 26,6 o/o de la rente ¹. Ces profits, il y a quelques années encore, étaient, pour la perception de l'income-tax, évalués par le fisc à 43,75 o/o de la rente ; aujourd'hui ils sont réputés égaux au tiers. Or ces évaluations d'office reposent sur cette présomption de fait, vraie sans doute au moment où elle fut législativement établie, que les profits du fermier représentent en effet les sept seizièmes ou le tiers du loyer. Au temps de la commission, la présomption, comme on voit, était parfaitement erronée. Et le rapport réel existant entre le revenu du fermier et celui du landlord, malgré l'énorme réduction des rentes, avait une tendance marquée à décroître encore :

Rapport des bénéfices à la rente

1875-79	41,3 o/o
1880-84	21,5 o/o
1885-89	27,4 o/o
1890-94	15,2 o/o

Le bénéfice net diminuait en effet d'une façon sensible. Par acre, il avait subi sur les fermes considérées les fluctuations suivantes :

	s.	d.	
1875-79	12	4	100
1880-84	5	2 1/2	42,21
1885-89	5	7	45,25
1890-94	2	11	23,65

Et ces chiffres ne traduisent pas encore la situation vraie. Les comptes qu'ils résument s'appliquaient aux fermes les mieux

et 100 s. à l'acre ; sur les secondes, une rente qui varie entre 45 et 60 s. par acre. (*Final Report*, p. 33).

(1) Id., p. 30 § 110. — Cf. *Appendix to final Report*, p. 50, table II.

tenues, les mieux exploitées, par les meilleurs fermiers ¹. Sur les autres, on ne tient même pas de comptabilité. Ils embrassaient toute une période de prospérité relative, antérieure à 1880. Au lieu de 26,66 o/o, les bénéfices nets n'équivalaient plus, sur les domaines privilégiés d'ailleurs, qu'à 21,3 o/o en moyenne au cours des quinze années de crise 1880-94.

Ce rapport semblait encore exagéré à M. F. A. Channing : à prendre tous les comptes suffisamment précis qui avaient été communiqués à la Commission d'enquête et qui s'appliquaient à 38 941 acres, on constatait, suivant lui, que le revenu net moyen représentait à peine 2,15 o/o de la rente brute et que, par acre, il était tout juste de 5 d. 25, ne payant pas même l'intérêt du capital d'exploitation ².

Nombreux d'ailleurs étaient les comptes qui se soldaient en perte au lieu de faire ressortir un bénéfice. D'après la Norfolk Chamber of Agriculture, les fermiers du comté avaient en quelques années perdu 5 L. de capital par acre, soit au total quelque 6 000 000 L. ³. Dans le Cambridgeshire, on citait le cas d'un exploitant, qui, entre 1879 et 1890, avait perdu 13 000 L. ⁴. Et ce n'étaient pas là des cas isolés, choisis parmi les plus mauvais. Dans les rapports particuliers, comme dans le rapport général de la commission d'enquête, revient constamment cette lamentable constatation que les fermiers mangent peu à peu leurs capitaux.

Des années ont passé. La situation s'est-elle améliorée ?

(1) Id., p. 30 § 109 et p. 274.

(2) Sur ces 38 941 acres, 71 fermiers ont touché, pour rémunération de leur capital, qui n'est pas inférieur à 350 000 L., et de leur travail, — travail qualifié, — et pour profit de l'exploitation, une moyenne de 852 L. par an, soit 5 d. 25 par acre. Quatre seulement de ces fermiers font entrer en ligne de compte l'intérêt de leur capital. Sur les 318 200 L. de capital appartenant aux 67 autres, l'intérêt à 4 o/o serait de 12 730 L. par an. En sorte que le modeste profit de 852 L. se convertit en une perte de 11 878 L., ou, en moyenne, de 6 s. 1 1/4 d. par acre et par an (*Final Report*, p. 231 § 15 et pp. 274-5, § 135).

(3) Id., p. 242 § 46.

(4) Id., p. 11 § 38.

Avec les rentes réduites, les fermiers ont-ils retrouvé les bénéfices d'autrefois ? Font-ils seulement des bénéfices réguliers ? S'il fallait en croire M. A. Graham ¹, leurs dépôts dans les banques s'accroîtraient, signe indéniable de prospérité. De son côté, M. E. A. Pratt estime la situation des exploitants bien préférable à celle des landlords ². Enfin on a vu que les renseignements recueillis par M. Lévy semblaient dénoter un retour de prospérité et de bien-être. Ouvrons maintenant le volumineux rapport de la Tariff Commission ; ouvrons l'enquête si minutieuse, si scrupuleuse de M. Rider Haggard : il faut aussitôt déchanter. M. Rider Haggard constate que le métier d'agriculteur est « un métier de chien » ³ et que les fermiers ne veulent pas que leurs fils s'y adonnent ⁴. La Tariff Commission a entendu un nombre considérable de témoins. Bien rares sont ceux qui ne se plaignent pas. Ils précisent d'ailleurs leurs doléances : « Les profits ont diminué régulièrement de 1879 à 1894, dit l'un ; à cette époque, ils se relevèrent ; depuis lors, ils diminuèrent régulièrement » ⁵. « Ils sont tombés de plus de 50 o/o depuis 1879 », déclare un autre ⁶. « Ils ont manifesté une tendance à la baisse durant les 7 dernières années », ajoute un troisième ⁷. « On faisait peu de profits les années passées ; maintenant on n'en fait aucun » ⁸. Un témoin affirme qu'en 1903 et 1904 il n'a pas touché l'intérêt du capital engagé. Il n'a rien eu pour l'amortissement de ce capital, rien pour son travail, rien pour le travail des siens. Au cours des sept années précédentes, il retirait tout juste de sa ferme un intérêt de 4 o/o ⁹. De son côté,

(1) *Loc. cit.*, p. 12.

(2) *The Transition in Agriculture*, p. 38.

(3) *Loc. cit.*, I, p. 180.

(4) *Id.*, I, pp. 176, 306.

(5) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 758.

(6) *Id.*, § 846.

(7) *Id.*, § 763.

(8) *Id.*, § 619.

(9) *Id.*, § 944.

M. Rider Haggard constate que le capital d'exploitation ne donne pas, dans l'York, 1 o/o de revenu ¹. Mais ce n'est pas seulement du manque à gagner que se plaignent les agriculteurs. Au bout de l'année, après avoir bien peiné, beaucoup se trouvent en perte. Un exploitant du comté de Bedford s'exprime ainsi : « Au cours des dernières années, les agriculteurs de notre voisinage se sont pour la plupart ruinés. Les meilleurs seuls ont résisté ; un grand nombre ont fait faillite ou ont abandonné leurs fermes ; ou bien encore ils sont morts et leurs fils ne les ont pas remplacés » ². Un autre, du comté de Leicester, déclare que des fermiers qui étaient riches au moment de louer leurs fermes ont dévoré tous leurs capitaux ³. Ici, c'est dans le comté de Kent, les pertes varient entre 20 et 30 L. par acre et les quatorze dernières années n'ont, toute compensation faite, laissé aucun bénéfice ⁴. Ailleurs (Donegal, Irlande), et nous terminerons par cet exemple, ne pouvant en allonger indéfiniment la liste, un fermier en 1874 et 1876 tirait de sa ferme de 300 acres 340 et 420 L. de profits ; en 1903, il a perdu 18 L., en 1904, il en a perdu 106. C'est pourtant un témoin qui estime que les procédés agricoles se sont bien améliorés et que le progrès pénètre rapidement dans les campagnes ⁵. Aussi ceux-là s'estiment-ils bien heureux qui peuvent payer la rente, tirer du sol l'intérêt des capitaux engagés, et vivre ⁶, ou même, tout simplement joindre les deux bouts et, pour parler comme eux, « tenir la tête hors de l'eau » ⁷. C'est sous ce jour défavorable que la Tariff Commission et M.

(1) *Loc. cit.*, II, p. 318.

(2) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 1159.

(3) *Id.*, § 766.

(4) *Id.*, § 1036.

(5) *Id.*, § 529.

(6) R. Haggard, *loc. cit.*, I, pp. 148, 177.

(7) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 629. — Cf. §§ 534, 543, 569, 581, 587, 596, 691, 696, 930 etc.. — R. Haggard, *loc. cit.*, II, p. 26.

R. Haggard ¹ nous montrent le sort des exploitants. A peine, de-ci de-là un agriculteur privilégié se réjouit de la hausse récente des prix. Dans l'ensemble, aujourd'hui encore, la situation est lamentable : les profits, minimes, arrivent tout juste à rémunérer le capital ; les pertes sont fréquentes.

La conséquence inévitable d'une aussi désastreuse exploitation, c'est la ruine totale, à bref délai ; c'est la gêne et parfois la misère ². Sur beaucoup de fermes depuis trente ans, cinq et six occupants se sont succédé : ils s'y sont ruinés et la perte en capital que représentent ces ruines successives est énorme, « incommensurable » même au dire de M. Rew ³. « A prendre en bloc les fermiers du Suffolk, écrit M. Lacey-Everett, membre de la dernière commission royale, il n'y avait pas d'hommes plus capables, plus économes, plus industriels et plus dignes et la faillite d'un fermier était chose tout à fait inconnue de ma vieille expérience. Maintenant ces mêmes hommes se sont vu enlever la plus grosse part de leurs économies ou de celles de leurs pères et, malgré toute leur industrie, leurs privations et leurs soins, ils ne peuvent éviter de cotoyer la faillite » ⁴. En Angleterre, en effet, où l'agriculture est envisagée comme une véritable opération commerciale, les fermiers sont sujets à la faillite. Or, de 1891 à 1899, le Board of Trade a enregistré 3 473 faillites agricoles, représentant un passif total de 105 millions de francs. Bien des bilans ont été déposés depuis lors et le seront encore dans l'avenir, s'il faut en croire les témoignages recueillis par la Tariff Commission ⁵. Lors même d'ailleurs qu'ils n'en sont

(1) « The farmers, With certain exceptions, in my judgment, do no more than make a hard living, and in many instances they are actually losing capital ». (*Loc. cit.*, II, p. 543).

(2) R. Haggard, *loc. cit.*, I, p. 62.

(3) Compte rendu de la séance de la Royal Statistical Society du 21 février 1905 (J. of the R. S. du 31 mars 1905, p. 89).

(4) *Final Report*, p. 9 § 36.

(5) *Loc. cit.*, §§ 766, 930, 1159 etc.. — R. Haggard, *loc. cit.*, I, p. 113.

pas réduits à cette pénible extrémité, les fermiers n'ont plus les fonds nécessaires pour exploiter dans de bonnes conditions ¹. En 1878, M. Craigie et sir James Caird évaluaient respectivement le capital d'exploitation à 376 et à 400 millions de L. pour tout le Royaume-Uni. En 1893, ce capital n'aurait plus été, au dire de M. Rew, que de 319 millions de L. ². Enfin, pour 1904, M. Inglis Palgrave l'évalue seulement à 285 millions de L., au maximum, ce qui ferait ressortir une perte de 100 millions de L. environ depuis 1878 ³. Bien qu'il faille tenir compte, pour apprécier sainement cette diminution, de la baisse générale des valeurs, on ne peut contester qu'un capital de 285 millions sterling soit insuffisant : là, par exemple, où une bonne culture intensive aurait exigé, comme dans le Norfolk, 637 fr. à l'hectare, l'exploitant n'y pouvait, voilà quelques années, consacrer que 500 fr. ⁴. Le peut-il même aujourd'hui ? Si les exploitants fortunés ont pu, grâce souvent aux ressources que leur assurait quelque autre profession lucrative, recourir à la culture intensive, avec de coûteuses et nombreuses machines, sur ce capital global de 285 millions de L. que reste-t-il pour les autres, qui sont les moyens agriculteurs ? Parfois, comme en certaines régions de l'Ecosse, ils sont dans l'impossibilité d'acheter du bétail maigre pour la consommation de leurs navets ou de leurs pailles ⁵. Souvent même, ce capital insuffisant ne leur appartient pas : ils ont emprunté l'argent dont ils achètent leurs bestiaux et leurs instruments aratoires ; ou bien encore le bétail de la ferme est la propriété de marchands ou de commissionnaires

(1) Cf. R. Haggard, *loc. cit.*, II, pp. 37, 67, 394 etc..

(2) A. Dulac : *Agriculture et Libre-Echange dans le Royaume-Uni*, p. 22.

(3) *Estimates of agricultural losses in the United Kingdom during the last thirty years*. (Journal of the Royal Statistical Society, 31 mars 1905. — p. 59).

(4) A. Dulac, *loc. cit.*, p. 24.

(5) *Final Report*, p. 19, §65. — Cf. Tariff Commission, *loc. cit.*, §§ 514, 619.

priseurs ¹. En sorte que la situation des fermiers et des propriétaires exploitants ne peut qu'empirer ; ils tournent dans un cercle vicieux : les pertes que leur inflige la crise rendent leur industrie chaque jour plus difficile, augmentent leurs charges et les acculent à l'inévitable faillite.

III

Seuls du personnel agricole, les travailleurs, les salariés ont bénéficié de la crise. Pour eux, loin d'être désastreuse, elle s'est montrée bienfaisante : il est bien rare qu'un bouleversement économique ne profite à personne. Elle n'a cependant pas laissé d'éprouver les *labourers*. Le travail est, comme on sait, mieux payé qu'autrefois. La main-d'œuvre tend à se raréfier ; mais l'influence de cette raréfaction sur sa rémunération est contrecarrée par l'évolution de l'agriculture : l'élevage ne réclame pas autant de bras que la culture proprement dite et, pour cette dernière même, la machine fait à l'ouvrier une rude concurrence. Il en est résulté d'abord une plus grande irrégularité dans le travail ² et, bien que le salaire à la journée ait plutôt augmenté, les gains de l'ouvrier se ressentent au bout de l'année des chomages forcés. D'autre part, on l'a déjà vu, la hausse des salaires s'est trouvée ralentie. Quoi qu'il en soit, cependant, la rétribution en argent de la main-d'œuvre agricole est relativement élevée et c'est sa cherté même qui pousse les agriculteurs à en restreindre l'emploi dans la mesure du possible.

Mais, en regard de l'augmentation du salaire nominal, il faut, pour apprécier sainement la situation du travailleur agricole, placer le bon marché croissant de la vie. Certes,

(1) *Final Report*, p. 248, § 64

(2) *Final Report*, p. 40, § 139.

propriétaires et fermiers sont tous, comme les *labourers*, consommateurs de produits agricoles ; mais il ne le sont pas aussi exclusivement ni de la même manière. Ils sont tout d'abord et surtout des producteurs ou des rentiers. L'alimentation ne tient pas, tant s'en faut, dans leurs budgets une place aussi large que chez les ouvriers ; ils profitent donc moins de la dépréciation des denrées agricoles. D'autre part, leur vie moins simple, plus compliquée, plus raffinée a besoin de produits, même agricoles, et de services dont la baisse n'est que minime, quand même ils ne sont pas l'objet d'un renchérissement : les articles de luxe ont gardé leur valeur et c'est vers leur production que de plus en plus, sous l'effet de la crise, s'oriente l'industrie agricole. Avec leurs revenus réduits, propriétaires et exploitants se trouvent donc moins bien traités que leurs salariés dont la rémunération a sensiblement grossi. Mais à ceux-ci cependant ne se limite pas l'avantage des bas prix. Tous les consommateurs de produits agricoles, c'est-à-dire la nation entière, à l'exception toujours des landlords et des exploitants, ont profité de leur dépréciation. Ceux d'ailleurs à qui elle fut surtout profitable, ce sont tous les travailleurs de l'industrie, aussi bien que ceux de la terre, les personnes de condition médiocre ou moyenne, d'un mot les petites gens, le prolétariat des villes et des campagnes pour qui le principal article de dépenses est l'alimentation. Le Board of Trade a calculé en effet qu'en 1904 elle absorbait dans le Royaume-Uni 61,5 o/o du revenu total de chaque famille ouvrière ¹.

Or, entre 1877-81 et 1897-1901, le coût des divers aliments a diminué de 40 o/o ². Le pain est à bon marché ; la viande est à bon marché. Non seulement les dépenses se sont trouvées

(1) *Fiscal Blue Book, II.* — Memorandum I : *Consumption and Cost of food in workmen's families in urban districts in the United Kingdom.* P. 9.

(2) *Fiscal Blue Book, I.* — Memorandum XVIII : *Consumption of food and Cost of living of working classes in the United Kingdom.* P. 226.

réduites ; mais le régime alimentaire s'est amélioré à la campagne comme à la ville. Certes, dans les comtés à salaires bas, comme ceux de l'Est ou du Sud, le pain, les pommes de terre sont encore le fonds de l'alimentation ; la viande, fraîche ou conservée, de bœuf ou de mouton, est encore un luxe, non pas inconnu, sans doute, mais assez rare : on en mange une ou deux fois par semaine. Au contraire, dans les comtés à salaires élevés, tels ceux du Nord ou des Midlands anglais, nombreux sont les travailleurs agricoles qui en trouvent sur leur table au moins une fois par jour. Combien nos agriculteurs français sont loin de cet ordinaire. La dépense en pain et farine (pour faire le pain à domicile) varie entre 2 s. 10 d. et 3 s. 1 d. par semaine et par famille de six personnes (père, mère et 4 enfants) dans les comtés du Nord et du Centre ; elle oscille autour de 3 s. 10 d. dans l'Est et le Sud. En viande, une famille du Nord ou des Midlands mange de 4 s. 9 3/4 d. à 5 s. 2 1/2 d., tandis que, dans l'est ou le sud, la consommation ne dépasse pas en moyenne 3 s. 5 1/2 d. ¹. Il n'en est pas moins vrai que l'influence des bas prix s'est exercée partout ; et l'on pourrait, en Irlande et en Ecosse, faire les mêmes constatations ². En 1878, M. W. C. Little estimait à 42 lbs. par an la quantité moyenne de viande annuellement consommée par les ouvriers agricoles ³. Aujourd'hui M. Wilson Fox l'évalue à 62 lbs. environ ⁴. Si l'on se tourne maintenant du côté des villes, on constate, avec la Tariff Commission, que les produits étrangers introduits dans le pays, commandant des prix moins élevés que les produits indigènes dont ils ont d'ailleurs provoqué la dépréciation, sont principalement consommés par les classes ouvrières. « N'étaient les énormes importations de lard étranger et colonial, l'ouvrier se passerait probable-

(1) Wilson Fox, *loc. cit.*, pp. 227 sq..

(2) Id., pp. 239 sq., 247 sq..

(3) *The Agricultural labourer* (Journal of the Royal Agricultural Society, 1878).

(4) W. Fox, *loc. cit.*, p. 226.

ment de sa tranche de lard du matin »¹. Si le prix de la viande n'avait pas diminué, il en consommerait certainement moins et nous n'aurions pas eu l'occasion de remarquer que le commerce du fromage a sensiblement décliné. Aujourd'hui l'ouvrier de la dernière catégorie, le moins bien payé, en un mot, le manœuvre (*labourer*), tant de l'usine que des champs, consomme annuellement 86 lbs. de viande. Pour l'ensemble même de la classe ouvrière, la moyenne s'élève à 107 lbs. par an, et pour l'ensemble de la population, à 122 lbs. environ². Encore faut-il bien observer que ces chiffres ne comprennent ni la volaille, ni aucun animal de basse-cour, dont la consommation cependant est, comme on sait, considérable.

Aussi, pour peu que l'on compare la nourriture des familles ouvrières d'Angleterre et du continent, en particulier d'Allemagne, un fait saute d'abord aux yeux : le fonds de l'alimentation allemande, c'est le pain : la consommation du blé et du seigle atteint en Allemagne 525 lbs. anglaises par tête contre 356 en Angleterre³. Et, fait également caractéristique, ce pain est pour les trois cinquièmes fait de farine de seigle : sur 525 lbs. de grain que consomme en moyenne chaque personne, 325 sont de seigle et 200 seulement de blé. En Angleterre, au contraire, c'est à peine si la consommation moyenne du seigle s'élève à 6 lbs. En revanche, la viande y est, sauf peut-être en Irlande, l'aliment national. Il n'en fut certes pas toujours ainsi : au temps où Taine visitait l'Angleterre, un manœuvre à Manchester et à Liverpool pouvait à peine en manger une fois par semaine en travaillant dix heures par jour⁴. Le progrès est donc tout récent ; il est l'œuvre du dernier quart de siècle et il est la conséquence à la fois de la hausse des salaires et de la dépréciation concomitante du

(1) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 1394.

(2) *Production and Consumption of Meat and Milk* (Second Report). — Journal of the Royal Statistical Society, septembre 1904, pp. 382 sq..

(3) *Fiscal Blue Book*, I. Memor. XVIII, p. 219.

(4) *Notes sur l'Angleterre*, p. 319.

bétail. Aujourd'hui, de l'aveu unanime, l'Américain et l'Anglais sont les plus grands mangeurs de viande. L'Allemand, le Français même, consomment plus de légumes. M. R. H. Rew¹ s'est, à cet égard, préoccupé de comparer le régime alimentaire des populations de divers pays civilisés, du moins en ce qui concerne les produits animaux. Il a résumé ses constatations en un tableau fort instructif que nous lui empruntons :

	Consommation par tête et par an			
	Viande	Lait	Fromage	Beurre
	Lbs.	Gallons	Lbs.	Lbs.
Royaume-Uni.....	122	15	10,5	18,5
Danemark.....	76	40 ^(a)	—	20
France.....	80	16 ^(b)	8,2	5,9
Allemagne.....	99	—	—	—
Saxe.....	—	46	—	33
Belgique.....	70	—	—	25
Hollande.....	—	—	11	13
Suède.....	62	40	4,6	15,8
Etats-Unis d'A.....	150	25	3,7	20,5
Australie.....	262	—	3,5	16,7
Nouvelle-Zélande....	212	—	4,4	17,8

(a) Y compris la crème et le lait à demi écrémé.

(b) Calculé sur la production totale, après déduction du beurre et du fromage.

Les données sont, il est vrai, incomplètes. Elles n'en montrent pas moins que de tous les Européens l'Anglais est celui qui mange le plus de viande, encore qu'il soit distancé, et de beaucoup, par les Anglo-Saxons des colonies ou d'Amérique. Par contre, il fait, quant au lait et à ses dérivés, beurre et fromage, moins bonne figure. Mais on remarquera que l'alimentation carnée est le meilleur signe du bien-être et que les

(1) *Observations on the production and Consumption of Meat and dairy produce.* (Journ. of the R. S. S., sept. 1904, pp. 422 sq., 426).

produits de laiterie consommés par les autres Européens ne compensent pas l'infériorité de leur consommation en viande. D'autre part, et pour revenir à l'Allemagne, qu'on a cependant opposée à l'Angleterre ¹, non sans quelque parti-pris, à peine est-il besoin de rappeler ici que la viande qu'on y mange est fréquemment de qualité inférieure. Dans certaines régions, en Bavière et dans le Nord (Mecklembourg-Strelitz et Mecklembourg-Schwerin), l'hippophagie a pris d'étonnantes proportions : en 1904, plus de 120 000 chevaux, en 1905, près de 180 000 furent abattus ². On ne se contente même pas du cheval : on mange du chien : en 1904, 7 000 bêtes furent livrées aux abattoirs publics ; 9 000 en 1905 ³ et la progression ne paraît pas près de s'arrêter ⁴.

Le bien-être semble donc plus grand en Angleterre. La baisse des prix, néfaste aux producteurs et à tous ceux qui,

(1) Cf. Ashley : *Progress of the German Working classes*.

(2) Revue Scientifique (Revue Rose) 1907, 1^{er} semestre, p. 344. — Cf. Ashley, *loc. cit.*, pp. 155 sq. — notamment p. 159. — A Munich on a abattu un cheval par an en moyenne pendant la période quinquennale

1881-85	pour 252 habitants ;
1886-90	— 244 —
1891-95	— 230 —
1896-1900	— 271 —
1901	— 245 —

(3) Revue Scientifique, *loc. cit.*.

(4) « On aime le chien, en Allemagne, mais à la façon des Chinois qui se régalent de sa chair. Une récente statistique établit, en effet, qu'il a été abattu en trois mois, pour l'alimentation 2 405 chiens dans l'empire allemand, et encore ne s'agit-il ici que des animaux immolés dans les abattoirs publics. Car les tueries clandestines ne sont pas rares et les propriétaires de chiens ont été prévenus de se mettre en garde contre les voleurs spéciaux qui exercent sur la voie publique. C'est surtout en Prusse et en Saxe que la cynophagie se développe. A Munich, notamment (*sic*), la population italienne des faubourgs tient, paraît-il, la viande de chien pour un grand régal. La consommation canine a d'ailleurs pris dans cette ville de si extraordinaires proportions que les autorités ont cru devoir régler l'abattage et l'inspection sanitaire de cette viande sur le marché ». (*Journal des Débats*, 7 novembre 1906).

directement ou indirectement, tirent leurs ressources de la production à l'exception des salariés, allège le budget des consommateurs et leur assure une alimentation à la fois plus économique et meilleure. A considérer de pareils résultats, fruits pour une large part des libres importations jointes à l'essor agricole et commercial des pays neufs, on comprend le penchant qu'ont à peu près partout les populations ouvrières pour la liberté des échanges, alors qu'en toute autre matière elles se montrent interventionnistes décidées. Du point de vue des intérêts populaires, l'étatisme et le libre-échange qui, théoriquement, semblent antinomiques, s'harmonisent et se complètent en fait. C'est pourquoi les partis radicaux qui aujourd'hui détiennent le pouvoir en Angleterre, tout en se montrant singulièrement hardis au point de vue social, restent attachés au vieux dogme de Cobden et résistent énergiquement aux idées protectionnistes réveillées, autant dans un but politique et fiscal que dans un but économique, par M. Chamberlain.

Il ne faudrait cependant pas établir une opposition trop absolue entre landlords et exploitants d'une part, consommateurs de denrées agricoles de l'autre. Le malaise des premiers a retenti sur l'économie entière du pays : tous les éléments d'un organisme sont solidaires et la crise qui frappe les uns ne laisse jamais les autres totalement indemnes. La diminution des revenus agricoles s'est traduite, on l'a vu, par un train de vie plus modeste ; le commerce s'en est ressenti. Et, si l'on veut comprendre dans quelle mesure, il suffit de se rappeler les lamentations qui, dans nos villes de province, accueillent les années mauvaises ou même les simples intempéries qui compromettent la récolte. Avec la clientèle rurale, le commerce local perd une large part de ses bénéfices. En Angleterre, où nombre de grandes familles tirent de leurs domaines le plus clair de leurs revenus, on voit combien a dû être profond le retentissement de la crise. Toutefois on ne saurait dire qu'il a neutralisé pour les consommateurs l'avan-

tage résultant de la baisse des prix ; il l'a simplement atténué. Encore convenait-il de ne pas l'oublier.

Ce n'est pas tout. Ce bon marché, dont l'école libérale est si fière, n'est pas toujours de bon aloi. Au dire de sir V. Cail-
lard ¹, il ne va pas sans un sérieux préjudice pour la qualité de certains produits : les farines de blé d'été, importées d'Amérique, notamment, sont tout à fait inférieures. Elles sont très blanches ; elles ne se vendent pas cher. Il n'en faut pas davantage pour engluier la population pauvre des villes. Mais autant vaudrait, déclare tout net l'éminent auteur, consommer de l'amidon. Le bon marché de la vie, dans ces conditions, n'est plus un bon marché réel ; il n'est que nominal. Devant les pertes énormes subies par le monde agricole et qui, fatalement, se répercutent sur l'économie nationale tout entière, on est tenté de se demander s'il n'est pas en définitive une duperie.

(1) *Imperial Fiscal Reform*, p. 140.

CHAPITRE II

La Production

C'est en somme une question de répartition que nous venons d'examiner. Avec l'ancien état de choses, prix élevés et salaires faibles, exploitants et propriétaires se trouvaient favorisés. La hausse des salaires, l'avilissement des produits sont survenus, que l'évolution n'a point enrayés, auxquels elle s'est simplement efforcée de parer ; la majeure part du revenu agricole est allée à la main-d'œuvre. Les exploitants et les landlords se sont trouvés réduits à la portion congrue, malgré leurs efforts d'adaptation, cependant que le bon marché de la vie bénéficiait aux consommateurs. C'est un déplacement d'avantages sociaux, légitime et heureux en soi : il faut toujours, en principe, se réjouir de voir les conditions de vie s'améliorer pour la masse du peuple, les vivres se déprécier et l'alimentation ouvrière devenir plus substantielle et plus raffinée. Si, cependant, eu égard aux ruines amoncées et qui sont, certes, regrettables, on ne peut pas dire, en l'espèce, que la situation nouvelle soit exclusivement favorable et qu'il convienne de s'en féliciter sans restriction, peut-être, les consommateurs étant l'immense majorité, implique-t-elle en définitive, et du seul point de vue de la répartition, de sérieux avantages, nonobstant les réserves que nous ont suggérées les répercussions de la crise et le caractère souvent plus apparent que réel du bon marché. Le peuple vit mieux ; la main-d'œuvre a vu sa part de produit s'élargir. De moins

en moins femmes et enfants travaillent aux champs : le salaire du mari ou du père suffit aux besoins plus nombreux de la famille.

Mais il n'y a pas qu'une question de répartition ; il y en a une aussi de productivité. Il ne s'agit d'ailleurs pas seulement de savoir si le produit agricole est supérieur aujourd'hui à ce qu'il était voilà une trentaine d'années. Comparaison du reste difficile et qu'on ne peut établir qu'assez grossièrement. La question en vérité est plus haute. Suivant le mode d'emploi, le rendement d'une machine est, on le sait bien, susceptible de varier dans une large mesure. Le rendement de la terre, vrai laboratoire, n'est-il pas lui aussi plus ou moins considérable selon les méthodes d'exploitation et la nature des produits demandés à la culture ? Or la mévente des denrées agricoles et la hausse des salaires ont provoqué chez les agriculteurs un changement de front que nous avons longuement analysé. Les transformations de la production et des méthodes culturales ont-elles dont orienté l'agriculture dans la voie d'une meilleure, plus complète et plus productive exploitation des forces de la nature ? Voilà le vrai problème que soulève, en fin de compte, l'évolution agricole, et dont l'importance dépasse singulièrement le domaine économique. Il a des répercussions d'ordre politique, d'ordre militaire et international de la plus haute gravité, qui solliciteront notre attention.

I

L'adaptation, qui n'a pu empêcher la baisse des rentes et le quasi-évanouissement des profits, ne se réalise pas sans déperdition, sans gaspillage même, de forces et d'énergies

naturelles. La lande inculte et improductive a reculé devant la charrue jusqu'en 1890 ¹. Elle regagne maintenant le terrain perdu. La surface consacrée aux grains, aux récoltes fourragères et aux racines (*corn and green crops*) ainsi qu'aux prairies temporaires ou permanentes, la superficie cultivée en un mot (*cultivated area*) se rétrécit tous les ans. A vrai dire, il est toute une partie du sol anglais qui échappe à la statistique : les petites tenures, les allotments, les lopins de terre attachés aux maisons, qui ont les uns et les autres moins de 1 acre d'étendue, ne sont pas compris dans les recensements annuels. Or il n'est pas douteux que ces minuscules exploitations aillent en augmentant ; il n'est malheureusement pas possible de dire dans quelles proportions. D'autre part, les voies de communication se multiplient, les villes s'étendent toujours au détriment de la terre cultivable ². Or les Agricultural Returns accusent chaque année un nouveau déficit de vingt ou trente mille acres ; en dix-huit ans, l'étendue recensée a ainsi diminué de 557 000 acres en Grande-Bretagne ³. Mais c'est surtout en Irlande que le recul est sensible : 1 086 887

(1) De plus en plus lentement d'ailleurs. Entre 1874 et 1890, la superficie cultivée en Grande-Bretagne a gagné 1 500 000 acres, soit 4,8 o/o. Le gain fut en

1874-75 de 0,47 o/o

1875-80 — 0,435 o/o

1880-85 — 0,27 o/o

1885-90 — 0,135 o/o

(Agric. Stat., années diverses).

(2) C'est surtout dans les comtés où les villes se développent que l'étendue cultivable diminue.

(3) Soit de 1,69 o/o : le mouvement, fort irrégulier, a subi les fluctuations suivantes :

1890-95..... 0,11 1/2 o/o en moyenne par an.

1895-1900.. 0,08 1/2 —

1900-05..... 0,09 —

1905-08..... 0,07 3/4 —

acres de 1874 à 1908 ¹. Indépendamment des terrains qu'on ne cultive plus, mais qu'on fait encore plus ou moins pacager, quoique à peu près abandonnés, l'étendue proprement inculte y est passée de 891 553 acres en 1881 à 1 071 187 en 1907 ². Il n'est donc pas contestable qu'à côté des terres absorbées par l'extension des villes, des routes, des chemins de fer ou conquises par la petite culture et la petite propriété, d'autres sont retournées à la stérilité. Le processus même de l'adaptation implique cet abandon : les sols trop réfractaires à la culture intensive ou à la création de prairies ne sont plus cultivés : on les laisse se couvrir de maigres herbages, parfois de bruyères ; ils deviennent de simples pâtis ; les meilleurs, seuls, demeurent exploités. C'est là du reste ce qui explique en partie les hauts rendements de l'agriculture anglaise ; la sélection produit ici son effet habituel : sur les terrains de qualité supérieure se concentrent tous les efforts, tous les soins et tous les engrais ; les moins bons, les moins aptes à une culture intensive ou tout au moins rémunératrice dans les conditions présentes du marché sont sacrifiés. Ainsi, par l'effet de la crise agricole, et malgré ses efforts d'adaptation, la population britannique ne tire plus aussi bon parti de ses ressources naturelles. C'est une perte sèche qu'elle doit inscrire à son bilan.

Quant aux terres qui restent en culture, si certaines sont l'objet de soins minutieux et constants, il en est, par contre,

(1) Superficie cultivée

	Grande-Bretagne	Irlande
1874....	31 267 325 acres	15 752 187 acres
1880....	32 101 909 —	15 340 193 —
1890....	32 768 335 —	»
1900....	32 437 386 —	15 222 104 —
1908....	32 211 386 —	14 665 300 —

(Agric. Stat., années diverses. — Agric. Stat. for Ireland, années diverses).

(2) Agric. Stat. for Ireland 1907, pp. 2-3.

qu'on néglige et qui se détériorent ¹. Certes, partout où il y avait des capitaux, chez les fermiers entreprenants et hardis, le *high farming* s'est imposé. Mais n'avons-nous pas vu que, souvent, trop souvent, la confiance s'en va, qu'on manque d'argent et qu'on s'efforce par tous moyens de restreindre les dépenses d'exploitation ? « Un gros article de dépense, dit un témoin du comté de Huntingdon ², un gros article de dépense sur nos terres argileuses, c'est le drainage. Il y a vingt ans, ces terres étaient en excellent état et bien drainées ; mais les drains s'usent eux aussi et drainer à nouveau les terres argileuses, qui en ont besoin plus qu'aucune autre, serait chose fort difficile et coûteuse. Aux prix actuels des produits, l'opération ne paierait pas, si elle pouvait être faite ; et, en certains cas, ce ne serait pas chose aisée. Ces terres se convertissent en très maigres herbages ». Un témoin irlandais, du comté de Wicklow, rapporte que dans beaucoup de fermes « les clôtures sont à terre et les drains bouchés ». On n'y porte pas remède : le travail est trop cher et les capitaux manquent. On garde de mauvais chevaux, on les nourrit mal, le travail se fait mal et trop tard ; les engrais sont insuffisants ³. Dans le Lincolnshire même, qui est resté une des régions les plus prospères, les achats d'engrais se sont restreints ; le *high farming* perdrait du terrain en quelques cantons ⁴. Aux prix ruineux que trouvent les céréales, la tentation est forte chez les fermiers de vendre les pailles pour couvrir les dépenses. Ils n'y résistent pas toujours ⁵ ; d'où moins de fumiers, moins d'engrais ; l'insuffisance du bétail sur certaines fermes, insuffisance que nous avons déjà constatée, tend au même

(1) *Final Report*, passim, et notamment pp. 10, 13, 240 et 245. — Tariff Commission, *loc. cit.*, § 219, 544, 569, 705 etc.. — R. Haggard, *loc. cit.*, pass..

(2) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 656.

(3) *Id.*, § 850.

(4) *Id.*, § 865.

(5) *Id.*, §§ 226, 619, 874 etc.. — R. Haggard, *loc. cit.*, pass.. V. notamment p. 112.

résultat désastreux. Le manque de ressources, le haut prix de la main-d'œuvre amènent souvent la suppression de certaines façons, de certains travaux nécessaires ¹. Cet état de choses, un témoin du comté de Bedford le résume très nettement en quelques phrases : « En général, dit-il, la terre est tombée aux mains de fermiers bien inférieurs. Certains exploitent pour arracher, comme ils peuvent, leur vie à la terre, mais non plus, comme autrefois par la culture intensive et l'emploi d'un capital abondant » ². On vit sur le passé, sur les améliorations et les travaux faits aux temps prospères et qu'on ne renouvelle pas ; on achève d'épuiser des terres qu'on ne reconstitue plus ; d'un mot, on cultive plus mal et sans souci de l'avenir. Le sol, sur ces fermes négligées, rend moins et devient de jour en jour moins productif. Ici, on ne laisse plus inutilisées des forces naturelles ; mais on les exploite à contre-sens, sans les entretenir ; et, de toute façon, c'est un vrai gaspillage.

L'orientation nouvelle de l'agriculture n'est pas pour le compenser ou l'atténuer. On sait qu'elle sacrifie les céréales au bétail, la culture proprement dite à l'élevage. Malgré l'exploitation intensive et l'augmentation des rendements, la récolte totale en blé, orge et avoine est tombée de 120 614 000 hectolitres en 1871-80 à 106 757 000 Hl. en 1899-1908. Dans le même intervalle les engrangements de blé seul sont passés de 31 300 000 Hl. (10 793 000 qrs.) à 19 859 000 (6 898 237 qrs.). Ni la France, ni l'Allemagne ³, ni le Danemark ⁴, pourtant

(1) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 569.

(2) Id., § 1159.

(3) Cf. Blondel : *Etudes sur les populations rurales de l'Allemagne et la crise agraire*. — Paris, Larose, 1897. *Passim*.

(4) Voici, d'après M. R. J. Thompson (*loc. cit.*, p. 392), la répartition du sol en Danemark :

	<i>Terres en culture</i>	<i>Terres en prairies</i>
1866. . . .	3 241 400 acres = 56,4 o/o	2 496 900 acres = 43,6 o/o
1881. . . .	3 751 900 — = 56,7 o/o	2 867 600 — = 43,3 o/o
1901. . . .	4 100 300 — = 58,8 o/o	2 873 000 — = 41,2 o/o

placés, les deux derniers surtout, dans des conditions climatiques assez analogues, ne s'abandonnent à une aussi radicale transformation. La crise y sévit, sans doute, et les agriculteurs se sont efforcés d'y faire face par la réduction des dépenses et l'augmentation des produits rémunérateurs. L'élevage y a fait des progrès ; mais, au rebours de ce qui se passe en Angleterre, les récoltes de toute espèce y augmentent en même temps. Bien que la superficie emblavée ait diminué de 1 million et demi d'hectares depuis 1881, l'Europe occidentale récoltait, en 1900, trente et un millions de quintaux de plus ¹. En France, plus spécialement, la surface consacrée au blé a reculé de quelque 350 000 hectares depuis 1885 ; la moisson, cependant, est aujourd'hui plus forte d'environ 8 millions d'hectolitres. L'ensemble des récoltes de froment, seigle, avoine et orge est passé de 225 500 000 Hl. à 241 600 000, en dépit d'un sensible recul de l'orge et du seigle qui donnent un produit en argent inférieur à celui du blé ². Veut-on maintenant jeter un coup d'œil sur l'Allemagne ? Ici, le spectacle est encore plus suggestif : l'étendue consacrée aux céréales ne

On sait pourtant l'importance prise dans ce pays par l'industrie laitière. — Sur les conditions climatiques du Danemark, v. Thompson, pp. 375-6.

(1) Grandeaue : *L'Agriculture étrangère à l'exposition de 1900*. — Journal le *Temps* du 10 sept. 1900. — Voici, d'après le même auteur, les surfacesensemencées en :

	1876-80	1896
Blé.	19 601 000 Ha.	18 748 000 Ha.
Seigle. . . .	11 678 000 —	11 449 000 —
Orge.	6 774 000 —	6 432 000 —
Maïs	3 562 000 —	3 467 000 —
Avoine. . . .	12 222 000 —	13 620 000 —

(2) D. Zolla, *loc. cit.*.

	Surfaces en blé	Récolte
1885-90	6 920 000 Ha. 100	107 300 000 Hl. 100
1891-95	6 700 000 — 96	104 700 000 — 97
1896-1900	6 820 000 — 98	116 500 000 — 108
1901-05	6 580 000 — 95	114 600 000 — 106

Cf. J. Hitier, *loc. cit.*, Rev. d'Econ. Polit., XV, 1901, pp. 649 sq..

paraît pas se restreindre : 13 904 838 Ha. en 1893, et 14 224 255, en 1906. Seul le blé semble en défaveur (1 935 993 Ha. contre 2 044 103). Par contre le seigle s'étend sensiblement. Mais, même pour le froment, grâce au perfectionnement de la culture et à l'amélioration des rendements, la récolte est en voie d'augmentation ¹. Comme en Angleterre, d'ailleurs, la culture de l'avoine prospère et devient sans cesse plus productive. Ainsi, partout, malgré l'effort d'adaptation nécessité par la crise, malgré même la réduction des surfaces emblavées, la récolte des céréales et celle du blé, en particulier, sont en voie de progrès. L'Angleterre seule fait exception.

Certains, il est vrai, s'en réjouissent pour elle et la donnent en exemple. « En présence de la baisse des prix, et puisqu'il ne faut pas se leurrer de l'espoir de voir les cours se relever d'une façon normale, c'est du côté de la diminution du coût de production qu'il faut s'orienter, et, ceux-là produisant à meilleur compte qui sont servis par les conditions favorables de sol et de climat, chacun doit s'imposer comme un principe directeur de toute entreprise agricole, petite ou grande, de concentrer son effort sur la production pour laquelle la nature l'aide, abandonner les branches pour lesquelles il n'a pas la nature avec lui ; autrement la lutte n'est pas possible avec les rivaux mieux armés ; on est vaincu d'avance. Ce que nous disons du sol et du climat, il faut le dire également du marché. Il faut travailler pour le produit qui, favorisé au point de vue du sol et du climat, trouve en outre un débouché facile, économique » ². C'est le principe de la spécialisation à outrance. Abandonnez le blé, si la culture n'est pas rémunératrice, et faites des fourrages ; les progrès de la science atténuent les risques naturels et font une sorte d'assurance contre la pénurie absolue de la récolte unique ; en outre ils donnent

(1) La production moyenne à l'hectare est passée entre 1893 et 1906 de 16,7 quintaux à 20,3 et la production globale de 3 405 021 tonnes à 3 939 563. (*Statistisches Jahrbuch*, 1907. pp. 29-30).

(2) J. Hitier, *loc. cit.*, p. 656. — Cf. pp. 648, 653 et 654.

plus de régularité aux rendements ¹. La spécialisation apparaît ainsi exempte de dangers, riche au contraire d'avantages.

Sans doute les nécessités de la concurrence conduisent inévitablement à cette conclusion et à cette pratique. Mais la concurrence est-elle toujours un guide sûr pour la meilleure exploitation des forces de la nature ? Les faits que déjà nous avons relevés semblent répondre non : sur bien des points la culture régresse ; le high farming perd du terrain. La substitution de l'élevage à la culture n'est pas précisément un progrès, mais plutôt une régression, un retour à une phase antérieure et plus grossière de l'évolution agricole : l'élève du bétail a partout précédé l'exploitation directe du sol. Or c'est une vérité reconnue que, si elle donne un revenu net, c'est-à-dire un profit, supérieur, la production en viande sur de vastes superficies est loin d'équivaloir comme ressource alimentaire à la production en céréales ². Une terre en labour, dans le comté de Leicester, doit pour être rémunératrice, rapporter 4 L. par acre en sus de la rente. En mauvais pâturages qui ne coûtent que peu de travail et, pour ainsi dire, aucun engrais, il suffit qu'elle rapporte quelques shillings. C'est ce qui permet à l'éleveur de faire un profit tout en tirant de ses terres un moindre produit brut. Mais on évalue à 4 L. par acre et par an la perte brute occasionnée par la mise en prairies des terrains jusque là cultivés ³. Ailleurs on évalue cette perte à 5 L. sur les bons comme sur les mauvais fonds ⁴. Et M. Shaw-Lefèvre l'estime à 3 ou 4 L. pour l'ensemble du pays ⁵.

(1) Cf. Couteux, *Journal le Temps*, du 3 juillet 1900.

(2) P. Cauwès : *Cours d'Economie politique* I, p. 466. — Le professeur Fr. W. Newman disait que pour donner autant de matière alimentaire qu'en produit une acre de terre cultivée, il faudrait trois ou quatre acres de pâturages. (Comtesse de Warwick : *Scientific Agriculture*. North American Review, t. 182. — 1906, p. 413).

(3) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 503.

(4) Id., p. 784.

(5) *Journal of the Royal Statistical Society* (Compte-rendu de la séance du 21 févr. 1905 de la Royal Statistical Society), mars 1905, p. 84.

L'alternance des céréales, blé ou autres, des plantes fourragères et des racines produit même plus de viande à l'acre que l'herbage de bonne qualité. A plus forte raison les prairies maigres, mal entretenues, créées souvent sur des sols peu favorables, laissent-elles un déficit. L'observation en fut maintes et maintes fois faite devant la Tariff Commission ¹. A prendre comme moyenne les chiffres indiqués par M. Shaw-Lefèvre qui, comme on vient de voir, ne sont certes pas exagérés, l'évolution agricole a provoqué une perte nette de 14 à 18 millions de L. par rapport à ce qu'aurait pu être, sous un autre régime, le rendement des terres mises en pâturages. Perte d'ailleurs permanente et indépendante de celles, plus considérables encore, subies par les exploitants. C'est tous les ans que, dans la production nationale, se creuse ce déficit énorme ; et, si l'on songe que, en dehors des superficies perdues pour la culture depuis 30 ans, la majeure partie du pays est en prairies temporaires ou permanentes, on voit combien le régime agricole de l'Angleterre lui est en définitive préjudiciable.

On peut même se demander si, indépendamment de ce qui aurait pu être et par comparaison avec la production passée, les *meatmakers* ont remplacé les *corn-growers*, autrement dit, si le produit brut n'a pas diminué. Peut-être, après le manque à gagner que nous venons de mettre en lumière, faut-il encore inscrire au bilan une perte sèche. Comment en pourrait-il être autrement alors surtout que le nombre des bestiaux élevés ne progresse plus du même pas que les espaces enlevés aux céréales et consacrés aux pâturages ? Qu'il s'agisse de bœufs ou de moutons, par mille acres de prairies permanentes ou temporaires, on en compte tous les ans quelques uns de moins.

(1) *Loc. cit.*, §§ 354, 619, 873, 1182 etc..

	Bêtes à cornes (<i>Cattle</i>)	Moutons
	Têtes par 1 000 acres de prairies	Têtes par 1 000 acres de prairies
1871-75...	336	1667
1891-95...	314	1292
1901-05...	312	1182

A dire vrai, cette diminution toute relative est en partie compensée par la précocité des animaux suralimentés. On peut admettre qu'aux environs de 1875, mille acres de prairies donnaient par an environ 31 tonnes anglaises de viande (bœuf et mouton). Aujourd'hui le rendement ne dépasse pas 28 tonnes. C'est qu'autrefois les terres en culture apportaient leur appoint d'aliments (grains et racines). De nos jours cet appoint est singulièrement diminué. D'autre part, et en partie pour la même raison, la production en viande de porc est restée stationnaire : moins de blé, moins de son et d'issues, moins (relativement) de porcs élevés. Il est vrai, par contre, que l'espèce chevaline est en progrès. Encore faudrait-il observer pour elle, comme pour les races ovine ou bovine, que sa multiplication est plus lente que l'extension des paturages exclusivement consacrés cependant à l'élève du bétail. Tous ces faits ne permettent guère de croire qu'en dépit des progrès incontestables faits par la technique agricole, malgré l'habileté avec laquelle nombre d'agriculteurs se sont adaptés aux conditions nouvelles du marché et bien que trente ans et plus se soient écoulés, que la population ait augmenté, que ses besoins aient grandi, l'agriculture ait réussi à tirer du sol autrement exploité un produit brut plus considérable, des aliments en quantité plus grande.

Il est significatif d'ailleurs que les Etats continentaux dont les conditions agricoles sont comparables à celles de l'Angleterre accroissent plus vite leur stock de bétail vivant. Quelques chiffres précis nous dispenseront de commentaire. Ils sont assez éloquentes par eux-mêmes :

		Espèce chevaline Têtes	Espèce bovine Têtes	Espèce ovine Têtes	Espèce porcine Têtes
France (1)	1892.	2 853 000	13 708 000	21 115 000	6 337 000
	1904.	3 139 000	14 137 000 ²	17 801 000	7 522 000
Royaume-Uni (3)	1892.	2 067 000	11 509 000	33 643 000	3 266 000
	1904.	2 108 000	11 576 000	29 105 000	3 640 000
Allemagne (4)	1892.	3 836 000	17 556 000	13 590 000	12 174 000
	1904.	4 267 000	19 332 000	7 907 000	18 921 000

Qu'il s'agisse de chevaux, de bœufs ou de porcs, l'Angleterre est rapidement distancée par la France et surtout par l'Allemagne. Fait d'autant plus remarquable que ces pays accroissent en même temps leur production de céréales, de racines et de plantes industrielles. C'est même là ce qui explique, par contre, la diminution plus rapide des troupeaux continentaux. Le mouton se nourrit facilement sur les landes, pâtis, jachères ; c'est même le seul animal qui d'ordinaire permette d'en tirer parti. Aussi l'avons-nous vu se multiplier encore dans le pays de Galles et en Ecosse. En général, dans le Royaume-Uni, l'évolution a considérablement étendu ces pacages médiocres et prairies de montagnes (*grazed mountain*) ; n'y pouvant entretenir autre chose, on y élève des moutons. Sur le continent, au contraire, la culture s'est étendue ; elle a constamment empiété, en France notamment, sur les pâtis, landes et pâtures. « Le territoire sur lequel on élevait le mouton avec profit ayant diminué pour faire place aux céréales et aux

(1) *Statistique agricole annuelle*. Années diverses.

(2) L'année 1904 fut peu favorisée. Les circonstances climatiques ont entraîné une moindre production de fourrages et, par suite, une réduction du bétail qui en 1902, avait compté 14 928 550 têtes. — Si l'on compare l'accroissement du nombre des vaches des deux côtés de la Manche, on constate que, en 20 ans, de 1882 à 1902, il a été de 1 232 000 chez nous contre 402 000 seulement chez nos voisins :

	France	Royaume-Uni
1882...	6 587 639	3 682 317
1902...	7 819 582	4 084 341

(3) *Agric. Stat.*, 1907, p. 86.

(4) *Statistische Jahrbücher*, années diverses.

plantes industrielles, il est donc naturel que le nombre des moutons élevés sur cette surface ait diminué dans la même proportion. L'extension des végétaux à racines charnues (betteraves, carottes, navets), extension qui est considérable, a plutôt favorisé la production et l'engraissement des bovidés, mieux aptes à utiliser ces aliments avec profit » ¹. Qu'on ne s'y trompe pas, du reste ; c'est sous l'influence du marché que se sont différenciés les systèmes de culture. Sur le continent, les droits de douane ont maintenu les prix des céréales et du bétail gras au-dessus des prix anglais. La culture est restée rémunératrice ; en tout cas, elle n'a pas été ruineuse comme outre-Manche ; l'évolution n'a point été aussi profonde ni aussi brutale. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, et malgré ces conditions qui imposaient, peut-on dire, plus qu'elles ne la favorisaient, l'élève du mouton, le troupeau anglais lui-même a sensiblement diminué d'importance. Comme la production en viande, la production lainière est fortement tombée. Et c'est un autre article à inscrire au chapitre des pertes. Voilà trente-cinq ans, en 1871-75, le troupeau britannique donnait environ 160 millions de lbs. de laine par an. Au début de ce siècle (1900-04), la toison annuelle ne pesait plus que 138 millions de lbs. ² et la différence devait être demandée à l'étranger.

Il apparaît maintenant que nous pouvons donner à la question posée en tête du chapitre une réponse définitive et catégorique. Sous les formes les plus diverses, l'agriculture anglaise, malgré ses progrès, malgré ses allures scientifiques et perfectionnées, offre l'étonnant spectacle d'un large gaspillage des forces productives de la nature. Terres abandonnées, mal cultivées, détournées de la plus productive exploitation, forment aujourd'hui la majeure partie du sol britannique. Le

(1) D. Zolla : *Etudes d'Economie Rurale*. — Paris, Masson, 1896, p. 277.

(2) *Report of the Tariff Commission*, vol. II. *The Textile Trades*. — Part 2. *Evidence on the Woollen industry* : § 1 512.

déficit qui en résulte dans la production nationale n'est pas susceptible de se chiffrer ; il doit être cependant considérable. Tel est le bilan de l'évolution accomplie sous la pression des phénomènes monétaires et de la concurrence étrangère.

II

La conséquence obligée et immédiatement palpable de cet état de choses est l'impuissance de l'agriculture anglaise à suffire aux besoins de la consommation. Avant 1875, le blé récolté dans les Iles Britanniques alimentait 15 600 000 personnes. En ce début de siècle, c'est tout au plus s'il pourvoit aux besoins de 4 500 000 ¹. Sans doute, dès avant les *Corn Laws*, sous leur empire même et pendant la période d'inouïe prospérité que traversa l'agriculture, l'insuffisance des récoltes anglaises s'était à peu près constamment accentuée, au moins à dater de 1841-45, mais jamais avec une pareille rapidité :

Population à la consommation de laquelle suffit la
production indigène.

1841-45...	24 millions	1871-75...	15,6 millions
1871-75...	15,6 —	1901-05...	4,5 —
Différence en trente ans :	8,6 millions	Différence en trente ans :	11,1 millions

Aucun commentaire n'égalerait la brutale éloquence de ces chiffres. D'autre part, cependant que la population augmentait de 33 o/o, que son bien-être, ses besoins, les exigences d'une alimentation plus abondante, plus substantielle et plus riche, croissaient dans une proportion, que nous ne saurions figurer numériquement, mais qui, sans aucun doute, fut consi-

(1) Tariff Commission : *Report of the Agricultural Committee*, § 541.

dérable, la production de la viande (bœuf, mouton et porc) augmentait seulement de 4 o/o, celle du lait destiné à la consommation humaine, soit directe, soit indirecte (beurre et fromage), de 25 o/o; pour un accroissement de 15 o/o dans le nombre des consommateurs depuis 1886-90, la récolte de pommes de terre progressait de 1,3 o/o ! Ainsi à l'avenant. Encore ne parlons-nous pas ici, puisque nous ne visons pour le moment que la consommation alimentaire, des matières premières, destinées à l'industrie et d'origine agricole, comme la laine, le chanvre, le lin etc.... qui, comme on l'a vu, laissent un déficit croissant d'année en année et qu'on ne doit pas oublier, quand on dresse le bilan de l'agriculture. Certes, il y a bien quelques branches de l'exploitation rurale qui ont fait d'incontestables progrès et dont le produit augmente rapidement, telles l'élevage de la volaille, la production des légumes et des fruits. Mais faute de données précises sur les récoltes, sur la production annuelle, il est difficile d'en apprécier l'importance pour l'alimentation du pays. Au reste ce sont là en général produits de luxe que la masse ne consomme pas habituellement. Et ce ne sont d'ailleurs pas quelques centaines d'acres, voire quelques milliers, consacrées aux vergers et aux potagers, qui compenseront le recul considérable des céréales ou l'insuffisance énorme des produits animaux. Tout compte fait, — et les statistiques de l'importation le confirmeront tout à l'heure, — la production agricole est de plus en plus insuffisante. Des deux côtés de la Manche, et malgré une crise partout ressentie, encore qu'avec une inégale acuité, l'agriculture a eu des destinées fort différentes. Chez nous, certes, l'industrie n'a pas pris le même essor qu'en Angleterre; quelque puissante qu'elle y soit, elle n'approche point celle de nos voisins. La France est un pays mixte, à la fois industriel et agricole, profondément agricole. Et, sans doute, notre organisme économique est-il, de ce chef, mieux équilibré et plus stable, plus résistant aussi. « Si les rendements obtenus à l'hectare sont (en Angleterre) plus élevés

qu'en France, il n'en reste pas moins vrai que notre agriculture suffit à l'alimentation de notre pays et fournit travail, salaire et vie matérielle à 6 millions 1/2 de travailleurs, représentant avec leurs familles plus des deux cinquièmes de notre population, tandis que l'Angleterre ne nourrit qu'un tiers et ne fait vivre qu'un cinquième de ses habitants » ¹.

L'importation comble le déficit. Certes, elle ne date pas d'hier. Depuis longtemps, nos voisins recourent aux blés de Russie ou d'Amérique ; depuis longtemps, ils achètent de la viande, vivante ou morte, en Australie, en Argentine et, principalement, autrefois du moins, aux Etats-Unis. Après être resté exportateur jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, le Royaume-Uni est devenu importateur de céréales ; et c'est précisément l'invasion du marché insulaire par les grains continentaux — alors la Russie, la Hongrie, l'Allemagne étaient ses plus gros fournisseurs — qui provoqua les multiples remaniements douaniers du XIX^e siècle commençant. Depuis lors, les importations n'ont pas cessé de croître ; elles atteignent aujourd'hui des proportions énormes et les denrées étrangères prennent sur le marché anglais une place de jour en jour plus large. En 1875, les achats de matières alimentaires se chiffraient par 3 108 millions de francs ². Vingt ans plus tard, ils atteignaient 3 727 millions ³, somme plus considérable que le montant total de nos importations à cette époque. En 1905 enfin, ils se sont élevés à 5 114 millions. Il est bon, au reste, d'observer que ces chiffres ne traduisent pas exactement le déficit agricole. Outre qu'ils ne tiennent aucun compte des exportations ni des réexportations, à coup sûr assez peu considérables, ils englobent les produits qui n'ont pas leurs

(1) A. Dulac : *Agriculture et Protectionnisme en Angleterre et en France*, loc. cit., p. 519.

(2) Tariff Commission, loc. cit., § 160.

(3) Ibid.. Le Board of Trade ne classe les produits importés en objets d'alimentation et tabacs, matières premières, produits manufacturés que depuis 1899. Sa classification et celle de la Tariff Commission ne sont pas comparables.

similaires dans le pays, tels les fruits des pays chauds et même les denrées qui, devant les récoltes indigènes, ne leur font pas à proprement parler concurrence, comme les primeurs de France ou d'Algérie. D'autre part, ils n'ont trait qu'aux objets d'alimentation ; ils n'embrassent pas les matières premières d'origine agricole, par exemple les cuirs, peaux, laines, chanvres, lin etc., dont l'industrie britannique fait cependant une ample consommation. Sous ces réserves, on peut, grâce aux données qui précèdent, se représenter approximativement l'insuffisance de l'agriculture anglaise. Si l'Allemagne, foyer industriel d'une rare intensité, surpeuplé d'ailleurs et obligé de déverser tous les ans son trop plein sur les pays d'outre-mer, si l'Allemagne, jadis principalement agricole, aujourd'hui essentiellement manufacturière, fait, elle aussi, de plus en plus appel aux denrées agricoles de l'étranger, quoique en des proportions bien moindres que le Royaume-Uni ¹, toute différente est la situation de la France. Avant le tarif douanier de 1892, la moyenne annuelle des entrées de substances alimentaires pendant la période 1881-91 était de 1 541 millions de francs ; les sorties, s'élevant seulement à 801 millions, laissaient pour la consommation intérieure un excédent d'importations de 740 millions. Le tarif édicté, l'excédent moyen tomba à 395 millions (1892-1902). Il est allé d'ailleurs s'affaiblissant tous les ans et, aujourd'hui, pour une population stationnaire, il est vrai, mais inférieure de quatre à cinq millions d'âmes seulement à la population britannique, il ne dépasse pas une soixantaine de millions ². Le tarif de 1892 « a constitué la consommation alimentaire des Français en une sorte de domaine dont l'exploitation est, par

(1) En 1906, l'excédent des importations allemandes en denrées alimentaires a été de 2 181 millions. Il ne faut pas oublier que la population de l'Empire était à cette époque de 61 millions d'habitants ; celle du Royaume-Uni de 43 millions.

(2) En 1905, les importations se sont élevées à 822 915 000 fr. ; les exportations à 780 542 000 fr..

priviège, réservée au paysan national »¹. A dire vrai, et pour ne pas donner à certains faits une signification qu'ils ne sauraient avoir, il faut bien reconnaître que la densité de la population est sensiblement plus élevée en Angleterre que sur le continent et qu'elle surpasse de 15 o/o la densité allemande, de 45 o/o la densité française². Cet écart, considérable en ce qui nous concerne, explique en quelque mesure l'inégalité des importations alimentaires. La justifie-t-il entièrement ? Il n'est pas douteux que les agriculteurs d'outre-Manche usent de procédés plus perfectionnés que les nôtres, qu'ils sont plus accessibles que nous aux idées de progrès et que la culture intensive trouve en eux de chauds partisans. Et cependant l'évolution les emporte vers un gaspillage toujours plus grand de forces et de ressources naturelles, dont les nécessités de l'alimentation nationale auraient dû les garder. Chez nous, au contraire, la culture conserve la prépondérance dès longtemps acquise et, dans l'ensemble, assure une plus complète exploitation de ses ressources. Au reste, à chaque milieu social convient un mode d'exploitation particulier. Pour n'être pas aussi progressif, peut-être, que celui des Anglais, celui de nos paysans est bien adapté à ses fins, puisqu'il réduit à une somme insignifiante les achats à l'étranger. Et nous ne devons pas oublier que si la densité de la population anglaise dépasse la nôtre de 45 o/o, l'excédent des importations britanniques sur les nôtres est considérablement plus élevé.

Si, maintenant, nous passons en revue les divers articles de ces importations, nous nous apercevrons que le plus gros déficit porte précisément sur ceux qui forment la base de l'alimentation : les grains et la viande. Les premiers, qui, il est vrai, ne sont pas tous destinés à la consommation hu-

(1) H. Truchy : *Etude sur le commerce extérieur de la France de 1881 à 1902*. (Rev. d'Econ. polit., t. XVIII, 1904, p. 573).

(2) Densité de la population : Angleterre, 133 h. au kq. ; Allemagne, 112 ; France, 73.

maine, représentaient en 1908 une valeur de 68 141 000 L.. Là dessus le blé seul comptait pour 45 371 000 L.. Si l'on voulait mesurer les progrès de l'importation par l'augmentation des valeurs, on s'exposerait à de bien grossières erreurs. Depuis les environs de 1875, les entrées de froment ne se sont accrues que de quelque 10 ou 12 millions de L.. En réalité, les quantités introduites ont plus que doublé : en 1871-75, la moyenne annuelle était de 50 495 127 quintaux (cwts) (grain ou farine convertie en équivalent de grain) ; en 1904-08, elle s'est élevée à 113 982 991 quintaux (245 lbs. de grain, 35 lbs. de farine par tête) ¹. Il y a 30 ans, le blé indigène formait encore 48 o/o de la consommation nationale ; aujourd'hui, il n'en représente même plus 19 o/o. La part du froment importé est passée de 52 à 81 o/o. Une bonne part (18 648 658 cwts en 1904-08 contre 6 738 170 en 1871-75) pénètre dans le pays sous forme de farine ; le blé est traité avant l'exportation ; la farine seule est expédiée : son prix de transport est le même que celui du blé et, comme sa valeur est plus grande, il en grève moins le prix. Les issues, le son restent au pays producteur. C'est une des raisons pourquoi l'élevage des porcs est demeuré stationnaire. D'autre part, ces envois de farine ont contribué à la ruine à peu près complète de diverses industries connexes à l'agriculture et, tout d'abord, de l'industrie meunière. Jadis, il y avait dans le Royaume-Uni environ 8 000 moulins, dont 7 000 travaillaient pour l'alimentation humaine, un millier pour la consommation animale. Aujourd'hui, c'est à peine s'il en reste 800 des premiers ; les seconds, par suite de transformations et comme conséquence de l'évolution agricole, sont devenus plus nombreux : on en compte quelque 1 200 ². Au reste, les moulins actuellement en activité ne sont généralement pas ceux d'autrefois. Les anciens petits moulins ruraux chôment à peu près tous. L'Essex en compte à lui seul

(1) *Agric. Stat. 1908*, pp. 293, 297, 338.

(2) *Tariff Commission, loc. cit.*, § 1177.

200 ou 300 inactifs ¹. Par la force même des choses, l'industrie meunière s'est transformée et concentrée. Les minoteries modernes, vraies usines, très puissantes, sont installées dans les ports, où débarquent les blés étrangers : elles sont allées, comme toutes les industries, au devant de la matière première. Certes, dans la disparition des petits moulins, très préjudiciable à la main-d'œuvre rurale, les perfectionnements techniques ont bien joué leur rôle ; les cylindres ont remplacé les meules séculaires ; la capacité, la puissance des minoteries en ont été accrues ². Et, devant cette concurrence insoutenable, les petits meuniers, mi-agriculteurs mi-artisans, ont dû, comme beaucoup de leurs frères français, fermer leurs portes. Cependant la cause principale de la transformation opérée, c'est le déficit de la culture indigène. Aujourd'hui, toutefois, les grands moulins des ports paraissent jouer un rôle plus actif et, depuis quelques années, les importations de farines sont en décadence ³. Mais à la ruine de la petite industrie meunière ne s'étaient pas limités les effets du déficit agricole : les moulins de la cote n'expédient pas vers l'intérieur le son et les issues ; ils les dirigent, les transports maritimes étant moins coûteux que les transports terrestres, sur le continent ⁴. Et cette pratique a pour effet de renchérir encore ces aliments précieux pour l'élevage des porcs. D'autre part, l'industrie de l'amidon a émigré. Jadis Belfast possédait 8 fabriques ; depuis une douzaine d'années, il n'en reste plus qu'une. Celle-là, même, qui, il y a vingt ans, traitait 68 tonnes de blé par semaine, aujourd'hui n'en traite plus que 35 à 40. Dans une autre fabrique, à Glasgow, la concurrence a

(1) Id., § 884.

(2) Id., § 1177.

(3) Les importations de farines se sont élevées en

1871-75	à	5 390 536 cwts	en moyenne par an
1896-1900	à	21 101 144	— — —
1904-08	à	13 427 045	— — —

(Agric. Stat. 1908, p. 293).

(4) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 1177.

diminué de moitié le nombre des ouvriers ¹. Ainsi l'abandon progressif de la culture du blé devait ruiner les industries dont le froment est la matière première. Perte de capital, perte aussi de travail, qui ont leur place toute marquée au passif de l'évolution, place d'autant plus large qu'il en est souvent résulté pour l'agriculture elle-même une gêne et une entrave.

Les autres céréales ont été moins délaissées. Leur importation cependant a pris des proportions énormes. Pour l'orge, elle s'est élevée de 11 049 000 cwts en 1871-75 à 21 256 000 en 1904-08. Pour l'avoine, qui continue à prospérer en Angleterre, mais dont la consommation par un bétail plus nombreux, plus nourri, augmente rapidement, elle est passée de 11 637 000 cwts à 14 247 000 cwts. Mais on se ferait une idée assez inexacte des faits, si l'on oubliait que le maïs concurrence très vivement les céréales supérieures. Le Royaume-Uni en produit peu ; le maïs est resté chez nos voisins l'objet d'un préjugé : il donnerait de moins bonne viande. Cependant son bon marché a vaincu les résistances et, aujourd'hui, c'est après le blé le grain dont l'importation est la plus considérable : de 19 663 000 cwts en 1871-75, elle est montée à 44 181 000 en 1904-08. Et ses progrès ne semblent pas encore près de s'arrêter ². Nous ne saurions enfin abandonner le chapitre des grains sans signaler qu'il a été importé en 1908 environ 3 905 000 quintaux d'issues de toute espèce destinées à l'alimentation du bétail ³.

Malgré l'évolution toute favorable à l'élevage, les achats de viande de boucherie sont, en valeur, supérieurs à ceux de blé eux-mêmes. Au cours de l'année 1908, ils ont atteint la somme formidable de 47 710 001 L. (1 192 750 025 francs) pour 20 722 000 cwts.. Le bétail vivant, difficile, coûteux à transporter, représente à peine un huitième du total : 2 519 000

(1) Id., § 327.

(2) *Agric. Stat. 1908*. — p. 294.

(3) Id., pp. 329-330.

cwts. Au reste, si les arrivages de bovidés se sont maintenus jusqu'en 1907, ceux d'ovidés et de suidés ont décliné sensiblement. La période de 1871-75 vit introduire 215 990 bêtes à cornes en moyenne par an ; le nombre s'en éleva à 549 818 en 1896-1900 ; et, dans les cinq dernières années, il est retombé à 506 206. Pour le bétail ovin la chute est plus ancienne : le maximum des entrées fut atteint en 1881-85 avec 974 316 têtes ; la moyenne de 1904-08 fut seulement 168 537 : elle s'abaisse tous les ans. Quant aux porcs qui arrivaient autrefois en grand nombre (74 040 en 1871-75), les années ne sont pas rares aujourd'hui où l'on n'enregistre aucune entrée. Depuis 1905, il n'en est pas débarqué un seul. Et cela confirme bien ce que nous disions au début de cette étude : la concurrence des pays neufs ne s'est guère fait sentir que sous la forme de viandes abattues. Mais les arrivages de ces viandes ont pris des proportions considérables. De 3 134 175 cwts en 1871-75, ils sont passés à 17 384 366 en 1901-05, à 19 103 183 en 1908. Cette augmentation appelle quelques remarques. Il est curieux que, pour le bœuf comme pour le mouton, elle a exclusivement porté sur la viande fraîche, importée sur des navires à installation frigorifique. Les salaisons, les viandes conservées sont l'objet d'une visible défaveur ; elles n'ont d'ailleurs jamais été goûtées par le consommateur européen. Aussi l'essor des importations date-t-il seulement de 1876 : les arrivages de bœuf frais sont subitement passés de 34 943 quintaux en 1875 à 172 268 l'année suivante, pour atteindre 5 611 441 cwts en 1908, par une progression régulière. Quant au mouton, les entrées de viande fraîche ne sont relevées séparément qu'à partir de 1882. Cette année là, elles n'étaient encore que de 189 847 quintaux ; deux ans après, elles s'élevaient à 503 194 et, en 1908, elles se chiffraient par 4 385 771 quintaux ¹. De toutes les importations de viandes mortes, les plus impor-

(1) Sur toutes ces données statistiques v. *Agricultural Stat.*, 1908, pp. 285 sq.. — Cf. Appendices, infra.

tantes sont celles de porc ; elles s'élèvent aujourd'hui à 7 millions 1/2 de quintaux et leurs progrès, pour avoir été moins rapides que ceux des importations de bœuf ou de mouton, n'en ont pas moins été réguliers jusqu'en 1900 tout au moins. Depuis lors, un léger fléchissement s'est fait sentir. Au total, l'Angleterre importe aujourd'hui environ 1 100 000 tonnes de viande morte ou vivante (cette dernière convertie en équivalent de poids mort), soit, par tête, plus de 55 lbs.. Il convient d'observer d'ailleurs qu'une petite fraction (10 000 à 15 000 tonnes) est réexportée. Sous cette réserve, les importations, qui, voilà 30 ans, représentaient 15 o/o de la consommation, en forment aujourd'hui près de la moitié (45 o/o).

Nous ne pouvons évidemment pas passer ici en revue tous les articles d'importation. Il en est encore trois cependant qui méritent au moins un rapide examen, parce qu'ils sont ceux vers la production desquels s'est orientée l'agriculture nationale, nous voulons dire les produits de laiterie, les produits de basse-cour, enfin les fruits et les légumes. Ce sont au reste les plus importants. De lait, de beurre ou de fromage, le pays a importé en 1908 pour 34 489 000 L.. Le beurre à lui seul forme les deux tiers de cette importation : 24 081 000 L.; le fromage en forme un cinquième : 6 684 203 L.. Depuis 1871-75 la moyenne des arrivages annuels est passée de 11 420 650 L. à 33 283 570 L.. Si au lieu des valeurs on considère les quantités, on voit que les importations de beurre sont passées de 1 737 000 quintaux en 1886-90 à 4 229 423 en 1904-08 et que la moyenne des entrées de fromage s'est élevée en 35 ans de 771 000 cwts à 2 462 818 ¹. Le lait ne figure à l'importation, du moins à l'état frais, que pour des quantités peu importantes ; nous savons déjà que les laitiers anglais ne redoutent guère la concurrence étrangère ; en revanche ils souffrent vivement de celle qu'ils se font eux-mêmes.

Parmi les produits de basse-cour dont l'importation totale

(1) *Agric. Stat.*, 1908, pp, 290-1. — Cf. Appendices, infra.

s'élève aujourd'hui à 8 117 791 L., la première place revient aux œufs (7 183 112 L.) dont on a fait entrer 2 185 208 milliers en 1908. Malgré les progrès faits par l'élève de la volaille, les achats à l'étranger se sont rapidement élevés de 602 863 milliers en 1871-75 au chiffre qu'on vient de voir et qui représente 49 œufs par habitant. Les importations de volaille sont bien moins considérables. Cependant, elles ne laissent pas d'augmenter régulièrement ¹.

Enfin, nous ajouterons que, déduction faite des oranges et des citrons, que le pays ne produit pas et dont l'importation ne présente par suite aucun intérêt pour notre étude, les entrées de fruits ont quintuplé en 25 ans. De 1 798 000 boisseaux en 1871-75, elles se sont élevées à 9 086 000 en 1896-99. Depuis 1900, le Board of Trade en recense, non plus la quantité, mais le poids, en sorte que les données ne sont plus comparables à celles des années précédentes. Toujours est-il qu'à elles seules les pommes représentent la moitié de l'importation : on sait déjà qu'en Angleterre on en fait une consommation énorme et qu'elles sont la base des confitures les plus diverses. En valeur, et si l'on y ajoute les noix et les amandes, ces importations forment un total de 7 628 299 L.. Quant aux légumes, pommes de terre pour la moitié, ils représentent un chiffre d'importation de 4 318 976 L. par an en moyenne ².

Par cette revue rapide des articles qui forment à peu de chose près les huit dixièmes des entrées, on voit que l'Angleterre n'importe pas seulement les denrées dont l'agriculture se détourne, mais celles-là même vers la production desquelles l'évolution l'oriente insensiblement : les seuls achats de produits animaux destinés à l'alimentation atteignent 96 millions de L. (2 400 millions de francs). Voici d'autre part, en quelle mesure la production indigène et l'importation contribuent à l'approvisionnement total du pays en articles de consommation humaine (1904-08) :

(1) *Agric. Stat.*, 1908, p. 292. — Cf. Appendices, *Infra*.

(2) *Id.*, pp. 300-301. — Cf. Appendices.

	Approvisionnement		Produits indigènes		Produits importés	
	Total		Total	Pour-centage	Total	Pour-centage
Blé (grain ou farine convertie)	Cwts. 142 840 000		28 857 000	20	113 983 000	80
Viande (morte et bétail converti). . .	Cwts. 46 953 000		25 315 000	54	21 638 000	46
Beurre ¹ .	Cwts. 6 849 000		3 211 000	43	3 638 000	57
Fromage ¹	Cwts. 3 886 000		1 366 000	35	2 520 000	65
Produits de basse-cour	L. 19 818 000		11 700 000	59	8 818 000	41

Qu'on veuille bien songer maintenant qu'à tous les produits dont nous venons de faire le relevé, il faudrait ajouter les sucres, les vins, les fruits, les légumes, quantité de denrées tropicales etc., et l'on concevra que l'Angleterre n'est pas loin d'importer une moitié des objets de toute nature nécessaires à son alimentation ².

(1) Il serait hasardeux d'affirmer que les proportions assignées à la production et à l'importation du beurre et du fromage sont rigoureusement exactes. Les chiffres donnés au texte sont les moyennes calculées par la Royal Statistical Society pour 1899-1903. Or, depuis cette époque la production du lait s'est accrue. En prenant pour base de calcul le taux de la consommation individuelle (15 gallons de lait, 10 1/2 lbs. de fromage, 18 1/2 lbs. de beurre) et le taux de conversion (1 lbs. de fromage pour 1 gallon de lait; 1 lbs. de beurre pour 21 *pints*) on trouve, après déduction des importations, un excédent de 80 millions de gallons de lait. Ce qui prouve que la consommation individuelle a augmenté. Sous quelle forme ? C'est impossible à dire. En tout cas il est probable que la fabrication du beurre et du fromage a augmenté. D'autre part, les importations de fromage ont légèrement fléchi ; celles de beurre ont fortement progressé. Compensation faite, il apparaît donc que la proportion des importations des produits de laiterie est restée constante.

(2) Si l'on voulait se faire une idée générale de l'insuffisance de la production agricole du Royaume-Uni, il faudrait tenir compte des matières premières importées quoique pouvant être produites dans le pays. Ainsi l'on fait venir d'outre-mer 75 o/o de la laine ouvrée en Angleterre. Pour les autres matières, les renseignements fournis par la statistique ne permettent pas d'établir la proportion.

Un dernier point reste à examiner : quels sont ses fournisseurs ?

L'Europe centrale et occidentale ne joue dans l'approvisionnement des Iles Britanniques qu'un rôle secondaire, à peu près exclusivement limité aux articles fins, fruits, légumes, produits de laiterie et de basse-cour. C'est des pays neufs, Amérique du Nord, Argentine, Russie, Inde et Australasie, que viennent en masse les produits de consommation courante. A elle seule, l'Union Américaine envoie en Angleterre deux cinquièmes de la viande, une bonne partie du blé, sans parler des autres céréales ni des fruits etc.. Mais une évolution se dessine ; les centres expéditeurs se déplacent lentement vers les pays plus nouvellement mis en valeur. C'est ce que nous voudrions montrer ici. Nous n'entrerons du reste pas dans le détail, trop lourd de chiffres, trop embarrassé de comparaisons. Les grandes lignes de l'évolution retiendront seules notre attention. On trouvera plus loin les statistiques justificatives.

L'Angleterre devint importatrice de céréales au moment même où la colonisation prenait dans les vastes plaines de l'Amérique du Nord un essor définitif. Dès le début, les Etats-Unis figurèrent au premier rang de ses fournisseurs. L'Europe occidentale et centrale, la France, la Prusse, contribuaient cependant pour une part notable à son approvisionnement. Mais de moins en moins elle eut des excédents disponibles. Avec le développement de ses voies ferrées, la Russie devint à son tour largement exportatrice. Odessa, sur la Mer Noire, Dantzig, Kœnigsberg, sur la Baltique expédièrent des blés en quantités considérables. Longtemps le froment du Far-West et des Terres Noires figura pour près des trois quarts à l'entrée des ports anglais. En 1876-80, il formait encore les deux tiers de l'importation (blés des Etats-Unis 53,3 o/o ; blés russes 12,7 o/o). Aujourd'hui sa part dans l'alimentation britannique décroît sensiblement. Avec des fluctuations dues à l'abondance variable des récoltes, les im-

portations de blé russe ne semblent pas avoir augmenté depuis une vingtaine d'années ; elles marquent même depuis 1905 un recul sensible. Le développement du commerce des blés américains est arrêté depuis 1900. A la fin du siècle dernier (1896-1900), ces blés figuraient aux entrées pour 59,7 o/o. Aujourd'hui leur part relative est réduite à 13 o/o (15 831 000 cwts). L'extension du marché britannique et l'insuffisance de la production indigène profitent surtout à l'Argentine, au Canada, à l'Inde et à l'Australasie. Avant 1874, la douane ne recensait même pas séparément les arrivages d'Argentine. Aujourd'hui (1904-08), ils représentent 20,9 o/o des importations et, en 1908, ils ont atteint 31 837 000 cwts (33 o/o). C'est seulement depuis 1890 que le commerce des blés de la Plata s'est développé ; mais il a marché à pas de géant. Les arrivages du Canada sont plus anciens, mais moins abondants ; ils représentent cependant 11 o/o des entrées. En Australasie et aux Indes, les récoltes sont très irrégulières. Des sécheresses épouvantables y sévissent de temps à autre qui détruisent moissons, bêtes et gens. Cependant les progrès de la colonisation et de l'irrigation leur assurent fréquemment de gros excédents, qu'absorbe le marché anglais. Les envois de l'Inde sont passés de 705 000 cwts. par an en 1871-75 à 16 451 000 en 1904-08. Ceux d'Australasie de 1 088 000 cwts. à 9 300 000. Malgré l'importance des arrivages de la Plata, la part relative prise par les colonies anglaises dans l'approvisionnement de la métropole s'accroît plus vite que celle des pays étrangers. En 1871-75, elles ne fournissaient guère que 5 519 000 quintaux, soit 5 o/o du blé consommé en Angleterre. En 1904-08, elles en ont envoyé 38 393 000, soit 26,8 o/o de la consommation totale, cependant que la part contributive des pays étrangers est passée de 44 à 53 o/o. Les importations de blés coloniaux ont augmenté de 32 874 000 cwts. ; celles de blés étrangers de 30 614 000. Nonobstant, les blés coloniaux ne représentent guère plus du tiers (34 o/o) de l'importation.

Pour ce qui est des autres céréales, il suffira de remarquer que les achats en Russie sont restés pendant quelques années stationnaires et qu'ils manifestent aujourd'hui une tendance marquée à décroître. La Roumanie, l'Union Américaine, la Turquie même satisfont aux besoins croissants. La plus grande part cependant des grains importés vient toujours de Russie : 41 o/o (orge) et 44 o/o (avoine) ¹. Quant aux colonies, leur part contributive est insignifiante.

Sur le marché de la viande, les Etats-Unis conservent mieux leurs positions que sur celui des céréales. Ici encore, cependant, une évolution se produit que mettra en évidence l'examen rapide des chiffres :

Importation de Viande et de Bétail ²
(En équivalent de viande)
Milliers de tonnes.

	Etats-Unis	Hollande	Danemark	Canada	Australasie	Argentine	Importations totales
1871-75....	116,0	30,3	10,7	3,5	11,4	—	239,1
1876-80....	279,7	26,1	17,0	10,5	6,5	0,1	397,6
1881-85....	275,5	26,5	28,8	30,0	19,0	3,2	447,9
1886-90....	328,6	34,2	43,6	45,3	36,2	17,2	546,5
1891-95....	428,5	24,7	45,3	48,8	87,7	37,5	688,1
1896-1900..	565,9	41,2	64,2	69,5	144,8	92,3	988,7
1901-05....	531,3	50,1	82,2	91,8	121,5	152,4	1044,3
1904-08....	451,7	44,9	96,5	116,6	137,5	217,9	1081,9

Les Etats-Unis tiennent toujours la tête : ils contribuent pour 41 o/o aux envois de viande en Angleterre. Mais en 1896-1900, ils y contribuaient pour 57 o/o ; leurs expéditions ont, depuis lors, diminué de 114 000 tonnes. Par contre, celles de l'Argentine qui, avant 1876, n'étaient pas recensées séparément, n'ont cessé de croître. Aujourd'hui elles représentent

(1) Une partie de l'avoine importée d'Allemagne (3 990 600 cwts. en 1908) est vraisemblablement d'origine russe.

(2) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 187. — Complété à l'aide des statistiques annuelles.

20 o/o des importations anglaises. Elles consistent exclusivement en viande abattue ; celles des Etats-Unis comprennent du bétail sur pied. C'est même ce bétail qui leur vaut d'être encore les plus gros fournisseurs du Royaume-Uni. En 1908, en effet, les entrées de viande morte, en provenance de l'Argentine, ont égalé celles de viande abattue aux Etats-Unis ¹. Or le commerce maritime du bétail, nous l'avons souvent remarqué, tend à disparaître pour le plus grand profit des éleveurs argentins. L'Australasie contribue pour 12 o/o, le Canada, pour 10 o/o à l'approvisionnement du marché de la viande en Angleterre. L'Europe n'est guère représentée sur ce marché que par les produits danois, (9 o/o des entrées) et hollandais (4 o/o). On ne manquera pas de remarquer l'essor vraiment étonnant du commerce danois, qui se place au cinquième rang, serrant encore de près celui de pays neufs comme le Canada et les colonies australasiennes. Il consiste principalement en viande et graisse de porc. L'Amérique du Nord est encore à cet égard le plus gros fournisseur du Royaume-Uni. Mais c'est l'Argentine qui l'approvisionne en quartiers de bœuf, l'Australasie en carcasses de mouton. Les colonies anglaises ne contribuent encore que pour 23 o/o aux importations, et pour 10 o/o à l'approvisionnement total du marché britannique ; sur ce marché, les produits proprement étrangers figurent pour 36 o/o, soit plus du tiers.

Quant aux produits de laiterie, — c'est par eux que nous terminerons cette revue, — il est à noter que le beurre vient surtout de l'étranger, le fromage des colonies. Sur 4 229 000 cwts. de beurres importés, 3 270 000 sont de provenance étrangère, 959 000 seulement de provenance coloniale. Au reste, ici encore, une évolution est en train de se produire : les vieux fournisseurs, en général assez rapprochés, tous situés en Europe, et dont le Danemark est le plus important,

(1) Elles se sont élevées à 5 444 086 cwts.. Les entrées de viande en provenance des Etats-Unis ont atteint 5 517 487 000 cwts., après avoir été de 7 110 827 cwts. en 1904.

paraissent depuis quelques années perdre du terrain. Les produits de Russie (Sibérie), d'Amérique et d'Australasie, s'ils ne les supplantent pas encore, bénéficient à peu près seuls de l'extension du marché. Quant au fromage, à lui seul, le Canada en fournit les trois quarts.

Si maintenant nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur les importations de produits alimentaires, un fait très important nous apparaîtra, qui se dégage de nos longues explications. De cette masse énorme de denrées, représentant plus de 5 milliards de francs, qui alimente les trois cinquièmes de la population britannique, la plus grande partie, 80 o/o environ, vient de l'étranger, un cinquième seulement des colonies ¹, bien que certaines d'entre elles, comme le Canada, possèdent d'énormes étendues de terres à blé, merveilleusement fertiles, et que d'autres, comme l'Australie ou la Nouvelle Zélande, se prêtent particulièrement à l'élevage que, d'ailleurs, elles pratiquent en grand.

III

Quelle que soit au reste leur provenance, les denrées importées doivent toutes traverser les mers. De là pour les hommes d'Etat une très grave préoccupation. Que ferait l'Angleterre en cas de guerre ? « Est-il un danger plus grand pour une nation, écrit à ce sujet M. J. Méline, que celui d'être entre les mains de l'étranger et à sa merci pour son alimentation ? C'est la situation de l'Angleterre et elle n'a rien d'aimable ; elle est pour ce grand pays si fort et si puissant un sujet d'angoisses continuelles et trop justifiées ; s'il se trouvait jamais engagé dans une grande guerre, il suffirait du moindre accident, de la moindre surprise maritime, pour compro-

(1) J.-H. Schooling : *The British trade Yearbook* — 1905, London, Murray. — p. 84.

mettre ses approvisionnements et affamer son immense population. Sans pousser les choses au noir, il est en tout cas dès à présent certain que, le jour même de la déclaration de guerre, les vivres monteraient en Angleterre à des prix excessifs qui créeraient au gouvernement les plus grands embarras intérieurs. Il y a là pour elle un terrible inconnu et on comprend aisément que les autres gouvernements de l'Europe, qui voient cela, ne veuillent pas s'exposer au même danger »¹. De tous les périls que ferait courir à l'Angleterre une grande guerre, soit avec les Etats-Unis, soit avec l'Allemagne ou la France², celui-là est incontestablement le plus grave. Qu'on se représente en effet la situation sous son véritable aspect. Une nation continentale a généralement plusieurs voisins. Hors le cas improbable, en tout cas assez rare, d'une guerre sur toutes ses frontières, elle pourra sans interruption recevoir des vivres qui combleront le déficit de la production nationale : un seul ennemi, une coalition même, à moins d'être générale, ne peuvent intercepter tous les convois et affamer le pays ; il reste toujours quelque frontière libre par où s'approvisionner. Le Royaume-Uni, au contraire, est isolé au milieu des mers. Ses ennemis peuvent, sur toutes les routes maritimes, établir des croisières ; un blocus est possible. Si, rarement, il est absolu, il entrave toujours le ravitaillement. C'est pourquoi l'insuffisance de l'agriculture indigène est particulièrement grave pour elle : la famine la guette.

Une fois, il y a un siècle, cette terrible éventualité aurait pu se réaliser : c'était au temps du blocus napoléonien. Le blocus échoua. L'Angleterre ne fut pas affamée ; et les optimistes tirent encore aujourd'hui argument de cet échec. Mais sir V. Caillard leur répond³ : le blocus était unilatéral, en ce sens qu'il était interdit d'acheter à l'Angleterre, mais non pas de

(1) *Le Retour à la Terre*, Paris, Hachette, 1905, pp. 247-8.

(2) Cf. Robert Giffen : *English Commerce in a naval war*. (Nineteenth Century, t. 62, 1907, pp. 177 sq.).

(3) *Imperial fiscal Reform*, pp. 131-2.

lui vendre. Une pensée mercantiliste était à la base de ce vaste projet : ruiner l'Angleterre par ses propres achats. Les temps d'ailleurs sont bien changés : alors, la population était de 18 millions d'âmes ; aujourd'hui elle se chiffre par 44 millions. Alors le pays se suffisait presque à lui-même ; aujourd'hui, il importe les trois cinquièmes des produits qu'il consomme. Enfin le gouvernement s'est démocratisé, c'est-à-dire qu'il est plus directement soumis à l'influence et à la volonté des classes pauvres qui seraient les premières à souffrir du renchérissement soudain et considérable de la vie.

Vu l'insuffisance de la production indigène, les approvisionnements seraient bientôt épuisés. Une commission, en 1903, avait été chargée d'en évaluer l'importance et la durée probable. « Elle n'a pas cherché à dissimuler la vérité et à endormir les inquiétudes de la nation en lui jetant de la poudre aux yeux : elle a tout de suite reconnu et proclamé très loyalement que le stock de céréales accumulé dans le Royaume-Uni représentait au maximum en septembre l'alimentation de dix-sept semaines. C'est la période culminante des livraisons de blé ; mais, à partir de septembre, ces stocks vont sans cesse en diminuant et la commission estime qu'ils peuvent à certains moments être réduits à l'alimentation de sept semaines et même descendre au mois d'août à six semaines et demie. A ces quantités fixes, il faut ajouter, il est vrai, une importante quantité de blé qui est perpétuellement en route pour l'Angleterre et qui représente de trois à sept semaines d'approvisionnement. Donc si la guerre éclatait en juin ou en août, c'est-à-dire dans la période la plus défavorable, le Royaume-Uni serait tout de même en état de se suffire avec ses propres ressources pendant six semaines environ » ¹.

(1) J. Méline : *Le Ravitaillement et l'Entente Cordiale* (République Française du 25 octobre 1905). — *Report of the Royal Commission on supply of food and raw material in time of war.* — London, Wyman and Sons, 1905, p. 15, § 67. — Cf. p. 17 § 77.

C'est peu, surtout si l'on songe qu'on ne vit pas exclusivement de pain et qu'une question analogue, bien que moins aiguë, se pose pour les autres denrées d'alimentation. A dire vrai, cependant, la famine proprement dite n'est pas à redouter. Le blé seul pourrait manquer d'une façon absolue. Mais le pays possède assez de réserves en bestiaux pour assurer longtemps la vie de ses habitants. Aussi bien ne faut-il pas précisément envisager la question sous ce jour. En réalité, le premier et le plus sûr effet d'une guerre navale serait de provoquer une hausse rapide de tous les prix. Les classes pauvres en souffriraient d'autant plus que, étant celles qui consomment le plus de pain, elles seraient les plus éprouvées par la pénurie de froment. Les classes riches, comme toujours, supporteraient plus aisément la crise. Ce qu'on verrait alors, ce serait un état de gêne, de misère, gros de souffrances, d'autant plus grave que les usines entravées par le renchérissement ou la rareté des matières premières (laines, cotons, cuirs, bois etc.) rejetteraient sur le pavé une foule d'ouvriers. Certes, dans tout pays, la guerre produit de semblables effets. Mais, nulle part, ils ne seraient aussi sensibles, aussi violents qu'en Angleterre, la limitation des approvisionnements disponibles y entraînant une hausse plus subite et plus folle des prix. De toute nécessité, il faut donc que les apports de vivres ne s'interrompent jamais. L'Angleterre doit être maîtresse de la mer et toujours capable de rompre le blocus de ses côtes. Elle le sait. Et voilà pourquoi, les mains libres jusqu'ici du côté de son armée de terre, elle a sans cesse renforcé sa marine pour la mettre en état d'écraser à bref délai les flottes ennemies. Certes les préoccupations alimentaires ne sont pas seules à dicter sa politique navale. Il en est d'autres d'ordre purement politique et impérialiste, d'ordre commercial et industriel aussi, qui commandent au gouvernement anglais de rester maître des mers. M. Mac Kenna, premier lord de l'Amirauté, l'a bien fait entendre à la Chambre des Communes : « *Un pays insulaire*, un pays dont les possessions sont dispersées à tra-

vers le monde et dont le commerce a une pareille importance, doit maintenir une marine assez forte pour se protéger contre toute invasion, pour défendre ses colonies et empêcher la destruction de son commerce en cas de guerre »¹. Cependant la question des approvisionnements est vitale ; à défaut de toute autre considération, elle suffirait à justifier la politique navale de l'Angleterre².

Le principe directeur de cette politique est ce qu'on a appelé *the two powers standard*, c'est-à-dire une supériorité de 10 o/o environ de la flotte anglaise sur celles réunies des deux puissances navales les plus fortes. Ce principe a eu pour résultat une longue « lutte de l'Angleterre contre toutes les puissances navales, ou plutôt contre toute coalition possible, appliquant pour elle-même les programmes de toutes les autres réunies, mettant en chantier cuirassé pour cuirassé, n'hésitant devant aucun sacrifice, allant jusqu'au milliard de dépense pour une

(1) *Siècle* du 18 mars 1909. — L'émotion soulevée dans tout le monde britannique par l'accroissement rapide et formidable de la marine allemande a donné lieu à de curieuses manifestations d'impérialisme sur tous les points de l'empire. Le gouvernement de la Nouvelle Zélande a offert les fonds nécessaires à la construction d'un croiseur-cuirassé de première classe, du type le plus récent, et même, au besoin, d'un second. Les journaux australiens, appuyés par des meetings tenus à Perth, Hobart, Sidney, demandent que le *Commonwealth* offre un *Dreadnought* à la mère patrie : une commission a même été chargée de recevoir les souscriptions. A Toronto, l'Empire Club a voté un ordre du jour demandant au gouvernement canadien d'offrir également un *Dreadnought* à l'Angleterre. (*Siècle* des 23 et 27 mars 1909).

(2) La Ligue anglaise de la marine, à l'occasion des élections générales de janvier 1910, a lancé un appel dans lequel on relève les déclarations suivantes :

« La sécurité du transport des denrées alimentaires et des matières premières pour nos industries, la sécurité, l'honneur et le bien-être du pays, l'avenir de l'Empire et le maintien de la paix qui est notre intérêt le plus important, tout cela dépend de la suprématie de notre marine... »

La Royal Commission on supply of food of and raw material in time of war place également sa confiance dans la puissance des flottes anglaises.

seule année de marine » ¹. De 1890 à 1906, en dix-sept ans, le Royaume-Uni construisit ainsi plus de 1 100 000 tonnes de cuirassés et de croiseurs-cuirassés et consacra à leur construction tout près de deux milliards, sans compter ce qu'elle a dépensé pour des unités de moindre importance. Grâce à ce gigantesque effort, la production anglaise fut égale à celle des cinq autres marines les plus puissantes (France, Allemagne, Russie, Etats-Unis, Japon) à 10 000 tonnes près, en moyenne, par an. L'Angleterre a ainsi tenu tête au monde entier de 1890 à 1900 : ce n'est qu'à partir de 1901 que son effort a fléchi ². Longtemps, pendant plusieurs siècles, c'est la France, et la France seule, qui lui avait paru menacer sa prépondérance : « La seule chose que nous ayons à craindre, disait un jour lord Chatham, c'est de voir la France devenir une puissance maritime, commerciale ou coloniale ». L'alliance russe, sur la fin du XIX^e siècle, aggrava les préoccupations des gouvernements anglais. Il y a quelques années, envisageant l'hypothèse la plus défavorable, pour ne courir le risque d'aucune déception, sir V. Caillard prévoyait l'action combinée des marines française et russe ³. Aujourd'hui les préoccupations ont changé d'objet. Notre marine traverse une crise aiguë ; d'ailleurs une entente lie la France à l'Angleterre. De la flotte russe, la guerre d'Extrême-Orient n'a guère laissé subsister que des débris. A l'aurore du XX^e siècle, après un effort financier qui avait lentement acheminé vers le protectionnisme douanier une partie de l'opinion, l'Angleterre semblait assurée d'une sécurité à laquelle elle n'était point accoutumée. Un relâchement dans l'effort naval en fut la conséquence. Un ministère libéral et pacifiste, avec M. Campbell-Bannerman, arriva au pouvoir. Des économies furent faites sur le budget de la marine. Entre temps, cependant, patiemment, méthodiquement, à coup de millions, l'Allemagne se constituait une

(1) A. Rousseau : *La Situation navale* (Temps du 1^{er} mai 1908).

(2) Id., *ibid.*.

(3) V. Caillard, *loc. cit.*, p. 128. — Cf. R. Giffen, *loc. cit.*.

flotte formidable et, peu à peu, elle gagnait du terrain sur l'Angleterre même. Le moment approchait où elle pourrait mettre en ligne autant de grands cuirassés que l'Amirauté de Londres. Fait inoui, les prévisions de son budget de la marine pour 1910 dépassent d'une cinquantaine de millions les crédits demandés par le gouvernement britannique. L'opinion anglaise a fini par s'émouvoir. Au moment où s'élaborait le budget 1908-09, il y a déjà deux ans, un pacifiste notoire, M. Stead, directeur de la *Review of Reviews*, réclamait « pour chaque bateau allemand deux bateaux anglais : telle est, disait-il, la formule de sécurité que nous ne devons pas plus discuter que le nageur ne discute celle de tenir la tête au-dessus de l'eau »¹. Il demandait pour la marine un crédit de un milliard. Le gouvernement libéral, quelque répugnance qu'il eût à pousser les armements, a dû lui-même ouvrir les yeux. Brutalement rappelé à la réalité par la fiévreuse activité des chantiers allemands, qui anticipent sur les programmes à venir, il a dû, par la bouche du premier lord de l'Amirauté, reconnaître non seulement que la marine anglaise est loin, dès maintenant, d'être égale aux marines réunies des deux plus fortes puissances navales, mais qu'elle est menacée par la seule marine allemande, sinon dans le présent, du moins dans un avenir prochain. Il a sollicité du Parlement un relèvement de crédits et l'autorisation d'entreprendre la construction de huit cuirassés géants. L'opinion est unanime en Angleterre sur la nécessité d'un effort vigoureux, si l'on veut préserver l'indépendance et la sécurité du pays et garantir son ravitaillement. Le cabinet libéral, après avoir fait au gouvernement allemand des ouvertures en vue de la limitation des armements, va remettre en vigueur le principe classique : *the two powers standard*. C'est une politique coûteuse et qui pèse sur le contribuable anglais aussi lourdement qu'eût pu le faire un régime protectionniste, avec cette différence peut-

(1) V. le *Temps* du 15 décembre 1907.

être que le fardeau, s'il est plus apparent, est aussi, semble-t-il, plus équitablement réparti. Le budget de 1905-06 faisait ressortir à 1 554 millions de francs les charges militaires de tout ordre; en Russie, elles atteignent seulement 1 275 millions (1906), en Allemagne, 1 258 millions (1906-07) et en France, 1 044 millions (1906) ¹. On est un peu étonné de voir l'Angleterre, considérée jusqu'ici comme inaccessible, s'imposer un militarisme plus coûteux qu'aucun des Etats de l'Europe. La marine seule y figurait au projet de budget de 1904-05 pour 36 830 000 L. (920 750 000 fr.) ². Depuis, le gouvernement libéral avait fait des économies. Les crédits étaient tombés à 796 millions pour 1906-07. Mais aujourd'hui (1909-10), ils remontent à 35 142 700 L. (878 570 000 fr.); et l'on prédit encore au contribuable anglais qui s'était endormi dans une fallacieuse quiétude de terribles lendemains ³.

Encore cette politique dispendieuse n'assure-t-elle pas une sécurité parfaite. En dehors des aléas inhérents à tout conflit armé, il faut tenir compte des délais qu'exigerait le rétablissement des communications et des convois par une victoire britannique, par la destruction des croiseurs et des corsaires. Ce délai, parfois, est d'une longueur inquiétante. Envisageant

(1) A Neymark : VII^e *Rapport sur la Statistique internationale des valeurs mobilières*.

(2) *Stat. Abstr. for United Kingdom* (52 nd. number), p. 5.

(3) La ruine de l'agriculture et la nécessité du ravitaillement en temps de guerre pourraient bien être par ailleurs la source de nouvelles dépenses. La Royal Commission on supply of food and raw material in time of war (*Report*, pp. 53 sq. et 62 § 266 sq.) s'est ralliée à un système d'indemnité nationale (*National Indemnity*) destiné à limiter la hausse des prix en temps de guerre. L'Etat paierait aux armateurs et aux commerçants les navires et les marchandises capturés par l'ennemi. Il ne percevrait d'ailleurs aucune prime d'assurance. Le risque de guerre ne saurait par conséquent élever le cours des frets. Il resterait sans influence sur le prix des marchandises. Les intérêts des consommateurs seraient ainsi sauvegardés. Mais les contribuables feraient les frais de l'opération. — Il convient de remarquer que l'indemnité payée par l'Etat n'empêcherait pas les cours de subir l'influence soit de la raréfaction des produits, soit de la panique consécutive à une déclaration de guerre.

l'hypothèse d'une action combinée française et russe, sir V. Caillard estimait à deux mois la durée des opérations, avant que les flottes alliées fussent réduites à l'impuissance et la route ouverte aux convois ¹. Aujourd'hui que l'adversaire vraisemblable est l'Allemagne, les prévisions doivent rester sensiblement les mêmes. Et peut-être, malgré l'incontestable suprématie navale de l'Angleterre, les diplomates qui négocièrent les accords franco-anglais de 1904 et qu'on accusa de vouloir isoler, « encercler » l'Allemagne, eurent-ils quelque peu la préoccupation secrète et prévoyante d'assurer contre tout hasard la subsistance de leurs compatriotes. Peut-être aussi songèrent-ils, en dehors de tout objectif militaire, à se ménager pour le cas de guerre un fournisseur bienveillant dont on pût sans difficulté acheter et importer les récoltes ou les excédents d'importation ². Le plus sur, au reste, est encore d'éviter le conflit. Ce n'est pas toujours possible. Cependant si, dans une guerre qui mettrait aux prises les principales nations manufacturières, où même elle serait engagée, l'Angleterre peut trouver des avantages pour son industrie, les terribles aléas auxquels serait exposé son ravitaillement ne peuvent que lui inspirer une salutaire prudence. C'est une garantie pour la paix.

Quoi qu'il en soit, le Royaume-Uni est presque à la merci d'une guerre. Il ne l'est pas moins d'un boycottage, d'un accaparement ³ ou d'une disette dans les pays producteurs. L'Inde est coutumière du fait ; et l'on sait les atroces famines qui périodiquement déciment sa population. Voilà surtout ce qui rend critique la situation de l'Angleterre. La guerre, on l'es-

(1) *Loc. cit.*

(2) J. Méline, *loc. cit.*

(3) Le danger n'est pas imaginaire. Un spéculateur américain, M. Leiter tenta en 1897-98 un corner sur le marché du blé. L'entreprise échoua. Mais elle avait duré près d'un an, et avait, pendant plusieurs mois, amené une hausse considérable des cours. Parfois, les prix doublèrent. (*Report of the Royal Commission on food and raw material supply in time of war.* — II. Minutes of Evidence, p. 31, question 696). A Glasgow le prix

père, est peu probable et la victoire à peu près certaine, encore que peut-être sujette à se faire attendre. Mais contre les accapareurs étrangers, contre la pauvreté des récoltes, que faire ? Chercher ailleurs de nouveaux fournisseurs ? Mais du jour au lendemain on ne crée pas un mouvement commercial capable de sustenter l'Angleterre. Peu nombreux sont les producteurs assez puissants pour lui envoyer le blé ou la viande nécessaires. De jour en jour, d'ailleurs, les pays neufs se peuplent ; et la population plus dense absorbera bientôt la majeure part, sinon la totalité, des produits aujourd'hui exportés. C'est le sort qui attend à bref délai les Etats-Unis d'Amérique. Certes, ils peuvent accroître les rendements, multiplier la production. Mais les prix s'élèveront ; une crise violente se produira dont l'Angleterre aura la première à subir le contre-coup.

C'est pourquoi l'appauvrissement régulier des récoltes aggrave chaque jour sa situation. Le Parlement est souvent sollicité de parer au danger par des mesures de prévoyance. Il y a quelques années seulement, M. Chaplin proposait aux Communes la création de greniers nationaux où viendraient s'emmagasiner, comme jadis à Rome, les stocks de grain nécessaires. De son côté, la Chambre Centrale d'Agriculture (séance du 4 mars 1902) adoptait la résolution suivante : « Le moyen le plus pratique d'assurer l'approvisionnement de vivres en temps de guerre serait le paiement par l'Etat au cultivateur d'une certaine somme par quarter pour lui faire garder son blé pendant neuf mois » ¹.

Ce serait une prime à la conservation du blé ; et cette poli-

du blé passa de 38 s. 6 d. le quarter en janvier 1898 à 54 s. 6 d. en mai. (Id., p. 58, question 1483). — Au mois d'avril 1899, un autre américain, M. Patten, a accaparé les blés américains, et acheté de grandes quantités de grains en Australie et au Canada. Il en résulta un renchérissement du pain à Londres qui émut vivement l'opinion et provoqua une énergique campagne de presse contre les accapareurs.

(1) Des projets analogues ont été soumis à la Royal Commission on food and raw material supply. Ils ont été repoussés.

tique est déjà de l'interventionnisme. C'est un premier accroc à la politique libérale et passive. De là à protéger la production elle-même par une prime ou par un droit de douane, il n'y a qu'un pas. M. Chamberlain l'a franchi. A dire vrai, sir V. Caillard ne compte pas beaucoup sur ce droit pour ressusciter l'agriculture anglaise. Il pense seulement qu'on pourrait tirer tous les ans du sol des approvisionnements pour quelques semaines de plus ¹. Et ce résultat aurait déjà une importance capitale en temps de guerre. Les produits de la douane, alimentant le Trésor, permettraient de poursuivre avec plus de vigueur encore la politique navale traditionnelle. Le tarif différentiel de M. Chamberlain, favorisant la mise en valeur des terres incultes, quoique fertiles, des colonies, paraît même devoir faire des territoires extra-européens soumis à la Couronne, « ces grands comtés extérieurs de l'Angleterre », les greniers de l'Empire ². Par là, pour longtemps encore, des disponibilités à bas prix seraient assurées à l'exportation, le danger des disettes, écarté ou, tout au moins, réduit. L'étendue de l'aire productrice constituerait à l'Angleterre consommatrice une sorte d'assurance. Et cependant, devant la conférence coloniale de 1907, le gouvernement britannique, par la bouche du premier ministre, s'est retranché derrière la nécessité d'approvisionner le pays en substances alimentaires pour repousser la motion *préférentialiste* du Premier australien, M. Deakin. C'est là, disait M. Asquith, le point capital. Les taxes proposées devraient précisément porter sur ces matières indispensables. « Les sources d'approvisionnement étant ainsi restreintes, les prix s'élèveraient, puisque notre production locale ajoutée à la production des colonies serait loin de satisfaire aux besoins de la population du Royaume » ³.

(1) *Imperial fiscal Reform*, p. 139. — Mais v. R. Haggard, *loc. cit.*, II.

(2) Id., *ibid.*. — Mais v. Souchon : *L'Agriculture anglaise et le protectionnisme*, (Rev. d'Econ. polit., XVIII, 1904, pp. 273 sq.).

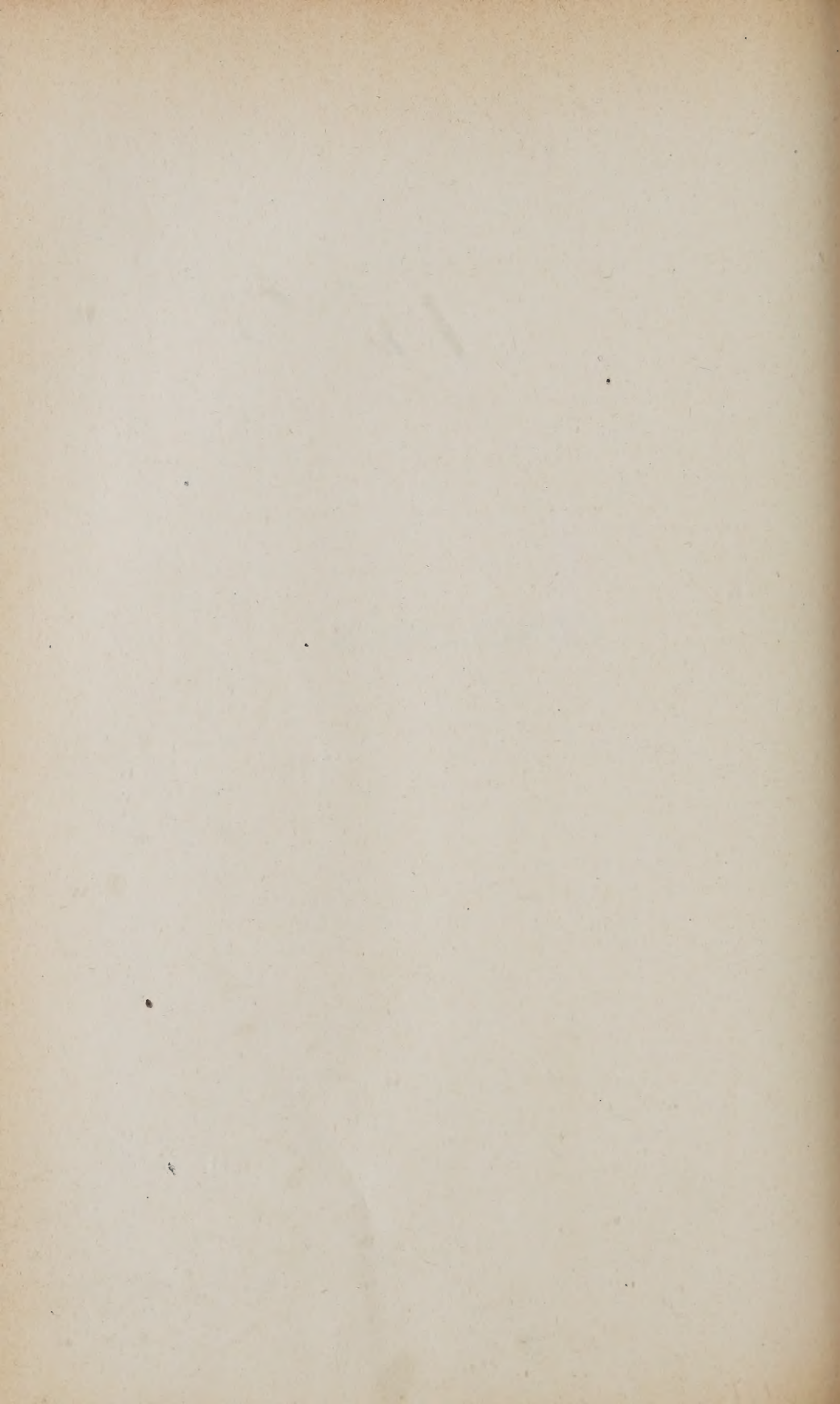
(3) Biard d'Aunet : *Le Problème impérial britannique : La Conférence Coloniale de Londres en 1907*. (Rev. Pol. et Parl. 10 nov. 1907, p. 293).

Le raisonnement ne dut pas convaincre la Conférence : la motion fut votée. Seulement, le Gouvernement britannique ne lui a donné et ne lui donnera aucune suite. Mais le jour n'est pas éloigné où la question sera reprise, sinon au point de vue qui nous occupe et qui est celui du ravitaillement, du moins au point de vue financier et fiscal et parce qu'il faudra bien faire face aux dépenses énormes nécessitées par le service des pensions aux vieillards (*old age pensions*), récemment inauguré, et par les constructions navales.

Nous voilà, semble-t-il, un peu loin du sujet. Qu'on se détrompe. Le souci aigu du ravitaillement est une conséquence, autant politique qu'économique, il est vrai, surtout par un temps de démocratie, du déclin de l'agriculture anglaise. C'est l'une des plus graves questions qui dominent la crise agricole et qui pèsent le plus lourdement sur la politique et les finances du Royaume-Uni. Elle demandait bien quelque développement.

— Cf. sur cette conférence W.-J. Ashley : *La Conférence impériale britannique de 1907* (Rev. Econ. Internationale, 1907, IV, pp. 463 sq.).

CONCLUSION



Conclusion

Un fait s'est produit, vers la fin du XIX^e siècle, qui devait exercer sur l'agriculture, sur l'industrie, sur la vie sociale tout entière, une décisive influence : la baisse des prix. Dù, pour partie, à un accroissement du pouvoir monétaire, il n'aurait pas à ce seul titre entraîné l'évolution agricole dont nous venons de tracer à grands traits le processus et les résultats. Les frais de production, diminuant dans la même proportion que le prix des produits, un équilibre nouveau se fût rapidement établi, sans transformations profondes, sans ruines, sans déperdition sensible de forces naturelles.

Mais le monde civilisé s'est élargi : des continents entiers, immenses et vierges, réservoirs prodigieux de richesses accumulées, se sont ouverts à la colonisation, à l'agriculture, parfois même à l'industrie : l'Argentine, l'Australie, le Canada, l'Inde même, jusqu'ici si arriérée qu'on la peut sans paradoxe considérer comme un véritable pays neuf, les Etats-Unis enfin, avec leur Far West que pour la première fois les colons ont presque entièrement défriché. Céréales, bétail, produits agricoles de toute espèce, se sont multipliés plus vite que la population. « Par suite du perfectionnement des moyens de communication et de la diminution des tarifs de transport, les obstacles naturels qui isolaient les marchés les uns des autres se sont abaissés comme par enchantement ; tous sont devenus solidaires les uns des autres et il n'y a, pour ainsi dire, plus qu'un marché, le marché du monde. La conséquence forcée de cette évolution devait être un avantage pour les nations jeunes, occupant un sol vierge, produisant sans effort, presque sans frais, et ayant une population clairsemée.

Cette évolution devait être, au contraire, désavantageuse aux nations anciennes, écrasées par les charges du passé, qui depuis des siècles pressurent le sol et ne peuvent entretenir sa fécondité qu'au prix de lourds sacrifices et de dépenses considérables » ¹. Transporté sur des chemins de fer économiques et à grande vitesse, embarqué sur des cargos à fret réduit, un flot de produits à bas prix a submergé le vieux continent.

Les capitaux et les bras se sont détournés de la terre. Le vieux monde est le théâtre d'une émigration intense des campagnes vers les villes ²; tout entier, il ressent les effets de la concurrence américaine, indienne ou australienne. Mais tous les milieux ne sont pas également atteints. Les plus affectés ont naturellement été ceux où l'agriculture n'était protégée contre l'invasion des produits étrangers par aucune barrière; ce sont encore ceux qui, mieux doués pour l'industrie, ont vu rompre l'équilibre entre les conditions de la production industrielle et celles de la production agricole. Tel est le Royaume-Uni, libre-échangiste, pourvu en abondance de houille et de fer, admirablement placé pour recevoir aux meilleures conditions les matières premières du monde entier, coton, laine, bois, cuivre etc.. En outre, il ne faut pas oublier que la crise actuelle est surtout une crise de prix et de main-d'œuvre : elle touche la culture qui produit pour vendre, non pas celle qui produit pour consommer; elle touche aussi celle qui est l'œuvre de mains salariées, non pas celle qui est l'œuvre exclusive du chef d'exploitation et des siens. Or, sur le continent, en France notamment, ce qui domine de plus en plus, c'est la petite propriété exploitée par le petit paysan.

(1) G. Blondel : *Etudes sur les populations rurales de l'Allemagne et la crise agraire*. — Paris, Larose, 1897, pp. 390-91.

(2) La dépopulation des campagnes est à la fois cause et effet de la crise agricole. D'une part, elle a entraîné le renchérissement de la main-d'œuvre, comme nous l'avons montré. D'un autre côté, l'évolution suscitée par ce renchérissement a eu pour conséquence de rejeter sur les villes des salariés qui ne trouvaient plus à s'occuper dans les champs.

Celui-là ne produit pas pour le marché ; il ne travaille pas pour le débouché : dans une large mesure, il en est encore au régime de l'économie domestique, produisant surtout pour la consommation de sa famille ; le mode d'exploitation pratiqué en France, du moins dans les régions de petite propriété et de petite culture, est essentiellement mixte. D'autre part, le paysan fait par lui-même tous les travaux de sa ferme. Peu de ventes, peu de salaires. Il ne prête pas le flanc à la crise. Toute autre est la situation en Angleterre. Là dominant les grandes exploitations. Celles-là travaillent forcément en vue du marché. La famille de l'exploitant ne suffirait pas à absorber la production. Ne faut-il pas, d'ailleurs, du numéraire pour payer rentes et salaires, parfois même les intérêts du capital investi et l'entretien ou le renouvellement du matériel ? Plus spécialisée d'ailleurs, la grande culture est bien obligée d'écouler son excédent et d'acheter ce qu'elle ne produit pas. La vente, la main-d'œuvre salariée, l'argent enfin jouent dans la grande exploitation un rôle autrement important que dans la petite. Par cela même l'agriculture anglaise devait être plus sensible à la concurrence des pays neufs.

Avec leur esprit de décision et leur coutumière ténacité, les agriculteurs anglais se sont promptement ressaisis ; ils ont fait effort pour s'adapter et conjurer la crise. Ils y ont réussi, certes, mais en partie seulement. Cette crise se prolonge depuis trente ans ; les ruines s'accumulent aux dépens des propriétaires et des fermiers, les récoltes ont diminué ; les progrès de l'élevage n'ont pu compenser le recul de la culture. Des énergies naturelles demeurent inutilisées. Et le déclin de l'agriculture met l'Angleterre en danger de famine. L'adaptation est un remède, sans doute, le meilleur peut-être, mais qui ne guérit qu'à moitié le mal. Elle n'a pas enrayé la crise ; elle ne l'a pas empêchée de se solder en perte. Malgré ses progrès techniques, malgré ses transformations, l'agriculture n'a ni contribué ni participé à la prospérité du pays.

Or l'un des traits caractéristiques de l'évolution est la subs-

titution de l'élevage à la culture. Devant l'invasion étrangère, les céréales s'effacent peu à peu, l'avoine exceptée. Le climat du pays leur convient cependant à merveille : plantes à racines courtes, les céréales demandent une température douce et des pluies fréquentes entretenant à la surface du sol une humidité à peu près constante. L'Angleterre remplit, on ne peut mieux, ces conditions. Enveloppée d'un perpétuel brouillard qui, à tout instant, se résout en averses, elle n'est sujette ni aux chaleurs brûlantes ni aux froids rigoureux ¹. Or c'est des Etats-Unis, de l'Argentine, de l'Inde, de l'Australasie même, qu'elle tire la majeure part des céréales et surtout du blé consommés. L'aptitude des vastes plaines argentines à produire ces denrées, est, du moins pour le moment, incontestable, surtout dans le centre qui est la région tempérée. Le climat est très doux, point trop sec. Et, quant au sol, « grâce au stationnement du bétail depuis des siècles, les terres d'alluvion riches en engrais naturels ont une fertilité qui paraît inépuisable. Réveillé par le labour de son éternel sommeil, le sol a une telle vigueur que l'on a vu parfois, pendant vingt années successives, le même blé semé au même lieu donner toujours la même bonne récolte » ². L'Inde, par contre, est exposée à d'épouvantables sécheresses. L'agriculture n'y connaîtrait pas de morte saison, si l'eau tombait en quantité suffisante. Mais la plus grande partie du pays reste dépouillée, sèche et poudreuse après mars et jusqu'à la venue de la mousson bienfaisante, qui apporte des quantités considérables d'eau. Or la mousson commence à souffler de l'Océan vers le mois de juin, au moment précis où le blé approchant de la maturité a besoin de soleil et de chaleur. L'Australie n'est pas mieux partagée. Le centre du continent australien

(1) V. L. de Lavergne, *op. cit.*, pp. 1 sq.. — A. Dulac : *Agriculture et Libre-Echange dans le Royaume-Uni*, pp. 71-72.

(2) M. Lewandowski : *La République argentine et son développement économique* (Rev. Econ. Internationale, 1907, II, pp. 518-519). — Cf. Schrader, *loc. cit.*.

est voué à une sécheresse chronique, parfois si intense qu'elle décime les troupeaux eux-mêmes, comme on l'a vu, voilà quelques années à peine. A coup sûr, les versants est et sud-est des Alpes australiennes, qui reçoivent le vent du large, sont mieux traités. Et c'est là qu'on cultive le blé. La Nouvelle-Galles du Sud est le pays d'élection de cette culture et la surface ensemencée y a presque triplé en dix ans. « Pourtant, sans doute en grande partie, à raison de l'irrégularité des pluies, le rendement est des plus capricieux, non seulement de province à province, mais de vallée à vallée et d'une année à l'autre. Un des exemples les plus saisissants à cet égard est celui de la Nouvelle-Galles du Sud qui, en 1904, donnait jusqu'à environ 18 hectolitres à l'hectare, alors que l'année précédente, la récolte avait à peine atteint un hectolitre pour la même superficie. Aussi la moyenne annuelle du rendement est-elle partout assez faible et atteint-elle difficilement, dans les parties les plus favorisées, 8 hectolitres à l'hectare » ¹.

Aux Etats-Unis, qui ont été jusqu'ici les plus gros fournisseurs des Iles Britanniques, les conditions ne semblent pas non plus très favorables. Pour plus des deux tiers (67,25 o/o), la superficie emblavée est concentrée dans la région dite Centre-Nord ². Là sévit le climat continental dans toute sa rigueur, torride en été, polaire en hiver : les Américains le qualifient de « tropical-arctique ». De très longs intervalles de beau temps séparent des périodes de pluies torrentielles. Tassé par ces pluies, durci par les mois de sécheresse, le sol finit par former à la surface une croûte si résistante que les céréales, n'ayant pas de racines plongeantes, s'y trouvent

(1) Alfred Uhry : *La mise en valeur de l'Australie envisagée dans ses rapports avec le marché extérieur*. (Rev. Econ. Internationale, 1907, IV, p. 569).

(2) Picard : *La production et l'exportation du blé aux Etats-Unis* (Rev. Econ. Pol. XVI, 1902, p. 914). — Cf. Leroy-Beaulieu, *loc. cit.*, pp. 103 sq.. — Le Centre-Nord comprend douze Etats : Ohio, Indiana, Illinois, Michigan, Wisconsin, Minnesota, Iowa, Missouri, North et South Dakota, Nebraska, Kansas.

dans une situation désavantageuse ¹. Ce n'est pas là d'ailleurs la seule conséquence qu'entraîne le climat américain. Comme on sait, les céréales, en particulier le blé, exigent pour leur développement de grosses quantités d'azote. En dehors des engrais, qui ne sont point encore d'un usage très répandu par delà l'Atlantique, les ferments nitriques du sol peuvent seuls les donner. Or leur action efficace suppose une terre bien aérée, c'est-à-dire ameublie, de l'humidité constante et enfin une chaleur moyenne comprise entre 10 et 45° ². D'autre part, « une température douce, un ciel un peu voilé sont les conditions favorables à une bonne maturation ». Un soleil implacable arrête la vie du blé à ses dernières phases ; les grains restent vides, la récolte est manquée ³. En dernière analyse, à tous points de vue, la production des céréales demande un sol meuble et humide, un climat tiède et mouillé, sans grandes variations, toutes conditions qui font plus ou moins défaut au centre des Etats-Unis, comme à l'Inde ou à l'Australie. Aussi M. S.-N. Patten a-t-il peut-être raison de conclure que, mieux que l'Amérique, l'Angleterre était naturellement adaptée à la culture du blé. Et cependant cette culture s'y meurt ; les blés consommés ont passé l'Atlantique. L'évolution a donc ceci de paradoxal qu'elle s'est faite au mépris des aptitudes naturelles et permanentes du pays et, pour ainsi dire, contre elles et à contre-sens.

Des circonstances passagères, sans doute, des accidents ont assuré aux Etats-Unis, comme à la Russie, aux Indes ou au Canada, la prépondérance sur le marché des céréales. Mais ces conditions avantageuses s'évanouiront un jour qui peut-

(1) S. N. Patten : *Les fondements économiques de la Protection*. (Trad. Lepelletier, Paris, Giard et Brière, 1899, pp. 43-44). — Sur le climat, v. Leroy-Beaulieu, *loc. cit.*, pp. 5 sq..

(2) P. Dehérain : *Les ferments de la terre* (Rev. des Deux Mondes, 15 mai 1893), p. 389.

(3) Id., *Les Plantes de grande culture : le Blé*. (Rev. des Deux Mondes, 1 mai 1896) pp. 192-3.

être est prochain. La population des pays jeunes se multiplie rapidement et bientôt la demande intérieure absorbera la majeure part des récoltes et des produits indigènes. Déjà, aux Etats-Unis, la production du blé ne marche plus du même pas que la population. Après avoir augmenté assez vite pour atteindre 3 hectolitres 3 par habitant en 1879, elle est tombée à 2 hect. 8 en 1898 ¹. D'autre part, la consommation mondiale est loin d'avoir atteint son apogée ; l'usage du blé se répand : des pays, qui jadis se suffisaient ou peu s'en faut, comme l'Allemagne, deviennent importateurs ². Et les conditions favorables qui assuraient la prépondérance aux pays jeunes sont ou vouées à disparaître ou susceptibles de s'étendre même à l'ancien continent. « La faiblesse de tous les frais, si lourds en Europe, est évidemment l'une des grandes causes de supériorité de l'agriculture américaine. Mais comment ces frais peuvent-ils être si bas ? Pour les achats d'engrais, dit M. P. Leroy-Beaulieu ³, c'est la fertilité naturelle du sol vierge qui en est cause : il ne dépend pas du vieux monde d'imiter le nouveau. » Non, sans doute ; mais par contre le nouveau monde imitera l'ancien. Les terres s'appauvriront ; elles ne pourront indéfiniment résister à une culture épuisante, que ne vient contrebalancer aucun reconstituant ; leur naturelle richesse s'évanouira et la culture se pratiquera, en Amérique comme en Europe, à coups d'engrais, avec beaucoup de travail. Pendant des années, sur le même sol, contrairement à tous les principes d'agronomie, on a produit les mêmes ré-

(1) Picard, *loc. cit.*, p. 917.

(2) En 1880, l'Allemagne n'importait que 300 600 tonnes de blé ; en 1906, l'importation s'est chiffrée par 2 008 000 tonnes (*Statistisches Jahrbuch*, p. 164). L'accroissement des importations de denrées alimentaires est un des caractères les plus frappants de l'évolution économique de l'Allemagne. (Aftalion, *loc. cit.*). Dans l'Inde, la production est insuffisante pour nourrir l'immense population condamnée à se laisser décimer par la famine ou à émigrer. (A. Métin, *la culture indienne et ses charges*. Rev. Econ. Pol. XVII — 1903 pp. 51 sq.).

(3) *Loc. cit.*, p. 100.

coltes. « Aussi longtemps que la terre vierge s'est ouverte devant la colonisation, nous avons fait, écrivait, voilà déjà quinze ans, M. Atkinson, en grande partie, nos récoltes, en traitant le sol comme une mine et en lui enlevant ses éléments de fertilité. Une telle pratique ne profite pas aux vraies méthodes de culture. L'intelligence doit maintenant prendre la place de l'énergie purement mécanique et le sol doit être traité comme un instrument de production qui rapportera abondamment dans la mesure de l'habileté avec laquelle il sera manié » ¹. Déjà, sur le versant oriental des Alléghanys, dans les deux régions dénommées Atlantique-Nord et Atlantique-Sud, le sol est fatigué, la production des céréales, autrefois prospère, est abandonnée ; le marasme sévit ². La zone épuisée s'élargira sans cesse vers l'ouest. D'autre part, le champ ouvert à la colonisation, quelque immense qu'il ait pu être, n'est pas illimité. A l'heure présente, peu de terres vierges restent à défricher. Les meilleures ont été prises ; la grande plaine a été comme écrémée. Le Centre-Nord côtoie une région aride, brûlée par la sécheresse, où la culture est assez peu rémunératrice. Déjà, dans le Kansas et le Nébraska, on avait trop poussé les emblavures vers l'ouest ; des *farms* ont dû être abandonnées ³. On tente, il est vrai de transformer les vastes étendues que les hautes barrières des Rocheuses et des Monts Cascades privaient d'eau. De gigantesques travaux d'irrigation sont commencés qui s'annoncent comme la plus grande entreprise des temps modernes. « Aucune œuvre isolée, ni le Canal de Suez, ni le Transsibérien, ni le chemin de fer du Cap au Caire, ni la digue d'Assouan, ne peut lui être comparée. » C'est la reprise de l'Ouest (*the reclamation of West*). On espère ainsi donner à la culture 20 millions d'hectares nouveaux ⁴.

(1) *The financial outlook*. (An address made before the Chamber of Commerce of the State of New York, 1894), p. 6.

(2) P. Leroy-Beaulieu, *loc. cit.*, pp. 76 et 121.

(3) *Id.*, p. 82.

(4) E. Cammaerts : *La Reprise de l'Ouest américain* (Rev. Econ. Intern. 1906. II, pp. 601-615).

Mais c'est là une œuvre de longue haleine qui ne sera pas terminée de longtemps. Quand elle sera achevée, les moyens de communication feront défaut; il faudra ramifier le réseau actuel. Et, quand tous ces travaux auront été accomplis, la population sans doute aura considérablement grossi; les nouvelles terres à blé ne seront pas de trop pour l'alimenter. Leur mise en valeur, du reste, aura été singulièrement coûteuse. Désormais, il faudra donc se résigner, pour accroître la production des céréales, à exploiter les sols de moins bonne qualité, moins bien placés, sur lesquels le prix de revient sera plus élevé. Il faudra aussi perfectionner les méthodes, inaugurer, dans l'Ouest américain, la culture intensive et reconstituante, comme on la pratique en Angleterre. Avec les progrès de la colonisation, la rente augmentera, les frais d'exploitation s'élèveront. Et, comme ce sera le sort commun de tous les pays neufs, à plus ou moins brève échéance, de plusieurs du moins parmi ceux-là qui approvisionnent le monde, sur le marché international les céréales renchériront. L'Angleterre, désormais privée d'agriculture, sera livrée sans défense à toutes leurs fluctuations.

L'inutilité des engrais n'explique d'ailleurs pas, à elle seule, le bon marché des produits d'outre-mer. Nous l'avons déjà signalé, la main-d'œuvre sur l'exploitation rurale est fort restreinte en Amérique. Or, comme l'explique encore M. Leroy-Beaulieu ¹, « la légèreté des charges qu'elle entraîne provient de la bonne organisation du travail, du grand nombre d'animaux domestiques et de la perfection de l'outillage. On se plaint souvent chez nous que l'agriculture manque de bras, pour employer le cliché usuel; elle en manque plus encore aux Etats-Unis, si l'on tient compte de l'énormité des surfaces cultivées et de la masse colossale des produits; mais elle les utilise mieux; elle sait les économiser en remplaçant, autant que possible, la force humaine par celle des animaux et des

(1) P. Leroy-Beaulieu, *loc. cit.*, pp. 100-101.

machines, que l'homme est surtout chargé, dans l'agriculture comme dans l'industrie, de diriger, au lieu de donner cette force lui-même. Ainsi, scientifiquement organisé, le travail humain devient extrêmement productif ». Les méthodes sont plus pratiques, les machines plus perfectionnées qu'en Angleterre. En veut-on un exemple ? Une double charrue à deux ou trois chevaux, conduite par un seul homme, fait le travail de deux charrues, de quatre chevaux et de deux hommes en Grande-Bretagne ¹. C'est d'ailleurs une supériorité tout artificielle. Les agriculteurs anglais auraient pu, ils peuvent encore se l'assurer, ou du moins la contrebalancer par une organisation équivalente. Toutefois, il est curieux de constater que le stimulant de la concurrence, et d'une concurrence fort dure, fut impuissant à rénover les méthodes agricoles et à perfectionner les procédés : la liberté des échanges a failli à la tâche fondamentale que lui assignent ses partisans. On en pourrait observer des exemples dans le domaine industriel lui-même, tous dûs, comme dans l'agriculture, au défaut de confiance et de capitaux, conséquence précisément d'une implacable concurrence et d'une exploitation malheureuse. Qu'il nous suffise de constater ici que l'évolution toute préjudiciable de l'agriculture anglaise s'est faite sous l'influence de conditions passagères ou artificielles, qui peuvent et doivent s'évanouir sans tarder, et qu'après leur disparition l'Angleterre se trouvera aux prises avec de nouvelles difficultés et, notamment, avec un renchérissement de la vie. Il faudra une nouvelle adaptation aux conditions du commerce international, qui sera aussi lente, aussi pénible et aussi douloureuse que la première.

L'utilisation imparfaite de la nature, la préoccupation constante de son ravitaillement, à la merci d'une guerre ou d'un *corner*, une crise qui dure depuis trente ans avec des alternatives d'accalmie et d'acuité, ruinant tous les agriculteurs, la

(1) Tariff Commission, *loc. cit.*, § 768.

perspective d'une crise prochaine qui atteindra non pas seulement le monde agricole, mais la société tout entière et plus sensiblement le monde des travailleurs, voilà pourtant de quel prix nos voisins paient leur pain à bon marché, leur pain blanc, leur gros pain (*the big loaf*) libre échangiste. Combien démenties les prophéties de Cobden et l'optimisme de M. L. de Lavergne ! « Il y a eu sans doute, écrivait ce dernier, au lendemain de son voyage en Angleterre ¹, et il y aura encore beaucoup de souffrances individuelles ; mais dans l'ensemble, on le sait maintenant, cette secousse (l'abrogation des Corn Laws) qui semblait devoir être si fatale à la culture anglaise, lui fera faire au contraire un nouveau pas ; à l'immense avantage de faire disparaître toute crainte sur l'approvisionnement national, à l'avantage non moins grand de supprimer toute cause d'infériorité pour l'industrie anglaise sur le marché universel, viendra s'ajouter un accroissement notable dans la production agricole ». A la lumière des faits, ces lignes semblent aujourd'hui d'une cruelle ironie.

Il ne faudrait cependant pas, attribuant à nos conclusions une portée qu'elles n'ont pas, que nous n'avons pu leur donner et que cette étude ne justifierait pas, y voir une condamnation en forme de la liberté commerciale. Elles se limitent strictement à l'agriculture anglaise. Sous l'action passagère, mais puissante, de la concurrence, la production agricole s'est restreinte, l'exploitation du sol, se perfectionnant sur certains points, a régressé sur d'autres et, au total, est devenue moins fructueuse. Mais les capitaux, les bras, qui abandonnaient la terre, se sont retournés vers l'industrie, vers le commerce. Et, pour porter sur la politique douanière de l'Angleterre un jugement d'ensemble, il faudrait rechercher si la production industrielle et le trafic se sont accrûs. Or il semble bien que telle soit la vérité. Ici, nous ne pouvons pas entrer dans le détail et entreprendre de ce fait une

(1) *Loc. cit.*, p. 202.

démonstration complète. Ce que, du moins, nous pouvons dire, c'est que, de recherches dont nous publierons sans doute un jour le résultat, il résulte que la richesse générale s'accroît, les statistiques de l'Income-tax, du trafic par voie ferrée, de l'épargne etc. trahissent une prospérité croissante. Cette constatation ne suffit pas du reste à trancher la question : il resterait à examiner si la liberté commerciale est bien la raison de cette prospérité, ou si, du moins, elle l'a favorisée. On voit combien le problème dépasse le cadre de notre étude et la portée de nos conclusions. Tout ce que nous pouvons affirmer ici, c'est que l'évolution qui a transformé l'Angleterre s'est faite au détriment de son agriculture et que nos voisins n'ont pas lieu de manifester une joie sans mélange.

APPENDICES

APPENDICE I

Equivalence des diverses Monnaies et Mesures Anglaises et Françaises.

A. — MONNAIES.

Livre Sterling (20 shillings).....	=	25 fr.
Shilling (12 deniers ou pence).....	=	1 » 25
Denier ou penny (4 farthings).....	=	0 » 104166
Farthing.....	=	0 » 026041

B. — POIDS.

Ton (20 quintaux).....	=	1016 kg. 04754
Quintal (hundredweight, cwt.)(112 Livres).....	=	50 kg. 80238
Livre (lb.)(16 onces).....	=	0 kg. 45359265
Once (16 drains).....	=	0 kg. 02834954
Drain.....	=	0 kg. 00177181

C. — LONGUEURS.

Pouce.....	=	0 m. 02539954
Pied (12 pouces).....	=	0 m. 304794
Yard (3 pieds).....	=	0 m. 91438
Farthom (2 yards).....	=	1 m. 82877
Pole (5 yards 1/2).....	=	5 m. 02911
Chain (4 poles).....	=	20 m. 11644
Furlong (40 poles).....	=	201 m. 16437
Mille (8 furlongs ou 1760 yards).....	=	1609 m. 31493

D. — SUPERFICIES.

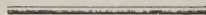
Pouce caré.....	==	0 mq. 000645
Pied carré (144 pouces q.).....	==	0 mq. 092900
Yard q, (9 pieds q.).....	==	0 mq. 836097
Pole ou perch (30 1/4 yards q.).....	==	25 mq. 291939
Rood (40 perchs q.).....	==	0 ha. 101167
Acre (4 roods).....	==	0 ha. 40467
Mille q. (640 acres q.) (sq. mile).....	==	258 ha. 98945

E. — VOLUMES.

Pouce cube.....	==	0 dm. c. 01638618
Pied cube (1728 pouces c.).....	==	0 dm. c. 31531
Yard cube (27 pieds c.).....	==	764 dm. c. 51

F. — CAPACITÉS.

Gill.....	==	0 lit. 14198
Pint (4 gills).....	==	0 lit. 56793
Quart (2 pints).....	==	1 lit. 13587
Gallon (4 quarts).....	==	4 lit. 54346
Peck (2 gallons).....	==	9 lit. 08692
Bushel (8 gallons).....	==	36 lit. 3477
Quarter (8 bushels).....	==	290 lit. 781



APPENDICE II

Prix Annuel Moyen des Produits Agricoles

A. — CÉRÉALES.

Prix par imperial quarter.

Année	Blé		Orge		Avoine		Année	Blé		Orge		Avoine	
	s.	d.	s.	d.	s.	d.		s.	d.	s.	d.	s.	d.
1771	48	7	26	5	17	2	1806	79	1	38	8	27	7
1772	52	3	26	1	16	8	1807	75	4	39	4	28	4
1773	52	7	29	2	17	8	1808	81	4	43	5	33	4
1774	54	3	29	4	18	4	1809	97	4	47	0	31	5
1775	49	10	26	9	17	0	1810	106	5	48	1	28	7
1776	39	4	20	9	15	5	1811	95	3	42	3	27	7
1777	46	11	21	1	16	1	1812	126	6	66	9	44	6
1778	43	3	23	4	15	7	1813	109	9	58	6	38	6
1779	34	8	20	1	14	5	1814	74	4	37	4	25	8
1780	36	9	17	6	13	2	1815	65	7	30	3	23	7
1781	46	0	17	8	14	1	1816	78	6	33	1	27	2
1782	49	3	23	2	15	7	1817	96	11	49	4	32	5
1783	54	3	31	3	20	5	1818	86	3	53	10	32	5
1784	50	4	28	8	18	10	1819	74	6	45	9	28	2
1785	43	1	24	9	17	8	1820	67	10	33	10	24	2
1786	40	0	25	1	18	6	1821	56	1	26	0	19	6
1787	42	5	23	4	17	2	1822	44	7	21	10	18	1
1788	46	4	22	8	16	1	1823	53	4	31	6	22	11
1789	52	9	23	6	16	6	1824	63	11	36	4	24	10
1790	54	9	26	3	19	5	1825	68	6	40	0	25	8
1791	48	7	26	10	18	1	1826	58	8	34	4	26	8
1792	43	0	27	7	16	9	1827	58	6	37	7	28	2
1793	49	3	31	1	20	6	1828	60	5	32	10	22	6
1794	52	3	31	9	21	3	1829	66	3	32	6	22	9
1795	75	2	37	5	24	5	1830	64	3	32	7	24	5
1796	78	7	35	4	21	10	1831	66	4	38	0	25	4
1797	53	9	27	2	16	3	1832	58	8	33	1	20	5
1798	51	10	29	0	19	5	1833	52	11	27	6	18	5
1799	69	0	36	2	27	6	1834	46	2	29	0	20	11
1800	113	10	59	10	39	4	1835	39	4	29	11	22	0
1801	119	6	68	6	37	0	1836	48	6	32	10	23	1
1802	69	10	33	4	20	4	1837	55	10	30	4	23	1
1803	58	10	25	4	21	6	1838	64	7	31	5	22	5
1804	62	3	31	0	24	3	1839	70	8	39	6	25	11
1805	89	9	44	6	28	4	1840	66	4	36	5	25	8

Année	Blé		Orge		Avoine		Année	Blé		Orge		Avoine	
	s.	d.	s.	d.	s.	d.		s.	d.	s.	d.	s.	d.
1841	64	4	32	10	22	5	1875	45	2	38	5	28	8
1842	57	3	27	6	19	3	1876	46	2	35	2	26	3
1843	50	1	29	6	18	4	1877	56	9	39	8	25	11
1844	51	3	33	8	20	7	1878	46	5	40	2	24	4
1845	50	10	31	8	22	6	1879	43	10	34	0	21	9
1846	54	8	32	8	23	8	1880	44	4	33	1	23	1
1847	69	9	44	2	28	8	1881	45	4	31	11	21	9
1848	50	6	31	6	20	6	1882	45	1	31	2	21	10
1849	44	3	27	9	17	6	1883	41	7	31	10	21	5
1850	40	3	23	5	16	5	1884	35	8	30	8	20	3
1851	38	6	24	9	18	7	1885	32	10	30	1	20	7
1852	40	9	28	6	19	1	1886	31	0	26	7	19	0
1853	53	3	33	2	21	0	1887	32	6	25	4	16	3
1854	72	5	36	0	27	11	1888	31	10	27	10	16	9
1855	74	8	34	9	27	5	1889	29	9	25	10	17	9
1856	69	2	41	1	25	2	1890	31	11	28	8	18	7
1857	56	4	42	1	25	0	1891	37	0	28	2	20	0
1858	44	2	34	8	24	6	1892	30	3	26	2	19	10
1859	43	9	33	6	23	2	1893	26	4	25	7	18	9
1860	53	3	36	7	24	5	1894	22	10	24	6	17	1
1861	55	4	36	1	23	9	1895	23	1	21	11	14	6
1862	55	5	35	1	22	7	1896	26	2	22	11	14	9
1863	44	9	33	11	21	2	1897	30	2	23	6	16	11
1864	40	2	29	11	20	1	1898	34	0	27	2	18	5
1865	41	10	29	9	21	10	1899	25	8	25	7	17	0
1866	49	11	37	5	24	7	1900	26	11	24	11	17	7
1867	64	5	40	0	26	0	1901	26	9	25	2	18	5
1868	63	9	43	0	28	1	1902	28	1	25	8	20	2
1869	48	2	39	5	26	0	1903	26	9	22	8	17	2
1870	46	11	34	7	22	10	1904	28	4	22	4	16	4
1871	56	8	36	2	25	2	1905	29	8	24	4	17	4
1872	57	0	37	4	23	2	1906	28	3	24	2	18	4
1873	58	8	40	5	25	5	1907	30	7	25	1	18	10
1874	55	9	44	11	28	10	1908	32	0	25	10	17	10

Agricultural Statistics, 1908, pp. 211-213.

B. — POMMES DE TERRE

Prix payé par les Hospices de Londres, (Par tonne).

Année	Mars				Octobre					Mars				Octobre			
	s.	d.	s.	d.	s.	d.	s.	d.		s.	d.	s.	d.	s.	d.	s.	d.
1892	70	0 à	»	»	60	0 à	62	6	1897	52	0 à	57	0	60	0 à	67	6
1893	62	6 à	65	0	55	0 à	70	0	1898	97	6 à	110	0	62	6 à	70	0
1894	55	0 à	80	0	62	6 à	67	6	1899	67	6 à	80	0	60	0 à	75	0
1895	105	0 à	110	0	47	6 à	48	0	1900	80	0 à	87	6	75	0 à	90	0
1896	52	0 à	57	0	42	6 à	50	0	1901	90	0 à	100	0	55	0 à	65	0

Année —	Mars				Octobre					Mars				Octobre							
	s.	d.	s.	d.	s.	d.	s.	d.		s.	d.	s.	d.	s.	d.	s.	d.				
1902	60	0	à	69	0	75	0	à	80	0	1906	69	6	à	»	58	0	à	52	6	
1903	79	0	à	95	0	90	0	à	95	0	1907	99	0	à	»	90	0	à	»		
1904	105	0	à	120	0	65	0	à	»	»	1908	90	0	à	92	6	54	6	à	60	0
1905	74	0	à	»	»	67	0	à	»	»											

Agricultural Statistics, 1906, p. 231 ; 1908, p. 243.

C. — VIANDE.

1^o Bêtes à Cornes (*Cattle*).

Prix par stone de 8 lbs. (poids vif) au Metropolitan
Market de Londres.

Année —	1 ^{re} Qualité		2 ^e Qualité		3 ^e Qualité		Année —	1 ^{re} Qualité		2 ^e Qualité		3 ^e Qualité	
	s.	d.	s.	d.	s.	d.		s.	d.	s.	d.	s.	d.
1875	6	2	5	7	3	10	1892	4	9	4	1	2	11
1876	6	0	5	5	4	4	1893	4	9	4	1	2	10
1877	5	11	5	6	4	6	1894	4	6	3	11	2	5
1878	6	0	5	6	4	6	1895	4	6	3	11	2	8
1879	5	6	4	11	4	1	1896	4	5	3	9	2	4
1880	5	11	5	5	4	6	1897	4	6	3	11	2	5
1881	5	6	5	1	4	5	1898	4	3	3	8	2	4
1882	6	0	5	7	4	4	1899	4	7	3	11	2	6
1883	6	1	5	7	4	4	1900	4	10	4	2	3	1
1884	5	9	5	4	4	1	1901	4	7	3	11	2	4
1885	5	3	4	9	3	11	1902	4	11	4	4	2	11
1886	4	10	4	3	3	3	1903	4	8	4	1	2	10
1887	4	5	3	8	3	0	1904	4	7	3	7	2	9
1888	4	11	4	2	2	4	1905	4	7	3	6	2	10
1889	4	10	4	5	2	9	1906	4	7	3	6	2	9
1890	4	10	4	4	2	4	1907	4	8	3	7	2	9
1891	4	11	4	4	2	9	1908	4	9	3	9	2	8

Wholesale and Retail prices, p. 108.

Agricultural Statistics, 1906, p. 219 ; 1908, p. 229.

2^o Bêtes à Laine (*Sheep*)

Prix par stone de 8 lbs. au Metropolitan
Market de Londres.

Année —	1 ^{re} Qualité		2 ^e Qualité		3 ^e Qualité		Année —	1 ^{re} Qualité		2 ^e Qualité		3 ^e Qualité	
	s.	d.	s.	d.	s.	d.		s.	d.	s.	d.	s.	d.
1875	6	11	6	5	5	2	1879	6	7	6	1	5	5
1876	7	0	6	6	5	5	1880	6	10	6	4	5	6
1877	6	11	6	6	5	6	1881	6	9	6	4	5	8
1878	6	10	6	4	5	4	1882	7	2	6	9	6	1

Année	1 ^{re} Qualité		2 ^e Qualité		3 ^e Qualité		Année	1 ^{re} Qualité		2 ^e Qualité		3 ^e Qualité	
—	s.	d.	s.	d.	s.	d.	—	s.	d.	s.	d.	s.	d.
1883	7	3	6	9	6	2	1896	5	5	4	10	3	3
1884	6	5	5	11	5	6	1897	5	8	5	0	3	8
1885	5	8	5	2	4	6	1898	5	6	4	9	3	2
1886	6	0	5	5	4	2	1899	5	8	5	0	3	4
1887	5	3	4	8	3	7	1900	6	0	5	3	3	4
1888	5	10	4	11	3	3	1901	5	8	4	10	3	3
1889	6	4	5	7	3	6	1902	5	9	5	0	3	7
1890	6	3	5	6	4	6	1903	5	10	5	1	3	8
1891	5	10	5	3	3	9	1904	5	11	5	2	3	10
1892	5	7	4	11	3	9	1905	5	11	5	1	3	11
1893	5	5	4	8	3	8	1906	6	1	5	4	4	5
1894	5	10	5	2	3	7	1907	6	2	5	5	4	4
1895	5	11	5	4	3	11	1908	5	10	5	0	3	9

Wholesale and Retail prices, p. 113. — *Agricultural Statistics*, 1906, p. 219; 1908, p. 229.

3^e Bétail à Cornes maigre pour l'engraissement (*Store Cattle*).

Prix moyens par tête relevés par le Teviotdale Farmers' Club.

Année	Bêtes de 1 an			Bêtes de 2 ans			Année	Bêtes de 1 an			Bêtes de 2 ans		
	L.	s.	d.	L.	s.	d.		L.	s.	d.	L.	s.	d.
1875	10	5	0	14	17	6	1892	6	10	0	10	10	0
1876	9	0	0	15	0	0	1893	6	15	0	11	5	0
1877	9	10	0	14	5	0	1894	8	5	0	11	17	6
1878	11	0	0	16	0	0	1895	8	12	6	12	15	0
1879	8	7	6	12	15	0	1896	8	5	0	11	17	6
1880	9	2	6	14	10	0	1897	8	0	0	11	10	0
1881	8	15	0	13	13	0	1898	7	12	6	11	2	6
1882	11	12	6	16	10	0	1899	8	0	0	11	15	0
1883	12	5	0	16	5	0	1900	9	0	0	13	5	0
1884	9	15	0	14	0	0	1901	8	15	0	11	10	0
1885	6	5	0	11	10	0	1902	8	15	0	12	10	0
1886	6	15	0	11	0	0	1903	8	17	6	12	17	6
1887	6	17	6	10	10	0	1904	8	15	0	12	10	0
1888	8	17	6	14	2	6	1905	7	15	0	11	5	0
1889	11	0	0	14	11	0	1906	8	0	0	11	15	0
1890	10	5	0	13	0	6	1907	9	0	0	12	7	6
1891	8	7	6	12	7	6	1908	9	12	6	13	10	0

Agricultural Statistics, 1906, p. 223 ; — 1908, p. 235.

4^e Porc.

Prix moyen en Irlande par cwt..

Année	s.	d.	Année	s.	d.	Année	s.	d.
1881	52	3	1884	45	11	1887	40	5 1/2
1882	51	0	1885	44	6	1888	42	5 1/2
1883	49	1	1886	43	1	1889	43	10

Année	s.	d.	Année	s.	d.	Année	s.	d.
1890	40	1	1895	38	11	1900	44	9 3/4
1891	39	5 1/2	1896	36	0	1901	48	11 1/4
1892	48	2	1897	42	0	1902	49	2 3/4
1893	51	0	1898	41	8 1/2			
1894	41	11	1899	37	5 3/4			

Wholesale and Retail prices, p. 130.

Prix moyen du lard par cwt. payé par les Hospices de Londres.

Année	Mars		Octobre		Année	Mars		Octobre	
—	s.	d.	s.	d.	—	s.	d.	s.	d.
1893	80	0	78	0	1901	70	0	67	0
1894	65	0	60	0	1902	66	0	65	0
1895	50	0	54	0	1903	67	0	62	0
1896	46	0	50	0	1904	62	0	58	0
1897	52	0	60	0	1905	70	0	66	0
1898	56	0	70	0	1906	69	0	69	0
1899	64	0	65	0	1907	72	0	68	0
1900	60	0	63	0	1908	66	0	62	0

Agricultural Statistics, 1908, p. 243.

D. — FROMAGE

Prix moyen du Cheddar payé par les Hospices de Londres (par cwt.).

Année	Mars		Octobre		Année	Mars		Octobre	
—	s.	d.	s.	d.	—	s.	d.	s.	d.
1893	56	0	58	0	1901	70	0	68	0
1894	65	0	60	0	1902	64	0	60	0
1895	60	0	50	0	1903	65	0	63	0
1896	50	0	50	0	1904	64	0	60	0
1897	70	0	60	0	1905	66	0	65	0
1898	56	0	74	0	1906	68	0	70	0
1899	60	0	76	0	1907	73	0	70	0
1900	62	0	60	0	1908	67	0	64	0

Agricultural Statistics, 1908, p. 243.

E. — LAINES.

Prix moyen de la laine Lincoln (*Half Hogg*) par lb. et de la laine

Cheviot Blanche par stone de 24 lbs..

Année	Lincoln par lb.	White Cheviot par 24 lbs.	Année	Lincoln par lb.	White Cheviot par 24 lbs.
—	d.	s. d.	—	d.	s. d.
1870	16 3/4	25 9	1874	20 3/4	35 0
1871	21 3/8	38 0	1875	19 3/4	35 3
1872	25 5/8	44 3	1876	17 3/4	29 0
1873	24 1/2	37 6	1877	16 1/4	29 0

Année	Lincoln par lb.	White Cheviot par 24 lbs.		Année	Lincoln par lb.	White Cheviot par 24 lbs.	
—	d.	s.	d.	—	d.	s.	d.
1878	15	29	6	1894	10 1/8	18	9
1879	12 1/2	19	9	1895	12	18	9
1880	15 1/8	27	6	1896	11 1/2	18	3
1881	12 3/8	22	0	1897	9 5/8	17	6
1882	11 1/4	20	3	1898	8 3/4	14	6
1883	10	19	0	1899	8 1/4	13	6
1884	10	18	6	1900	7 7/8	14	0
1885	9 7/8	17	6	1901	6 7/8	11	6
1886	10	19	9	1902	6 1/4	11	9
1887	10 1/2	22	6	1903	7 1/4	16	0
1888	10 3/8	19	6	1904	10 1/2	20	6
1889	11	20	6	1905	12 1/2	25	9
1890	11	20	3	1906	14 1/8	27	6
1891	9 3/4	20	6	1907	12 1/4	22	0
1892	8 3/4	18	9	1908	8 1/4	15	0
1893	10 1/4	18	9				

Prix moyen de la laine blanche Cheviot
par 24 lbs. et par périodes quinquennales.

Périodes	s.	d.	Périodes	s.	d.	Périodes	s.	d.
1876-80	27	0	1886-90	20	6	1896-1900	15	6
1881-85	19	6	1891-95	19	0	1901-05	17	0

Wholesale and Retail prices, pp. 52-53. — *Agricultural Statistics, 1908*, pp. 257-8.

F. — ŒUFS.

Prix moyen des 10 douzaines payé par les Hospices de Londres

Année	Mars		Octobre		Année	Mars		Octobre	
—	s.	d.	s.	d.	—	s.	d.	s.	d.
1892	7	0	9	3	1901	8	9	9	9
1893	7	1 1/2	9	9	1902	7	9	8	9
1894	7	3	9	9	1903	7	9	8	9
1895	7	1 1/2	9	0	1904	7	9	9	0
1896	7	5	8	6	1905	8	9	9	6
1897	7	9	8	0	1906	8	0	10	0
1898	7	0	10	6	1907	8	9	9	11
1899	7	0	9	6	1908	8	6	9	5
1900	8	0	9	3					

Wholesale and Retail prices, p. 154. — *Agricultural Statistics, 1908*, p. 243.

FRETS D'IMPORTATION

Moyennes annuelles

Année	New-York à Liverpool Grain Par bushel	New-York à Liverpool Farine Par tonne	New-York à Liverpool Porc Par baril	New-York à Liverpool Provisions Par tonne	New-York à Londres Grain Par bushel	New-York à Londres Farine Par tonne
	d.	s. d.	s. d.	s. d.	d.	s. d.
1884	3.51	12 6 3/4	3 1 1/4	20 11 3/4	3.91	14 3 1/4
1885	3.20	11 4 1/2	2 5 1/4	17 6 1/4	3.70	13 4 1/2
1886	3.31	11 7 1/2	2 7 1/4	17 10 1/4	3.81	13 2 1/2
1887	2.52	9 1 3/4	2 1 1/2	14 11	2.84	10 9 3/4
1888	2.64	9 6 3/4	2 1 3/4	15 9 1/2	3.41	12 10 1/2
1889	3.94	13 8 3/4	3 1 3/4	23 5 3/4	4.74	16 11 1/4
1890	2.47	10 0 3/4	2 6 1/4	17 1	3.08	12 1 1/4
1891	3.14	11 3 3/4	2 7 1/4	17 10 1/2	3.73	13 6 1/2
1892	2.61	10 2 3/4	1 10 3/4	15 0	2.71	10 11
1893	2.35	9 3 1/2	2 0 1/4	15 0 3/4	2.72	10 4 3/4
1894	1.91	7 9 1/2	1 9	13 11	1.91	8 6 1/2
1895	2.16	7 9	1 5 1/2	11 4 3/4	2.13	8 5 1/4
1896	2.94	10 9 1/4	2 0 3/4	14 9	3.23	12 0 1/2
1897	3.09	11 3 3/4	2 0	14 7 1/4	3.47	13 1
1898	3.46	13 9	2 7 3/4	18 11 1/2	3.93	14 4
1899	2.42	10 6	2 0 1/4	14 3 3/4	3.03	11 9
1900	3.40	12 7 3/4	2 8 1/2	18 3 3/4	4.06	16 8 1/4
1901	1.24	5 11 1/4	1 2	7 3 3/4	1.83	8 7 1/2
1902	1.46	7 4 3/4	1 5 3/4	9 10	1.63	7 10 1/2
1903	1.46	7 6	1 11 1/4	10 8 1/4	1.64	7 8 1/2

(Fiscal Blue Book, II, pp. 258-9.)

FRETS D'IMPORTATION (Suite)

Moyennes annuelles

Année	New-York à Londres Porc Par baril	Bombay Divers Par tonne	Australie Mouton réfrigéré Par lb.	Nouvelle-Zélande Mouton réfrigéré Par lb.	Nouvelle-Zélande Laine Par lb.
	s. d.	s. d.	d.	d.	d.
1884	3 5 1/2	» »	2	2	3/4 et 5/8
1885	2 8 3/4	25 0	1 1/2	2 et 1 1/2	3/4 et 5/8
1886	3 2 1/2	21 2 3/4	1 1/4	1 1/2	5/8
1887	2 4 3/4	20 5	1	1 3/4 et 1 1/2	3/4 et 5/8
1888	2 6	20 4	7/8	1 1/2 et 1 1/4	3/4 et 5/8
1889	3 6 1/2	23 3 1/2	1	1 1/2 et 1 1/4	3/4 et 5/8
1890	2 11 1/4	19 5 1/2	1 1/4	1 1/2 et 1	3/4 et 5/8
1891	2 7	22 10	1	1 1/2 et 1	3/4 et 5/8
1892	2 0 1/2	17 5 1/2	3/4	1 1/8 et 7/8	5/8 et 1/2
1893	2 3	16 8 1/4	7/8	1 1/8 et 7/8	5/8 et 1/2
1894	2 1 3/4	17 8 1/2	7/8	1	5/8 et 1/2
1895	1 10 1/4	15 4	3/4	1 et 3/4	5/8 et 1/2

Année	New-York à Londres		Bombay		Australie	Nouvelle-Zélande		Nouvelle-Zélande	
	Porc		Divers		Mouton réfrigéré	Mouton réfrigéré		Laine	
	Par	baril	Par	tonne	Par lb.	Par lb.		Par lb.	
—	s.	d.	s.	d.	s.	d.	d.		
1896	2	4 1/4	11	0 1/2	5/8	1	et	1/2	5/8 et 1/2
1897	2	4 1/2	11	5 3/4	9/16	3/4	et	1/2	5/8 et 1/2
1898	3	2 1/4	19	8	9/16	3/4	et	1/2	1/2
1899	2	8 1/4	17	0	9/16	3/4	et	1/2	5/8 et 1/2
1900	3	9 3/4	16	9 1/4	9/16	3/4	et	1/2	7/16
1901	2	7 1/2	14	1 1/2	1/2	3/4	et	1/2	3/8
1902	2	0	12	5 1/4	1/2	3/4	et	1/2	7/16
1903	2	1	13	8 1/4	1/2	3/4	et	1/2	3/8

(Fiscal Blue Book, II, pp. 259-261).

APPENDICE III

Salaires Moyens

A. — SALAIRES HEBDOMADAIRES MOYENS (en espèces)

payés aux ouvriers ordinaires en ANGLETERRE et dans le PAYS DE GALLES
d'après les renseignements fournis par un certain nombre de fermes.

Année	Angleterre et Galles (1850-1903) (69 fermes)		Comtés orientaux de l'Angleterre (1850-1903) (12 fermes)		Angleterre et Galles (1874-1903) (128 fermes)	Année	Angleterre et Galles (1850-1903) (69 fermes)		Comtés orientaux de l'Angleterre (1850-1903) (12 fermes)		Angleterre et Galles (1874-1903) (128 fermes)
—	s.	d.	s.	d.	s. d.	—	s.	d.	s.	d.	s. d.
1850	9	3 1/2	8	8	—	1877	13	8	12	10 1/2	14 1 1/2
1851	9	2 1/2	8	3	—	1878	13	8	13	0 1/2	14 0 1/2
1852	9	3	8	6 1/2	—	1879	13	3 1/2	12	5 1/2	13 8 1/2
1853	9	11	9	11 1/2	—	1880	13	2 1/2	12	1	13 7 1/2
1854	10	8	11	2	—	1881	13	2	12	0	13 7 1/2
1855	10	11 1/2	11	5	—	1882	13	2 1/2	12	1	13 7 1/2
1856	11	0 1/2	11	5	—	1883	13	3	12	0 1/2	13 8
1857	10	11 1/2	10	11	—	1884	13	2 1/2	11	11 1/2	13 7 1/2
1858	10	9 1/2	10	5 1/2	—	1885	13	1	11	5	13 5 1/2
1859	10	8 1/2	10	2 1/2	—	1886	12	11	11	2 1/2	13 4
1860	10	11	10	8	—	1887	12	9 1/2	10	11 1/2	13 2 1/2
1861	11	1	10	10	—	1888	12	9 1/2	10	7 1/2	13 2 1/2
1862	11	1	10	7	—	1889	12	10 1/2	10	11	13 4
1863	11	0	10	1 1/2	—	1890	13	0 1/2	11	0 1/2	13 6
1864	11	0 1/2	10	3	—	1891	13	4	11	9 1/2	13 9 1/2
1865	11	3	10	5	—	1892	13	5	11	8	13 10
1866	11	6	10	1 1/2	—	1893	13	3 1/2	11	4 1/2	13 9
1867	11	11	10	6 1/2	—	1894	13	3	11	1	13 8
1868	12	0	11	9	—	1895	13	2 1/2	11	0	13 8 1/2
1869	11	8 1/2	11	3	—	1896	13	4	11	1 1/2	13 9
1870	11	10 1/2	11	1 1/2	—	1897	13	5	11	6	13 10 1/2
1871	12	1	11	7 1/2	—	1898	13	8 1/2	12	3	14 1 1/2
1872	12	8 1/2	12	4 1/2	—	1899	13	10 1/2	12	6 1/2	14 4
1873	13	4	13	0 1/2	—	1900	14	5 1/2	13	1 1/2	14 10
1874	13	7	13	2 1/2	13 11 1/2	1901	14	6 1/2	13	2 1/2	14 11
1875	13	7	12	11 1/2	14 0	1902	14	7	13	2 1/2	14 11 1/2
1876	13	8	13	1	14 1 1/2	1903	14	7	13	2 1/2	14 11 1/2

Wilson Fox : *Second Report on the wages, earnings and conditions of employment of agricultural labourers in the United Kingdom*, p. 68.

B. — IRLANDE

Salaires hebdomadaires moyens en espèces payés aux ouvriers ordinaires en Irlande.

D'après les renseignements fournis par un certain nombre de fermes.

Année	1850-1903 (10 fermes)		1874-1903 (22 fermes)		Année	1850-1903 (10 fermes)		1874-1903 (22 fermes)	
	s.	d.	s.	d.		s.	d.	s.	d.
1850	5	10 1/2	»	»	1877	8	3 1/2	7	11
1851	5	10 1/2	»	»	1878	8	4 1/2	8	0
1852	5	10 1/2	»	»	1879	8	4 1/2	8	0
1853	5	10 1/2	»	»	1880	8	6	8	1
1854	5	10 1/2	»	»	1881	8	6	8	1
1855	6	0	»	»	1882	8	8	8	2
1856	6	2	»	»	1883	8	11	8	3
1857	6	2	»	»	1884	8	11	8	4 1/2
1858	6	4 1/2	»	»	1885	8	11 1/2	8	4 1/2
1859	6	5	»	»	1886	9	2	8	6
1860	6	7 1/2	»	»	1887	9	4	8	7
1861	6	7 1/2	»	»	1888	9	4	8	7 1/2
1862	6	7	»	»	1889	9	4 1/2	8	8
1863	6	7	»	»	1890	9	5 1/2	8	9 1/2
1864	6	9 1/2	»	»	1891	9	5 1/2	8	9 1/2
1865	6	9 1/2	»	»	1892	9	6	8	10 1/2
1866	7	0	»	»	1893	9	6	8	10
1867	7	1	»	»	1894	9	7	8	11
1868	7	2	»	»	1895	9	9	9	0
1869	7	3 1/2	»	»	1896	9	11 1/2	9	1 1/2
1870	7	6	»	»	1897	10	0 1/2	9	2
1871	7	7	»	»	1898	10	2 1/2	9	2 1/2
1872	7	9 1/2	»	»	1899	10	5 1/2	9	5
1873	7	10	»	»	1900	10	6 1/2	9	5 1/2
1874	7	10	7	6 1/2	1901	10	6 1/2	9	6 1/2
1875	7	11	7	7 1/2	1902	10	7 1/2	9	10
1876	8	2 1/2	7	10	1903	10	8	9	11

Wilson Fox, *loc. cit.*, p. 137.

C. — PART DES SALARIÉS DANS LE REVENU AGRICOLE

Dépenses en main-d'œuvre, revenu brut, et rapport des salaires au revenu brut sur certaines fermes anglaises.

Comtés	Etendue de la ferme	Période considérée	Revenu brut moyen			Dépense moyenne en main-d'œuvre			Moyenne par acre		Rapport des frais de main-d'œuvre au revenu brut
			L.	s.	d.	L.	s.	d.	s.	d.	
—	Acres	—	L.	s.	d.	L.	s.	d.	s.	d.	Pour cent
Suffolk.	590	1859-43	1577	13	3	773	11	0	26	2	49.03
		1863-67	1545	0	9	836	9	0	28	4	54.07
		1871-75	1725	0	1	1026	14	8	35	2	59.48
		1890-94	728	10	5	973	1	5	33	0	133.50

Comtés	Etendue de la ferme	Période	Revenu brut			Dépense moyenne en main-d'œuvre			Moyenne	Rapport des frais de main-d'œuvre au revenu brut	
	—	considérée	moyen			—			—	—	
—	Acres	—	L.	s.	d.	L.	s.	d.	s.	d.	Pour cent
Suffolk.	230	1840-44	317	3	4	293	16	1	28	4	92.50
		1863-67	472	5	8	370	9	6	32	2	80.00
		1890-94	204	3	7	420	13	9	36	7	205.50
Wilts.	806	1858-72	1614	8	0	758	11	0	18	10	47.00
		1873-77	1470	17	0	788	15	0	19	5	53.6
	840	1878-82	931	17	7	830	10	3	19	9	89.1
		1883-87	1282	16	0	768	9	0	18	3	59.7
Hants.	533	1888-93	834	11	3	732	3	8	17	8	88.3
		1872-76	1274	18	2	566	4	10	20	3	44.4
		1879-85	684	15	5	579	11	1	21	9	84.6
Wilts.	1060	1886-90	350	1	6	645	4	5	24	2	184.3
		1872-78	1512	0	0	1133	0	0	21	4	74.9
		1879-85	1193	0	0	1026	0	0	19	4	91.0
Cambs.	565	1886-92	365	0	0	979	0	0	18	5	268.0
		1875-81	1703	2	7	941	4	0	33	4	55.3
		1882-88	1266	8	2	912	1	4	32	3	72.0
Suffolk.	260	1889-95	758	15	4	912	7	2	32	3	120.2
		1877-82	505	15	0	362	1	0	27	10	71.6
		1883-88	396	16	5	329	17	0	25	4	83.1
Lincoln.	260	1889-94	322	4	0	319	3	0	24	6	99.0
		1879-85	327	12	5	359	5	9	27	7	109.6
		1886-92	261	14	3	330	16	8	25	5	126.4
York.	837	1879-83	992	16	1	1012	11	2	24	2	102.0
		1884-88	898	4	0	984	7	10	23	6	109.6
		1889-93	897	13	4	1030	9	6	24	7	114.8
York.	550	1881-87	780	10	6	568	7	0	20	8	72.8
		1888-94	942	12	5	533	11	4	19	5	56.6
		1883-87	449	3	7	520	0	0	»	»	115.8
Northumberland	494	1888-92	648	1	6	465	10	0	»	»	71.8
		1884-89	746	4	1	460	8	8	19	5	61.7
		1890-94	586	17	2	446	10	4	18	9	76.1
Suffolk.	550	1884-89	627	7	6	981	6	0	35	8	156.4
		1890-94	275	3	4	951	9	7	34	7	345.8
Suffolk.	327	1884-89	798	4	6	646	17	10	»	»	84.8
		1890-94	1028	2	9	943	5	1	»	»	91.7
Lincoln.	1200	1885-89	1748	4	6	1277	12	3	21	3	76.5
		1890-94	1528	14	6	1220	19	7	20	4	79.8

Appendix to Final Report, p. 58.

D. — SALAIRES HEBDOMADAIRES MOYENS (en espèces et en nature)
par comté des ouvriers agricoles (*ordinary labourers*) en 1902.

Pays	Comté	Salaires		Pays	Comté	Salaires	
		s.	d.			s.	d.
Angleterre	Durham	22	2	Angleterre	Leicester et Rutland	17	4
Ecosse	Renfrew et Lanark	22	2	»	Cornwall	17	4
»	Stirling et Dumbar- ton	22	0	»	Hertford	17	2
Angleterre	Northumberland	21	7	Ecosse	Devon	17	1
Galles	Glamorgan	21	3	Angleterre	Nairn	17	1
Ecosse	Ayr	20	10	»	Essex	16	11
»	Linlithgow et Edim- burgh	20	10	»	Somerset	16	11
»	Forfar	20	8	Galles	Radnor	16	10
Angleterre	Lancaster	20	7	Ecosse	Ross et Cromarty	16	10
»	Derby	20	7	Galles	Anglesey	16	7
Ecosse	Peebles	20	7	»	Pembroke	16	7
»	Fife, Kinross, Clack- mannan	20	5	Angleterre	Bedford	16	6
Angleterre	Middlesex	20	4	»	Worcester	16	5
»	Cumberland, West- morland	20	0	»	Warwick	16	4
»	Surrey	20	0	»	Buckingham	16	4
Ecosse	Perth	19	11	»	Hereford	16	3
Angleterre	York W. R.	19	10	»	Northampton	16	2
»	Nottingham	19	9	»	Huntingdon	16	2
Ecosse	Berwick	19	9	»	Cambridge	16	1
Angleterre	Kent	19	7	Galles	Montgomery	16	0
Ecosse	Kinkardine	19	6	Angleterre	Berks	15	11
»	Haddington	19	6	Ecosse	Sutherland	15	10
»	Selkirk	19	6	Angleterre	Wilts	15	8
»	Aberdeen	19	5	Galles	Cardigan	15	8
»	Roxburgh	19	5	Angleterre	Suffolk	15	6
Angleterre	York, E. R.	19	2	»	Dorset	15	6
»	York, N. R.	18	10	»	Gloucester	15	5
»	Monmouth	18	10	»	Norfolk	15	3
Ecosse	Dumfries	18	10	»	Oxford	14	6
Angleterre	Chester	18	9	Ecosse	Caithness, Shetland et Orkney	13	7
»	Lincoln	18	8	Irlande	Down (Ulster)	13	0
Galles	Carnarvon	18	8	»	Antrim (Ulster)	12	11
Ecosse	Argyll et Bute	18	8	»	Dublin (Leinster)	12	9
Galles	Brecknock	18	6	»	Armagh (Ulster)	11	6
Ecosse	Kirkcudbright	18	6	»	Wicklow (Leinster)	11	4
Galles	Flint	18	5	»	Carlow (Leinster)	11	3
Angleterre	Stafford	18	4	»	Londonderry (Ulster)	11	3
Ecosse	Banff	18	2	»	Waterford (Muns- ter)	11	1
Angleterre	Salop	18	0	»	Tyrone (Ulster)	10	10
Ecosse	Elgin	17	10	»	Cork (Munster)	10	10
Angleterre	Hants	17	9	»	Monaghan (Ulster)	10	9
Galles	Carmarthen	17	9	»	Longford (Leinster)	10	9
»	Demigh	17	8	»	Queen's County (Leinster)	10	8
»	Merioneth	17	8	»	Louth (Leinster)	10	8
Ecosse	Inverness	17	8	»	Kildare (Leinster)	10	7
»	Wigtown	17	8	»	Meath (Leinster)	10	7
Angleterre	Sussex	17	7	»	Kilkenny (Leinster)	10	6
				»	Tipperary (Munster)	10	5

Pays	Comté	Salaires	Pays	Comté	Salaires
		s. d.			s. d.
Irlande	King's County (Leinster)	10 5	»	Fermanagh (Ulster)	9 11
»	Cavan (Ulster)	10 4	»	Galway (Connaught)	9 9
»	Limerick (Munster)	10 4	»	Clare (Munster)	9 7
»	Wexford (Leinster)	10 4	»	Leitrim (Connaught)	9 3
»	Kerry (Munster)	10 3	»	Rosecommon (Connaught)	9 1
»	Westmeath (Leinster)	10 3	»	Sligo (Connaught)	8 11
»	Donegal (Ulster)	10 1	»	Mayo (Connaught)	8 9

Wilson Fox, *loc. cit.*, pp. 146-147.

APPENDICE IV

Étendue consacrée aux diverses cultures. — Bétail.

1° *Etendue consacrée aux diverses cultures.*

A. — ANGLETERRE.

Année	Blé	Orge	Avoine	Pommes de terre	Navets	Prairies temporaires	Petits fruits	Terre arable	Prairies permanentes	Total
	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres
—										
1875	3 128 547	2 090 423	1 421 951	320 477	1 569 049	2 608 106	»	13 576 026	10 536 283	24 112 309
1876	2 823 342	2 109 265	1 534 249	305 429	1 561 116	2 787 103	»	13 512 993	10 688 629	24 201 622
1877	2 987 129	2 000 531	1 489 999	303 964	1 495 885	2 737 387	»	13 454 017	10 858 016	24 312 033
1878	3 041 241	2 062 498	1 430 376	301 852	1 466 973	2 785 097	»	13 408 235	11 009 580	24 417 815
1879	2 718 992	2 236 101	1 425 126	323 992	1 457 762	2 674 949	»	13 270 356	11 233 526	24 503 882
1880	2 745 733	2 060 807	1 520 125	324 931	1 473 030	2 646 248	»	13 134 410	11 461 856	24 596 266
1881	2 641 045	2 029 499	1 627 004	347 733	1 478 682	2 548 952	»	13 008 112	11 655 825	24 663 937
1882	2 829 491	1 857 542	1 533 452	332 243	1 462 824	2 546 272	»	12 935 464	11 800 728	24 736 192
1883	2 466 596	1 912 162	1 674 910	334 967	1 468 741	2 584 794	»	12 786 380	12 008 679	24 795 059
1884	2 530 711	1 808 408	1 620 264	360 025	1 472 124	2 544 805	»	12 646 924	12 197 566	24 844 490
1885	2 349 305	1 894 350	1 647 549	359 026	1 461 425	2 750 205	»	12 650 492	12 229 815	24 880 307
1886	2 161 126	1 898 713	1 772 260	363 782	1 447 992	2 763 389	»	12 504 277	12 410 986	24 915 263
1887	2 197 580	1 759 636	1 768 123	369 243	1 419 268	2 825 134	»	12 375 549	12 546 503	24 922 052
1888	2 418 674	1 742 338	1 616 344	390 718	1 391 427	2 746 903	32 776	12 348 594	12 615 889	24 964 483
1889	2 321 504	1 776 011	1 623 967	384 508	1 370 406	2 887 386	37 338	12 290 441	12 700 574	24 991 015
1890	2 255 694	1 775 606	1 648 153	348 216	1 392 708	2 790 818	41 089	12 171 947	12 836 200	25 008 147
1891	2 192 393	1 772 432	1 672 835	354 606	1 367 960	2 762 021	52 969	12 028 226	13 085 117	25 113 343
1892	2 102 969	1 709 587	1 765 463	349 718	1 390 006	2 720 364	56 502	11 887 233	13 036 971	24 924 204
1893	1 798 869	1 751 602	1 914 373	355 553	1 424 093	2 675 271	59 694	11 769 184	13 128 378	24 897 562

1894	1 826 626	1 766 142	1 978 312	340 557	1 400 484	2 604 915	62 457	11 752 929	13 127 788	24 880 717
1895	1 339 806	1 837 850	2 045 477	373 231	1 361 841	2 826 136	68 122	11 599 841	13 244 847	24 844 688
1896	1 609 255	1 778 779	1 845 730	400 104	1 337 153	2 696 325	69 610	11 477 008	13 354 395	24 831 403
1897	1 785 562	1 698 323	1 829 072	352 365	1 287 664	2 885 863	63 535	11 602 191	13 191 789	24 793 980
1898	1 987 385	1 562 761	1 731 157	365 432	1 237 011	2 922 808	63 438	11 503 141	13 254 349	24 757 490
1899	1 899 827	1 635 634	1 781 649	387 715	1 203 880	2 806 610	64 867	11 411 801	13 324 160	24 735 961
1900	1 744 556	1 645 022	1 860 513	396 936	1 160 391	2 768 038	66 749	11 321 913	13 391 877	24 713 790
1901	1 617 721	1 635 426	1 831 740	415 105	1 144 035	2 862 658	67 828	11 236 592	13 457 630	24 694 252
1902	1 630 892	1 578 977	1 892 717	412 739	1 092 019	2 824 915	68 263	11 216 538	13 463 428	24 679 966
1903	1 497 254	1 545 354	1 953 865	402 725	1 085 339	2 882 079	68 968	11 070 201	13 581 178	24 651 379
1904	1 302 404	1 543 579	2 059 983	402 760	1 091 344	2 718 268	70 612	10 936 677	13 693 415	24 630 092
1905	1 704 281	1 410 287	1 880 475	434 773	1 083 640	2 573 965	71 119	10 850 594	13 760 592	24 611 186
1906	1 661 147	1 439 708	1 881 031	396 516	1 082 821	2 538 533	71 978	10 783 350	13 817 224	24 600 574
1907	1 537 208	1 411 163	1 967 682	381 891	1 058 292	2 611 722	73 372	10 777 595	13 807 860	24 585 455
1908	1 548 732	1 383 326	1 958 810	391 083	1 052 488	2 556 508	75 750	10 659 477	13 900 922	24 560 399

Agricultural Statistics, années diverses.

B. — PAYS DE GALLES.

1875	111 797	154 444	237 170	44 505	70 326	360 596	»	1 029 830	1 665 313	2 696 143
1876	94 423	153 647	242 417	42 581	72 049	360 159	»	1 014 151	1 697 946	2 712 097
1877	100 226	147 212	239 298	42 942	70 813	351 797	»	998 876	1 732 283	2 731 159
1878	101 813	148 116	234 986	40 816	67 531	356 486	»	998 310	1 748 201	2 746 511
1879	94 639	152 491	226 967	42 609	67 349	347 473	»	984 932	1 773 811	2 758 743
1880	89 729	142 514	239 526	38 940	65 190	332 353	»	961 765	1 805 750	2 767 516
1881	90 026	142 318	243 544	42 440	66 356	331 401	»	969 550	1 815 413	2 784 963
1882	95 387	135 493	251 033	41 674	67 695	314 204	»	956 289	1 837 057	2 793 346
1883	78 394	134 281	254 522	39 694	69 878	309 124	»	934 588	1 865 406	2 799 994
1884	77 611	129 858	249 204	41 176	70 488	310 157	»	923 323	1 886 235	2 809 558
1885	73 858	125 524	246 656	40 711	69 320	332 223	»	925 643	1 892 663	2 818 306
1886	68 653	124 723	250 460	40 499	69 121	319 240	»	907 942	1 914 480	2 822 422

Année	Blé		Orge		Avoine		Pommes de terre		Navels		Prairies temporaires		Petits fruits		Terre arable		Prairies permanentes		Total	
	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres
—																				
1887	69 407	118 920	255 434	40 570	70 487	312 374	»	902 009	1 929 146	2 831 155										
1888	76 828	117 866	250 513	41 837	72 125	308 853	532	902 742	1 938 660	2 841 402										
1889	68 464	122 051	249 022	39 968	72 280	318 131	666	904 500	1 949 417	2 853 917										
1890	68 669	119 780	241 199	39 917	72 600	331 711	741	907 949	1 956 239	2 864 188										
1891	61 590	117 101	234 055	38 238	70 607	324 744	1 108	875 359	2 012 432	2 887 791										
1892	55 278	114 520	233 399	36 510	70 949	338 368	1 040	876 873	1 982 930	2 859 803										
1893	54 562	111 851	240 865	35 024	71 387	317 835	1 004	857 566	1 998 406	2 855 972										
1894	56 470	111 572	250 866	34 038	72 836	321 048	1 076	874 151	1 982 804	2 856 955										
1895	44 036	111 886	242 198	33 654	72 010	329 047	1 175	859 902	1 978 457	2 838 359										
1896	46 973	107 702	241 642	33 848	71 065	328 140	1 275	857 666	1 976 556	2 834 222										
1897	53 810	104 371	238 510	32 609	70 349	374 038	1 043	902 858	1 930 332	2 833 190										
1898	58 960	102 921	230 670	32 797	68 176	380 558	1 044	902 945	1 923 829	2 826 774										
1899	53 898	105 978	220 233	32 982	66 836	394 687	1 106	903 846	1 919 610	2 823 456										
1900	51 654	105 048	216 447	33 225	62 981	396 682	1 109	895 295	1 929 045	2 824 340										
1901	47 019	101 907	208 773	31 979	61 934	400 268	1 092	881 697	1 941 365	2 823 062										
1902	48 323	101 326	210 153	31 446	60 928	405 590	1 203	886 457	1 924 367	2 810 824										
1903	43 197	99 080	213 266	30 197	61 038	386 016	1 263	861 567	1 938 834	2 800 401										
1904	35 144	96 341	212 240	29 714	61 039	362 470	1 263	824 413	1 974 467	2 798 880										
1905	44 073	91 243	207 929	29 435	60 327	345 276	1 213	805 485	1 989 176	2 794 661										
1906	44 468	92 834	205 110	29 219	59 143	346 565	1 289	805 757	1 987 385	2 793 142										
1907	39 930	90 622	203 908	28 141	58 496	319 995	1 213	769 482	2 022 032	2 791 514										
1908	34 573	86 693	201 595	27 330	57 416	311 387	1 200	746 709	2 040 805	2 787 514										

Agricultural Statistics, années diverses.

1875	102 137	264 834	1 004 888	157 671	503 523	1 385 369	3 497 873	1 110 025	4 607 898
1876	78 192	270 197	1 021 764	154 709	512 408	1 393 011	3 508 524	1 129 369	4 637 893
1877	81 185	269 845	1 024 882	165 565	506 757	1 405 032	3 531 165	1 138 056	4 639 221
1878	75 363	259 038	1 033 545	165 763	497 356	1 431 524	3 536 691	1 153 515	4 630 206
1879	76 613	278 584	1 004 535	174 743	491 964	1 450 951	3 553 772	1 159 387	4 713 159
1880	73 976	264 120	1 037 254	187 061	485 987	1 453 745	3 578 774	1 159 353	4 738 127
1881	74 738	270 517	1 030 727	189 161	490 604	1 461 932	3 590 453	1 172 159	4 762 612
1882	79 082	262 234	1 049 380	167 147	493 807	1 465 916	3 599 943	1 183 890	4 783 833
1883	68 172	245 548	1 045 949	168 794	490 307	1 502 004	3 598 744	1 191 288	4 790 032
1884	68 716	230 554	1 045 895	163 847	484 998	1 526 442	3 604 794	1 207 019	4 811 813
1885	55 155	237 472	1 046 285	148 994	484 213	1 571 745	3 625 805	1 220 000	4 845 805
1886	56 126	217 728	1 058 876	149 680	485 723	1 605 571	3 643 719	1 209 813	4 853 532
1887	50 337	206 600	1 064 432	149 839	482 532	1 643 519	3 665 351	1 195 746	4 862 097
1888	68 735	225 357	1 015 395	157 605	480 625	1 638 543	3 683 835	1 191 648	4 878 514
1889	59 386	223 468	1 015 715	154 746	477 955	1 671 781	3 672 553	1 215 872	4 888 425
1890	61 973	215 792	1 013 646	141 528	482 290	1 686 290	3 670 947	1 225 053	4 896 000
1891	53 294	223 265	992 239	139 950	479 968	1 629 817	3 581 079	1 336 301	4 917 380
1892	61 592	212 703	998 683	139 133	476 208	1 614 070	3 563 294	1 338 249	4 901 543
1893	44 093	211 644	1 016 518	137 244	479 755	1 576 524	3 524 392	1 365 783	4 890 175
1894	44 866	218 057	1 024 223	129 859	483 253	1 577 639	3 537 706	1 354 477	4 892 183
1895	33 641	216 543	1 008 388	134 332	482 051	1 574 618	5 250	1 387 259	4 894 466
1896	37 729	218 283	1 008 116	129 789	474 900	1 571 472	5 360	1 395 525	4 896 734
1897	49 789	233 096	968 474	119 940	475 132	1 593 907	5 214	1 390 747	4 892 906
1898	55 861	237 984	955 933	126 362	467 315	1 607 984	5 271	1 381 214	4 892 767
1899	47 256	240 496	957 873	126 985	470 277	1 605 654	5 553	1 386 977	4 897 690
1900	48 832	240 195	949 128	131 200	465 234	1 594 438	5 922	1 408 113	4 899 256
1901	36 225	235 115	956 389	130 176	458 556	1 593 461	6 079	1 428 224	4 900 131
1902	47 258	229 080	954 333	129 695	455 785	1 601 393	5 912	1 418 713	4 897 169
1903	41 136	214 050	973 110	131 364	456 924	1 599 731	5 954	1 414 483	4 891 799

Année	Blé		Orge		Avoine		Pommes de terre		Navets		Prairies temporaires		Peuils fruits		Terre arable		Prairies permanentes		Total	
	Acres		Acres		Acres		Acres		Acres		Acres		Acres		Acres		Acres		Acres	
1904	37 736		200 764		980 739		137 735		451 721		1 590 757		6 072		3 458 464		1 430 174		4 888 638	
1905	48 641		212 134		962 972		144 265		445 306		1 558 277		6 493		3 430 259		1 450 726		4 880 985	
1906	50 081		218 696		956 785		140 186		448 956		1 555 648		6 959		3 432 914		1 440 125		4 873 039	
1907	48 307		210 309		951 308		138 888		446 190		1 559 244		7 590		3 418 486		1 447 992		4 866 478	
1908	43 428		197 418		948 513		143 692		440 993		1 553 692		7 930		3 389 331		1 474 142		4 863 473	

Agricultural statistics, années diverses.

D. — IRLANDE.

Année	Blé		Orge		Avoine		Pommes de terre		Navets		Prairies temporaires		Fruits		Prairies permanentes		Surface cultivée	
	Acres		Acres		Acres		Acres		Acres		Acres		Acres		Acres		Acres	
1871	244 451		220 979		1 636 136		1 058 434		327 035		»		»		»		15 146 577	
1881	153 794		210 093		1 393 312		855 293		295 212		»		»		»		15 138 658	
1890	92 341		182 437		1 221 013		780 801		295 386		1 237 520		»		11 068 370		15 161 050	
1891	80 870		178 319		1 215 396		753 332		300 326		1 248 936		»		11 109 247		15 221 023	
1892	75 408		175 586		1 226 244		740 025		300 447		1 252 770		»		11 143 864		15 164 675	
1893	54 998		168 971		1 248 338		723 735		302 774		1 300 467		»		11 188 113		15 179 382	
1894	49 338		164 771		1 254 837		717 090		311 310		1 312 213		»		11 084 481		15 195 027	
1895	36 532		171 789		1 216 401		710 486		313 281		1 285 378		»		11 189 522		15 227 291	
1896	38 019		173 415		1 193 581		705 665		308 471		1 319 986		»		11 215 965		15 191 818	
1897	47 235		170 652		1 175 118		677 216		308 966		1 251 489		»		11 386 963		15 234 643	
1898	52 798		158 161		1 165 959		664 864		306 929		1 253 056		»		11 391 533		15 219 175	
1899	51 866		169 678		1 135 536		662 914		301 449		1 260 516		4 809		11 433 403		15 240 135	
1900	53 821		174 173		1 105 050		651 079		297 859		1 218 717		4 359		11 510 370		15 242 421	
1901	42 934		161 684		1 099 335		635 321		489 759		1 233 770		4 877		11 522 060		15 240 135	
1902	44 244		167 877		1 082 144		629 304		288 506		1 227 931		4 309		11 575 957		15 242 421	
1903	37 596		158 791		1 097 538		620 393		287 548		1 236 035		4 591		11 585 851			

1904	30 825	158 103	1 078 772	618 540	285 831	1 279 164	4 512	11 567 635	15 230 124
1905	37 860	154 645	1 066 806	616 755	282 105	1 255 113	4 531	11 637 389	15 262 949
1906	43 880	176 544	1 076 310	616 107	278 367	2 218 501 ¹	10 602 ²	40 174 428 ¹	14 804 182
1907	38 143	170 431	1 075 390	590 998	275 092	2 155 682 ¹	11 449 ²	10 104 852 ¹	14 629 593
1908	36 677	154 596	1 060 301	587 144	279 044	2 257 554 ¹	12 145 ²	10 078 073 ¹	14 665 800

(1) Le changement brusque survenu en 1903 est dû à un recensement plus exact et à une nouvelle classification.

(2) Y compris les vergers à partir de 1906.

E. — ROYAUME-UNI.

Année	Blé	Orge	Avoine	Pommes de terre	Navets	Prairies temporaires	Petits fruits	Terres arables	Prairies permanentes	Total
—	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres
1875	3 514 088	2 751 362	4 176 177	1 431 879	2 485 256	»	»	»	»	47 313 789
1876	3 125 342	2 762 263	4 298 722	1 391 885	2 500 425	»	»	»	»	47 400 981
1877	3 321 065	2 652 300	4 238 957	1 392 784	2 419 296	»	»	»	»	47 264 185
1878	3 381 701	2 722 879	4 124 029	1 364 508	2 372 198	»	»	»	»	47 326 615
1879	3 056 428	2 931 809	4 998 200	1 392 822	2 341 527	»	»	»	»	47 436 820
1880	3 065 895	2 695 000	4 191 716	1 380 578	2 336 499	»	»	»	»	47 586 700
1881	2 967 059	2 662 927	4 306 391	1 443 434	2 341 045	»	»	»	»	47 646 112
1882	3 163 899	2 452 077	4 244 639	1 388 307	2 328 880	»	»	»	»	47 655 230
1883	2 713 282	2 486 137	4 370 076	1 359 726	2 346 216	»	»	»	»	47 667 274
1884	2 750 588	2 346 041	4 276 836	1 373 835	2 342 577	»	»	»	»	47 840 977
1885	2 553 092	2 447 169	4 282 594	1 355 922	2 322 387	»	»	»	»	47 895 770
1886	2 357 894	2 432 749	4 418 959	1 364 350	2 321 648	»	»	»	»	47 932 239
1887	2 337 518	2 255 256	4 418 947	1 367 125	2 282 152	6 026 946	»	21 175 630	26 698 739	47 874 369
1888	2 668 226	2 264 448	4 177 121	1 406 484	2 246 542	5 979 351	»	21 178 585	26 698 229	47 876 814
1889	2 544 549	2 316 044	4 140 563	1 377 451	2 226 734	6 188 502	»	21 115 073	26 816 092	47 931 165
1890	2 483 595	2 300 994	4 137 790	1 321 272	2 251 220	6 097 210	»	20 930 330	27 115 425	48 045 755
1891	2 392 245	2 298 978	4 128 127	1 296 763	2 227 050	6 015 037	»	20 612 345	27 567 128	48 179 473
1892	2 298 607	2 220 243	4 238 036	1 276 835	2 245 998	5 973 456	»	20 444 577	27 533 326	47 977 903
1893	1 955 213	2 251 293	4 435 944	1 262 674	2 286 473	5 916 349	»	20 279 317	27 700 381	47 979 698

Année	Blé	Orge	Avoine	Pommes de terre	Navets	Prairies temporaires	Poëlis fruités	Terres arables	Prairies permanentes	Total
	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres	Acres
1894	1 980 228	2 268 193	4 524 167	1 232 055	2 276 284	5 862 754	»	20 341 430	27 578 400	47 919 830
1895	1 456 042	2 346 367	4 527 899	1 262 766	2 237 653	6 061 139	»	20 032 016	27 831 117	47 883 133
1896	1 734 118	2 285 933	4 303 967	1 281 319	2 199 864	5 960 449	»	19 908 411	27 973 688	47 882 099
1897	1 938 956	2 213 529	4 226 231	1 194 494	2 150 289	6 152 798	»	19 943 843	27 924 710	47 868 553
1898	2 158 465	2 068 760	4 097 791	1 201 417	2 087 505	6 211 012	»	19 813 775	27 978 699	47 792 474
1899	2 055 290	2 159 414	4 109 825	1 222 630	2 050 416	6 115 086	76 772	19 703 799	28 091 757	47 795 556
1900	1 901 038	2 172 129	4 145 835	1 227 235	1 994 385	6 025 025	78 690	19 528 408	28 266 712	47 795 120
1901	1 746 155	2 140 908	4 112 297	1 223 784	1 962 157	6 140 731	80 475	19 386 597	28 373 988	47 760 585
1902	1 772 840	2 083 014	4 157 079	1 214 575	1 905 273	6 108 173	80 385	19 343 852	28 408 892	47 752 744
1903	1 620 988	2 021 823	4 257 052	1 195 877	1 898 879	6 091 222	81 260	19 102 590	28 545 443	47 708 033
1904	1 407 618	2 002 854	4 351 183	1 200 419	1 898 010	5 997 078	82 980	18 977 692	28 693 305	47 670 997
1905	1 836 598	1 872 305	4 137 406	1 236 768	1 879 384	5 779 323	83 941	18 807 742	28 865 373	47 673 115
1906	1 801 271	1 931 651	4 138 407	1 193 632	1 877 505	6 706 912	91 510	19 749 095	27 446 784	47 195 879
1907	1 665 017	1 885 359	4 218 541	1 161 632	1 846 128	6 693 017	94 175	19 585 826	27 411 720	46 997 546
1908	1 664 860	1 824 410	4 189 378	1 161 122	1 837 997	6 725 921	97 570	19 478 399	17 523 562	47 001 961

Agricultural statistics, années diverses.

2° Bétail.

A. — NOMBRE DES CHEVAUX, BOVIDÉS, OVIDÉS ET PORCS DANS LE ROYAUME-UNI.

Année	Chevaux	Vaches	Pour 1000 habitants	Autres bovins	Brebis	Autres ovins	Total des ovins	Pour 1000 habitants	Porcs	Pour 1000 habitants
1870	»	3 706 000	118	5 529 000	177	»	32 787 000	1049	3 651 000	117
1871	»	3 654 000	116	5 692 000	180	»	31 403 000	995	4 137 000	131
1872	»	3 732 000	117	5 987 000	188	»	32 247 000	1012	4 178 000	131
1873	»	3 764 000	117	6 390 000	199	»	33 982 000	1056	3 564 000	111
1874	»	3 780 000	116	6 501 000	200	»	34 838 000	1072	3 537 000	109
1875	1 820 133	3 799 000	115	6 364 000	194	»	33 492 000	1020	3 495 000	106
1876	1 863 410	3 775 000	114	6 220 000	187	»	32 263 000	972	3 734 000	112

B. — NOMBRE DES VACHES
EN ANGLETERRE, GALLES, ECOSSE ET IRLANDE.

Année	Angleterre	Pays de Galles	Ecosse	Irlande
—	—	—	—	—
1875	1 595 296	261 082	396 863	1 530 366
1876	1 575 656	259 462	393 249	1 532 974
1877	1 557 574	254 392	395 051	1 522 811
1878	1 567 789	252 506	388 002	1 484 315
1879	1 604 550	262 000	388 686	1 464 818
1880	1 593 157	261 356	387 195	1 398 047
1881	1 621 249	260 480	388 539	1 392 012
1882	1 617 660	259 848	389 667	1 399 005
1883	1 650 634	260 266	395 182	1 402 324
1884	1 715 275	266 843	408 745	1 356 585
1885	1 831 012	279 975	419 210	1 417 423
1886	1 837 107	283 358	417 490	1 418 644
1887	1 841 664	282 686	411 930	1 394 135
1888	1 765 107	275 081	410 256	1 384 771
1889	1 752 187	272 031	409 421	1 363 781
1890	1 832 950	282 159	422 881	1 400 527
1891	1 917 078	294 599	445 377	1 442 268
1892	1 914 852	291 035	445 004	1 451 059
1893	1 840 528	281 180	432 916	1 441 329
1894	1 759 083	272 401	428 602	1 447 441
1895	1 786 370	275 483	423 967	1 433 988
1896	1 808 882	274 537	428 256	1 429 795
1897	1 823 020	272 627	436 732	1 434 925
1898	1 872 774	274 073	440 343	1 431 192
1899	1 945 677	285 794	439 789	1 443 855
1900	1 899 623	287 014	434 264	1 458 074
1901	1 887 414	280 899	433 981	1 482 483
1902	1 841 356	275 880	438 890	1 510 737
1903	1 876 318	274 472	437 418	1 495 179
1904	1 961 860	277 462	439 358	1 497 647
1905	1 990 402	279 852	437 138	1 487 064
1906	2 020 340	283 595	434 476	1 496 284
1907	2 032 284	288 007	438 955	1 561 463
1908	2 046 512	285 385	431 883	1 586 297

Agricultural statistics ; Agricultural statistics of Ireland, années diverses.

C. — VOLAILLE EN IRLANDE.

Années	Nombre de têtes	Années	Nombre de têtes	Années	Nombre de têtes
—	—	—	—	—	—
1851	7 470 694	1871	11 717 182	1891	15 276 128
1861	10 371 175	1881	13 972 426	1897	17 777 248

Année	Nombre de têtes	Année	Nombre de têtes	Année	Nombre de têtes
—	—	—	—	—	—
1898	17 687 430	1902	18 504 324	1906	18 976 798
1899	18 233 520	1903	18 153 714	1907	24 326 995 ¹
1900	18 547 307	1904	18 256 957	1908	24 030 099
1901	18 810 717	1905	17 549 051		

Agricultural statistics of Ireland, années diverses

D. — DIVERSES ESPÈCES D'OISEAUX DE BASSE-COUR ÉLEVÉS EN IRLANDE.

	1907	1908
Dindons.....	1 209 625	1 051 446
Oies..	1 895 223	1 838 469
Canards.....	3 454 312	3 477 143
Poules.....	17 767 835	17 663 041

Agricultural statistics of Ireland. — Abstracts showing the acreage under crops and the number of live stock, 1907-08, p. 10.

(1) L'augmentation considérable que font apparaître les chiffres de 1907 tient pour une large part à un recensement plus complet des jeunes volatiles.

APPENDICE V

Les Produits Agricoles

A. — RÉCOLTE DES PRINCIPAUX PRODUITS AGRICOLES DANS LE ROYAUME-UNI (1890-1908).

Année	Blé	Orge	Avoine	Pommes de terre	Navets
—	Boisseaux	Boisseaux	Boisseaux	Tons	Tons
1890	75 993 883	80 793 825	171 295 404	4 622 214	32 002 201
1891	74 742 700	79 555 089	166 472 428	6 090 047	29 741 587
1892	60 775 245	76 939 135	168 181 197	5 633 954	31 419 153
1893	50 912 847	65 745 992	168 588 121	6 540 593	31 110 313
1894	60 704 382	78 600 635	190 862 714	4 662 147	30 677 732
1895	38 285 107	75 028 474	174 476 182	7 064 734	29 221 055
1896	58 247 008	77 824 701	162 859 779	6 263 235	28 036 918
1897	56 295 774	72 613 455	163 556 156	4 106 609	29 785 358
1898	74 885 280	74 730 785	172 578 273	6 224 780	26 499 394
1899	67 260 569	74 532 406	166 139 840	5 837 008	20 369 736
1900	54 322 094	68 545 894	165 137 200	4 576 812	28 386 641
1901	53 927 729	67 643 186	161 174 532	7 043 464	25 298 482
1902	58 278 443	74 439 203	184 184 361	5 919 919	29 116 224
1903	48 818 788	65 309 685	172 940 555	5 276 949	23 523 205
1904	37 919 781	62 453 483	176 755 048	6 230 272	28 033 374
1905	60 332 653	65 003 559	166 286 396	7 185 745	26 563 060
1906	60 618 552	67 479 688	174 872 611	6 089 292	27 583 436
1907	56 531 198	67 092 321	183 688 750	5 223 973	26 181 428
1908	53 929 440	61 568 896	176 008 072	7 117 296	29 185 193

Statistical Abstract for United Kingdom, années diverses.

B. — RENDEMENT MOYEN A L'ACRE

Année	Blé	Orge	Avoine	Pommes de terre	Navets	Année	Blé	Orge	Avoine	Pommes de terre	Navets
—	Bois-seaux	Bois-seaux	Bois-seaux	Tons	Tons	—	Bois-seaux	Bois-seaux	Bois-seaux	Tons	Tons
1890	30.66	35.23	41.54	3.53	14.27	1900	28.61	31.67	39.97	3.77	14.29
1891	31.30	34.72	40.46	4.74	13.40	1901	30.93	31.70	39.35	5.81	12.95
1892	26.48	34.78	39.82	4.45	14.04	1902	32.91	35.83	44.50	4.92	15.35
1893	26.08	29.30	38.14	5.23	13.66	1903	30.15	32.38	40.81	4.45	12.44
1894	30.70	34.77	42.34	3.82	13.53	1904	26.97	31.25	40.80	5.24	14.83
1895	26.33	32.09	38.67	5.64	13.11	1905	32.88	34.79	40.38	5.86	14.19
1896	33.63	34.16	37.97	4.93	12.79	1906	33.69	35.00	42.45	5.15	14.76
1897	29.07	32.91	38.84	3.47	13.90	1907	33.98	35.64	43.76	4.58	14.24
1898	34.75	36.24	42.27	5.23	12.74	1908	32.42	33.79	42.22	6.19	15.95
1899	32.76	34.64	40.57	4.82	9.97						

Statistical Abstract for United Kingdom, années diverses.

APPENDICE VI

Modes d'Exploitation

A. — NOMBRE ET ÉTENDUE DES EXPLOITATIONS AGRICOLES

1° Angleterre.

Année	Exploitations de 1 à 5 acres	Exploitations de 5 à 50 acres	Exploitations de 50 à 300 acres	Exploitations de plus de 300 acres	Nombre total des exploitations agricoles
1885	103 229	170 431	104 073	16 148	393 881
1895	87 055	170 591	103 955	15 578	380 179
1903	81 502	167 434	108 985	14 928	372 849
1906	80 917	166 017	109 736	14 711	371 381
1908	79 837	165 265	109 830	14 651	369 583

2° Pays de Galles.

1885	11 044	29 715	17 888	460	59 107
1895	10 763	30 969	18 113	443	60 288
1903	10 295	31 440	17 995	423	60 153
1906	10 279	31 713	18 022	411	60 425
1908	10 121	31 953	18 034	390	60 498

3° Ecosse.

1885	21 463	32 809	22 327	2 756	79 355
1895	20 150	33 921	22 802	2 766	79 639
1903	19 560	34 018	23 075	2 740	79 383
1906	18 553	34 645	23 123	2 706	79 027
1908	18 136	34 601	23 138	2 673	78 548

4° Grande-Bretagne

1885	135 736	232 955	144 288	19 364	532 343
1895	117 968	235 481	147 870	18 787	520 106
1903	111 357	232 892	150 055	18 081	512 385
1906	109 749	232 375	150 881	17 828	510 833
1908	108 094	231 819	151 002	17 714	508 629

5° Irlande.

1871	74 809	171 383	138 647	159 303	544 142
1881	67 071	164 045	135 793	159 834	526 743
1891	63 464	156 661	133 947	162 940	517 012
1901	62 855	154 418	134 091	164 483	515 847
1907	62 068	153 728	135 233	165 269	516 298

Agricultural statistics, années diverses. — Agricultural statistics of Ireland, années diverses.

B. — ETENDUE MOYENNE DES EXPLOITATIONS EN ACRES.

Année	Angleterre	Galles	Ecosse	Grande-Bretagne
—	—	—	—	—
1895	65.3	47.1	61.5	62.6
1903	66.1	46.6	61.6	63.1
1906	66.2	46.2	61.7	63.2
1907	66.2	46.0	61.7	63.1

Agricultural statistics, années diverses.

C. — EXPLOITATION DIRECTE ET INDIRECTE EN 1908

	Etendue occupée par les fermiers Acres	Etendue occupée par les propriétaires Acres	Proportion du sol exploitée par des fermiers o/o
Angleterre	21 514 706	3 045 693	87.6
Galles	2 499 379	288 135	89.7
Ecosse	4 269 998	593 475	87.8
Grande-Bretagne	28 284 083	3 927 303	87.8

Agricultural statistics 1908, p. 70.

APPENDICE VII

Importations

A. — IMPORTATIONS TOTALES DE BLÉ EN GRAIN ET EN FARINE

Année	Grain	Farine	Total après conversion de la farine en poids équivalent de grain
—	Cwts.	Cwts.	Cwts.
1870	30 901 229	4 803 909	36 906 115
1871	39 389 803	3 977 939	44 362 227
1872	42 127 726	4 388 136	47 612 896
1873	43 863 098	6 214 479	51 631 197
1874	41 527 638	6 236 044	49 322 693
1875	51 876 517	6 136 083	59 546 621
1876	44 454 657	5 959 821	51 904 433
1877	54 269 800	7 377 303	63 491 429
1878	49 906 484	7 828 079	59 691 583
1879	59 591 795	10 728 252	73 002 110
1880	55 261 924	10 558 312	68 459 814
1881	57 147 933	11 357 381	71 344 659
1882	64 240 749	13 057 403	80 769 107
1883	64 138 631	16 329 312	85 073 646
1884	47 306 156	15 095 301	66 910 443
1885	61 498 864	15 832 843	82 331 552
1886	47 435 806	14 689 560	67 021 886
1887	55 802 518	18 063 234	80 212 293
1888	57 261 633	16 910 442	80 426 352
1889	58 551 887	14 672 082	78 929 778
1890	60 474 180	15 773 336	82 381 591
1891	66 312 962	16 723 003	89 539 355
1892	64 901 799	22 106 009	95 604 589
1893	65 461 988	20 408 168	93 806 666
1894	70 126 232	19 134 605	96 702 072
1895	81 749 955	18 368 410	107 261 636
1896	70 025 980	21 320 200	99 637 369
1897	62 740 180	18 680 669	88 685 554
1898	65 227 930	21 017 109	94 418 359
1899	66 636 078	22 945 708	98 505 117
1900	68 669 490	21 548 131	98 597 450
1901	69 708 530	22 576 430	101 064 683
1902	81 002 227	19 386 341	107 927 701
1903	88 131 030	20 601 448	116 744 452
1904	97 782 500	14 722 893	118 230 961
1905	97 622 752	11 954 763	114 226 590
1906	92 967 900	14 190 300	112 675 950
1907	97 168 000	13 297 366	115 636 564
1908	91 131 205	12 969 855	109 144 893

Return showing annually, for each year since 1870, inclusive, in a summarised form, the imported quantities of wheat..., meat..., and sugar retained for home consumption (London, Eyre and Spottiswoode, 1903) pp. 5, 7 et 9. — Annual statement of trade.

B. — PROVENANCE DES BLÉS

1° Grains.

Année	Russie	Danemark	Allemagne	Belgique	France	Autriche-Hongrie
—	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
1870	10 269 198	327 919	3 348 214	20 195	253 644	60 472
1871	15 654 000	130 370	3 050 108	2 886	137 641	239 147
1872	17 855 658	428 654	3 891 062	3 870	2 844 811	55 186
1873	9 595 669	301 758	2 155 173	9 525	1 170 262	11 530
1874	5 725 661	188 351	3 063 032	58 233	300 297	2 337
1875	10 005 325	493 019	5 612 536	52 333	1 297 843	18 564
1876	8 780 628	263 205	2 324 148	12 540	292 050	4 556
1877	10 828 236	73 812	5 455 144	38 436	1 492 768	42 838
1878	9 021 679	139 987	5 117 995	»	11 196	11 048
1879	8 004 591	58 580	3 613 878	»	17 291	19 745
1880	2 880 324	30 641	1 599 143	»	1 446	11 502
1881	4 046 649	829	1 361 402	»	6 693	10 412
1882	9 575 632	10 934	3 080 101	»	7 379	15 675
1883	13 346 762	3 619	2 871 095	16 497	9 498	27 495
1884	5 402 396	160	1 090 188	»	19 023	85
1885	11 975 644	3 958	1 980 236	15 914	2 632	95 024
1886	3 720 662	29 591	1 316 646	19 511	2 560	52 475
1887	5 501 380	17 290	1 551 728	60 091	69 100	»
1888	21 450 346	135 435	3 279 457	»	16 396	127 120
1889	21 310 304	83 183	3 537 990	»	126 440	463 948
1890	19 389 025	55 156	1 100 846	»	590	18 285
1891	14 552 905	»	714 460	24 592	126 004	20
1892	4 362 986	2 750	606 353	9 700	25 749	213
1893	10 061 988	1 339	362 086	10 474	1 452	3
1894	16 775 881	3 600	715 043	»	3 968	»
1895	23 017 035	»	752 990	12 380	2 900	»
1896	17 241 600	»	1 032 910	440	2 610	»
1897	15 049 900	»	1 333 400	570	3 130	»
1898	6 232 500	1 800	711 390	26 270	61 480	»
1899	2 518 200	7 020	466 030	16 810	10	»
1900	4 478 300	51 300	1 828 300	2 500	1 820	»
1901	2 541 500	14 300	594 700	20	700	»
1902	6 540 457	17	239 910	7 863	13 572	5 171
1903	17 176 300	3 713	310 176	4 459	88 281	25
1904	23 529 500	3 900	251 000	21 100	600	»
1905	24 703 200	»	300 000	200	400	»
1906	16 017 500	»	71 800	»	»	»
1907	10 900 300	300	19 100	4 700	100	»
1908	4 609 710	»	90 000	100	100	»

IMPORTÉS EN ANGLETERRE (1870-1908).

1° Grains

Roumanie	Turquie	Bulgarie	Egypte	Etats-Unis	Argentine	Uruguay
Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
132 382		357 039	104 950	12 371 922	»	»
594 481		827 265	897 116	13 386 122	»	»
266 163		559 008	2 340 227	8 719 940	»	»
124 540		295 207	1 261 230	19 796 414	»	»
53 468		567 427	293 880	23 090 091	100	»
347 841		957 965	2 107 859	23 523 054	10	»
379 079		862 884	2 223 238	19 323 307	721	»
229 808	1 022 850		2 447 681	21 386 980	436	»
95 075	145 301		217 003	29 060 809	21 887	»
158 854	11 500		2 055 697	36 041 895	180 793	»
126 629	4 005		1 601 281	36 190 814	25 449	»
214 855	29 277	10 804	1 070 710	36 083 488	31	»
197 662	525 710	98 787	174 862	35 137 173	18	»
403 937	1 121 138	737 925	1 172 206	26 128 761	125 293	»
»	504 380	326 689	999 764	22 641 050	210 444	»
298 709	653 035	669 605	109 983	24 272 852	334 195	12 870
290 248	248 628	177 734	40 632	24 648 581	268 696	»
589 055	1 998	65 364	197 899	30 530 263	1 013 869	8 725
1 417 703	160 970	293 169	734 888	14 643 572	1 751 717	14 528
2 825 292	668 276	634 453	325 757	17 009 036	37 792	»
4 653 735	903 514	351 165	425 455	17 201 063	2 810 317	87 816
1 088 330	1 509 903	134 701	936 687	24 194 955	2 478 456	12 500
737 789	494 184	60 289	385 145	33 886 743	3 466 096	45 000
89 272	103 552	»	10 586	42 262 848	7 845 587	32 745
108 089	339 577	12 600	184	24 658 245	13 272 152	307 732
2 022 200	1 300 230	»	2 569	27 084 120	11 400 360	692 000
5 401 300	1 930 400	1 067 900	30 000	30 694 900	4 927 600	4 700
1 221 340	1 862 540	1 142 100	26 980	34 603 200	933 100	63 700
183 700	271 560	88 300	82 900	37 855 200	3 983 400	127 400
32 100	27 300	»	26 300	34 650 648	11 368 600	100 900
756 100	131 200	93 000	600	32 588 470	18 524 000	57 200
512 100	406 400	234 900	200	40 466 300	8 080 400	»
2 362 453	345 525	870 197	18	43 312 561	4 315 165	31 190
3 140 727	433 004	394 306	2 144	24 197 895	14 120 454	79 743
1 491 800	431 200	184 600	6 100	7 051 600	21 440 400	18 000
2 082 200	244 800	163 400	9 600	6 634 700	23 236 400	347 800
3 780 900	242 100	319 400	1 500	22 490 900	19 176 500	»
3 256 800	522 600	254 900	»	20 696 900	21 900 600	297 100
1 837 000	403 500	81 800	»	27 123 400	31 680 200	121 800

PROVENANCE DES BLÉS IMPORTÉS EN ANGLETERRE (1870-1908). — *Suite.*

1^o Grains.

Année	Chili	Canada	Inde-Anglaise	Australie	Nouvelle-Zélande	Autres pays
—	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
1870	599 537	2 838 361	8 600	12 802	72 420	123 774
1871	507 007	3 278 031	220 023	266 675	50 663	148 265
1872	1 436 351	1 734 982	156 665	366 124	134 465	1 334 560
1873	1 574 744	3 761 863	740 934	1 551 448	249 915	1 262 886
1874	1 926 456	3 811 575	1 073 940	484 028	423 425	465 337
1875	884 235	3 622 075	1 334 366	926 761	230 082	462 396
1876	982 379	2 423 183	3 287 236	2 270 698	334 852	690 206
1877	736 011	2 951 891	6 104 985	146 129	279 568	1 032 227
1878	50 573	2 620 830	1 820 881	896 100	557 714	118 406
1879	1 406 394	4 781 736	887 006	1 019 638	1 227 967	106 230
1880	1 348 206	3 887 532	3 229 050	2 708 583	1 537 793	79 526
1881	1 094 261	2 875 606	7 334 616	1 588 099	1 380 631	39 570
1882	1 657 224	2 689 264	8 461 004	1 080 496	1 394 631	134 197
1883	2 248 788	1 798 587	11 248 988	683 245	2 000 345	194 452
1884	1 055 964	1 757 435	7 980 831	3 661 301	1 429 911	226 535
1885	1 622 852	1 745 373	12 170 251	4 851 571	427 661	156 469
1886	1 701 695	3 080 633	11 023 949	378 854	359 845	74 868
1887	2 206 272	3 968 800	8 511 512	1 114 600	232 551	162 021
1888	1 485 861	1 089 623	8 166 254	1 726 346	589 354	178 624
1889	572 953	1 170 650	9 218 204	741 909	664 151	161 549
1890	24 000	1 128 349	9 111 582	1 318 701	1 738 992	155 589
1891	2 119 873	3 173 840	13 005 785	1 532 140	553 531	154 275
1892	2 287 556	3 874 984	12 495 442	1 017 825	999 021	143 975
1893	2 580 147	3 157 355	6 196 096	1 752 476	837 112	156 870
1894	1 764 413	2 828 515	5 349 056	3 651 275	226 143	109 759
1895	1 038 900	1 844 600	8 802 950	3 472 920	13 700	290 080
1896	1 936 100	3 617 900	2 112 940	6 500	»	18 180
1897	1 019 300	4 820 500	572 760	»	»	87 660
1898	807 300	5 012 030	9 537 900	206 820	4 800	33 180
1899	265 300	5 256 500	8 192 200	2 997 430	705 600	5 130
1900	2 500	6 337 600	6 100	2 651 600	1 136 600	22 300
1901	»	6 691 710	3 341 500	5 437 500	1 383 100	3 000
1902	251 446	9 527 475	8 841 586	4 174 753	156 626	6 242
1903	238 644	10 802 127	17 057 857	26	204	80 945
1904	915 400	6 195 300	25 493 000	10 272 600	358 100	118 300
1905	162 800	6 522 030	22 807 422	10 064 700	339 900	3 200
1906	800	11 309 700	12 636 200	7 785 100	79 400	55 400
1907	85 100	12 469 700	18 269 600	8 324 200	3 300	162 700
1908	2 210 700	14 442 195	2 948 900	5 518 200	»	63 600

Return showing the imported quantities of wheat, meat....précité, pp. 4-5. — Annual statement of Trade.

PROVENANCE DES BLÉS IMPORTÉS EN ANGLETERRE (1870-1908). — *Suite.*

2° Farines.

Année	Russie	Danemark	Allemagne	Belgique	France
—	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
1870	46 117	201 859	911 648	»	645 181
1871	28 755	130 450	966 972	»	35 697
1872	66 655	146 103	1 034 031	»	1 367 176
1873	78 662	138 877	691 386	»	1 671 486
1874	58 652	213 634	759 227	»	659 532
1875	122 018	271 065	800 806	»	1 820 747
1876	104 928	471 060	930 819	»	1 089 400
1877	140 545	477 017	1 239 373	»	1 901 392
1878	102 777	398 468	1 114 852	»	699 390
1879	90 316	397 050	915 133	»	355 006
1880	66 747	310 616	977 617	»	279 131
1881	42 659	293 745	1 387 939	»	203 296
1882	83 447	410 778	1 987 720	»	220 269
1883	81 285	414 527	1 928 170	3 017	163 898
1884	94 443	156 730	1 746 514	»	154 339
1885	85 398	120 146	1 415 171	»	187 097
1886	22 610	66 587	811 737	»	114 594
1887	42 935	54 932	588 276	7 719	97 640
1888	232 544	83 995	1 105 426	»	101 864
1889	236 105	57 630	1 153 859	»	90 613
1890	196 224	21 744	894 838	9 393	102 763
1891	76 526	9 298	364 476	2 032	44 097
1892	1 431	728	163 335	1 282	39 962
1893	1 171	691	116 164	3 084	52 355
1894	33 401	7 241	198 543	37 767	480 819
1895	34 840	380	243 870	56 330	1 125 990
1896	15 090	10 110	204 790	65 190	1 719 390
1897	55 720	34 460	73 745	53 840	1 682 420
1898	123 190	19 450	107 340	91 430	438 160
1899	3 504	6 220	60 707	112 713	641 838
1900	20 320	2 590	36 154	78 193	755 848
1901	28 300	930	34 300	42 060	534 570
1902	57 346	131	16 208	112 812	713 935
1903	72 851	44	37 020	104 169	577 498
1904	128 740	60	264 740	540 810	1 486 920
1905	111 865	1 002	479 300	765 800	1 034 503
1906	41 012	»	190 600	262 900	560 500
1907	2 580	»	321 060	177 970	661 700
1908	2 600	»	309 020	109 500	302 900

PROVENANCE DES BLÉS

2° Farines.

Année	Autriche- Hongrie	Roumanie	Turquie	Egypte	Etats-Unis	Argentine
—	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
1870	322 569	»	3 300	1 401	2 148 251	»
1871	477 677	»	»	9 385	1 791 367	»
1872	321 424	»	3 817	16 652	731 527	»
1873	239 768	»	860	8 451	1 582 957	»
1874	226 297	»	1 826	3 238	3 292 769	»
1875	321 302	3 076	2 226	3 423	2 279 075	»
1876	445 626	12 588	2 847	20 811	2 320 279	1 787
1877	1 034 466	»	2 744	13 092	1 765 620	227
1878	1 348 672	7 800	7 626	988	3 621 881	»
1879	1 513 092	»	»	6 417	6 862 179	9 884
1880	1 123 911	»	331	3 325	6 873 869	6 532
1881	1 097 417	»	18	1 472	7 693 174	»
1882	1 567 313	»	26 323	2 253	7 800 806	»
1883	1 738 955	»	6 423	813	11 270 459	2
1884	1 563 693	»	7 360	1 000	10 336 481	»
1885	1 810 719	»	116	200	11 731 903	1 037
1886	1 365 419	»	777	200	11 425 251	11 300
1887	1 412 195	145	»	»	14 860 415	9 707
1888	1 946 023	»	4	1 738	12 558 640	8 666
1889	1 841 022	9 870	3 435	1 250	10 043 720	742
1890	1 369 887	9 492	»	1 758	12 025 800	27 687
1891	1 217 933	1 250	»	560	13 703 035	557
1892	977 272	»	2 730	487	19 467 391	7 751
1893	1 099 614	»	224	1 584	17 995 601	10 262
1894	1 106 971	»	4 411	3 330	15 925 486	8 435
1895	1 305 760	9 500	490	»	13 131 850	23 300
1896	1 388 300	»	2 680	10	15 905 100	58 500
1897	1 143 950	3 000	»	»	14 062 970	6 600
1898	729 290	10	»	»	17 445 890	27 000
1899	1 029 616	»	250	400	18 405 796	110 630
1900	1 167 955	900	630	200	17 877 308	176 400
1901	799 588	7 500	700	»	18 999 882	165 100
1902	688 962	18 364	3 157	466	15 587 217	164 211
1903	817 879	»	805	»	16 223 639	80 691
1904	733 294	3 700	30 390	700	8 252 602	288 900
1905	622 885	300	1 000	1 700	5 685 418	616 800
1906	628 230	2 000	2 200	»	9 809 270	148 700
1907	428 482	1 800	8 700	500	9 324 554	49 400
1908	250 304	3 200	»	»	9 781 829	113 110

IMPORTÉS EN ANGLETERRE (1870-1908) — *Suite.*

2^o Farines

Année	Chili	Canada	Australie	Nouvelle- Zélande	Autres pays
—	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
1870	35 208	451 463	736	5 200	30 976
1871	66 355	403 796	37 044	4 866	25 575
1872	193 246	337 750	37 151	7 322	125 282
1873	210 274	443 077	224 359	7 754	916 568
1874	224 448	389 392	162 586	36 731	207 712
1875	14 740	357 992	83 250	3 873	52 490
1876	24 211	283 034	180 015	9 305	63 111
1877	59 026	250 626	17 324	3 000	472 851
1878	»	302 856	69 164	16 590	137 015
1879	68 518	457 569	12 704	24 934	15 450
1880	81 714	524 700	288 976	4 606	16 277
1881	61 422	259 862	266 046	10 602	39 729
1882	47 687	341 204	410 002	78 927	80 674
1883	41 814	503 864	47 253	37 997	90 835
1884	15	688 780	160 525	61 992	123 419
1885	13	280 002	77 339	54 146	69 556
1886	3 822	770 665	56 819	15 873	23 906
1887	3 500	957 553	6 123	900	21 144
1888	»	785 056	50 864	149	35 473
1889	»	1 168 368	29 434	3 829	32 205
1890	»	933 422	130 763	377	49 188
1891	35 552	1 029 247	157 844	536	80 060
1892	15 336	1 359 859	42 050	48	26 347
1893	760	1 080 986	27 052	3 003	15 617
1894	1 600	1 195 421	52 972	8 184	70 024
1895	1 200	2 343 300	73 110	»	18 490
1896	200	1 932 720	»	»	18 120
1897	»	1 530 690	»	»	33 274
1898	12 900	1 968 800	9 400	»	44 249
1899	12 200	2 498 930	22 470	1 100	39 334
1900	6 500	1 195 219	192 720	1 400	35 794
1901	6 100	1 358 100	546 710	100	52 490
1902	11 066	1 943 213	30 427	12	38 814
1903	4 844	2 637 617	25	»	43 760
1904	10 400	2 045 767	786 290	6 620	122 730
1905	1 200	1 330 100	1 019 500	4 900	236 090
1906	»	1 810 500	540 300	»	192 388
1907	»	1 837 920	131 400	»	343 100
1908	2 350	1 705 532	230 300	»	157 890

Return précité, pp. 6-7. — Annual statement of Trade.

C. — IMPORTATIONS DE BLÉ.

(Grains et farines converties en poids équivalent de grain)
Suivant leur provenance étrangère ou coloniale.

1890-1908

Année	Blés étrangers importés	Blés coloniaux importés	Année	Blés étrangers importés	Blés coloniaux importés
—	—	—	—	—	—
	Cwts.	Cwts.		Cwts.	Cwts.
1890	67 601 387	14 780 204	1900	86 475 693	12 121 757
1891	69 618 318	19 921 037	1901	81 563 854	19 500 829
1892	75 266 298	20 338 291	1902	82 483 849	25 443 852
1893	80 315 326	13 491 340	1903	85 184 653	31 559 499
1894	82 850 833	13 851 239	1904	71 866 814	46 364 149
1895	89 676 426	17 585 208	1905	71 161 118	43 065 471
1896	91 204 518	8 432 851	1906	77 598 089	35 077 861
1897	81 150 138	7 535 416	1907	73 786 453	41 850 111
1898	76 830 482	17 587 877	1908	83 538 809	25 606 084
1899	77 843 665	20 661 452			

Annual Statement of Trade.

D. — IMPORTATIONS D'ORGE.

Avec indication des pays de provenance.

Année	Russie	Suède	Danemark	Allemagne	Hollande
—	Cwts.	Cwts.	Cwts	Cwts.	Cwts.
1870	2 564 274	414 187	1 691 210	1 211 601	19 872
1871	2 398 773	356 567	1 062 402	1 191 625	173
1872	1 755 349	357 941	1 824 472	1 672 577	249 038
1873	1 119 094	182 004	850 011	1 138 737	13 449
1874	2 019 360	341 474	1 333 345	728 282	11 645
1875	2 585 558	468 839	1 187 741	1 119 266	4 200
1876	1 547 518	320 490	994 017	431 342	88
1877	1 499 565	318 254	995 018	2 592 513	17 780
1878	1 827 663	460 587	1 854 103	3 150 017	70 306
1879	2 473 104	491 028	2 122 752	3 600 513	105 631
1880	1 491 464	466 047	2 118 457	2 636 847	141 473
1881	1 167 922	229 129	1 376 908	1 692 306	126 504
1882	4 097 344	556 685	1 062 914	2 175 536	78 846
1883	5 517 049	397 502	750 034	1 794 914	7 049
1884	4 965 593	176 088	226 874	724 532	118 087
1885	6 524 542	169 648	612 119	609 142	57 592
1886	5 541 041	540 256	973 306	1 205 750	67 633
1887	7 463 633	602 236	822 305	931 951	55 525
1888	11 530 403	518 903	1 005 402	2 427 669	39 727
1889	7 855 500	64 747	537 883	1 608 102	64 825
1890	8 254 567	61 772	301 120	514 803	48 740
1891	6 438 666	69 100	324 567	228 387	48 953
1892	5 182 076	74 200	237 749	372 403	127 929
1893	13 610 085	91 554	463 486	461 685	135 424
1894	19 447 120	75 188	676 411	845 928	192 441
1895	13 281 157	11 140	157 570	840 030	151 620
1896	9 245 400	900	346 720	410 632	144 870
1897	7 494 100	»	100 000	141 310	173 110
1898	10 267 000	»	101 000	271 329	123 585
1899	7 806 930	9 800	148 500	190 618	108 050
1900	4 653 100	900	91 420	391 300	72 410
1901	8 153 100	»	173 600	524 100	35 620
1902	10 055 934	»	305 936	494 768	140 399
1903	12 117 285	11 400	304 191	1 053 427	110 274
1904	12 237 900	8 000	258 200	321 500	49 100
1905	9 850 100	»	80 100	373 000	69 500
1906	6 899 400	»	20 500	86 200	18 300
1907	6 344 800	»	79 200	166 600	5 800
1908	8 416 300	»	58 000	279 200	4 300

IMPORTATIONS

Avec indication des pays de provenance

Année	France	Autriche- Hongrie	Roumanie	Turquie	Bulgarie	Egypte
—	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
1870	554 297	69 212	214 813	418 221	»	26 115
1871	1 552 555	153 376	432 096	1 114 394	»	6 657
1872	6 183 067	11 608	1 218 246	1 499 205	»	70 033
1873	1 970 958	»	836 606	2 905 646	de 1874 à 1880 les importations en provenance de Bulgarie sont confondues avec celles de Turquie	16 510
1874	2 136 414	8 209	958 876	3 327 078		48 270
1875	2 081 755	33 769	439 760	2 553 557		127 663
1876	1 642 070	»	964 505	3 235 652	de 1874 à 1880 les importations en provenance de Bulgarie sont confondues avec celles de Turquie	272 718
1877	1 900 054	31 691	212 315	3 784 905		220 028
1878	459 568	82 618	1 068 653	1 026 868		»
1879	625 680	»	1 533 987	89 301	de 1874 à 1880 les importations en provenance de Bulgarie sont confondues avec celles de Turquie	94 306
1880	1 165 175	6 064	2 417 681	83 540		125 254
1881	2 001 182	34 635	1 887 134	251 964		59 971
1882	909 685	132 135	5 719 985	513 344	146 316	48 467
1883	1 475 713	367 705	4 460 601	1 183 051	97 498	95 945
1884	1 281 262	392 361	1 401 211	2 463 631	79 739	225 340
1885	1 424 600	744 040	2 377 519	1 288 738	43 617	62 516
1886	1 033 323	481 287	2 346 287	648 793	124 496	»
1887	624 552	366 500	2 309 276	175 884	37 314	44 493
1888	410 014	655 903	3 207 205	906 406	»	64 771
1889	611 597	307 237	3 013 457	1 899 700	29 285	272 171
1890	439 595	439 718	1 964 612	2 352 567	74 114	238 625
1891	1 112 230	232 578	2 751 202	3 133 984	30 700	412 551
1892	1 153 863	102 405	1 395 016	2 991 035	227 255	102 815
1893	205 681	393 609	1 411 124	3 501 401	87 473	114 887
1894	177 964	607 757	3 020 182	2 972 697	41 750	137 328
1895	370 670	204 960	2 370 000	3 920 690	97 301	34 600
1896	200 400	125 800	2 975 300	3 680 760	106 200	129 400
1897	75 640	220 400	3 275 200	3 150 700	25 300	47 520
1898	504 800	205 700	4 734 760	3 800 800	31 900	184 240
1899	366 520	147 900	1 326 330	2 955 600	210 800	279 420
1900	410 200	65 500	1 490 500	4 203 270	22 400	29 400
1901	238 200	267 000	3 505 200	4 635 400	52 700	60 900
1902	599 357	396 268	4 834 184	3 866 086	131 900	148 921
1903	161 776	700 100	3 551 782	4 018 033	179 639	161 298
1904	382 100	513 800	3 142 900	4 220 100	153 809	1 500
1905	94 900	47 100	2 270 700	3 454 600	240 300	66 900
1906	141 400	165 600	4 028 100	3 662 200	45 400	7 000
1907	210 200	121 900	2 035 000	3 012 300	45 900	13 000
1908	82 700	178 900	1 566 900	2 733 000	80 600	41 000
					»	

D'ORGE. — (Suite).

Avec indication des pays de provenance

Tripoli- Tunisie	Etats-Unis	Chili	Canada	Autres pays	Total
Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
5 191	»	»	»	28 376	7 217 369
»	66 132	»	»	234 262	8 569 012
2 707	17 656	»	»	184 667	15 046 566
28 554	14 529	9	»	164 956	9 241 063
44 990	32 200	6 523	»	338 730	11 335 396
14 458	7 708	245 684	»	179 518	11 049 476
»	128 571	700	34 202	201 072	9 772 945
»	807 401	4 453	457 952	117 597	12 959 526
»	1 084 562	»	57 892	14 082	14 156 919
»	158 521	60 353	140 085	51 053	11 546 314
»	328 345	249 147	35 678	440 118	11 705 290
502	273 859	3 397	2 083	552 132	9 805 944
»	47 578	6 851	»	93 244	15 540 112
»	118 750	52 859	36 901	123 519	16 461 328
31 971	226 659	291 777	400	443 612	12 953 015
140 540	135 913	152 583	8 870	933 302	15 366 160
»	49 809	165 338	344	623 156	13 713 637
»	369 169	73 081	2 816	398 142	14 239 566
»	52 420	326 792	»	130 450	21 305 350
134 263	388 636	297 051	1 840	269 787	17 400 910
630 348	415 333	65 040	6 354	884 094	16 670 988
463 679	749 451	205 903	347 631	719 561	17 465 698
88 040	1 196 678	303 556	237 714	624 390	14 277 342
»	1 586 441	388 083	18 743	417 609	22 844 562
407 457	1 514 751	633 208	3 711	431 940	31 241 384
213 100	734 250	980 400	400	242 080	23 618 867
653 900	3 241 900	1 108 500	118 800	68 740	22 477 322
270 100	3 353 600	522 970	67 970	34 200	18 958 720
487 500	2 292 800	336 860	156 860	679 770	24 457 004
400 400	1 946 070	490 300	367 600	622 920	17 189 358
68 900	4 277 100	402 600	598 660	247 030	17 054 990
255 400	2 630 010	368 400	420 400	474 200	21 873 430
437 839	2 958 553	246 709	74 389	471 973	25 210 955
743 844	2 526 771	276 200	80 755	601 902	26 555 867
691 100	3 737 200	544 000	487 500	317 100	27 152 800
568 900	2 555 500	662 400	1 057 600	230 200	21 426 900
670 500	2 906 800	336 700	687 700	188 200	19 934 500
1 951 000	2 751 400	8 100	484 200	2 363 620	19 627 620
310 400	1 865 600	315 600	616 000	1 669 300	18 137 200

Return précité, pp. 10 et 11. — Annual statement of trade.

E. — IMPORTATIONS D'AVOINE

Principaux Pays de provenance

Année	Russie	Suède	Allemagne	Roumanie	Etats-Unis	Canada	Total général
—	—	—	—	—	—	—	—
	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
1870	4 034 187	4 485 744	516 610	»	17 658	389 674	10 830 630
1871	4 873 154	3 695 004	428 441	»	20 010	380 579	10 914 186
1872	2 303 957	4 823 713	769 274	»	70	345 534	11 537 325
1873	4 873 281	3 958 647	1 201 588	»	8 725	264 612	11 907 702
1874	5 016 883	4 187 253	833 628	20 500	5 435	272 702	11 387 768
1875	6 425 535	3 106 872	1 395 305	4 997	29 399	394 612	12 435 888
1876	4 719 581	4 278 923	314 352	»	182 566	1 085 644	11 211 019
1877	7 412 961	3 083 578	1 281 760	»	41 923	604 373	12 910 035
1878	6 301 684	4 081 140	1 045 498	»	40 148	664 883	12 774 420
1879	7 068 190	4 479 287	301 874	»	20 605	485 336	13 471 660
1880	7 843 657	4 061 822	118 868	46 552	57 804	738 990	13 826 730
1881	5 698 287	3 209 974	66 740	84 597	7 877	546 214	10 324 119
1882	8 471 227	4 042 283	595 125	129	177	184 754	13 638 457
1883	9 030 383	4 723 901	632 759	»	97	89 351	15 137 540
1884	9 357 189	2 413 791	275 042	»	251 075	277 948	12 921 866
1885	6 411 246	3 690 286	95 836	132 482	1 453 541	758 210	13 057 189
1886	7 216 913	4 091 318	331 309	141 746	412 624	766 732	13 485 233
1887	9 676 451	3 407 310	476 496	13 460	17 195	216 248	14 462 943
1888	16 203 306	1 721 357	399 435	128 570	101	25 589	18 770 686
1889	13 966 926	1 568 167	106 952	»	148 946	4 067	15 990 567
1890	8 950 266	1 001 524	240 105	»	2 010 451	120 054	12 727 186
1891	10 883 401	2 550 715	380 251	»	904 072	355 759	16 600 394
1892	5 325 063	1 578 220	267 168	214 478	2 569 667	1 865 238	15 661 394
1893	8 250 578	2 890 220	399 053	35 350	876 441	729 911	13 954 986
1894	12 456 906	861 676	640 420	48 563	39 781	80 931	14 979 214
1895	12 122 560	1 130 870	748 640	43 200	297 800	3 350	15 528 310
1896	10 822 800	806 400	426 200	25 200	4 552 500	781 700	17 586 730
1897	5 463 480	172 500	234 060	18 800	8 082 300	1 754 750	16 116 810
1898	3 344 220	288 180	369 400	190 200	8 421 320	2 473 300	15 577 900
1899	4 722 500	700 500	861 700	137 100	7 072 000	1 387 100	15 626 730
1900	10 673 570	119 200	1 681 120	22 700	5 715 200	1 518 100	20 109 560
1901	12 609 200	333 200	2 355 200	652 800	4 443 800	1 154 000	22 470 670
1902	8 935 363	171 978	2 320 406	1 620 194	1 221 271	590 958	15 857 167
1903	9 918 482	24 645	1 197 159	2 419 554	660 689	569 482	16 283 763
1904	6 703 600	1 300	1 341 700	1 659 600	178 900	659 700	14 097 700
1905	11 199 700	32 500	1 365 500	77 600	2 501 300	764 263	17 095 463
1906	6 708 900	9 700	2 363 700	514 200	2 375 100	1 225 800	15 286 500
1907	3 063 200	164 100	2 422 300	392 900	246 020	1 435 200	10 485 290
1908	3 798 750	89 900	3 990 600	147 500	100	19 200	14 269 250

Return, précité, pp. 12-13. — *Annual Statement of trade.*

F. — IMPORTATIONS DE MAÏS

Année	Importations totales	Année	Importations totales	Année	Importations totales
—	—	—	—	—	—
	Cwts.		Cwts.		Cwts.
1870	16 756 783	1883	31 739 106	1896	51 772 100
1871	16 825 023	1884	24 780 464	1897	53 785 380
1872	24 532 670	1885	31 526 735	1898	57 169 292
1873	18 823 431	1886	31 011 565	1899	62 741 350
1874	17 693 625	1887	31 167 325	1900	54 151 570
1875	20 438 480	1888	25 370 164	1901	51 372 700
1876	39 963 369	1889	36 492 325	1902	44 492 997
1877	30 477 818	1890	43 437 834	1903	50 099 328
1878	41 673 906	1891	26 825 625	1904	42 897 880
1879	36 148 379	1892	35 381 224	1905	42 101 210
1880	37 224 733	1893	32 902 503	1906	48 685 200
1881	33 480 846	1894	35 365 043	1907	53 379 950
1882	18 275 731	1895	33 944 350	1908	33 841 000

Return, précité, p. 15. Annual Statement of Trade.

G. — IMPORTATIONS D'ORGE, D'AVOINE ET DE MAÏS
SUIVANT LEUR PROVENANCE ÉTRANGÈRE OU COLONIALE

Année	ORGE		AVOINE		MAÏS	
	Etrangère	Coloniale	Etrangère	Coloniale	Etranger	Colonial
	—	—	—	—	—	—
	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
1899	16 783 858	405 500	13 967 680	1 659 050	57 374 110	5 367 240
1900	16 309 330	745 660	18 567 490	1 542 070	49 356 070	4 795 500
1901	21 378 230	495 200	21 145 370	1 325 300	49 287 100	2 085 600
1902	25 113 153	97 802	15 262 351	594 816	44 089 824	403 153
1903	26 055 667	500 200	15 340 512	943 251	45 889 500	4 209 828
1904	26 479 700	672 600	12 165 700	1 932 000	40 742 280	2 155 600
1905	20 248 300	1 178 600	16 107 300	988 163	37 739 050	4 362 160
1906	19 205 700	728 800	13 957 100	1 329 400	46 141 700	2 543 500
1907	17 647 300	1 980 320	8 933 390	1 551 900	50 439 100	2 940 850
1908	17 225 600	911 600	14 135 650	133 600	33 127 300	713 700

Agricultural statistics, années diverses,

H. — IMPORTATIONS DE BÉTAIL VIVANT

Année	Bêtes à cornes	Bêtes à laine	Porcs	Année	Bêtes à cornes	Bêtes à laine	Porcs
—	—	—	—	—	—	—	—
1870	204 884	669 905	95 624	1890	642 596	358 458	4 036
1871	251 393	917 076	85 562	1891	507 407	344 504	542
1872	175 782	809 822	16 100	1892	502 237	79 048	3 826
1873	203 438	851 116	80 978	1893	340 045	62 682	138
1874	196 157	758 915	115 389	1894	475 440	484 597	8
1875	265 576	985 652	72 170	1895	415 565	1 065 470	321
1876	271 898	1 041 329	43 558	1896	562 553	769 592	4
1877	201 193	874 055	20 034	1897	618 321	611 504	»
1878	253 462	892 125	55 911	1898	569 066	663 747	450
1879	247 768	944 888	52 366	1899	503 504	607 755	»
1880	389 724	941 121	51 191	1900	495 645	382 833	»
1881	319 374	935 144	24 283	1901	495 635	383 594	»
1882	343 699	1 124 391	15 670	1902	419 488	293 203	»
1883	474 750	1 116 115	38 863	1903	522 545	354 241	»
1884	425 507	945 042	26 437	1904	549 533	382 240	»
1885	373 078	750 886	16 522	1905	565 139	183 084	150
1886	319 622	1 038 965	21 351	1906	561 215	103 359	»
1887	295 965	971 404	21 965	1907	472 015	105 601	»
1888	377 088	956 210	24 509	1908	383 129	78 900	»
1889	555 222	677 958	25 324				

Return, précité, pp. 21-22. — Agricultural Statistics, années diverses.

I. — IMPORTATIONS DE VIANDES MORTES

1^o Bœuf frais

PRINCIPAUX PAYS DE PROVENANCE					
Année	Etats-Unis	Argentine	Australie	Nouvelle-Zélande	Total général
—	—	—	—	—	—
	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
1870	»	»	»	»	12 035
1871	»	»	»	»	22 004
1872	»	»	»	»	35 585
1873	»	»	»	»	44 777
1874	1 095	»	»	»	34 793
1875	3 098	»	»	»	34 943
1876	144 336	»	»	»	172 268
1877	443 042	»	»	»	468 887
1878	483 012	»	»	»	508 307
1879	559 730	»	»	»	569 260
1880	724 272	»	»	»	727 392
1881	747 785	»	»	»	817 295

Année	Etats-Unis	Argentine	Australie	Nouvelle-Zélande	Total général
	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
1882	446 778	»	»		463 954
1883	730 966	»	1 522		804 794
1884	811 644	500	2 754		878 350
1885	854 845	930	7 778	8 844	902 951
1886	762 226	6 736	10 195	10 962	806 867
1887	643 320	270	18	8 398	656 194
1888	784 429	3 678	864	40 490	836 659
1889	1 275 948	8 665	24 865	75 131	1 385 752
1890	1 693 148	8 933	21 426	88 495	1 854 593
1891	1 747 578	14 485	41 615	107 433	1 920 511
1892	1 951 887	8 309	56 568	62 065	2 079 637
1893	1 489 949	35 383	210 983	14 686	1 808 051
1894	1 775 538	5 279	301 896	2 617	2 104 104
1895	1 649 473	23 384	485 851	16 317	2 191 037
1896	2 074 644	50 095	494 975	28 803	2 659 700
1897	2 242 063	84 673	550 829	73 426	3 010 387
1898	2 301 956	108 288	531 651	92 756	3 100 821
1899	2 756 458	150 368	609 216	134 427	3 802 893
1900	2 867 238	412 262	413 991	310 667	4 128 130
1901	3 180 291	771 929	243 348	228 126	4 508 746
1902	2 290 465	923 748	65 860	237 257	3 707 387
1903	2 693 920	1 452 211	77 656	159 830	4 159 606
1904	2 395 836	1 675 271	76 345	175 012	4 350 031
1905	2 232 206	2 580 152	19 025	145 338	5 037 521
1906	2 426 644	2 795 913	36 741	233 587	5 523 809
1907	2 417 604	2 691 554	126 030	391 299	5 735 003
1908	1 432 142	3 574 724	112 583	347 872	5 611 441

Return, précité, p. 27. — Annual Statement of trade.

2° Importations totales de viande de bœuf

Abattue ou sur pied (celle-ci convertie en un poids équivalent de viande abattue) ¹

PRINCIPAUX PAYS DE PROVENANCE				
Année	Etats-Unis	Canada	Argentine et Uruguay	Total
—	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
1904	5 486 000	938 000	1 788 000	8 617 000
1905	5 446 000	962 000	2 724 000	9 448 000
1906	5 396 000	1 022 000	2 857 000	9 618 000
1907	4 890 000	835 000	2 797 000	9 094 000
1908	3 361 000	799 000	3 760 000	8 474 000

Agricultural Statistics 1908, p. 195.

(1) La conversion est faite sur les bases suivantes : il est admis qu'une bête à cornes donne aujourd'hui (1901-08) en viande le rendement suivant, selon son origine :

Origine	Poids de viande rendue
Etats-Unis.	744 cwts.
Canada.	688 —
Argentine	720 —

3° Mouton frais.

PRINCIPAUX PAYS DE PROVENANCE

Année	Hollande	Argentine	Australie	Nouvelle - Zélande	Total général
—	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
1882	123 085	»	31 469	5 814	189 847
1883	83 143	3 571	31 747	71 942	236 496
1884	116 422	40 230	63 511	240 613	503 194
1885	80 605	112 223	53 574	284 013	572 868
1886	52 262	190 409	37 711	346 565	653 447
1887	64 375	251 273	42 445	395 638	783 114
1888	88 118	345 392	44 489	498 628	988 010
1889	77 939	395 303	42 100	568 499	1 225 058
1890	116 152	435 084	109 826	787 222	1 656 419
1891	56 668	436 358	167 331	896 126	1 662 994
1892	164 872	471 128	211 726	765 668	1 699 966
1893	197 266	515 611	287 158	900 300	1 971 500
1894	199 969	585 729	468 430	971 072	2 295 066
1895	167 228	715 296	499 920	1 171 048	2 611 435
1896	229 283	801 733	774 020	1 079 109	2 895 158
1897	266 842	908 623	706 752	1 302 333	3 193 276
1898	265 543	1 106 201	619 489	1 314 619	3 314 001
1899	284 886	1 141 208	525 733	1 475 719	3 446 022
1900	331 320	1 114 795	446 049	1 487 197	3 392 850
1901	316 285	1 271 654	518 639	1 488 217	3 608 229
1902	343 759	1 352 501	279 134	1 635 037	3 659 599
1903	257 521	1 485 770	181 269	2 035 434	4 016 622
1904	268 702	1 422 397	163 014	1 626 893	3 494 782
1905	235 172	1 462 537	505 413	1 524 981	3 811 069
1906	234 926	1 433 097	616 870	1 748 188	4 082 756
1907	221 223	1 402 302	858 226	2 005 078	4 578 523
1908	267 222	1 556 716	636 034	1 737 606	4 385 771

Return précité, p. 26. — Annual statement of trade.

4° Lard

PRINCIPAUX PAYS DE PROVENANCE

Année	Danemark	Allemagne	Etats-Unis	Canada	Total généra ¹
—	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
1870	27 893	161 305	336 816	7 718	536 844
1871	27 237	178 777	786 004	34 353	1 028 385
1872	28 430	154 746	1 629 259	30 367	1 845 562
1873	24 904	203 457	2 464 344	87 128	2 784 126
1874	30 181	306 558	1 944 586	65 708	2 354 336
1875	20 372	360 684	2 000 386	25 736	2 414 205

Année	Danemark	Allemagne	Etats-Unis	Canada	Total général
—	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
1876	18 186	338 494	2 426 453	40 978	2 829 225
1877	14 654	231 011	2 101 163	30 272	2 395 223
1878	20 453	274 861	3 169 025	12 961	3 488 357
1879	29 054	308 022	3 602 384	53 993	4 002 640
1880	24 081	318 668	3 976 537	65 521	4 387 082
1881	18 190	268 868	3 496 019	90 048	3 876 053
1882	24 929	277 337	2 013 718	24 983	2 352 967
1883	51 071	420 045	2 440 446	161 973	3 089 830
1884	116 427	531 664	1 924 298	171 636	2 761 721
1885	75 807	432 627	2 460 771	198 793	3 117 274
1886	131 301	336 194	2 586 582	197 964	3 264 795
1887	203 808	359 172	2 207 156	192 155	3 005 160
1888	528 781	244 945	1 874 409	106 081	2 863 804
1889	575 267	63 634	2 552 917	209 573	3 503 264
1890	465 866	1 390	2 934 465	292 420	3 790 570
1891	580 868	3 748	2 675 054	151 109	3 510 209
1892	671 882	3 089	2 895 951	239 121	3 881 378
1893	711 854	9 744	2 177 293	193 773	3 198 887
1894	766 828	339	2 561 203	254 443	3 689 604
1895	1 013 930	282	2 649 482	268 886	4 063 418
1896	1 222 114	512	2 751 518	456 723	4 549 526
1897	1 026 552	45	3 592 635	290 283	5 004 915
1898	1 017 520	814	4 087 389	535 879	5 711 322
1899	1 210 612	80	4 088 546	453 773	5 804 583
1900	1 094 626	7 970	3 956 527	529 864	5 641 238
1901	1 060 909	3 603	4 244 329	398 697	5 772 348
1902	1 255 627	2 518	3 283 855	462 487	5 089 704
1903	1 496 101	1 028	2 893 507	665 249	5 156 988
1904	1 723 884	125	2 806 108	829 883	5 452 311
1905	1 471 687	3 049	2 755 233	1 191 390	5 498 900
1906	1 463 880	3 695	2 775 919	1 190 524	5 542 622
1907	1 806 934	148	2 280 644	1 192 401	5 365 605
1908	2 051 148	82	2 541 945	1 004 126	5 685 742

Return précité, p. 24. — Annual statement of trade.

5° Jambons.

PRINCIPAUX PAYS DE PROVENANCE

Année	Danemark	Etats-Unis	Canada	Total général
—	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
1870	9 482	11 972	1 587	30 320
1871	11 669	37 006	3 699	65 453
1872	8 167	128 809	4 452	156 293
1873	5 926	162 532	5 588	202 803
1874	6 066	151 513	4 281	187 759
1875	6 190	195 817	3 802	224 670
1876	3 465	327 103	1 689	352 344
1877	1 397	405 350	2 759	425 259

Année	Danemark	Etats-Unis	Canada	Total général
—	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
1878	626	790 348	2 233	806 794
1879	240	901 895	3 935	914 991
1880	286	938 810	5 170	947 566
1881	366	736 574	9 694	751 431
1882	703	539 546	6 038	551 433
1883	1 284	565 140	36 488	606 162
1884	7 159	578 268	68 597	656 710
1885	4 246	787 022	86 209	881 180
1886	2 794	843 505	96 945	946 034
1887	10 397	816 145	93 472	922 442
1888	28 230	648 731	51 502	730 408
1889	14 120	876 816	87 714	980 844
1890	4 181	1 094 383	108 848	1 209 446
1891	2 540	1 116 441	83 680	1 204 803
1892	4 000	1 131 279	114 198	1 253 132
1893	7 270	920 961	57 780	988 411
1894	1 785	1 075 270	50 576	1 129 784
1895	1 825	1 203 157	81 707	1 289 518
1896	1 947	1 285 976	169 276	1 459 412
1897	983	1 603 533	119 133	1 725 875
1898	908	1 851 520	117 428	1 972 299
1899	1 521	1 823 965	150 698	1 978 626
1900	821	1 602 453	196 182	1 802 670
1901	800	1 730 536	125 867	1 860 670
1902	1 763	1 312 279	163 930	1 482 287
1903	1 318	939 169	197 497	1 141 332
1904	1 185	1 042 659	196 732	1 244 003
1905	1 042	1 022 855	292 173	1 318 302
1906	1 158	1 045 718	254 495	1 302 752
1907	1 304	832 042	296 949	1 132 649
1908	942	900 795	321 463	1 225 227

Return précité, p. 25. — *Annual Statement of Trade.*

6° Importations totales de viande de boucherie

Année	Bœuf	Mouton	Porcs	Viandes non classifiées	Total
—	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
1871-75	253 770	»	2 531 446	348 959	3 134 175
1876-80	730 235	»	4 494 347	617 331	5 841 913
1881-85	1 017 519	»	4 094 987	899 989	6 012 495
1886	997 590	653 447	4 582 525	473 520	6 707 082
1887	874 248	783 114	4 352 585	563 919	6 573 866
1888	1 063 602	988 010	4 083 565	599 316	6 734 493
1889	1 648 220	1 225 058	4 870 808	724 567	8 468 653
1890	2 680 417	1 734 828	5 300 122	209 182	9 924 549
1891	2 722 505	1 728 067	5 069 328	270 310	9 790 210

Année	Bœuf	Mouton	Porc	Viandes non classifiées	Total
—	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
1892	2 923 022	1 768 378	5 494 971	313 671	10 500 042
1893	2 394 292	2 055 382	4 556 290	298 700	9 304 664
1894	2 637 471	2 407 994	5 224 790	340 139	10 610 394
1895	2 881 732	2 811 906	5 861 388	422 411	11 977 437
1896	3 309 197	3 017 709	6 563 688	456 628	13 347 222
1897	3 558 010	3 292 298	7 315 613	562 797	14 728 718
1898	3 591 110	3 432 315	8 517 216	590 256	16 130 897
1899	4 347 425	3 533 317	8 736 901	663 536	17 281 179
1900	4 839 093	3 457 312	8 388 031	754 140	17 438 576
1901	5 177 869	3 673 113	8 671 574	850 008	18 372 564
1902	4 439 387	3 745 095	7 432 626	902 457	16 519 565
1903	4 805 913	4 065 776	7 241 738	909 055	17 022 482
1904	5 051 253	3 530 659	7 550 641	851 235	16 983 788
1905	5 778 357	3 841 180	7 528 860	875 032	18 023 429
1906	5 981 473	4 131 199	7 543 551	795 083	18 451 266
1907	6 033 736	4 617 743	7 320 223	779 853	18 751 555
1908	5 997 964	4 450 877	7 753 799	900 543	19 103 183

Agricultural Statistics, années diverses.

Le mouton n'était pas, avant 1882, recensé sous son nom. Il était compris parmi les viandes non classifiées.

7° Quantité totale de viande abattue importée suivant sa provenance

Pays de Provenance		1904	1905	1906	1907	1908
—		Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
Etranger	Argentine	3 327 841	4 284 786	4 431 178	4 308 453	5 444 086
	Danemark	1 954 229	1 669 429	1 641 001	2 035 556	2 331 285
	Hollande	1 014 507	822 231	822 313	889 384	937 771
	Etats-Unis	7 110 827	6 959 077	7 021 228	6 108 302	5 517 487
	Autres pays	269 653	367 705	235 236	315 761	478 762
Total..		13 677 057	14 103 228	14 150 956	13 657 456	14 709 391
Colonies	Australie	359 176	631 222	751 485	1 035 914	836 088
	Canada	1 106 408	1 582 657	1 518 147	1 619 288	1 430 028
	Nouvelle-Zélande	1 837 636	1 706 241	2 030 372	2 438 389	2 126 500
	Autres colonies	3 511	81	306	508	1 176
Total des colonies.		3 306 731	3 920 201	4 300 310	5 094 099	4 393 792
Total général		16 983 788	18 023 429	18 451 266	18 751 555	19 103 183

J. — IMPORTATIONS DE VOLAILLE ET DE GIBIER ¹

Année	Importations	Année	Importations	Année	Importations	Année	Importations
—	L.	—	L.	—	L.	—	L.
1886	351 888	1892	583 430	1898	637 492	1904	1 217 277
1887	410 094	1893	578 959	1899	785 294	1905	999 480
1888	403 537	1894	480 884	1900	1 010 369	1906	985 457
1889	473 193	1895	605 160	1901	980 757	1907	1 053 933
1890	497 857	1896	705 478	1902	1 059 044	1908	1 052 885
1891	456 979	1897	730 725	1903	1 202 288		

Return précité, p. 37. — *Agricultural statistics, 1908*, p. 292.

K. — IMPORTATIONS D'ŒUFS.

1° Importations totales

Année	Importations	Année	Importations	Année	Importations	Année	Importations
—	milliers d'œufs	—	milliers d'œufs	—	milliers d'œufs	—	milliers d'œufs
1871-75	602 863	1890	1 234 950	1897	1 683 810	1904	2 393 111
1876-80	760 409	1891	1 275 397	1898	1 730 952	1905	2 257 715
1881-85	901 095	1892	1 336 730	1899	1 940 971	1906	2 264 887
1886	1 035 171	1893	1 325 518	1900	2 025 849	1907	2 228 148
1887	1 090 089	1894	1 425 236	1901	2 048 612	1908	2 185 208
1888	1 126 793	1895	1 526 710	1902	2 276 015		
1889	1 131 900	1896	1 589 401	1903	2 381 867		

Agricultural statistics, années diverses.

2° Provenance des œufs importés.

Principaux Pays de provenance

Année	Belgique	Danemark	France	Allemagne	Russie	Canada	Total général
—	milliers	milliers	milliers	milliers	milliers	milliers	milliers
1899	294 907	271 924	274 627	414 598	518 232	77 624	1 940 971
1900	285 118	292 663	273 222	421 679	482 965	96 924	2 025 849
1901	309 077	362 330	216 624	356 613	539 053	84 483	2 048 612
1902	315 295	422 185	201 652	471 754	640 685	62 139	2 276 015
1903	274 951	462 187	192 232	370 530	816 332	66 849	2 381 867
1904	302 049	432 279	203 834	426 508	843 949	38 127	2 393 111
1905	258 354	462 976	187 869	261 087	914 687	31 217	2 257 715
1906	293 370	458 873	178 946	317 309	855 951	27 806	2 264 887
1907	256 033	456 045	147 853	338 535	861 473	13 905	2 228 148
1908	254 611	469 964	147 041	284 452	847 382	6 042	2 185 208

Annual Statement of Trade.

(1) Le gibier figure dans cette statistique pour quelque 100.000 L. par an.

L. — IMPORTATIONS DE LAIT, BEURRE ET FROMAGE.

1^o Importations totales

Année	Beurre	Fromage	Lait condensé	Lait frais ou conservé
—	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Gallons
1886	1 543 566	1 734 890	»	»
1887	1 513 134	1 836 789	»	»
1888	1 671 433	1 917 616	352 332	»
1889	1 927 842	1 907 999	339 892	»
1890	2 027 717	2 144 074	407 426	»
1891	2 135 607	2 041 325	444 666	»
1892	2 183 009	2 232 817	481 374	»
1893	2 327 474	2 077 462	501 005	»
1894	2 574 835	2 266 145	529 465	161 633
1895	2 825 662	2 133 819	545 394	126 995
1896	3 037 718	2 244 525	611 335	22 776
				Cwts.
1897	3 217 802	2 603 178	756 243	10 006
1898	3 209 153	2 339 452	817 274	10 691
1899	3 589 851	2 384 069	824 599	7 859
1900	3 378 516	2 705 878	987 003	15 638
1901	3 702 890	2 586 837	919 319	24 293
1902	3 974 933	2 546 212	914 675	22 030
1903	4 060 694	2 694 358	915 717	22 487
1904	4 241 005	2 554 297	904 136	12 911
1905	4 147 866	2 442 682	893 634	8 542
1906	4 337 258	2 638 794	907 983	12 279
1907	4 210 156	2 372 233	911 771	11 362
1908	4 210 831	2 306 086	920 210	16 021

Annual statement of trade.

2° Provenance du Beurre importé

Année	PRINCIPAUX PAYS DE PROVENANCE							Nouvelle-Zélande	Importations totales
	Danemark	France	Hollande	Russie	Suède	Australie	Canada		
	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.
1899	1 430 052	353 942	284 810	138 938	245 599	264 169	250 083	111 639	3 389 851
1900	1 486 842	322 048	282 805	209 738	196 041	353 157	138 313	168 871	3 378 516
1901	1 507 186	311 601	298 912	378 432	180 212	248 168	215 588	167 313	3 702 890
1902	1 703 032	414 240	393 261	420 091	191 591	80 307	285 765	157 903	3 974 933
1903	1 771 654	454 088	343 761	484 328	212 282	121 165	185 437	249 879	4 060 694
1904	1 708 619	371 061	252 262	404 717	206 791	480 778	268 607	294 982	4 241 005
1905	1 630 363	348 442	209 897	461 140	188 209	459 333	292 117	300 418	4 147 866
1906	1 675 761	319 401	195 366	606 549	182 803	561 114	190 968	311 672	4 337 258
1907	1 818 811	281 306	168 496	657 649	226 740	598 986	34 753	313 863	4 210 156
1908	1 857 103	394 622	244 356	639 118	238 929	409 106	47 877	221 395	4 210 831

Annual Statement of Trade.

3° Provenance du Fromage importé

Année	PRINCIPAUX PAYS DE PROVENANCE							Nouvelle-Zélande	Importations totales
	Belgique	France	Hollande	Etats-Unis	Canada				
	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.	Cwts.			Cwts.	Cwts.
1899	57 274	34 307	328 541	590 737	1 337 198			32 198	2 384 069
1900	62 059	35 110	327 382	680 583	1 511 872			77 617	2 705 878
1901	74 071	26 833	315 923	540 102	1 547 739			79 094	2 586 837
1902	70 372	36 801	284 020	390 479	1 709 565			51 875	2 546 212
1903	87 998	36 004	302 503	360 916	1 848 142			56 839	2 694 358
1904	63 694	44 268	233 601	224 830	1 900 556			84 947	2 554 297
1905	64 389	48 884	214 033	175 256	1 858 767			78 626	2 442 682
1906	76 021	43 244	229 341	233 445	1 925 835			126 216	2 638 794
1907	72 133	47 036	241 551	114 300	1 698 847			192 301	2 372 233
1908	63 748	48 597	279 401	105 555	1 541 502			264 995	2 306 086

Annual Statement of Trade.

M. — IMPORTATIONS DE FRUITS

Importations totales

Année	Pommes (1) Bushels	Oranges Bushels	Citrons Bushels	Cerises Bushels	Raisins Bushels	Pêches Bushels	Prunes Bushels	Divers Bushels	Total Bushels
1871-75	»	2 468 977	1 660 416	219 367	883 244	483 823	560 245	1 427 105	4 266 618
1876-80	»	3 404 893	1 548 918	312 294	933 713	1 051 877	1 043 819	1 725 116	7 148 524
1881-85	»	4 366 769	1 631 644	401 810	1 135 759	491 669	922 248	2 177 132	9 212 929
1886-90	3 037 957	5 130 073	1 688 503	281 236	1 157 657	571 832	558 273	2 747 785	10 944 440
1891-95	3 876 598	6 874 780							14 372 982
1896	6 176 956	7 230 471	1 660 416	219 367	883 244	483 823	560 245	1 427 105	18 641 627
1897	4 199 971	8 797 203	1 548 918	312 294	933 713	1 051 877	1 043 819	1 725 116	19 672 911
1898	3 458 716	7 274 312	1 631 644	401 810	1 135 759	491 669	922 248	2 177 132	17 493 290
1899	3 861 172	8 553 713	1 688 503	281 236	1 157 657	571 832	558 273	2 747 785	18 920 161
1900	2 128 541	5 090 386	947 891	242 525	592 857	476 901	423 019	651 143	10 553 263
1901	1 830 210	5 281 657	1 071 534	212 683	679 885	348 886	263 700	679 451	10 368 006
1902	2 843 517	6 518 107	1 003 298	166 359	632 932	491 905	541 136	660 646	12 857 901
1903	4 569 546	6 176 752	978 318	110 192	684 084	271 518	594 626	841 826	14 226 862
1904	3 771 781	5 853 254	989 296	260 724	853 572	535 614	493 707	855 857	13 613 805
1905	3 494 660	5 068 526	837 028	186 682	700 050	417 919	480 211	654 262	11 839 338
1906	2 808 732	5 230 911	849 935	191 106	690 371	576 573	891 113	710 247	11 948 988
1907	3 526 232	6 120 185	882 193	165 412	798 377	500 132	325 761	776 190	13 094 482
1908	3 776 579	5 664 041	1 045 009	160 479	673 670	523 029	402 881	647 397	12 493 085

Annual statement of trade.

(1) Avant 1882, les pommes étaient englobées sous la rubrique divers.

N. — IMPORTATIONS DE NOIX ET DE LÉGUMES.

1° Importations totales

Année	Noix		Pommes de terre		Oignons		Importations totales de légumes	
	L.		Cwts.		Bushels		L.	
1871-75	695	337	4 604	935	1 194	043	1 602	403
1876-80	737	661	8 369	261	1 966	158	3 118	716
1881-85	730	261	3 383	797	3 015	617	1 979	331
1886-90	854	335	2 331	916	3 698	029	2 069	245
1891-95	947	504	3 098	251	4 879	282	2 870	072
1896	1 011	882	2 244	627	6 086	905	2 874	677
1897	937	784	3 921	205	6 108	924	3 417	589
1898	1 129	004	6 751	728	6 002	515	4 387	607
1899	1 112	676	5 159	011	7 018	299	4 168	036
1900	1 172	097	8 910	962	7 087	105	4 645	798
1901	1 090	630	7 076	726	7 295	418	3 844	284
1902	1 195	854	5 699	090	7 605	489	3 757	911
1903	1 212	836	9 150	202	8 619	919	4 936	230
1904	1 105	339	9 993	965	8 292	136	4 979	208
1905	1 279	370	3 664	290	7 587	025	3 889	740
1906	1 212	582	3 810	787	8 310	534	3 644	045
1907	1 410	142	8 249	366	8 645	048	4 793	811
1908	1 328	861	7 039	323	7 896	109	4 288	079

Annual Statement of Trade.

2° Provenance des Noix et Légumes importés

Principaux Pays de provenance	1907				1908			
	Noix Cwts.	Pommes de terre Cwts.	Oignons Bushels	Tomates Cwts.	Noix Cwts.	Pommes de terre Cwts.	Oignons Bushels	Tomates Cwts.
I. ETRANGER								
Belgique.....	13 701	724 474	244 707	67	10 349	407 054	117 952	23
Brésil.....	61 088	"	"	"	67 635	"	"	"
Iles Canaries.....	3 573	321 622	8 767	604 692	4 709	352 566	14 142	577 198
Egypte.....	179	10	1 647 588	"	160	60	1 581 087	"
France.....	303 101	2 997 389	296 086	115 502	317 875	3 147 650	574 001	120 895
Allemagne.....	3 101	785 647	403 737	1 415	2 819	643 459	74 532	1 022
Hollande.....	6 546	1 290 058	1 591 022	3 506	4 003	1 088 681	1 349 555	6 494
Portugal.....	32 926	48 787	199 387	11 759	16 746	103 049	146 903	20 050
Espagne.....	201 494	85 021	4 244 716	169 238	205 492	58 489	3 972 928	182 185
Total.....	709 272	6 295 460	8 638 147	911 643	728 494	5 809 662	7 870 236	909 869
II. COLONIES ET POSSESSIONS								
Iles Anglo-Normandes...	6	1 947 237	992	223 846	"	1 206 607	793	250 278
Inde.....	134 381	57	"	"	158 224	"	"	"
Total.....	155 273	1 953 906	6 901	223 856	172 524	1 229 661	25 873	250 414
Total général.....	864 545	8 249 366	8 645 048	1 135 490	901 018	7 039 323	7 870 236	1 160 283

Annual Statement of Trade.

C. — PRODUCTION, IMPORTATION ET CONSOMMATION DE LA LAINE.

(En millions de lbs).

Année	Laine indigène			Laine importée			Alpaga et Mohair	Poil de Chèvre	Consom- mation
	Pro- duction	Expor- tation	Consom- mation	Importa- tion	Réexpor- tation	Consom- mation	Importation		Totale
1875	162	10.5	151.5	360.9	172.1	118.8	4.2	6.8	351
1876	156	9.8	146.2	386.6	172.9	213.7	3.5	6.0	369
1877	152	9.5	142.5	406.4	187.4	219.0	3.6	8.2	373
1878	152	6.6	145.4	395.5	199.3	196.6	4.0	7.1	352
1879	153	15.7	137.3	412.8	243.3	169.5	4.3	10.1	321
1880	149	17.2	131.8	461.0	237.4	223.6	2.5	13.6	372
1881	139	14.1	124.9	447.5	265.6	181.9	2.6	10.1	322
1882	129	13.8	115.2	484.9	264.0	220.9	4.1	16.9	357
1883	128	19.4	108.6	494.4	277.2	217.2	1.5	13.4	341
1884	132	18.1	113.9	518.6	276.9	241.7	7.9	16.9	381
1885	136	23.5	112.5	501.1	267.4	233.7	4.6	14.4	365
1886	136	22.2	113.8	592.5	311.9	280.6	3.9	19.5	418
1887	134	19.6	114.4	573.2	319.1	254.1	4.7	18.1	391
1888	134	23.6	110.4	634.9	338.9	296.0	4.3	22.0	432
1889	133	21.8	111.2	696.0	363.4	332.6	4.9	21.0	470
1890	138	19.5	118.5	629.2	340.5	288.7	3.8	15.9	426
1891	148	16.7	131.3	715.5	384.1	331.4	4.5	19.5	486
1892	153	17.9	135.1	738.3	430.1	308.2	4.8	19.8	468
1893	151	16.0	135.0	672.8	345.8	327.0	5.2	19.6	487
1894	142	13.0	129.0	700.6	344.9	355.6	4.9	19.2	508
1895	135	21.7	113.3	771.0	404.2	366.8	4.4	25.8	509
1896	136	18.0	118.0	713.6	334.4	379.2	5.0	17.2	519
1897	139	40.1	99.0	735.6	370.8	364.8	5.1	26.2	494
1898	139	12.3	126.7	694.7	282.8	411.9	4.9	24.9	569
1899	140	22.6	117.4	663.4	291.9	371.5	5.5	29.1	522
1900	141	24.9	116.1	553.2	195.4	357.8	5.8	21.9	502
1901	138	20.2	117.8	687.0	293.1	393.9	5.4	22.4	542
1902	136	37.2	98.8	637.1	283.8	353.3	6.2	32.7	494
1903	133	35.9	97.1	599.5	284.6	314.9	5.5	31.5	451
1904	132	37.8	94.2	561.7	252.0	310.0	5.1	29.6	439
1905				615.7			4.6		
1906				639.3			5.8		
1907				759.2			5.0		
1908				719.0			4.8		

Fiscal Blue Book, I, p. 457. — Tariff Commission, *The textile trades*. — Part 2 — Evidence on the woollen industry, § 1512. — Statistical Abstract.

TABLE DES MATIÈRES

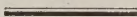


Table des Matières

	Pages
BIBLIOGRAPHIE	VII
AVANT-PROPOS	1
Introduction	3
Première Partie. — <i>Les Causes de la Crise. — Prix et salaires</i>	37
CHAPITRE I. — Les Prix.....	41
CHAPITRE II. — Les Salaires.....	89
Deuxième Partie. — <i>L'Adaptation</i>	119
CHAPITRE I. — Les Produits.....	123
CHAPITRE II. — Les Méthodes.....	173
CHAPITRE III. — La Coopération.....	206
Troisième Partie. — <i>Le Bilan</i>	239
CHAPITRE I. — La Répartition.....	247
CHAPITRE II. — La Production	279
Conclusion	321
Appendices.	
APPENDICE I. — Equivalence des diverses monnaies et mesures anglaises et françaises.....	337
APPENDICE II. — Prix annuel moyen des produits agricoles.....	339
APPENDICE III. — Salaires moyens.....	347
APPENDICE IV. — Etendue consacrée aux cultures. — Bétail.....	352
APPENDICE V. — Les Produits agricoles.....	362
APPENDICE VI. — Modes d'exploitation.....	363
APPENDICE VII. — Importations.....	365

Errata

P. 31, ligne 1. — Au lieu de : Il le fait aussi pour les Etats-Unis..... *lire* : Il l'a fait aussi.....

P. 33, note 1. — Au lieu de : J. de Lovredo..... *lire* : J. de Loverdo.....

P. 89, note 2. — Au lieu de : V. Supra, p. 45, *lire* : V. Supra, p. 46.

P. 139, à la note, ligne 2. — Au lieu de : comme on a vu p. 126, n. 2, *lire* : comme on a vu supra, p. 126, n. 1.....

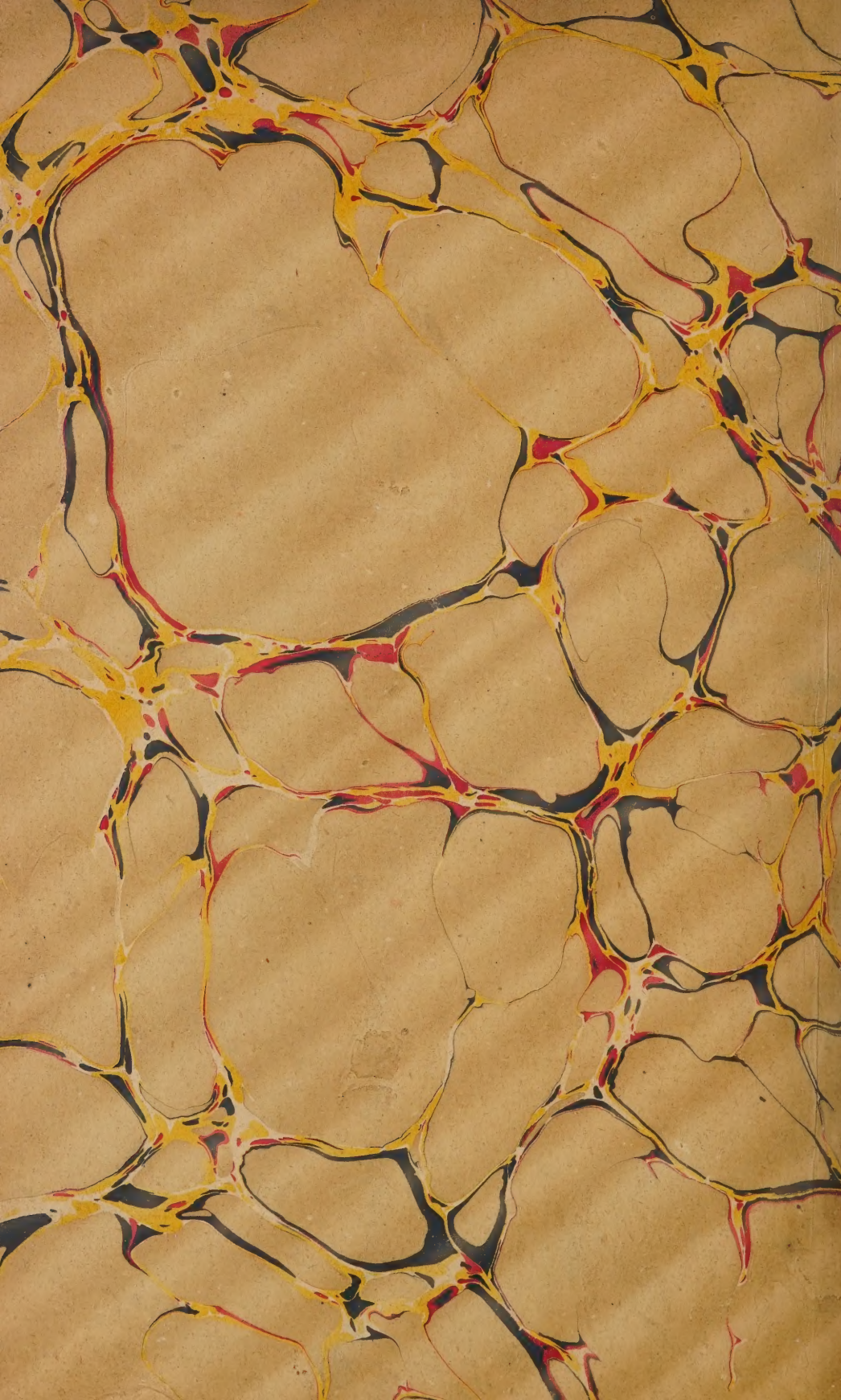
P. 219, ligne 10. — Au lieu de : Sous sa forme la plus simple, celle la coopérative de consommation....., *lire* : Sous sa forme la plus simple, celle de la coopérative.....

P. 285, note 2. — Au lieu de : D. Zolla, loc. cit., *lire* : D. Zolla : Revue Agricole (*Journal des Débats*, 27 novembre 1907).

P. 312, note 1, ligne 20. — Au lieu de : La Royal Commission on supply of food of and raw material....., *lire* : La Royal Commission on supply of food and of raw material.....

P. 317, note, ligne 2. — Au lieu de : Au mois d'avril 1899..... *lire* : Au mois d'avril 1909.....

P. 329, note 2, ligne 5. — Au lieu de : Aftalion, loc. cit., *lire* : Aftalion : *Le développement des principaux ports maritimes de l'Allemagne*. (Revue d'Econ. Polit., t. XV, 1901. pp. 165 sq.).



Agric

Author Besse, Pierre

Title La crise et l'évolution de l'agriculture
en angleterre de 1875 a nos jours.

DATE.

NAME OF BORROWER.

